trembler un Ouvrage de longue haleine ; un Ouvrage dont le sujet exigeroit une plume douce, touchante, sensible & delicate ! J'ai osé l'entreprendre cependant ; &, quelqu'effrayé que je susse des difficultés qu'il entraînait après lui, j'ai osé franchir la barrière, & présenter au Public, non des succès, mais des efforts ! L'Homme-de-Lettres éclairé pourra porter un jugement rigide & juste sur mon entreprise ; mais l'homme sensible me donnera, à coup-sûr, quelques momens de son loisir.

Approchez-vous, Amis de la nature ? venez lire les avantures de *Lolotte et Fanfan ?* C'est à vous que je les dédie, à vous, qui connaissez ces larmes douces qu'arrache le récit d'une belle action ; à vous, qui fixez votre attention sur un soupir échappé du sein de l'infortuné ; à vous, que l'aspect d'une campagne riante, ou d'un beau couchant, pénètre d'un sentiment re-

ligieux ; à vous enfin, qui ſavez reconnaître l'*homme* dans l'être le plus ruſtique, & qui vous attendriſſez au ſourire innocent de l'enfance !.... Vous ſeuls trouverez qu'elqu'intérêt dans cet ouvrage : vous ſeuls pouvez en aimer la lecture ; en un mot, c'eſt pour vous que je l'ai fait. Heureux, ſi vous trouvez qu'il reſpire la haine du vice & l'amour de la vertu ! C'eſt ma ſeule prétention ; oui, c'eſt la ſeule récompenſe que j'ambitionne !

# LOLOTTE
*ET*
# FANFAN.

*Pa - pa ! Ah ! — Pa - pa ! — qui, moy ! — mes bons enfans*

# LOLOTTE
## ET
# FANFAN,
## OU
## LES AVENTURES
## DE DEUX ENFANS
### ABANDONNÉS DANS UNE ISLE DÉSERTE.

*Rédigées & publiées sur des Manuscrits Anglais, par M. D**. du M**.*

L'être suprême veilloit sur ces deux innocentes créatures, aussi précieuses à ses yeux que les Rois & les Princes du monde. *Tome premier p.* 18.

*PREMIERE PARTIE.*

A CHARLE'S-TOWN,
*Et se trouve à* PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, rue des Noyers, N° 33.

1788.

# AVANT-PROPOS.

Ce n'eſt point *Robinſon Cruſoé*, ce n'eſt point *l'Elève de la Nature*, que j'offre aux yeux de mes Lecteurs. Ces productions, d'ailleurs très-eſtimables, ne m'ont nullement aidé dans l'Ouvrage que j'ai entrepris : l'Hiſtoire de FANFAN & LOLOTTE eſt d'un genre tout-à-fait différent.

Je crains bien que quelques Perſonnes, prévenues ſeulement ſur le titre, ne ferment le Livre, & ne le regardent comme un *Conte-Bleu* ; mais il en eſt d'autres qui, ſévères ſans partialité, ne reprennent un jeune Auteur que pour le corriger, & ne le louent que pour piquer ſon émulation : voilà les Juges que je réclame : c'eſt à cette dernière Claſſe de Lecteurs que j'en appelle. C'eſt de l'encouragement que je demande : un coup d'eſſai en a beſoin ! Peu exercé encore dans la carrière des Lettres, comment offrir, ſans

*On trouve toutes les Romances de cet Ouvrage, mises en musique par M. Ducray-du-Minil, avec des accompagnemens de harpe ou fortepiano, & d'autres séparés pour la guittarre, chez M. Imbault, Marchand & Editeur de Musique, rue Saint-Honoré, près de la fontaine du Trahoir, N°. 627,* au Mont-d'Or.

# LOLOTTE ET FANFAN,

*OU*

# LES AVENTURES

*De deux Enfans abandonnés dans une Isle déserte.*

## PREMIERE PARTIE.

ABANDON ET EDUCATION DES ENFANS DANS L'ISLE INCONNUE.

### CHAPITRE I.

*Introduction, Naufrage, Description de l'Isle inconnue.*

LE SOLEIL baissait, l'air était pur, le ciel serein, & la mer, dans son plus grand calme, semblait annoncer un voyage heureux au Vaisseau de Milord

Welly, qui revenait de la Jamaïque, laiſſant à ſa gauche l'iſle de Cuba, & à droite, les ſuperbes forêts de l'ancienne Bayti (1); le Pilote dirigeait vers les Iſles Bermudes; tout ſuccédait au gré de ſes déſirs.

MYLORD WELLY, enfermé dans ſa chambre, & relisant les Lettres de *ſa chère Jenny*, ſe félicitait déja d'un prochain retour à Londres. " Jenny s'é-„ criait-il, ma chère Jenny, je vais donc „ te revoir! Il me ſera permis de cou-„ ler déſormais des jours paiſibles à „ tes côtés!..... C'eſt pour toi que j'ai „ entrepris ce long voyage; oui, „ pour toi ſeule j'ai oſé braver une ſe-„ conde fois les fureurs d'un élément „ perfide qui m'a déja fait verſer tant de „ larmes! J'ai recueilli tes biens en tu-„ teur fidele; j'apporte de la Jamaïque „ les tréſors qu'un oncle, qui te ché-„ riſſait, t'a légués en mourant. Qui „ peut déſormais traverſer notre bon-„ heur?... Loin de nous les préſécu-„ tions d'un frere barbare; j'oſerai me „ dire ton époux: l'aveu d'un pere, „ d'un oncle, de toute ta famille, m'au-

(1) St. Domingue, connue autrefois Bayti, avant l'invaſion des Eſpagnols.

„ torise à prendre ce titre sacré. Ah! „ qu'il a pour moi de charmes! Heureux! „ si je retrouve, à mon retour, le doux „ gage de notre union, dont je te laissai „ enceinte. Qu'il doit être intéressant! „ Ce sont tes traits sans doute; c'est l'i- „ mage de ma vertueuse épouse. Ah!... „ que le tems s'écoule lentement, quand „ on brûle de revoir ce qu'on aime! „ La longueur du voyage m'épouvan- „ te; il me semble que je ne serai ja- „ mais assez tôt près de toi; qui m'expli- „ quera cette bizarrerie? A Sant-Yago, „ le desir de revoir Londres étoit moins „ vif; je supportais plus patiemment „ ton absence; l'idée que je t'étais utile „ m'élevait au-dessus de moi-même, & „ me consoloit de notre séparation. „ Mais à présent!... qu'il me tarde de „ me jeter dans tes bras, de te serrer „ contre mon cœur, de mêler mes lar- „ mes aux tiennes, larmes précieuses „ qu'arrache le sentiment, malheur à „ ceux qui ne vous connaissent pas? „

Mylord Welly, bercé par ces dou- ces illusions, ne s'appercevait pas que de- puis quelques momens, les mouvemens du *Roulis* & du *Tangage* s'accéléraient. La mer mugissante, & les cris des matelots le tirent de ses rêveries; il sort & court s'informer d'un malheur, hélas,

plus grand qu'il ne penſait! « Nous ſom-
„ mes perdus, s'écrie le Pilote, la plus
„ violente tempête nous menace; une
„ trombe foudroyante s'approche de
„ nous; nous n'avons plus qu'à fermer
„ les Ecoutilles, & à nous abandonner
„ aux vents „.

Ce conſeil fut ſuivi; mais avant, on eut la précaution de faire rompre, à coups de canon, la trombe qui s'avançait pour les ſubmerger. Bientôt les cieux ſe rempliſſent d'éclairs; d'épaiſſes ténèbres ſuccèdent au jour; la mer mugit, la foudre gronde; & le vaiſſeau, en butte à toutes les révolutions des flots amoncelés, ne laiſſe plus voir aux malheureux voyageurs que le naufrage & la mort.....

« GRAND Dieu! s'écriait Mylord Welly, je ne la verrai plus; tu m'envies ce bonheur!... Ah! ſi tu voulais trancher le fil de mes jours, il le fallait, lorſque, jeté ſur les Côtes d'Afrique, égaré parmi les Sauvages, je déſeſpérais d'être jamais ſon époux; ah! tu m'arraches la vie au moment où j'allais être heureux!.... „

A PEINE achevait-il ces mots, qu'une pointe de rocher, entr'ouvrant le Navire, le fit, en un moment, s'abymer au ſein du vaſte océan. N'ayant plus

la reſſource de la Chaloupe, Mylord ſaiſit une planche, & ſe précipite dans la mer : ſon exemple eſt ſuivi de quelques Paſſagers, & de Jerwik...., ſon fidele valet-de-chambre & ſon ami. Mais laiſſons ces malheureux naufragés, pour ne nous occuper que de Mylord Welly, à qui le Ciel réſervait encore une chaine de malheurs à eſſuyer.

Après avoir erré au hazard, & lutté long-temps contre la fureur des flots, il fut enfin jeté ſur une Côte où il reſta évanoui pendant plus de deux heures.

Pendant ce tems, la mer s'était calmée, les vents mutinés s'étaient retirés, & le Ciel plus clair laiſſait voir la lune dans ſon plein.

Quel fut l'étonnement de Mylord, quand, revenu de ſon évanouiſſement : il ſe trouva étendu ſur une plage déſerte ! Mais il redoubla lorſqu'en ſe levant un peu, il apperçut à ſes côtés deux petits enfans à genoux, les mains jointes, les yeux fixés ſur lui, & qui marquaient, par une expreſſion douloureuſe, tout l'intérêt qu'ils prenaient à ſa ſituation. D'abord, il crut qu'un ſonge agitait ſes ſens engourdis par la fatigue ; mais bientôt il palpe, il regarde, il réfléchit & ſe convainct de la réalité de ce touchant ſpectacle.

RIEN n'égale sa surprise : il regarde ces innocentes créatures à moitié nues, & tâche de démêler leur sexe & leur âge. L'une d'elles, s'apercevant qu'il respire encore, se jette sur lui, & ne peut que s'écrier en fondant en larmes : Papa !.... Ah !.... Papa ! — Que voulez-vous dire, mes enfans ? — Oui, toi !... Papa ! — Moi ? — Vous-tu, mère : il vient nous chercher ! nous retirer de ce vilain Pays. — Qui êtes-vous ? où suis-je ? quelle est cette terre que vous habitez ? — Je ne t'entends pas ? — Y a-t-il long-tems que vous êtes ici ? — Oh ! oui, bien long-tems, bien long-tems. — Y êtes-vous seuls ? — Tout seuls. Lolotte & moi. Enfin, nous n'y voyons que de grosses bêtes dont nous avons bien peur, & qui viennent quelquefois jusque dans notre Cabane. — Qui vous a amenés dans cette Isle ? — Une grosse maison qui alloit sur l'eau, & que nous n'avons jamais revue depuis.

MYLORD Welly ne pouvait suffire à son étonnement : deux enfans d'environ sept à huit ans, vêtus de peaux de loutre, seuls dans une Isle où tout paraissait inculte & sauvage !.... Tout cela tenait ses sens dans une admiration stupide qui tenoit de l'apathie. Il voulut se lever, mais ses forces étaient tellement

affoiblies qu'il retomba sur la terre en poussant, malgré lui, des gémissemens que lui arrachait toute l'étendue de son malheur.

„ Ciel, s'écriait-il, Ciel implacable! „ à quoi me réserves-tu? ta colère celle- „ ra-t-elle de me poursuivre! De quoi „ me punis-tu? des fautes des auteurs „ de mes jours? hélas! ils les ont af- „ freuses expiées!.... O Jenny! c'en est „ fait, je ne te verrai plus: tu es per- „ due pour moi! je vais fuir, dans „ cette île déserte, une vie qu'il m'était „ si doux de passer à tes côtés!..... „ Que je fais malheureux! ah! que je „ suis malheureux!

Il a du chagrin, pleure, s'écrie Fanfan!... Puis ils font tous deux sur lui, & tâchent, par leurs caresses innocentes d'alléger ses regrets — Oh! mes enfans, oui, j'en ai des chagrins, & de bien cruels. — Lolotte, va! lui chercher quelque nourriture. — Et voilà Lolotte, courant à travers la plaine jusqu'à sa Cabane qui n'est pas éloignée.

Fanfan, dit douloureusement Mylord, tu n'as donc jamais vu aborder ici de maison semblable à celle qui t'y a apporté? — Oh! jamais. Il n'y a que de grands hommes tout noirs qui viennent de tems en tems dans des petits

bateaux. Quand nous les voyons, nous nous cachons bien vite, car ils nous mangeraient.

„ Allons, dit l'infortuné naufragé, je ſuis perdu, & perdu ſans reſſource. Il faut que je vive, & meure loin de Jenny, loin de Londres, de mes amis, de ma famille : quelle cruelle deſtinée ! — Tu vas reſter avec nous, n'eſt-ce pas ? — Il le faut bien. — Oh ! tu ſeras bien content de nous : nous t'aimerons, te careſſerons comme nous faiſions autrefois à Derly. — Quel étoit ce Derly ? — Notre bon ami : on l'avoit laiſſé avec nous ; mais il eſt mort, lui, & nous avons bien pleuré. — Que tu es intéreſſant, Fanfan ! Oui, ſi je dois finir mes jours dans cette Iſle, vous me conſolerez, vous adoucirez mes maux, & ma plus douce occupation ſera de vous élever, de former vos cœurs à la vertu. Eh ! puiſſiez-vous un jour, rendus à la ſociété, vous voir à même de pratiquer mes leçons ! „

Comme il achevait ces mots, Lolotte revint, apportant à Mylord des œufs de tortue, de colibri, des jujubes, des dattes, des ignames, & dans une coquille, une liqueur qui, au goût, lui parut être celle qui découle du Palmier ; il étoit foible ; mais, après avoir pris un

peu de ces mets simples & frugals, les forces lui revinrent, & réfléchissant de nouveau sur son aventure, il ne put concevoir comment deux enfans si jeunes, si délicats, avoient subsisté & pourvu à tous leurs besoins dans un âge où les autres savent à peine marcher & penser. » O Nature, s'écria-t-il! O providence! je reconnais ta main protectrice. Le suprême Auteur a-t-il jamais abandonné sa plus faible créature! Reposons-nous dans son sein paternel; il a pris soin de ces infortunés : peut-il laisser périr un être dont il connaît les vœux, le cœur & les sentiments. »

Ensuite sa pensée s'arrêta sur le sort de Lolotte & de Fanfan. Ce qu'il avait pu conjecturer de leurs avantures lui donnait un vif desir de les savoir à fond. Mais comment? ils s'expliquaient fort mal : il fallait deviner leur petit jargon; on y reconnaissait seulement qu'ils étaient Anglais; mais par qui avaient ils mérité un sort si rigoureux? étaient-ils les victimes de la jalousie, de la vengeance, ou de l'infortune?

Il résolut, en attendant le jour qu'il desirait pour reconnaître les lieux qu'il allait habiter, faire parler les petits Sauvages, le plus qu'il pourrait, afin de retirer de leurs réponses au moins, des

doutes sur leur condition, & la cause de leur abandon.

Quel âge avez vous, leur demanda-t-il ? — Nous n'entendons pas cela : qu'est-ce que tu veux dire ? — Je vous demande combien de fois vous avez vu ici le tems froid & le tems chaud ? — Je ne puis pas te le dire, répondit Lolotte ; mais, depuis la mort de notre bon ami, nous avons fait à chaque soleil un trait avec un caillou, sur ce gros arbre que tu vois.

Milord trouva l'expédient ingénieux pour des enfans. Il alla vers le gros arbre, & additionnant tous ces traits, au clair de la lune, il en compta mille cinq cens vingt-huit, ce qui faisait quatre ans, deux mois & huit jours, depuis qu'ils avoient perdu ce Derly. Mais, leur dit-il, est-il mort aussitôt que vous avez été mis ici ? — Oh ! sur le champ. Son sang coulait comme la source d'eau où nous nous désaltérons. — Il étoit donc blessé ? — Beaucoup. — Qui étaient ces gens-là qui vous conduisaient dans la maison de bois ? — Maman, avec quantité d'hommes dont l'un lui prenait souvent la main. — C'étoit votre papa ? — Non : celui-là nous battit & donna de grands coups à Derly, en le jetant avec nous dans un petit bateau qui nous amena ici. — Et, avant d'entrer dans ce vaisseau, car cela

s'appelait un vaisseau, vous rappelez-vous où vous étiez ? — Oui, dans de grandes cabanes, ornées de belles choses, où nous étions souvent embrassés par un homme qui montait la nuit par la fenêtre. — Et cet homme là étoit-il dans le vaisseau ? — Non : avant que nous y fussions, il avait bien pleuré avec maman ; puis un autre homme était entré, qui l'avait blessé beaucoup : ensuite nous ne l'avons plus vu. — Dans quel endroit était cette grande cabane où vous demeuriez alors ? — Dans un lieu où il y en avait beaucoup d'autres. Te souviens-tu, sœur, qu'une femme nous emportait souvent dans un beau jardin où il y avait une grande rivière entourée d'un gazon, sur lequel venaient manger des chevaux & des vaches. Autour du gazon, étaient des chemins d'arbres qui finissaient par une haute cabane. Beaucoup de belles dames, & de grands hommes allaient en long en large dans les chemins d'arbres, tandis que nous formions des petits jeux sur le gazon, avec d'autres enfans ? — Oui, frere, & nous allions ensuite voir un vieil homme, qui pleurait, nous baisait, nous piquait avec une grande barbe, & finissait par nous donner des bonbons, ce qui nous amusait beaucoup.

Mylord Welly ne perdait pas un mot de leurs réponses. " Sans doute, se dit-il à lui-même, fruits de l'Amour ou d'un mariage secret, leur père aussi infortuné que le mien, obligé de quitter l'Angleterre, aura confié son épouse à Derly, qui embarqué avec elle, & voulant traverser la passion du Capitaine ou d'un autre passager, aura été avec ces deux enfans la victime de la trahison. Le grand jardin où ils allaient promener, est sans doute le Parc Saint-James; mais tout cela n'est pas clair. Allons, attendons de l'âge & de la raison un développement plus satisfaisant. Ah! quand on les a si cruellement abandonnés, l'Etre Suprême veillait sur ces innocentes créatures, aussi précieuses à ses yeux que les Rois & les Princes du monde! Il semble qu'il ne m'ait envoyé dans cette Isle, que pour les consoler & les élever. Ah! si c'est-là le but de mon naufrage, si, à travers une chaîne de maux, tu m'as destiné à perfectionner l'œuvre de tes mains, ô mon Dieu!.... je ne me plains plus de mes malheurs, ils sont légers, je me consolerai même de la privation de Jenny, persuadé que ma tâche remplie, tu me permettras de retourner dans ma patrie, de revoir mes foyers

& de rendre à leurs parents, ou au moins à la ſociété, les êtres intéreſſants dont tu me confies l'éducation!„

Cependant l'Aurore avoit emflammé l'horiſon : le Soleil, pourſuivant la nuit dans ſes ſombres retraites, avait déchiré ſes voiles & fait pâlir ſes ombres : la mer calme & réfléchiſſant les couleurs azurées du firmament, offrait dans ſes ondulations, un ſpectacle enchanteur; tout, juſqu'au oiſeaux, ſemblait annoncer & chanter le retour du père de la lumière! Mylord Welly, tenant par la main les jeunes élèves de la nature qui vont déſormais être les ſiens, ſe met en marche pour viſiter l'Iſle, dont l'aſpect, au clair de la lune, l'avait effrayé; mais qui ne lui parait plus ſi aride, ni ſi ſauvage. Tout ce qu'il voit le frappe, l'étonne & le ſaiſit d'admiration.....

Entourée de rochers eſcarpés, elle n'était acceſſible aux vaiſſeaux que d'un ſeul côté. La mer en cet endroit, ſe briſant ſur des cailloux, n'oſait s'avancer ſur une plage qui, par ſa pente & ſa roideur, formait un port, ſeul ouvrage de la prévoyante nature.

L'Isle n'était pas fort vaſte, mais couverte de monts, de bois, de coteaux & de vallées fraîches & odorantes.

Ici une forêt sombre & touffue invite le voyageur à pénétrer son enceinte religieuse pour y goûter les douceurs du repos & de la solitude. Là une montagne douce, & couverte de fougère laisse voir sur sa cime, la vaste étendue de l'océan, parsemée d'une infinité de petites Isles qui semblent des pointes de rochers. Plus loin une source d'eau s'échappe en frémissant, du creux d'une caverne, & serpentant sur des lits de roseaux, court arroser une plaine riante, & émaillée des plus vives couleurs. Mille arbres odorans & frugifères, mille végétaux nourriciers, se disputent l'ombrage & le terrein. On y voit des cocotiers, des ignamiers, des caſiers, des palmiers, le *Bogaha* ou *Arbre à Dieu*, dont la chevelure tremble sans ceſſe, le *Bananier*, dont les feuilles furent, suivant les Indiens, les premiers vêtemens de nos premiers Pères. Le *Cotonier blanc*, qui surpasse en hauteur nos chênes d'Europe, le Manglier (1), le Grénadier, le Gouyavier, le Carasollier, le Gommier, le Figuier-Maudit, dont la gros-

(1) Le Manglier, auquel s'attachent les huitres croit en plantant seulement une de ses branches en terre.

seur est énorme ; enfin tout ce que l'Amérique offre de plus utile & de plus curieux.

Mylord regardait avec plaisir toutes ces merveilles, qui ne lui étaient pas absolument étrangeres. Il n'appercevait nulle trace d'hommes, mais celles de différens animaux qu'il reconnut être des loutres, des cerfs, de chèvres, &c. *L'Anta*, animal fort commun au Pérou, se multipliait aussi dans cette Isle ; l'*Anta* qui, semblable à l'Eléphant, mais plus petit, ne respire qu'au moyen d'une trompe qu'il allonge ou raccourcit à volonté. Les Tigres, les Rhynocéros, les Lions, tous ces animaux carnivores y étaient inconnus.

Parmi les oiseaux, on distinguait *le Fou*, petit volatile fort doux, qui a l'habitude de s'attacher aux mâts des Vaisseaux : *l'Edolio*, ce triste habitant des buissons, ainsi nommé, parce qu'il répète, sans cesse, d'un ton bas & mélancolique, *Edolio !.... Le Diablotin*, espèce de Chat huant, qui ne voit bien clair que la nuit. *Le Foken*, oiseau d'un goût exquis qui servoit de nourriture à nos jeunes Sauvages, après qu'ils l'avaient étouffé la nuit dans son gîte : enfin une infinité d'autres oiseaux rares & magnifiques.

Ah ! s'écriait Mylord, quel pays en-

chanteur ! Quelle variété dans ſes productions ! Ah ! ſans doute cette Iſle eſt un nouvel *Eden*.

## CHAPITRE II.

*La Momie, l'Hécatombe, la Baleine.*

QUAND Mylord eut bien vu, bien examiné l'Iſle & tout ce qu'elle renfermait, Fanfan lui adreſſa la parole : eh bien : trouves-tu cela ſi vilain ? .... Tu ſoupires !.. Fais comme nous : Lolotte & moi, nous dormons quand il ne fait plus clair ; le Soleil brillant, nous courons les bois pour chercher notre nourriture .... Nous jetons des pierres bien haut, ſur les arbres, à de petits oiſeaux, qui tombent & nous les mangeons. — Sur le Champ ? — Oui, eſt-ce que c'eſt un mal ? — Non : mais.... Je vous expliquerai cela. Cependant, vous dites que vous tuez des oiſeaux, vous n'avez pas toujours eu la force de le faire ? — Vraiment non, (dit Lolotte), ce n'eſt que depuis le tems ſec que Fanfan s'en eſt aviſé. Oh dame ! auparavant, nous n'étions pas aſſez grands, & nous ne mangions que quelques fruits qui tom-

baient, ou bien des œufs que de gros poiſſons apportent ſur le bord de l'eau. Mais, nous voilà près de notre cabane, entres-y, papa, tu la verras ? — Lolotte, tu me perces l'ame !... Je ne ſuis point ton papa !... peut-être qu'à préſent, Jenny ! .... Ah ! jamais je ne le verrai, cet enfant malheureux ! c'en eſt fait, c'en eſt fait ! ..... — Laiſſe-là cette Jenny ; entre dans la cabane : prends bien garde de te bleſſer la tête ?

C'ETAIT une eſpèce de ſouterrain qui avait ſon entrée par une vallée profonde, & ombragée par des palmiers. Mylord Welly fut ſaiſi en y entrant, d'une odeur fétide qui penſa l'étouffer. Cependant il prit courage ; & pénétrant juſqu'au fond, il ne vit que des feuilles de Bananes, des fruits & des morceaux de bois groſſiers & plantés dans la terre.

MAIS, Dieux ! qu'apperçoit-il dans un coin ! O terreur !... un cadavre défiguré, couvert en partie de feuilles aromatiques & d'amianthe, à moitié sèches ou putréfiées !.. Où ſuis-je, s'écrie-t-il ? Quel ſpectable !.... — Ne t'effraie pas, (lui dit doucement Lolotte), c'eſt lui ! — Qui lui ? — Derly, qui eſt tombé mort dans ce coin-là, & qui y eſt reſté. — Quoi, mes enfans, vous pouvez habiter une caverne où .... — Oh ! nous

ne l'avons pas quittée pour être toujours avec lui! — Oui, reprit Fanfan, nous le voyons tous les foleils, & nous l'embraſſons à chaque aurore. — Les bons cœurs, s'écria Milord, les bons cœurs! Mais, mes chers amis, il ne vous entend plus, lui; & vous vous expoſez à devenir malades & à mourir. — Oh! ſans-doute, répondit Fanfan, nous ſavons bien qu'il ne nous entend plus, car il nous répondrait, s'il le pouvait, mais nous ne pouvons nous ſéparer de lui. Un jour, Lolotte, en l'embraſſant, devint toute blanche, & tomba ſur la terre. Lolotte, m'écriai-je, ma petite Lolotte, eſt ce que tu veux laiſſer ici Fanfan, tout ſeul, ſans toi? ... Ah! s'il faut que tu deviennes comme Dedy, je veux mourir auſſi, me jeter dans la grande rivière, & me faire manger des poiſſons!... Puis, me tournant vers le ſoleil: ſoleil, lui ai je dit, ô ſoleil! rends-moi Lolotte, rends-moi Lolotte, ou brûle ſoudain le malheureux Fanfan!... Apparemment qu'il m'a entendu, car elle a marché! — N'en doute point, mon fils, que le ſoleil t'ait entendu; non le ſoleil, mais Dieu! — Comment, Dieu! — Comment, Dieu! — Oui, c'eſt lui qui t'a mis ſur la terre, & c'eſt lui ſur-tout.... qui t'a conſervé la vie!.....

Mais je t'expliquerai tout cela par la suite. Il faut songer, pour le présent, à retirer d'ici ce corps inanimé. — Oh! non, Papa!... s'écrierent ensemble & Fanfan & Lolotte. — Laissez-moi faire? Je sais où Dieu veut qu'il soit mis. — De grace; laisse-le là, poursuivit douloureusement Lolotte, en tendant vers lui ses deux petites mains; si nous ne le voyons plus, nous mourrons.

GRAND débat entre Mylord & les deux enfans. Il vint pourtant à bout de les persuader; &, sortant de la caverne le corps de l'infortuné Derly, il les vit se jeter dessus, en poussant des hurlemens qui l'attendrirent & lui firent verser des larmes.

LEUR douleur un peu calmée, Mylord Welly examina ce cadavre pour tâcher d'en tirer quelques indices sur le sort des deux inconnus. Tout défiguré qu'il était, il paraissait avoir été celui d'un homme d'une trentaine d'années, grand, bien fait, & fort bien mis. Ses vêtemens décolorés tombèrent en lambeaux, quand on y toucha. Mylord ramassa une montre enrichie de diamans, qui portait, sur la platine, le nom de *Goslw, dans Conduit-street London.* Ce qui acheva de piquer sa curiosité fut un paquet assez lourd, qui tomba d'une poche d'habit.

C'ÉTAIT une boëte d'or renfermant un portrait de femme, qui avoit été fort bien peint, mais que l'humidité avoit preſqu'entierement défiguré. Il était aiſé cependant de reconnaître les principaux traits de la perſonne, qui paraiſſait fort jolie. La boëte renfermait un double fond que Mylord reconnut. Quelle fut ſa ſurpriſe d'y trouver une Lettre! Il l'ouvrit précipitamment; & quelque macérée qu'elle fût, il diſtingua ces mots parmi d'autres entiérement effacés.

« London.....

» Je n'ai que... ., de partir, ma » chère A..... a!.... Caroline;... tes » enfans..... oy.... et... ens .. de » Derly.... dep..is quatre ans que » d..... notr ..... nion, voici la » p...mière..... mes..... à Dieu!.. » ta fidele..... min me trouvera.... ns » Peccadilly juſqu'à minuit.....

» .....

En cet endroit, les plis de la Lettre empêchaient abſolument de lire le reſte. Milord était déſeſpéré; il connaiſſait toutes les perſonnes qui demeuraient dans Peccadilly : ce riche quartier de Londres ne renfermant que de la Nobleſſe, il conclut delà que Lolotte & Fanfan étaient d'une illuſtre origine. Il garda la lettre, la montre, la boëte

d'or, & ne trouvant plus sur le cadavre que quelques guinées, un couteau, des ciseaux, & un porte-feuille absolument en cendres, il se determina à l'inhumer.

Mais, dit-il aux deux enfans, qui, les yeux baignés de larmes & fixés sur Derly, paraissaient plongés dans la plus profonde apathie, mais, comment avez-vous eu la discrétion de ne point toucher à ces bijoux que possédoit votre infortuné bon ami! — Oh! nous l'aimons trop, pour lui voler quelque chose! Et puis nous ignorions qu'il eût tous ces joujoux. — Quoi! vous ne l'avez donc jamais fouillé? — Jamais : nous ne faisions que l'embrasser, & puis pleurer! — Quelle tendresse respectueuse! elle est donc dans la nature!

Au fond d'une sombre vallée s'élevait un monticule couvert de myrthes, & ombragé par quatre *Palma-Christi*, dont les têtes chevelues semblaient, en se touchant, vouloir préserver ce lieu des rayons du soleil. Des buissons touffus, chargés d'épines, d'amyanthe & de *cévadille*, en rendaient l'entrée impénétrable. On y voyait aussi le *Baxana*, arbre dont l'ombre est mortelle, arrêter les pas du téméraire, dont l'œil imprudent aurait voulu percer les ténebres

de cet asyle religieux. C'était la retraite ordinaire des *Diddorins*, des *Chats-huants* & des *Carcajous*, quadrupèdes sauvages, dont la queue forme mille cercles multipliés. On y entendait sans cesse le chant plaintif du triste *Ecclio* que répétait l'écho des forêts.

C'est dans ce manoir agreste & sombre que Mylord veut déposer les restes du malheureux Derly.

Dans ce dessein, il arrache une branche de *Bichalo*, arbre dont le bois dur sert aux Nègres pour la construction de leurs cabanes : il l'appointit avec un caillou & fait, sur le monticule, une fosse de trois pieds de large sur six de long, dans laquelle il dépose le cadavre accompagné des deux *Sauvages*, qui, témoins pour la première fois d'une cérémonie lugubre, poussaient des cris que leur arrachait la douleur & l'amitié.

Mylord ayant ensuite tiré du feu d'un rocher voisin, brûla sur la fosse les vêtemens du mort auxquels il ajouta quantité de menthe, de mirthe, de girofle & de *Flamouts* verd.

Bientôt on vit s'élever sur le monticule un massif de cailloux en forme de tombe, sur laquelle on grava ces Vers plus vrais que pompeux :

O Voyageurs! pleurez sur cette cime,
Derly!.... de l'amitié la touchante victime!

Ils ne quittèrent cette vallée sombre qu'après l'avoir arrosée de leurs larmes : Lolotte, Fanfan, qui laissaient dans ce lieu un bien, ou plutôt un trésor inestimable à leurs yeux, ne marchoient qu'en tournant la tête, & jetant des regards douloureux sur l'endroit où s'élevait le petit monument. Ils s'arrêtaient... marchaient.... s'arrêtaient encore, & voulaient retourner sur leurs pas pour dire de nouveau à leur bon ami un éternel adieu!....

Cependant le Soleil avait parcouru plus d'un tiers de sa carriere, & la Mer, qui s'offrit à leurs yeux en sortant de la vallée, leur paraissait une vaste plaine de feu, lorsque tout-à-coup une Isle flottante parut s'élever du sein des eaux; elle approche, elle touche la plage, & présente sur la surface quantité d'herbes marécageuses, des poissons expirants & les débris d'un vaisseau qui paraissoit avoir été submergé.

Mylord Welly frappé d'étonnement, s'avance, admire, considere cette nouvelle Délos, dont quelques places font briller à ses regards tout l'éclat de l'argent le plus pur. Néanmoins sa

ſurface jaſpée de blanc, de jaune & de noir, ne pouvant appartenir à une matiere terreuſe ni lapidaire, il conjecture & voit bientôt clairement que ce qui lui paraît une Iſle, n'eſt autre choſe qu'une Baleine, qui, ſuivant l'uſage de ces monſtres, avait paſſé la nuit entre deux eaux.

Il n'était pas étonnant que ſon vaiſſeau, affalé par un coup de vent ſur les côtes de l'Iſle de Fanfan, eût rencontré, en ſe ſubmergeant, le dos de la Baleine, qui l'ayant reçu & remontant ſur la plaine liquide, le ramenait avec elle, ſans ſe douter du poids qu'elle portait.

L'ILLUSTRE naufragé verſa des larmes de joie & de triſteſſe lorſqu'il reconnut le bord qu'il montait & qui devait le conduire à Londres dans les bras de ſa chere Jenny!

» O FORTUNE, s'écria-t-il, ſi tu me permettais au moins de recouvrer dans ces triſtes débris quelque bien qui pût adoucir les ennuis de ma captivité, & m'aider dans l'éducation que je veux donner à mes deux compagnons d'infortune!....»

SES vœux monterent apparemment juſqu'au trône de l'Être des êtres, car la Balaine, touchant tout-à-fait le rivage, parut s'arrêter, & donner à Mylord le

le tems d'exécuter son dessein. Il n'hésita point un moment à monter sur le dos du monstre marin. . . . —Arrête, ô papa! s'écriaient Lolotte & Fanfan, arrête! Oh! si tu tombes dans la grande rivière, il faudra que nous nous y jetions aussi pour mourir avec toi!

Mylord Welly, insensible à leurs cris, cherchait à débarrasser les malles de l'équipage, & malgré la mobilité du sol sur lequel il marchait, (car on sçait que la chair de la baleine est si molle qu'elle s'enfonce sous les pieds d'un homme) malgré, dis-je, le danger imminent auquel il s'exposait, il jetait sur la plage, des cables, des haches, des outils & des malles dans lesquelles il reconnut une des siennes. Quelqu'avariés que fussent tous ces objets, il espérait neanmoins en tirer de grands secours. Il retrouva la bousole encore suspendue dans l'Habitacle (1), quelques barillets

(1) L'Habitacle est une espèce d'armoire, ordinairement à trois compartimens de front; celui du milieu répond sur la Quille & contient une lampe de cuivre pour éclairer les deux autres, qui n'en sont séparés que par un châssis garni d'un verre. Ils doivent contenir chacun un compas de route, répondant toujours vis-à-vis du Timonnier, sur l'avant de la roue du Gouvernail. L'Habitacle doit être fait sans fer ni acier, à cause de la sympathie de ces métaux avec l'Aimant; on le place quarrément sur le Tillac, de maniere que les caps des

d'eau-de-vie, d'huile, de camphre, une trentaine de hamacs, quelques jarres & pots de cuivre, sept ou huit brassées de salaison, enfin mille petits ustenciles qui, pour lui, devenaient de la plus grande utilité.

Il travaillait avec un courage héroïque : rien ne l'arrêtait, ne l'embarrassait : les fardeaux les plus lourds lui semblaient légers : on le voyait descendre à bord, remonter sur l'insensible poisson, se mouvoir avec une agilité que lui donnaient & le desir d'acquérir & la crainte de tout perdre en différant.

Il venait de rentrer dans le corps du vaisseau, lorsque tout-à-coup le terrein tremble sous ses pieds, l'Isle fugitive s'enfonce, & le voilà livré une seconde fois à la fureur de l'élément perfide. Il croit revoir la lumière, puis il la perd alternativement suivant les caprices du monstre qui le porte & dont il suit tous les mouvemens.

Mylord Welly, sans perdre courage, se débarrasse du vaisseau, &, s'appercevant qu'il n'est éloigné du rivage

---

deux compas soient exactement dirigés sur des paralleles à la Quille. Quelquefois, on met sur le milieu du Gaillard en avant du Banc de Quart, un Habitacle simple avec un compas pour l'Officier & les Pilotes de garde.

que d'environ cinq cens pas, il ne balance point à se jeter à la nage pour quitter un sol qui peut l'emmener au sein de l'Océan, & le priver pour jamais d'un séjour qui lui devient cher & qu'il préfere à la mort.

Les deux Sauvages ne voient pas plutôt leur nouvel ami brisant les flots écumans, que la nature leur inspire de lui jeter un cable. Fanfan attache à l'une des extrémités une branche de corme & la lance en Mer à tour de bras, avec la précaution de la jeter un peu plus loin que Mylord, afin de ne point lui casser la tête. Le nageur saisit soudain ce cable, & voilà Lolotte & Fanfan qui le tirent à eux, en y mettant beaucoup plus de force qu'il n'en fallait.

Mylord, étendu sur la plage, ouvre les yeux, reconnait ses deux libérateurs, &, pleurant de joie & de reconnaissance, admire l'instinct de la nature, qui leur avait suggéré un expédient dont jamais ils n'avaient eu la moindre idée. Pendant qu'il se remettait de sa frayeur & qu'il respirait l'air que la crainte de boire de l'eau salée lui avait interdit, un terrible combat se passait sous ses yeux.

Les mouvemens de la Baleine qui l'avait submergé, ne provenaient que des hostilités sourdes d'un de ses plus ter-

ribles ennemis. Après l'avoir piquée au ventre, à l'eſtomac, cet énorme poiſſon ſe jette ſur ſon dos & cherche à lui ravir la lumière en lui enfonçant un dard long de quatre pieds & large comme la main. Il eſt armé des deux côtés d'une vingtaine de dents longues d'un doigt & larges d'un pouce. A cet os dentelé qui lui ſort du muſeau, il eſt aiſé de reconnaître l'*Epée* ou l'*Eſpadon*, ennemi juré de la baleine.

Celle-ci pour ſe ſouſtraire à ſa bleſſure qui eſt mortelle, ſe plonge ſoudain dans l'eau; mais l'*eſpadon* s'élançant à ſon tour dans l'élément liquide, la pique de nouveau & la force à reparaître. L'adroit ennemi recommence ſes attaques, &, toutes les fois, ſa peſante rivale échappe à ſes coups. Après un combat d'une heure, l'*Eſpadon*, plus agile, parvient enfin à plonger toute la longueur de ſon dard dans le dos de l'infortunée Baleine, qui chancelle, baiſſe la tête, ſurnage quelques inſtans & diſparait à la grande ſatisfaction de ſon fier vainqueur, qui la pourſuit juſques ſur les plaines de corail.

## CHAPITRE III.

*Le Souper, la Cabane, l'inauguration.*

MILORD Welly, ayant repris ſes ſens regardait un ſpectacle tout-à-fait nouveau pour lui, l'opiniâtreté de l'Eſpadon l'inquiétait, la réſiſtance de la Baleine l'intéreſſait; il plaignit même, par un mouvement de ſenſibilité, l'animal bienfaiſant à qui il avait de ſi grandes obligations. La maniere dont il avait recouvré tant de biens épandus ſur le rivage, lui paraiſſoit un prodige.... » Non, diſait-il, ſi jamais j'écris mes aventures, on ne croira pas à un événement auſſi extraordinaire!.... Il eſt clair que le ciel y eſt pour quelque choſe. Eh! qui oſerait mettre des bornes à ſon pouvoir & à ſon immenſe bonté! »

A CES MOTS, il cherche à rompre les ſerrures des malles qu'il a ſauvées. Un levier, qu'il rencontra ſous ſa main, lui en facilita l'effraction. Il y trouva des habits, du linge, quantité de chemiſes, des mouchoirs, des guinées, des bijoux, en un mot une infinité de choſes néceſſaires à la vie. Dans la ſienne, il trouva

des livres mouillés, mais qu'il espéra sécher entierement au soleil, un portefeuille de maroquin, garni en or, renfermant les lettres de sa chere Jenny, qu'heureusement les flots n'avoient que légerement avariées.....

Qu'on se représente les transports d'allégresse qui s'emparerent de ses sens!... La plume la plus exercée ne saurait jamais les peindre avec toute leur énergie. Il les presse contre son cœur, contre sa bouche, les feuillete, les relit, les leve vers le ciel, ces lettres chéries!.... Il prononce des exclamations vagues, commence vingt phrases, rit, s'attendrit, fait mille extravagances, & ne sort de son ivresse, qu'en jetant les yeux sur Lolotte & Fanfan, qui, debout, les braspendants, la bouche béante, & avec de grands yeux fixés sur lui, marquaient, par leur pantomime, l'étonnement stupide où les plongeait une joie à laquelle ils ne comprenaient rien.

Les voilà, leur disait-il, ces lettres touchantes, ces lettres.... charmantes que m'écrivait, à Sant-Iago, la modeste, l'adorable Jenny!... Oui, mes enfans je les possede.... Les voyez-vous?... Oh! rien ne pourra me les attacher!— Qu'est-ce que tu veux donc dire, papa, avec Jenny?—Oh! ma sœur, cette Jenny

eſt apparemment ſa maman. — Eſt-elle ta maman, papa? — Milord embarraſſé ne ſavait que répondre à cette queſtion ingénue : il ſe contenta de les embraſſer, &, portant dans la cabane tous ſes tréſors, il oublia pour un moment ſes infortunes, & fut heureux.

Déja la terre, tournant ſur ſes Pôles, préſentait au ſoleil une autre hémiſphère; les cieux azurés ne recevaient plus de l'occident qu'une lumière tremblottante qui paſſait à travers des nuages de pourpre, & l'oiſeau de Minerve, effrayant, par ſon cri lugubre, les hôtes ailés des forêts, ſortait de ſa retraite ſombre pour chanter le retour de la nuit. Milord Welly, ayant allumé du feu, avait fait rôtir quelques morceaux de ſalaiſon, & tous les trois, aſſis ſur le bord de la mer, prenaient un répas frugal, qui leur devenait néceſſaire après les fatigues de la journée. L'aſtre brillant de la nuit éclairait ſeul une table dont l'appétit faiſoit tous les frais. Mylord transporté du bien qui lui était rendu, formait mille projets agréables qui le diſtrayaient de ſes malheurs, tandis que nos jeunes convives ſe regardant de tems-en-tems avec des yeux pétillants, ſavouraient à longs traits la ſuavité d'un mets dont ils avoient perdu

l'usage, & qui pour eux était un régal digne d'un Roi! Un palmier voisin leur fournissait à souhait une liqueur aisée, & qu'ils n'avaient jamais trouvée si bonne! Tu ne manges pas, frère, disait Lolotte? Ni toi non plus, sœur, répondait Fanfan; & tous deux retombaient avidement sur leurs mets qui disparaissaient devant eux. Mylord Welly souriait, les regardait avec attendrissement & se félicitait de pouvoir contribuer à leur bonheur.

Le repas fini, Mylord, qui avoit en horreur la caverne où il avait trouvé le le corps du malheureux Derly, s'étendit sur une pelouse semée de manthe, & de *calvègian*. Allons-nous à la cabane, dit Fanfan à Lolotte? Non, répond celle-ci, Derly n'y est plus!....— A l'instant, un soupir, & les voilà tous deux couchés côte-à-côte, leurs petites mains étendues sur l'herbe, & regardant le Ciel qui protégeait ces aimables créatures, & qui, dans leur désert, leur avoit envoyé un compagnon, un ami, & un père!

L'amant de Jenny ne put s'endormir: mille réflexions vinrent affliéger son esprit, qui depuis vingt-quatre heures avoit éprouvé tant de secousses.

En effet, qu'on se mette à la place

d'un homme de trente-deux ans, aimable, bien fait, poſſédant toutes les ſciences, tous les talents, ayant toujours vécu dans le grand monde, & qui, par les voyages & les malheurs, avait acquis l'expérience la plus conſommée!.... Tel était Mylord Welly. Aimé de Jenny, chargé de tréſors qu'il lui apportait, cinglant vers ſa patrie, ſe formant mille idées agréables, & jetant les yeux ſur un avenir qui lui ſemblait ſemé de fleurs!... Telle était la veille ſa ſituation! Qu'on ſe le repréſente maintenant jeté ſur une plage déſerte, manquant de toutes les néceſſités de la vie, contraint à la paſſer avec deux enfans incapables de l'entendre & de le conſoler, obligé de renoncer à Londres, à ſes parents, à ſes amis, à ce qu'il aime!.... Eh! pourait-on ne pas s'attendrir ſur ſon ſort!

D'un autre côté, ſi l'on jette les yeux ſur Lolotte & Fanfan; abandonnés à eux-mêmes à l'âge de trois ans & demi, comptant maintenant environ huit printems, (car la lettre trouvée ſur Derly indiquant trois ans & trois mois qu'ils pouvaient avoir lors de leur abandon, & les traits, faits par eux ſur le gros arbre, formant quatre ans deux mois & huit jours, il eſt clair que le tout réuni faiſait ſept ans cinq mois & huit jours.)

Si l'on s'étonne de la maniere dont ils ont été conservés, ce qui n'a pu se faire sans une espece de miracle, on ne peut s'empêcher de s'intéresser à ces trois infortunés unis par le malheur, & qui, nouveaux *Robinsons*, vont désormais tirer de la nécessité, toute l'industrie & tout le courage qu'exige leur déplorable situation !....

Mylord Welly se réveilla à la pointe du jour, & ne fut pas peu surpris de ne plus voir à ses côtés ses petits concitoyens ; il vole au souterrain, il parcourt le rivage, les forêts, les montagnes ; il les appelle, les appelle encore ; point de réponse : l'écho seul répete ses accens !... Où sont-ils ? que peuvent-ils être devenus ? Quelle retraite peut les cacher, les soustraire à ses démarches, à ses cris !... Ses inquiétudes redoublaient à chaque instant, & il allait se livrer à ses regrets, lorsqu'il lui vint dans l'idée qu'ils pouvaient être au petit monument où reposait leur bon ami. Éloigné d'environ une lieue, il n'était pas étonnant que de ce lieu, ils ne l'eussent point entendu. Cette réflexion le détermine à s'y rendre sur-le-champ.

A peine faisait-il jour ; mais rien ne l'arrête ; il franchit les buissons, monte les collines, descend les vallées, & ar-

rive enfin au petit bois planté de *Baxanas*, qu'il traverſe précipitamment pour ne point éprouver l'aſſoupiſſement mortel que procurent ces arbres morbiferes.

Quel ſpectacle attendriſſant frappe ſes yeux! Fanfan, les yeux baignés de larmes, eſſaie d'enlever les pierres énormes qui s'élevent ſur la foſſe, tandis que Lolotte, à genoux, les mains jointes, adreſſe des paroles entrécoupées de ſoupirs à ce corps froid qui ne peut ni la voir ni l'entendre.

O mes enfans! que faites-vous? que voulez-vous? — Le voir, l'embraſſer pour la derniere fois! — Y penſez-vous? Venez. — Laiſſe-nous, laiſſe-nous? — Fanfan, nous nous fâcherons, ſi tu ne veux pas m'écouter. Tu troubles ſon repos, tu remues ſes cendres, & tu crois lui faire plaiſir! — Je ne t'entens pas.. — Viens avec moi; venez auſſi Lolotte; écoutez votre papa, écoutez-le?... Et ſoyez dociles à ſes avis.—Allons, adieu, Derly!.... nous reviendrons demain!

Mylord les prend par la main, & les arrache de ce lieu funèbre où les avaient conduits leur bon cœur, & la reconnoiſſance! »Venez, mes bons amis; je vous enſeignerai par la ſuite, une manière plus efficace de le pleurer, & les ſervices que vos prieres peuvent

lui rendre auprès de Dieu qui, sans doute, ne vous l'a retiré que pour le mettre dans son sein, & le faire jouir d'un bonheur que rien ne pourra plus traverser? — Explique-nous cela, mon père? — Oui, je veux vous l'expliquer, je le dois!.... Mais une nécessité pressante m'engage à différer ce devoir; nous ne pouvons habiter la sombre caverne qui vous servait de demeure; il faut nous construire une cabane agréable qui, en nous mettant à l'abri des injures de l'air, puisse encore nous servir d'asyle contre toutes surprises. — Volontiers, & nous t'aiderons de tout notre cœur.

Entre deux collines, sur le bord de la mer, était une vallée fraîche & couverte de palmiers. Une source d'eau vive, jaillissant du milieu d'un roc, formait un bassin bordé de mille fleurs odoriférantes; exposée au soleil levant, jamais son enceinte n'éprouvait les ardeurs du brûlant midi. D'un côté on apercevait toute la vaste étendue de l'océan; & de l'autre, une forêt sombre & touffue servait de bornes à cet asyle; son aspect religieux inspirait la mélancolie & le recueillement; tout enfin dans ce lieu agreste, offrait au philosophe une demeure utile & agréable.

Ce fut dans cette vallée, à l'entrée

de la forêt, que Mylord résolut d'édifier sa cabane ; il courut chercher les outils précieux qu'il avait retirés du vaisseau, & commença ce grand ouvrage qui fut pour lui plus pénible que pour tout autre ; car il n'étoit point du tout exercé dans l'art de la charpente.

Après avoir abattu & débité deux *Bischalos*, il tailla quatre pieux de quinze pouces de large sur huit pieds de haut qu'il enfonça en terre à la distance de vingt pieds l'un de l'autre. Il mit ensuite entre chaque pieu, six *chandelles* de la même hauteur ; cela fait, il remplit les vuides de cailloutages, & lia le tout avec une terre blanchâtre qui ressemblait assez à celle qu'en Europe, nous nommons *Marne*. Cette terre gâchée avec de l'eau, fit un ciment que les rayons du soleil ne tardèrent pas à durcir à l'égal de la pierre. Il eut toutefois la précaution de laisser à ce petit édifice une porte de deux pieds de largeur sur six de hauteur, étroite pour se défendre, en cas d'attaque, contre les bêtes fauves dont l'isle pouvait être habitée. Deux fenêtres d'un pied furent aussi percées pour établir un courant d'air, nécessaire dans un lieu clos, & habité par trois personnes.

Quand les parties latérales furent achevées, Mylord se trouva embarassé

pour la couverture : il n'avoit point de tuiles, ne poſſédant pas les outils néceſſaires pour débiter des planches, il ne ſavait comment garantir ſa maiſon de la pluie & de la grêle dont la groſſeur eſt exceſſive dans l'Amérique Septentrionale. Enfin, ſe rappelant la toiture des Afriquains, il commença par mettre ſept ou huit Lambourdes horiſontalement ſur le bâtiment. Puis, en ayant élevé d'autres en pointe, il forma une carcaſſe de toutes ces poutres enclavées l'une dans l'autre à tenons & mortaiſes ; enfin il recouvrit le tout de feuilles de palmiers treſſées en nattes à la manière des negres de la côte d'Or.

Il fallut enſuite s'occuper de l'intérieur. Il était néceſſaire de faire une cloiſon qui ſéparât la cabane en deux, pour que le frere & la ſœur n'habitaſſent pas le même endroit. Il la conſtruiſit donc, & fit, pour Lolotte, une petite chambre de huit pieds quarrés dont l'entrée communiquait à celle dont il voulait faire ſa demeure & celle de Fanfan.

Trois tabourets & un billot ſervant de table, ſortirent de ſes mains ; & il conſomma ſon ouvrage, en faiſant des aſſiettes, des cuilliers, & des gobelets avec des feuilles de Balizier. (1)

(1) Le Balizier eſt une plante fort commune à

Cette opération pénible & fatiguante fut terminée en quinze jours. Il n'eſt pas néceſſaire de décrire le zèle & l'activité avec laquelle Mylord Welly travaillait. On le voyait tour-à-tour charpentier, maçon, couvreur & menuiſier. Rien ne lui coutait, rien ne lui paroiſſait difficile; il portait les pieces de bois les plus lourdes, les mettait en place, & tout cela, avec une vigueur dont il ne ſe fût jamais cru capable, ſans la néceſſité qui l'animait & levait tous les obſtacles.

Les deux enfans de leur côté l'aidaient autant que leurs forces le leur permettaient. Ils allaient chercher la terre, la gâchaient, apportaient ou relevaient les outils, enlevaient les copeaux, arrachaient les feuilles de palmier, (car ils montaient fort adroitement après les plus gros arbres) les nattaient ſous la conduite de leur infatigable Architecte, réuniſſaient enfin tous leurs efforts pour alléger ſa pei-

---

Madagaſcar, & dont la feuille ſert à couvrir les maiſons. Elle a huit à dix pieds de haut, ſur environ trois ou quatre de large. Lorſqu'elle eſt employée ſeche, elle ſert pendant ſix ans, ſans ſe corrompre. Les tiges du Balizier ſéchées ſervent auſſi à faire des parois & des enclos. Il y pouſſe des grains gros comme des pois, enveloppés dans une ſorte de chaire bleue, dont les Negres font de l'huile : ils tirent auſſi du grain une farine qu'ils mangent avec du lait.

ne, & coopérer à un ouvrage dont ils sentaient comme lui toute l'utilité.

L'édifice achevé, il fallut le meubler. Mylord y apporta tout ce qu'il avait retiré du navire : malles, outils, linge, habits, enfin le peu de biens qu'il possédait & qu'il lui était essentiel de ménager. Il fit trois lits fort commodes avec des hamacs, sous lesquels il étala des nattes de feuilles de palmiers sechées au soleil. Une large cheminée qu'il avait pratiquée dans sa petite habitation, recela les pots, & les jarres de cuivre ; & sa petite baterie de cuisine fut suspendue à des chevilles enfoncées dans la muraille.

Le jour destiné à l'inauguration de la cabane fut superbe. Le soleil sans nuages, se détachait majestueusement d'un ciel azuré ; un souffle léger badinant sur la surface de la mer, agitait mollement ses flots : les oiseaux, perchés dans le bois voisin faisaient retentir les airs de mille chants harmonieux : toute la Nature enfin offrait le tableau le plus riant & le plus magnifique.

Notre Architecte, au milieu de ses deux petits aides, arrive sur le bord de la mer : tous les trois se jettent à genous, & Mylord, levant les mains au ciel, adresse, avec ferveur, cette prière à l'Eternel.

„ O toi, moteur de l'univers! toi, qui d'un coup d'œil diriges la marche de ces globes de feu ſuſpendus ſur nos têtes, toi qui veilles ſans ceſſe ſur le ſort du plus faible individu que ta bonté paternelle a placé ſur la terre!.... Contemple ta timide créature, élevant juſqu'à toi ſa voix tremblante: daigne écouter les vœux que ſon cœur t'adreſſe, & verſe ta divine influence ſur trois êtres ſéparés du reſte du monde, & qui n'ont plus que toi pour patrie, pour parents & pour amis! „

„ Dès le berceau je te connus & t'adorai. Tu ſais ſi ce cœur perdit un ſeul inſtant de vue les principes de l'honneur & de la vertu / j'ai trop écouté la voix des paſſions; mais elles ſont attachées à l'humanité, elles prouvent ſa faibleſſe; eh! ſi l'homme n'était dominé par ces tyrans cruels qui aviliſſent ſon être & ſouillent ſon eſſence, il aurait trop de rapport avec toi! j'ai connu l'amour, Etre ſuprême! mais cet amour pur, honnête, fondé ſur l'eſtime, ſur les convenances, ſur la vertu, & dont le chaſte feu fut allumé par ta main divine dans le cœur de celui que tu daignas former à ton image! „

„ Considere maintenant la rigueur de mon ſort? Vois la ſituation déplora-

ble!.... Que dis-je! oſai-je me plaindre! ah! c'eſt ſans doute par un décret de ta ſuprême puiſſance que t'u m'as conduit comme par la main à travers les écueils de l'inexpérience & du malheur, dan cet Iſle ſauvage, dans cet Iſle, ou deux enfans infortunés m'attendaient pour purifier leurs cœurs, pour éclairer leurs eſprit, pour leur apprendre enfin à te connaître, à t'aimer, & à pratiquer les leçons de ta ſublime doctrine! „

Vois-les donc, ô mon Dieu, ces petits innocents!.... Vois leurs mains pures s'élever vers toi? entends les premiers ſoupirs qu'ils t'adreſſent! &, ſi tu daignes un jour les retirer de cette cabane iſolée où je vais les élever, reçois le ſerment que je fais de les rendre à la ſociété, pieux, éclairés, dociles, & vertueux!

Cette prière finie, ils entrerent dans la cabane. Les enfans pleuraient de joie, examinaient tout, & ſautant tour-à-tour au col de leur cher protecteur, ils le beniſſaient, l'appelaient leur père, puis le quittaient ſoudain pour examiner de nouveau leur demeure, s'aſſeoir vingt fois ſur les ſiéges, toucher, remuer tous les meubles, & venir enſuite ſe jeter dans ſes bras.

Cependant Mylord les fait aſſeoir, leur recommande le ſilence, & leur parle en ces termes.

„ Il eſt tems, mes enfans, que je ſonge au grand ouvrage dont Dieu m'a chargé, celui de votre éducation. Votre cœur, je crois, ne me donnera pas beaucoup de peine à former. Il eſt bon, aimant, & ſenſible. Quant à votre eſprit, ſi je ſonge à la manière étonnante dont vous vous êtes comportés ici depuis votre abandon, j'ai tout lieu de le croire ferme, entreprenant & courageux. Il faut donc, Fanfan, avant que je vous détaille mes projets, que vous me racontiez le plus exactement que votre mémoire vous le permettra, ce que vous fîtes en ſortant du vaiſſeau, & les moyens que vous employâtes depuis pour conſerver votre fragile exiſtence & pourvoir à tous vos beſoins. Mettez de l'ordre dans vos idées, & ſur-tout n'omettez point la moindre circonſtance : les détails ſont pour moi plus intéreſſans que vous ne le penſez! „

Ainsi parla Mylord ; & Fanfan qui, depuis quinze jours, commençait un peu à réflechir, ſe recueillit quelques moments, & fit enſuite ſans s'interrompre, le récit ſuivant.

## CHAPITRE IV.

*Premiers regrets, premières craintes, premiers besoins.*

» Nous demeurions, comme tu le sais, dans une maison de bois qui alloit sur l'eau. Nous nous étions déja couchés bien des fois, & toutes les aurores, Derly venait nous lever, & nous mener à maman qui pleurait bien fort, nous embrassait tour-à-tour, & regardait ensuite une petite boete qu'elle portait à sa bouche. Cela nous faisait pleurer comme elle. Un soleil, nous lui passions nos bras autour du col, lorsque tout-à-coup, un homme entre dans notre cabane : c'était ce méchant homme dont je t'ai déja parlé, qui voulait embrasser maman malgré elle, & qui lui faisait toujours peur. Il lui dit bien des choses, & entre autres : *oui, Madame, il est mort, je l'ai tué* !... Maman crie bien fort, veut nous prendre entre ses bras; mais l'homme nous arrache & nous jette par terre: Derly nous relève, se jette sur le mauvais qui tire un coûteau bien grand, bien grand, dont il lui donne comme cela dans le ventre. A l'inf-

tant plusieurs hommes bien laids entrent & nous jettent avec Derly dans un petit bâteau qui allait sur l'eau bien plus vîte que le grand.

Nous étions étendus sur notre bon ami qui se plaignit beaucoup, & nous étions tout couverts de son sang : mais les gens qui nous conduisaient, bien loin de pleurer comme nous, se mirent à rire, & ne s'en allèrent qu'après nous avoir laissés tous les trois sur la terre, où Derly resta long-temps étendu sans mouvement.

Je me rappelle que lorsqu'on nous mit dans le petit bateau, maman parut sur le bord du grand : elle se jeta dans la mer; mais on l'en retira bientôt, & nous ne la vîmes plus.

Cependant Derly, se relevant tout doucement, nous prit par la main, & se mit à marcher jusqu'au souterrain que tu connais : à peine y fut-il entré qu'il tomba sur la terre & nous entraina sur lui. Nous pleurions, nous lui parlions, & il ne nous répondait que par des gémissements. La nuit se passa comme cela; quand ce vint le soleil, il ne respira plus du tout. Nous lui prîmes les mains, la tête, mais sentant qu'il nous faisait bien froids, nous sortîmes du souterrain en criant, & en courant par-tout sur le bord de la mer. Bientôt Lolotte tom-

ba : je courus à elle & tombai auſſi, me ſentant près de dormir. Comme nous étions dans cet état, une chevre paſſa près de nous avec un petit qui lui tétait du lait ; je m'aviſai de chaſſer le petit, & me trainant ſous la chèvre, je bus tant que je voulus, ſans que cette pauvre bête s'en allât, ni me bleſſât. Cela me donna de la force : je conduiſis la bonne mère nourrice à Lolotte qui, ayant pris de ſon lait, me regarda, ſourit, me tendit la main, & ſe leva.

Cependant la chèvre s'en allait ; nous avions bien peur qu'elle ne revint plus !... Comment faire ; dis-je à Lolotte ? menons-là auprès de Derly, me dit-elle ? tu as raiſon ; & prenant la chèvre par la corne, nous la conduiſimes dans la cabane, ſans qu'elle voulût s'échapper. Derly ne diſait toujours rien : & nous recommençâmes à pleurer & à l'appeler.

Derly : diſions-nous, Derly, parle-nous ? eſt-ce que tu nous en veux ? nous ne le ferons plus ; réponds-nous, Derly ? c'eſt Lolotte, c'eſt Fanfan, ce ſont tes petits amis ! ah ! par pitié, réponds-nous réponds-nous ?

Notre inquiétude redoublait à tout inſtant. Nous étions ſi bien auprès de maman !... Et nous nous trouvions dans une

vilaine cave toute noire & toute ſombre !... Cela nous rendit tout-à-coup ſérieux. Nous ne pleurions plus, mais nous nous regardions ſans parler, & ſans remuer du-tout.

PENDANT ce tems-là notre chèvre ſortit ; dès que nous nous apperçûmes qu'elle n'y était plus, nous ſortîmes auſſi pour aller la chercher. Après avoir bien couru, bien couru, comme nous paſſions près d'un arbre, il en tomba quelque choſe qui nous fit peur, nous nous ſauvâmes ; mais regardant derriere nous & ne voyant rien d'effrayant, nous revînmes tout doucement ſur nos pas, curieux de voir ce qui était tombé de l'arbre. C'était fait comme une très-groſſe poire verte : j'avais ſi faim que je ne pus m'empêcher d'y goûter. Tiens, ſœur, dis-je après, c'eſt bien bon ! manges-en ? Lolotte la prit auſſi-tôt, en mangea la moitié, & me laiſſa l'autre. Notre goûté fini, nous nous mîmes encore à chercher notre chèvre. En paſſant contre un gros arbre, je m'apperçus qu'il en ſortait de *l'eau*. La ſoif m'engagea à mettre ma tête contre l'arbre, & je ſuçai cette eau qui me ſembla bien meilleure que celle que nous avions bue juſqu'alors : Lolotte en fit autant, & déſeſpérant tous deux de revoir cette bête ſi douce

qui nous avait donné de son lait, nous revînmes au souterrain que nous eûmes beaucoup de peine à retrouver. La vue de notre bon ami nous fit encore bien pleurer; puis, ne voyant plus clair du-tout, nous tombâmes par terre, & dormîmes jusqu'au nouveau soleil.

Dès que nous l'apperçûmes entrer dans la cave, nous en sortîmes après avoir bien embrassé notre bon Derly, & courûmes vîte à l'arbre, au pied duquel nous avions trouvé la grosse pomme. Hélas! Il n'y en avait plus; &, mourants de faim, nous revînmes sur le bord de la mer, en criant & en récitant la prière que Maman nous faisait dire avant le jour & avant la nuit. Il y avait sur les pierres une grosse bête à quatre pattes, qui ressemblait assez à une grosse araignée. Lolotte, qui la vit la premiere, fit un cri; & me prenant par la main, nous voilà à courir jusqu'à notre souterrain, où, une fois entrés, nous allons nous cacher jusqu'au fond, persuadés que la bête nous poursuivait. Nous restâmes là jusqu'à la grande chaleur du jour en nous roulant par terre, en poussant de grands cris.

Enfin notre douleur un peu calmée, je me ressouvins de la grosse pomme qui

qui nous avait fait tant de peur, & que nous avions eu après tant de plaisir à manger. Lolotte! dis-je, allons voir si la grosse bête y est toujours? Oh, non, reprit-elle, elle nous mangera. Viens, viens, repris-je; si elle veut nous manger, nous la tuerons! Lolotte y consentit; nous retournâmes donc à l'endroit où nous l'avions vue, & qui était en face de notre Cabanne. Elle n'y était plus; mais il y avait à la place plusieurs œufs tout jaunes qui nous dégoutèrent d'abord; j'eus bientôt le courage d'en casser un & de le manger. Lolotte fit comme moi, & nous convînmes, en les avalant tous, qu'ils étaient meilleurs que ceux des poules de Maman.

Nous avions besoin de cela, car nous allions tomber & mourir; mais ces œufs nous ayant donné de la force, nous commençâmes à nous parler de notre aventure, &, appelant toujours Derly & Maman, nous nous sentîmes si las & si malades, que nous nous mîmes à dormir jusqu'à l'autre soleil.

Il se passa comme celui d'avant à pleurer, & à chercher notre nourriture. Un oiseau fort petit & fort beau, qui avait le bec long, le cou jaune & de grandes plumes noires & bleues, lais-

ſa tomber d'un arbre, ſon nid où nous trouvâmes des œufs entiers & caſſés, mais plus petits & plus jaunes que ceux de la groſſe bête. Nous nous les partageâmes, & jetant les yeux par terre je trouvai encore deux de ces groſſes pommes qui étaient tombées de l'arbre. Tiens, dis-je, ſœur, en voilà une pour toi & une pour moi. Après les avoir mangées, nous retournâmes à l'arbre qui donnait de l'eau, & nous en ſuçâmes juſqu'à ce que nous n'ayions plus ſoif.

Nous vécûmes de même pendant pluſieurs ſoleils, & nous n'étions plus triſtes qu'en entrant au ſouterrein, où nous embraſſions ſans ceſſe notre pauvre Derly, qui dormait & ne parlait plus.

Un ſoleil, nous étions ſur le bord de la mer, & nous regardions ce grand feu qui brille au Ciel; cela me fit penſer à quelque choſe que je communiquai à Lolotte. Comment ferons-nous, ſœur, lui dis-je, pour compter les ſoleils que Derly aura dormi, afin de le lui dire quand il ſe réveillera? — Elle chercha long-temps; puis, prenant un caillou, tiens, répondit-elle, faiſons une barre ſur ce gros arbre, chaque fois que nous reverrons le ſoleil? Comme notre bon ami ſait lire, il nous dira,

lui, combien il y en aura; je trouvai qu'elle avait raiſon, & nous n'avons paſſé depuis un ſeul ſoleil ſans faire une petite barre ſur l'arbre. Tu les a lues, toi, Papa, tu ſais combien il y en a. »

Ici Mylord ne put retenir ſon admiration : il embraſſa ſes deux petits amis, adreſſa au Ciel quelques exclamations, & pria Fanfan de continuer ſon récit; ce qu'il fit en ces termes :

« Nous trouvions tous les jours de la nourriture, & nous commençions à oublier nos chagrins, lorſque je me dis à moi-même : mais, ſi ces arbres ne jetoient plus de pommes; ſi ces oiſeaux ne laiſſaient plus tomber leurs nids; ſi ces groſſes bêtes ne nous apportaient plus d'œufs comment ferions nous? Oh! il faut tâcher d'avoir de quoi manger, en cas que tout cela arrive.

Soudain, je pris des pierres, &, les jetant de toutes mes forces après les arbres, je vis tomber à mes pieds beaucoup de pommes & de nids. Lolotte & moi, les ramaſſant auſſi-tôt, nous les portâmes à la Cabanne, où nous ſerrâmes notre proviſion ſous des feuilles de ces mêmes arbres, qui étaient bien larges, & que nous avions ramaſſées. Nous faiſions cela tous les ſoleils, & nous ne manquions jamais de nourriture.

CEPENDANT nous avions quelquefois bien peur : il y avoit de groſſes bêtes, ces bêtes que tu as vues dans les bois, qui venoient la nuit preſque dans notre ſouterrain ; nous nous cachions bien vîte derriere notre bon ami, & elles s'en allaient ſans nous mordre.

UNE nuit, il vint un cheval qui avait un long col & une groſſeur ſur le dos. Sa vue nous effraya tellement, que ſortant de la Cabanne, nous courûmes en pouſſant de grands cris ; mais, comme la bête nous ſuivait, je mis mes pieds & mes mains contre un arbre, & le ſerrant bien fort, je montai juſqu'en haut, en criant à ma ſœur d'en faire autant. Elle ne tarda pas à ſuivre mon exemple, le cheval boſſu qui voulait nous manger, ne le pouvant plus, s'en alla tout de ſuite.

QUAND il fut bien loin je voulus deſcendre ; mais appercevant au clair de la lune un oiſeau qui dormait ſur une branche de l'arbre où j'étais, il me vint en penſée de lui prendre le col & de le tuer. Je le fis, & deſcendis tout joyeux le montrer à Lolotte, qui jugea qu'il devait être bon, car il était bien gros. Nous fûmes enſuite dormir, & à l'autre ſoleil nous mengeâmes l'oiſeau, après lui avoir ôté les plumes,

comme faiſoit la Bonne de Maman. Oh ! vraiment, nous aurions bien voulu le feu ; mais nous n'en avions pas, & nous ignorions le ſecret que tu nous a montré pour cela.

Cependant nos petits habits devinrent tout déchirés ; quand ils furent bien mauvais, nous les jetâmes, & reſtâmes nus pendant quelques ſoleils. Mais une fois nous trouvâmes dans les avenues d'arbres une bête dont la peau était tout-à-fait défaite ; il falloit qu'elle ſe fût battue avec quelqu'un qui l'avait déshabillée ; car nous enlevâmes ſa peau qui tombait, & nous en prîmes chacun la moitié ; la voilà encore : comment nommes-tu cela ? — C'eſt une peau de Loutre. — ? Eh bien, ce pays-ci n'eſt plein que de ces Loutres-là. Nous tâcherons de t'en avoir un morceau ; quand ton habit deviendra mauvais. — Eſt-ce là tout ce qui t'eſt arrivé, Fanfan ? — Oui, tout. — Mais, tu n'as pas parlé de grands hommes noirs... — Ah, oui, j'oubliais !.... Vraiment, il faut bien prendre garde à eux, car ils ſont bien méchants. — Eh, comment les as-tu vus ? — C'était un ſoleil qu'il faiſoit bien mauvais ; j'étais occupé à chercher de la nourriture, & je revenais chargé, quand Lolotte vint à moi tout effrayée...

Nous ſommes mangés ; s'écrie-t-elle ! Comment donc ? Par qui ? — J'ai vu... J'ai vu.... Ah ! Fanfan, nous ſommes croqués ! Eh mais, dis-donc ? qui nous croquera ? — De grands vilains hommes tout noirs ; tiens, les vois-tu ?

Effectivement j'apperçus venir bien loin ces hommes noirs qui couraient de toutes leurs forces. Eh, vîte, je prens ma ſœur par la main, & tous deux nous courons juſqu'à un ſouterrein que nous connaiſſions, & qui eſt par là-bas ; tiens vois-tu, du côté où le ſoleil paraît. Nous y entrons bien vîte, & comme il forme pluſieurs cabannes, nous allons nous cacher dans celle qui eſt tout au fond. N'entendant rien, nous ſortions de tems en tems pour voir s'ils y étaient toujours. A la fin nous ne les vîmes plus du tout, & courant du côté par où ils étaient venus, nous les apperçûmes bien loin, bien loin, dans un petit bateau qui courait bien fort.

Ils ſont venus encore depuis, & nous ne les avons plus revus ; mais ils ne viennent jamais par ici, c'eſt toujours dans les grands jardins qu'ils font leurs ravages. Car nous y avons trouvé de groſſes bêtes déshabillées, des arbres tout défaits & des plumes d'oiſeaux ce qui nous a fait penſer que ces hom-

mes noirs ne venaient ici que pour emporter des bêtes, des pommes & des oiseaux.

Voila, mon père, tout ce que je puis me rappeler de nos chagrins & de nos travaux. Nous avons vécu, comme tu vois, depuis le tems que tu as lu sur l'arbre, sans doute par les bontés de ce Dieu à qui tu vas nous conduire, & que nous desirons bien de connaître. Jusqu'à présent nous disions les prières, que Maman nous apprenait, à ce soleil qui marche au Ciel, & que nous croyions être le maitre de la terre; mais si nous en avons un autre, nous l'aimerons, nous le prierons beaucoup & nous serons toujours bien sages, pour qu'il soit content de nous. »

Fanfan cessa de parler, & Mylord, toujours ému de compassion, récapitula en lui-même toutes les circonstances de son petit récit. Confirmé dans ses premiers soupçons sur la cause qui les avait fait reléguer dans cette Isle déserte, il s'attendrit de nouveau sur le sort du malheureux Derly, qui, selon toute apparence, était un ami de leur père.

Il admirait la tendresse religieuse de ses enfans, & reconnoissait la main de la providence dans les secours

qu'ils avaient reçus des chèvres, des arbres & des poissons.

Les poires vertes, dont ils parlaient, étaient sans doute des Carasols; la grosse bête du bord de la mer, une Tortue; l'oiseau blanc & noir, un Colibri; l'oiseau dormant sur l'arbre, à qui Fanfan avait tordu le col, un Foken; enfin tout cela lui paraissait merveilleux & même romanesque. Il se souvenoit cependant d'avoir lu que des Chèvres, des Ourses, des Lionnes mêmes, avaient quelquefois allaité des enfans; mais il avait toujours pris cela pour des récits apocrises. Cependant il en avait la preuve, & dès qu'il réfléchit sur la maniére miraculeuse dont ces deux Sauvages avaient été nourris, il n'y trouva rien que de fort naturel.

En effet des fruits tombent: des animaux ovipares peuvent fort bien laisser choir, ou même abandonner leurs œufs, & l'instinct de la nature, qui porte chaque être à conserver le feu de la vie qui l'anime, peut encore exciter des enfans à manger ces fruits & ces œufs malgré la différence des formes, des couleurs & des goûts.

Mylord Welly donc, attendri du récit naif & touchant de l'industrieux

Fanfan, lui prit la main, le regarda quelques instans sans parler, & lui adressa ces paroles :

» Ton esprit & ton bon naturel m'ont pénétré, mon fils ; & le desir que tu marques de connoître celui qui t'a conservé la vie au milieu de ces déserts, sera bientôt satisfait. Apprens que cet être tout-puissant, trop grand pour se rendre visible à sa fragile créature, veille du haut des Cieux sur la conduite de tous les hommes. Aussi bon que juste, il ne mesure point la peine à l'offense ; mais au degré de foiblesse de celui qui s'est rendu coupable à ses yeux. L'erreur est une foiblesse annexée à l'humanité, il ne peut punir l'erreur. L'ignorance, la superstition sont encore deux de nos tyrans ; il ne peut sévir contre l'ignorance & la superstition. Mais les crimes où nous plongent ces foiblesses ; mais les passions de l'ame & de l'esprit ; mais l'incrédulité, l'ambition, l'orgueil, le fanatisme : voilà ce qui allume sa colère. Rien ne lui échappe, il sait tout, voit tout, entend tout, & d'un coup-d'œil il embrasse toute la terre. — Toute la terre ! Qu'est-ce que cela veut dire ? — Ecoutez, mes enfans ? La terre est le plancher sur lequel nous marchons : elle ne consiste pas en cette

Isle seulement: elle s'étend par de-là les mers, & contient quatre grands pays que l'on nomme, l'Europe, l'Afrique, l'Asie, & l'Amérique, qui est la partie du monde où nous sommes maintenant. — Quoi? Cette Isle s'appelle l'Amérique? — Non: mais elle en fait partie. — Nous ne t'entendons pas? — Quand vous serez plus instruits, que je vous aurai montré à lire & à écrire, vous comprendrez tout cela à merveille. »

On s'étonne sans-doute de voir que Mylord Welly se propose d'apprendre à ses enfans à lire & à écrire: mais on verra bientôt comment il leva cette difficulté.

Le jour de l'inauguration de la Cabanne se passa ainsi en instructions & en discours, que Lolotte & Fanfan écoutaient avec une attention qui charmait leur Protecteur. Il se promit dès lors d'en faire des hommes savants & sensés, & son attente ne fut pas trompée.

Le soir, on soupa de fort bon appétit dans la nouvelle Cabanne que Mylord commençait à aimer, parce qu'elle était son ouvrage. Le repas fini, chacun fut se coucher dans son hamac. Lolotte eut beaucoup de peine à se séparer de son frère; mais l'amour de la pro-

priété, si naturel aux enfans & même aux hommes, lui adoucit un peu l'amertume de cette séparation. Elle entra donc dans sa chambre, s'y promena long-tems, & ne s'endormit qu'après l'avoir bien examinée, & changé vingt fois de place ses petits meubles.

MYLORD & Fanfan, voisins l'un de l'autre, causerent encore quelque tems, & bientôt nos trois Insulaires, livrés aux Pavots de Morphée, goûterent un repos qui ne fut interrompu que par les rayons du soleil.

## CHAPITRE V.

*Plan-de-vie, l'Alligator, les sept Planetes.*

L'ÉTOILE du matin ramenait l'aurore, & cette vigilante courière avait déja tracé au père du jour le chemin qu'il avait à parcourir, quand Mylord éveillé, s'apperçut que ses hôtes dormaient encore d'un profond sommeil. Cette remarque lui fit appréhender qu'ils ne fussent enclins à la paresse, & voulant les élever d'une manière toute opposée aux mœurs Européennes, il les prit doucement par la main, & vit sou-

dain ces petits sauvages ouvrir les yeux, étendre les bras, lever la tête & lui sourire avec une grace touchante. Fanfan, dit-il, tu devrais donner l'exemple à ta sœur, & dévancer le lever du soleil. — Pardonne, ô mon père! mais... Nous avons couché dans un si bon lit!.. Oh! cela nous a d'abord empêché de dormir, mais ensuite.... — C'est assez, mon fils, mais demain & tous les jours, il faut, dès avant l'aurore, vous rendre tous les deux sur le bord de la mer, & là, adresser vos prières à l'Etre Suprême. — Oh! nous n'y manquerons pas. Si tu es fâché contre nous, tiens, nous t'en demandons bien pardon!.... Et tous deux, aux genoux de leur protecteur, tâchent par leurs caresses innocentes de fléchir sa colère.... Ah! ils n'ont pas de peine à la désarmer!

Cependant Mylord Welly était inquiet sur l'avenir, comment allait-il subsister lui & ses deux enfans? il n'avait plus de provisions, & ne savait comment régler & composer sa nourriture. Il se mit donc en devoir de visiter l'Isle fertile en productions, pour satisfaire sa curiosité, & le projet qu'il avait conçu.

Il n'alla pas bien loin sans trouver des plaines couvertes de riz, de Maïs & de Manioque. C'était ce qu'il cher-

chait. Les voilà donc tous trois à moiſſonner, & à rapporter à la cabanne quantité de hamacs pleins de graines. Ils dépoſent leurs richeſſes, & retournent à la maiſon. Quand ils eurent récolté environ dix ſeptiers de Maïs, ils en étendirent quelques poignées ſur le gazon, & les expoſèrent aux ardeurs brulantes du midi, qui ne tardèrent pas à les ſecher aſſez pour qu'on pût les broyer. Mylord pratiqua alors dans le roc un trou en forme de mortier, puis avec un pillon de bois, il écraſa les grains, & les réduiſit en poudre en les broyant enſuite ſur une pierre.

Il avait fallu, avant tout, vanner cette graine : Mylord l'avait fait aſſez paſſablement en la ſecouant fortement dans un linge que Lolotte & Fanfan tenaient étendu.

La farine préparée, on la délaya avec de l'eau ; puis, ayant mêlé dans cette pâte un peu d'eau de vie, en guiſe de levure, on la mit cuire ſur des cailloux fortement échauffés au feu. Cela fit un pain fort léger & fort agréable au goût.

Pendant que les enfans veillaient à la cuiſſon du pain, Mylord était retourné à la découverte. Il trouva beaucoup de Millet, mais différent de celui d'Eu-

rope, des Ignames, des Patates superbes, & dont il espéra tirer une fécule nourricière. Il avançait toujours & découvrit bientôt des figues vertes, des grenades même ; enfin tous les fruits les plus sains & les plus suaves de l'Amérique.

Il fallait cependant aller chercher tous ces légumes bien avant dans l'Isle, & cela devenait fort incommode. Mylord, pour lever cette difficulté, conçut un projet qui fut exécuté en moins de trois jours. Il y avait près de sa cabanne, une vaste plaine, qui, comme on l'a vu plus haut, s'étendait depuis le rivage jusqu'à la forêt qui lui servait de limites ; nos trois insulaires travaillèrent avec tant d'activité que le champ fut bientôt retourné, bêché & ensemencé.

Cette espèce de verger leur fournit par la suite du maïs, du riz, du millet, des patates, & tout ce que le terrein produisait de plus utile en herbages, en fruits, & en légumes.

Nous ne sommes entrés dans tous ces détails que pour prévenir les inquiétudes que le lecteur devait nécessairement concevoir sur le sort de ces trois infortunés. On voit maintenant qu'ils ont à-peu-près les premieres nécessités de la vie ;

ainſi, nous ne parlerons plus que du plan de conduite qu'ils ſe tracèrent, & qu'ils ſuivirent fidèlement pendant le long tems qu'ils reſtèrent dans cette Iſle déſerte.

Le matin, Mylord & Fanfan allaient à la chaſſe : c'eſt-à-dire qu'avec des arcs & des fleches qu'ils avaient fabriqués de leur mieux, ils allaient dans les bois tuer des Daims, des Cerfs, des Chevreaux, &c. &c. Tantôt ils tiraient des oiſeaux, comme des Colibris, des Fokens, des Perroquets, & des Canades.

Le Canade eſt un ſuperbe oiſeau de l'Amérique, qui a le ventre & les oreilles de couleur d'or, le dos & une partie des ailes bleu-céleſte. Sa tête, couverte d'un duvet tacheté de bleu, jaune & verd, eſt couronnée d'une houpe d'un vermillon éclatant, entourée de petites plumes, couleur de perle. Ses prunelles, jaunes & rouges, enchâſſent des yeux revêtus de blanc, & ſi étincelants qu'ils reſſemblent à des perles montées dans de l'or.

Nos chaſſeurs rapportaient auſſi des Pingouins dont la chair était excellente. Pour tuer tous ces oiſeaux, ils n'avaient qu'un arc long d'environ trois pieds & demi : ſa corde n'était qu'un boyau cordonné, & les fleches qu'une baguet-

te garnie de deux plumes, & terminée par un caillou aiguisé.

Pendant ce tems, Lolotte, restée à la cabanne, faisait cuire le pain que Mylord avait broyé & pétri d'avance. Celui-ci, de retour, s'occupait avec Fanfan à ramasser sur le rivage des œufs que différents poissons venoient y déposer. Mais ils ne mangeaient le plus communément que ceux de Tortues & d'Alligators. Ces derniers poissons sont si singuliers, qu'on sera sans doute bien aise d'en trouver ici une description abrégée.

L'Alligator est un animal amphibie commun en Amérique, & plus encore dans la Nouvelle-Espagne. C'est une espece de Crocodille; sa figure est celle du Lézard, sa couleur d'un brun fort sombre; sa tête est grosse, ses machoires longues & garnies de fortes dents, dont deux sur tout sont d'une longueur excessive. Ses quatre jambes sont courtes & terminées par de larges pattes; son dos, depuis la tête jusqu'à la queue qui est fort longue, est couvert d'écailles dures & jointes ensemble par une peau fort épaisse. On voit sur ses yeux deux bosses grosses comme le poing, dures & couvertes d'écailles; son ventre est d'un jaune obscur; sa poitrine

eſt garnie de quatre glandes de la groſſeur d'un œuf; ſon corps eſt fort long, très-agile, & ſa queue traîne toujours à terre.

Cet animal répand une forte odeur de muſc, ce qui n'empêche point de manger ſes œufs dont le goût eſt très-délicat. L'Alligator vit ſur terre ou dans l'eau indifféremment; il n'eſt point méchant & ne fait jamais de mal que lorſqu'il eſt offenſé.

Mylord & Fanfan revenaient enſuite à la cabanne apporter leurs œufs, puis ils allaient cultiver leurs champs & faire la chaſſe aux King-Birds qui l'infeſtaient la plûpart du tems.

Le King-Bird, oiſeau de l'Amérique Septentrionale, fait ſon nid, comme la Perdrix, dans les champs de bleds; mais il eſt ſouvent en guerre avec la Corneille ſa mortelle ennemie, qui eſt extrêmement friande de ſes petits. Bien qu'il ſoit beaucoup moins gros & moins fort que la Corneille, le King-Bird ne laiſſe pas que de ſortir toujours victorieux du combat. Voici avec quelle adreſſe il ſait la forcer à fuir de ſon voiſinage, il commence d'abord par effrayer ſon ennemie par ſes cris redoublés, ſa vélocité & ſa fureur. Quand il eſt au-deſſus de ſon Antagoniſte, il la frappe de ſon bec dans les yeux: quand il eſt au

dessous, il la frappe sous les aîles. La Corneille alors fuit dans les bois, & le King-Bird annonce, par des mouvements de trépidation, la joie qu'il a d'avoir pu conserver & son habitation, & sa petite famille. Cet oiseau fait aussi la guerre aux Abeilles, qui se défendent en bataillons.

Mylord & son compagnon, revenus chez eux, apprêtaient leurs mets, prenaient un repas frugal, & passaient l'après-midi à l'étude ou au jardinage.

Vers le coucher du soleil les deux enfans étaient libres de courir, sauter, & de prendre un exercice qui leur était nécessaire pour fortifier leur tempérament, & assouplir leurs nerfs. Le soir, on s'asseyait sur le bord de la mer. Lolotte & Fanfan, sages & raisonnables, écoutaient leur ami qui donnait des leçons de morale, d'Astronomie, d'Histoire & de Géographie.

Ce digne Instituteur avait trouvé le moyen de leur apprendre à lire & à écrire. D'abord il avait découvert dans les bois un arbre qui ressemblait assez au *simpi* de l'Isle de Madagascar. Son écorce, exposée au soleil, devenait blanche comme du papier; elle sentait un peu trop le musc, mais on pouvait affaiblir son odeur en l'exposant à la fumée d'herbes aromatiques. Au pied

de cet arbre découlait une espèce de gomme fort noire, assez semblable à celle qui découle du figuier-d'inde, arbre des Indes Orientales, dont la sève sert à noircir les navires. Ainsi muni de papier & d'encre, Mylord n'eut pas beaucoup de difficulté à trouver des plumes. Il les tailla avec son couteau, & les mit entre les mains de ses jeunes élèves, qui en peu de temps, vinrent à bout de lire & d'écrire passablement. Quand ils furent en état de comprendre & de concevoir, Mylord leur donna quelques-uns des livres qu'il avait retirés de son vaisseau. Il y avait entre autres, les Tragédies de Chespir, qui exigeaient quelques explications préliminaires, des ouvrages d'Adisson, Richardson, Pope, Hervey, Young, Milton, Voltaire, J. J. Rousseau, Vély, Prévost, Le Sage, &c. &c. tout cela informe & dépareillé, mais néanmoins précieux, puisqu'ils n'en avaient pas d'autres. Ces livres provenaient de la Bibliothèque de l'oncle de Jenny : Mylord les avait apportés complets de Sant-Yago ; mais son naufrage en avait englouti la plus grande partie.

Qu'est-ce que c'est que ces Rois, dont il est parlé dans tes livres, dit un jour Fanfan à Mylord ? — Mon fils, les hommes vivants en communauté, com-

me il y en a de bons & de méchants, il était néceſſaire d'en établir un, maître des autres, afin qu'il pût récompenſer les bons & punir les méchants. — C'eſt juſte; mais ne ſert-il qu'à cela? — Il maintient l'ordre, l'union entre ſes ſujets, établit des loix, les fait obſerver, en fait reſpecter l'autorité, &, par une ſage adminiſtration, rend heureux ſes peuples, qui le chériſſent comme un père.-Mais cet homme-là doit avoir beaucoup de peine?-Il eſt vrai que s'il pratiquait exactement les devoirs que lui impoſe ſon état.... — Eſt-ce qu'il eſt pareſſeux? — Non, mon fils, un Roi n'a pas le tems de l'être; mais ne pouvant, ni tout voir, ni tout entendre, entourré ſouvent de Flatteurs, de Courtiſans vils & durs qui l'étourdiſſent pour l'empêcher d'entendre les cris des malheureux, il eſt quelquefois injuſte & méchant ſans s'en douter. Mais auſſi, à quoi bon s'en rapporter à un ſeul homme, & lui donner toute l'autorité? — Il le faut, mon fils; écoute-moi, & tu verras bientôt que cela eſt indiſpenſablement néceſſaire. N'eſt-il pas vrai que s'il y avait ici beaucoup d'hommes & de femmes, que tous ces gens vécuſſent en commun, n'eſt-il pas vrai que l'un voudroit avoir le champ de ſon voiſin,

que l'autre égorgerait sans pitié son ennemi ; que celui-ci viendrait dans notre Cabanne nous arracher notre nourriture ; que celui-là pourrait bien nous en chasser pour y établir son domicile ? — Quoi ! les hommes sont capables de cela ! — Il en est, & malheureusement le nombre des méchants surpasse celui des bons. — Ah ! Lolotte, restons dans notre Isle ! — Ecoutez-moi jusqu'au bout ? Cela posé, convenez qu'il serait nécessaire d'en nommer un, qui pût veiller à la sûreté publique, établir des Loix & rendre par son autorité notre cabanne & nos biens sûrs & tranquilles. — Tu as raison ; mais pour cela il faudroit choisir l'homme le plus sage & le plus juste ! C'est sans doute comme cela que l'on vous donne des Rois ? — Non, Fanfan. Le Trône, qui devrait être la récompense des vertus, est un immeuble, un bien d'héritage : le père le transmet à ses enfans, & ceux-ci à leurs petits enfans. — Mais, tu te trompes sans doute : cela ne peut être. Comment ! Si mon père est vertueux & que je sois méchant, cela ne m'empêchera pas de gouverner les hommes qui attendent de moi leur bonheur ! — Non ; mais dans mon pays, ... je t'expliquerai cela, Fanfan, & tu conviendras néan-

moins qu'un Roi bon, juſte & humain comme il en exiſte en Europe, eſt un tréſor dont on doit ſans ceſſe remercier la Divinité. — Je conçois cela, & je penſe que les hommes ainſi gouvernés doivent être de bien honnêtes gens! — Cela n'influe que légerement ſur leurs caractères : on ne rencontre pas moins parmi eux des avares, des envieux, des faux-amis, & tous les défauts attachés à l'humanité ; défauts qui ſont bien plus dangereux en communauté, parce qu'ils ont plus d'occaſion de ſe developper & de ſe propager. - Qu'eſt-ce que c'eſt que des avares ? — Ce ſont des gens qui ont beaucoup de richeſſe & qui l'enterrent ſans en jouir. — En quoi conſiſtent les richeſſes de ton pays ? — Hélas, mon fils ! ce ſont des miſérables morceaux d'or & d'argent qui cauſent tous les biens & tous les maux. — Quoi ! Ce que tu as trouvé ſur Derly ? — Cela même. Ces pieces, empreintes de l'image du Souverain, ſont diviſées en petites, moyennes & grandes, toutes d'un valeur proportionnée. C'eſt avec cela que l'on ſe procure la nourriture, l'abri & toutes les commodités de la vie. — Comment ! les hommes ſe font payer entre eux les biens qui appartiennent à tout le monde ? — Qu'entends-tu par-

là ? — Oh ! je m'entends bien, moi ! Je leur pardonnerais volontiers de se vendre les ouvrages de l'Art, parce que cela exige du travail & du talent ; mais des graines, du bois, & en général toutes les productions de la terre, je trouve cela affreux. — Tu ne fais pas attention, Fanfan, que toutes ces productions de la terre exigent une culture, un transport, mille petits soins qui méritent réellement recompense. Celui qui laboure un champ, qui l'ensemence, qui veille à la végétation des légumes, qui les recueille, les porte ensuite dans les Villes, est-il obligé de prendre toutes ces peines ? Et, s'il y a de l'or à donner, ne mérite-t-il pas de l'avoir ! Ce sont ceux-là justement, mon ami, qu'il faut payer, & non ceux qui, par leurs exactions & des déprédations multipliées, ne font que ruiner & opprimer leurs compatriotes. — Ta remarque est juste, mon père, & j'avoue mes torts !

C'est ainsi que Mylord cherchait à les instuire & à rectifier leur jugement.

Tous les soirs il les rassemblait autour de lui, & la conversation roulait sur la Morale, la Physique ou la Religion.

Un soir que le Ciel était clair & parsemé d'étoiles, Lolotte apperçut en le-

vant les yeux, cette espèce de Phénomène que nous désignons communément sous le nom d'*étoile tombante*. Qu'est-ce que cela, mon père, dit-elle à Mylord, voilà bien des fois que j'oublie de te demander la cause de ce prodige? — Ce qui te paraît là une étoile, répondit-il, n'en est point une. C'est une étincelle du feu élémentaire, ou plutôt d'électricité, qui brille dans la région éthérée, & qui s'évapore par le choc d'un courant d'air (1). — Je n'entends rien à tout cela. — Tu vas mieux l'entendre, si tu veux m'écouter avec attention. L'électricité est une matière de feu invisible à nos yeux; mais qui existe, pénetre tous les corps, donne aux uns la végétation, aux autres la trépidation, aux autres l'impulsion, &c. &c. — Détaille-moi tout cela? L'Electricité fait pousser les végétaux, agite l'air que nous respirons, chasse les vents avec plus ou moins de violence, pénetre nos

(1) Comme l'on imprimait cet Ouvrage, il en a paru un de M. l'Abbé Bertholon, intitulé, *Physique des Météores*, qui prouve ce que My'ord Welly avance ici. Nous avons vu avec plaisir le système de notre Anglais, appuyé d'une autorité aussi prépondérante que l'est celle de M. l'Abbé Bertholon. Qu'il est flatteur, quand on hasarde son sentiment, de voir qu'il s'est rapporté à celui d'un Savant!

corps

corps, leur donne la vigueur, la santé même, fortifie & conserve en nous le principe de vie, rend notre sang actif & chaud, en un mot, en précipite & peut-être en cause la circulation. Cette matière électrique, élément de tout ce qui respire, choquée violemment par un courant d'air, s'enflamme d'elle-même, produit des aigrettes spontanées, & fait briller ces feux que tu vois souvent sur les bords des rivières, des marais ou des étangs. — C'est fort bien expliqué : ainsi donc, toutes ces étoiles que nous voyons au Ciel, sont autant d'étincelles électriques? — Non, Lolotte, ces étoiles sont des globes semblables à la terre, mais beaucoup plus gros. Leur éloignement seul les rend plus petits à nos yeux. Parmi ces étoiles il y en a sept que l'on appelle Planettes, & je vais te les montrer. Dans un autre moment je te parlerai de la grande ourse, que voilà, de la petite ourse, du charriot, de l'étoile Syrius, de la voie lactée, de la tête & de la queue du Dragon, & de mille autres qui exigent des explications particulières.

La Lune est treize fois plus petite que la terre, à laquelle elle sert de satellite. Elle tourne sans cesse avec notre globe, & lui présente toujours la même face,

Le Soleil, éloigné de la terre d'environ trente-trois millions de lieues, donne la lumière à tous les globes qui se meuvent autour de lui. Il est, selon toute apparence, immobile. Si ses rayons nous paroissent vacillants, nous ne devons cette vision qu'à une agitation tremblottante des vapeurs qui environnent notre terre. C'est cette même agitation qui fait que les étoiles paroissent, pendant la nuit, scintiller & briller.

La Planette de Mercure est trois fois plus près du soleil que la nôtre, & son diametre est, par rapport au globe du soleil, comme 290 est à 1.

La Planette de Venus est une fois & demi plus petite que le diametre du soleil, dont la surperficie est deux fois plus grande que celle de cet astre. Son rapport est toujours au disque du soleil, comme 84 est à 1.

Le Globe de Mars est plus petit que celui de Venus. Il en aussi beaucoup plus éloigné du soleil, dont il reçoit une lumière & une chaleur trois fois moins grande que le globe terrestre. Son rapport est de 166 à 1.

La Planette de Jupiter contient plus de vingt fois le diametre de la terre. Elle est accompagnée de quatre lunes-satellites, qui se meuvent comme elle,

& lui préſentent toujours la même face. Le diametre du ſoleil eſt à Jupiter cinq fois plus petit qu'il ne l'eſt à nous. Son rapport eſt de 11 à 2.

SATURNE, qui eſt auſſi la derniere des planettes, eſt plus belle & la plus éclairée. Outre cinq lunes qui lui ſervent de ſatellites, elle jouit encore de la vue d'un anneau lumineux qui environne ſon diſque. Le diametre de cet anneau eſt à celui du ſoleil comme 37 eſt à 11.

MYLORD termina ainſi ſes obſervations aſtronomiques, & les deux enfans, qui ſavaient déja très-bien calculer, le comprirent à merveilles, ils regardaient le Ciel, s'étonnaient de la prodigieuſe grandeur de ces globes ignés, & deſiraient voyager dans les Planettes, ſurtout pour y admirer Saturne, dont l'anneau & les cinq lunes les avaient émerveillés.

PEU-à-peu ils acquirent des connaiſſances ſur tout, & comblèrent l'eſpoir de leur Bienfaiteur, qui n'épargnait rien pour éclairer leur eſprit & former leurs cœurs à la vertu. Que ce digne Inſtituteur eût été heureux, s'il eût pu achever leur éducation & les rendre à la ſociété imbus de toutes les ſciences qu'il voulait leur inculquer! Mais, hélas! nous verrons bientôt des évenemens

cruels qui renversèrent ses projets, & mirent nos jeunes Sauvages à toutes les épreuves du courage & de l'infortune.

## CHAPITRE VI.

*Le Climat, l'Irruption, la Grotte.*

AH! MON PERE, s'écrie un jour Lolotte qui revenait du jardin, ah! si tu avais vu ce que je viens de voir! — Quoi donc? — Oh! tu serais enchanté. Écoute-moi : c'est bien intéressant!

J'ÉTAIS contre le grand rocher à cueillir des légumes, lorsque j'ai vu soudain deux de ces petits animaux, que tu appelles Lézards, je crois, monter aux pierres, portant chacun un rameau chargé de graines. Ils arrivent à un trou sur le bord duquel ils déposent leur provision. A peine y sont-ils entrés qu'ils sortent accompagnés d'un vieux Lézard, bien plus gros qu'eux, qui se met à manger les graines. Les deux petits le regardaient sans oser remuer; mais le bruit que je fis apparemment les ayant fait fuir, le gros tomba; je le ramassai, & vis avec surprise qu'il

était aveugle. Comme je l'examinais avec attention, voilà les deux petits qui cherchent par-tout, par-tout, & paraiſſent bien inquiets. Cela me fit de la peine, je remis celui que je tenais, ſur le bord du trou, & ſoudain ils y ſont entrés tous trois, comme s'ils étaient joyeux d'échapper à un ſi grand danger. Il faut que les petits Lézards ſoient les enfans du gros, n'eſt ce pas? C'eſt bien beau à eux d'apporter comme cela à manger à leur pere!—Cela doit être, Lolotte. Tu vois que la tendreſſe filiale, ce ſentiment ſi pur, eſt donné aux animaux comme aux hommes! — Ils ont donc une ame? — Pourquoi préſumes-tu cela?—Ou tout au moins de la reflexion : car ils ſe diſent ſans doute en eux-mêmes : notre pere eſt aveugle, infirme, il ne peut pas aller chercher ſa nourriture : c'eſt à nous à la lui apporter pour le faire vivre le plus longtems que nous le pourrons. — Ta naïveté m'enchante, Lolotte. Je veux t'expliquer cela clairement, afin que tu puiſſes te rendre compte d'un évenement qui n'eſt pas rare, & dont les plus célebres Naturaliſtes ont donné mille exemples.

Je partage les facultés intellectuelles en deux eſpeces bien différentes l'une

de l'autre : l'ame & l'inſtinct. L'ame eſt cette portion de nous-mêmes qui penſe, réfléchit, prévoit, examine & compare. L'inſtinct eſt ce ſentiment naturel qui nous porte à conſerver notre être, à plaindre un malheureux, à frémir à la vue d'une plaie, enfin à reteurir, ſur le bord d'un précipice, l'inſenſé qui voudrait s'y jeter. Quelques Philoſophes ont donné à cette dernière faculté le nom de ſympathie. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt celle-là ſeule qui anime les animaux, & qui ſe diſſout avec leurs machines. L'inſtinct leur tient lieu de la réflexion. Ils ne ſe diſent point : ſoulageons notre pere; ils ne le connaiſſent pas ſous ce titre. Ils ignorent qu'ils lui doivent la vie; mais ils l'aiment & le ſoulagent, parce que la nature les y porte. Ils haiſſent ſans ſujet, ils aiment de même. Les animaux féroces réfléchiſſent-ils quand ils ſe jettent ſur vous ? Non : par conſéquent, ceux qui ſont doux, puiſſiez-vous les maltraiter, ne peuvent ſe réſoudre à vous faire aucun mal. Ils éprouvent des paſſions; mais ils ne les doivent qu'à l'organiſation de leur machine & à la nature de leur inſtinct. S'ils réfléchiſſaient, ils auraient par fois du chagrin, des inquétudes,

de la triſteſſe ; & jamais ils n'éprouvent ces différentes affections que lorſqu'ils ſont malades ou bleſſés. Le ſentiment de la ſouffrance eſt le ſeul qu'ils connaiſſent, & qui puiſſe altérer leur gaieté & leurs facultés. Ainſi les bêtes n'ont point d'ame ; mais ils ont un inſtinct ſi délié, ſi ſubtil, qu'il eſt quelquefois poſſible de s'y méprendre. Il y a trois eſpeces d'exiſtence, mes enfans ; la premiére eſt une exiſtence paſſive & inſenſible ; la ſeconde eſt une exiſtence active & ſenſible, la troiſiéme eſt une exiſtence active, ſenſible & raiſonnable. Un célébre Naturaliſte a dit autrefois : les pierres croiſſent, les végétaux croiſſent & vivent, les animaux croiſſent, vivent & ſentent (1). — Quoi ! les arbres vivent ? — Aſſurément : ils croiſſent & vivent. La ſéve eſt leur ſang, & le feu élémentaire ou l'électricité le principe de leur vie. — Nous leur faiſons donc du mal quand nous les coupons ? — Non : ils n'ont qu'une exiſtence paſſive, & n'ont ni ſenſations, ni affections ; mais du reſte ils éprouvent les mêmes viciſſitudes que

(1) *Lapides creſcunt, vegetalia creſcunt, & vivunt, animalia creſcunt, vivunt & ſentiunt* (Linnée *Syſt. de Nat.*).

nous. Ils naissent, croissent, décroissent & sont sujets à des maladies ainsi que nous. — Cela est bien singulier ! — Très-singulier, & doit vous faire admirer de plus en plus la Sagesse & la Puissance du grand Être qui d'un seul mot créa tant de merveilles. — Oh ! nous ne cesserons jamais de l'adorer ! Tu nous a appris que notre ame étoit immortelle ; nous ferons tant, par nos prières & nos actions, que Dieu daignera un jour combler de gloire & de bonheur ce chef-d'œuvre de ses mains.

Cette conversation les conduisit à des digressions sur la Morale & la Métaphysique, qui furent l'entretien de plus de huit jours.

Mylord Welly avait déja passé quatre ans dans l'Isle, & par conséquent, il avoit eu le tems d'en examiner le sol & la température. Voici les observations qu'il fit au moyen de sa boussole & de ses connaissances physiques.

L'Isle inconnue était par les 22 d. 30 m. de lat. Sep. & par les 304 d. de longitude. L'air y était assez tempéré, jamais on n'y voyait de glace ni de neige. Il n'y reconnut que deux saisons, l'Été & l'Hiver.

Pendant l'Été, qui commençait au mois de Novembre, & durait jusqu'au

mois d'Avril, on ne voyait au Ciel ni nuages, ni vapeurs, ni exhalaisons. Il était si pur qu'on pouvait y voir, non-seulement le coucher & le lever du Soleil ; mais, même en plein jour, le déclin & le croissant de la Lune. Pendant cette saison, les jours étaient fort chauds ; mais les nuits amenaient une fraîcheur souvent dangereuse. Dès le premier quartier de la Lune, on pouvait lire à sa clarté, même les plus petits caractères d'écriture. La raison en était bien simple. Qu'est-ce qui nous intercepte les rayons lumineux d'un Corps ? n'est-ce pas un atmosphère épais & méphytique placé entre ce Corps & nous ? Or, cet atmosphére n'existant pas, l'air raréfié & pur ne mettant point d'obstacle au passage des rayons, la lumière enfin, trouvant un milieu plus perméable, doit arriver jusqu'à nous telle qu'elle émane du corps qui la produit soit par réflexion, soit par angle d'incidence ; mais poursuivons.

Pendant l'été, il ne pleuvait point du-tout ; la sécheresse était si grande que les arbres se dépouillaient, les plantes s'affaissaient & les animaux eux mêmes se retiraient dans les bois ou dans le creux des rochers, pour y chercher une fraîcheur nécessaire à leur conservation.

MAIS, quand le soleil avait repassé la ligne, & commençait à s'approcher du tropique du cancer, les vapeurs qu'il retirait de la mer & des endroits marécageux, formaient des nuées épaisses d'où sortaient des éclairs, des tonnerres affreux, avec des torrents de pluie qui duraient huit à dix jours. Ces pluies, rafraichissant l'air, amenaient un peu de froid. C'est ce qui donna lieu à Mylord d'appeler cette saison, l'hiver : mais cet hiver, bien différent de ceux d'Europe, produisait dans la nature les changements les plus favorables ; quel plaisir pour notre Philosophe d'être témoin de ces merveilles qui s'opèrent sous ses yeux ! A peine le mois de Mai répand-il dans l'air une fraicheur bienfaisante, que les arbres, recouvrant leur première verdure, couronnent de feuilles leurs têtes chevelues. Les forêts exhalent mille odeurs qxe l'on prendrait pour les plus délicieux parfums. Les animaux plus agiles, descendent des montagnes, ou sortent du creux des rochers ; les oiseaux reprennent un nouvel être & recommencent leurs concerts ; les testacées changent de coquilles ; les reptiles changent de peau ; les poissons quittent la pleine mer, entrent dans les rivières & semblent s'offrir aux filets du pêcheur.

Il y avoit dans l'Isle une espèce d'arbre dont il découlait une gomme blanchâtre, si ductile, qu'en la tirant elle formait des soies qui, sechées au soleil, servaient à Lolotte à faire des filets avec lesquels tous trois allaient à la pêche & prenaient des poissons délicieux, tels que la Raie, le Congre, l'Ange, le Mulet, le Marsouin, la Bouite, la Dorade, & le Pilote. Ils trouvaient partout des Limaçons & des Moules, des Crabes & des Cancres. Ces derniers n'habitaient point la mer ; mais ils allaient s'y rafraîchir, & c'était sur ses bords que nos insulaires les trouvaient. Les Tortues de toutes les espèces étaient si abondantes pendant l'hiver, qu'ils en faisaient une provision pour l'été, tems où ces amphibies restaient cachés & soustraits à l'aridité qui régnait alors.

Dans le courant de Mai, on trouvait dans les marais des Serpents jaunes & roux, de la grosseur de la jambe, sur huit à dix pieds de long. Ces Serpents, qui n'étaient point du-tout dangereux, avaient la tête faite en forme de trefle & deux mâchoires garnies de dents fort aigues.

On voyait aussi descendre avec fracas des montagnes, de fortes Couleu-

vres d'un gris velouté, & tachetées de noir. Ces reptiles avaient la tête large comme la main, plate & armée de huit dents longues d'un pouce. Ces Couleuvres, douces & n'ayant aucune espèce de venin, ne faisaient la guerre qu'aux Fourmis, lesquelles, suprenant leurs ennemies endormies, venaient en bataillon leur manger les yeux.

Mylord Welly, qui aimait à s'instruire, passait l'hiver à étudier la Nature, & l'été à écrire ses aventures ou ses réflexions philosophiques; mais dans cette saison, dès que le soleil quittait son horison pour éclairer un autre hémisphère, il se renfermait avec ses éleves dans sa cabanne pour éviter l'inclémence des nuits, dont la fraîcheur avait assez de malignité pour donner des fièvres, des catharres, des aposthumes & des ulcères.

Quatre ans s'étaient donc écoulés, & Mylord, toujours les yeux fixés sur la mer, avait perdu l'espoir de retourner dans sa patrie. Il pensait toujours à Jenny. „Jenny! s'écriait-il souvent, „ que fais-tu? où es-tu? quel est ton„ sort? l'espoir de me revoir, une for„ tune immense, tout cela est perdu „ pour toi! Quelle a dû être ton in„ quiétude, ta douleur, en ne me

» voyant pas revenir, en n'entendant » plus parler de moi! m'auras-tu con- » ſervé ta foi? auras-tu?.... Que dis-je! » ah! ſi la nouvelle de mon naufrage » eſt venue juſqu'à Londres, dégagée » de tes liens, ſans doute le barbare, » qui t'opprimait, t'aura forcée à en » former d'autres. Tu m'auras oublié. » Peut-être maintenant, dans les bras » d'un nouvel époux,... Jenny!... Tu » as perdu le ſouvenir de Mylord » Welly, d'un homme qui t'adorait, » & qui, ſous un ciel étranger, ne reſ- » pire toujours que pour toi! Au moins, » ſi tu es devenue infidelle, ſi tu l'es, » barbare! que mon enfant, que le tien » me rappelle encore quelquefois à ta » mémoire! s'il reſpire, s'il voit la lu- » mière, ah!... Parle-lui de ſon père, » peins-lui ſa tendreſſe, ſes malheurs: » & qu'il apprenne de toi à quel in- » fortuné il doit le jour! »

Il était plongé dans ces réflexions; les enfans éloignés de lui, couraient, ſautil- laient, s'amuſaient à mille petits jeux dans les bois, quand tout-à-coup, il les voit revenir pâles, faibles, égarés, & pouvant à peine parler. — Qu'y a-t-il, Fanfan? Qu'as-tu, Lolotte? — Les voilà!... Ils ſont arrivés!... — Qui donc? — Ils ſont dans l'Iſle! — Mais, qui? — Les Nègres, ces vilains hommes noirs! —

O ciel ! où fuir ! — Oh ! ils ne viendront pas de ce côté ! — N'importe : il faut nous retirer, nous sauver.

Aussitot Mylord, Fanfan, Lolotte débarrassent la cabanne, en emportent le plus précieux, & vont se cacher au fond d'un souterrein dont l'entrée était inaccessible à ceux qui en ignoraient les détours.

Ils y étaient depuis une heure, quand Mylord, qui n'entendait rien, & jugeait de là que les sauvages étaient fort éloignés, voulut voir par ses yeux l'extrémité du danger qu'il courait, & si les barbares tendaient leurs pas du côté de sa chère cabanne.

Il sortit donc accompagné de ses petits amis qui ne le quittaient pas, &, se couchant à-plat-ventre sur le sommet du mont qui dominait sur l'Isle, il fut témoin du spectacle le plus singulier qui jamais ait frappé ses yeux.

Les Nègres, au nombre d'environ quarante à cinquante, après avoir quitté leurs canots ou *Bagayes*, étaient descendus sur le rivage. Ils s'étaient tellement rougi la peau, qu'au soleil ils ressemblaient plus à des écrevisses cuites qu'à des hommes. Il leur pendait de tous les côtés des plaques de métal dont Mylord ne pouvait pas bien distinguer la

forme. Les hommes, presque nus, ne portaient à la ceinture qu'une petite bande de toile large de cinq à six pouces ; les femmes, reconnaissables par leurs enfans qu'elles portaient sur leur dos, étaient ornées à la ceinture d'un *pagne* ou *camisa*, mais plus étroit que celui des hommes, & haut d'environ deux ou trois pouces. Après avoir retiré de leurs canots des armes, des hamacs & quantité d'ustenciles, ils s'enfoncèrent plus avant dans l'Isle, & entrèrent dans la forêt où ils se mirent à chasser. Cet exercice dura toute la journée & une partie de la nuit. Nos trois insulaires tremblaient d'effroi, &, sentant les barbares si près de leur cabanne, ils n'osaient se lever de leur place.

Sur le matin ils sortirent du bois, apportant des Chèvres, des Loutres, des Antas, & quantité de Perroquets, de Ramiers, de Colibri & d'autres oiseaux! En un instant les Quadrupèdes furent dépouillés, les peaux portées dans les canots, les chairs dépecées & les os séparés. Cela fait, ils s'accroupirent comme des Singes, formèrent un grand rond, & après avoir allumé du feu, se disposèrent à faire cuire leurs mets.

Tout le monde sçait la manière dont les Nègres allument du feu. Ils pren-

nent deux morceaux de bois, l'un poreux & léger, l'autre compacte & dur : ils piquent celui-ci dans le premier, & le tournent avec tant de vîteſſe, que cette violente colliſion échauffe les deux parties au point de produire du feu qui enflamme facilement le plus léger des deux bois. Ce n'eſt pas qu'ils manquent de pierres plus propres à cet uſage ; mais ils ignorent apparemment le ſecret d'en tirer des étincelles.

D'un côté, un grand vaſe plein d'eau, renfermait une quantité conſidérable de Crabes, dont ils ſont très-friands : de l'autre, quelques femmes ayant enfilé des morceaux de viande dans une grande brochette de bois, la piquaient en terre devant le feu & ne faiſaient que la retourner pour faire cuire leur rôt de tous les côtés.

Plus loin, ſept ou huit hommes jettaient dans un grand braſier des Perroquets, des Colibris, des Fokens & des Pintades. La plume de ces oiſeaux rôtie, ils les couvraient de cendres & de charbons pour les laiſſer cuire quelques minutes ; puis il les retiraient, levaient légerement la croute qu'avaient formée la plume & la peau, & finiſſaient par jeter les inteſtins & le jabot.

La cuiſine finie, on apporta des vaſes

de bois pleins de vin de palmier, d'eau de vie, de camphre, &c. & le repas commença. C'était un spectacle vraiment comique de voir tous ces sauvages colorés, accroupis en rond, dévorant avec un appétit excessif, & épluchant avec autant d'agilité que de viteſſe juſqu'aux plus petites pates des Crabes. Pluſieurs ſe levaient quelquefois précipitamment, & ſans poſer les mains à terre, pour aller choquer avec leurs camarades.

Quand ils eurent bu force raſades, la gaieté s'empara des convives. On les vit alors crier, chanter, & faire des éclats de rire épouvantables, en ouvrant une énorme bouche & découvrant les dents les plus blanches & les plus belles du monde. Voici la ronde qu'une femme chanta & dont tout le monde répéta le refrain :

*Ronde C*** ( 1 ).

Amis, ne craignons point les Blancs;
Quand le Palmier nous déſaltère,
Nous ſommes maîtres de la terre,

(1 Mylord Welly, qui nous a tranſmis tous ces détails, avoit traduit en Anglais cette ronde, ainſi que celles qui ſe rencontreront dans le cours de cet Ouvrage ; mais nous les avons rimées pour donner au Lecteur la facilité de les chanter.

Et nous bravons les méchans.
Oui, le plaiſir nous raſſemble :
Chantons tous, chantons enſemble,
Eh! koui, koui, koui,
Qu'il eſt joli,
Le vin qu'on boit ici.

De la terre les habitans,
Au Ciel ont le meilleur des Pères ;
Ils devraient vivre comme frères,
Puiſqu'ils ſont tous ſes enfans ;
Mais le plaiſir nous raſſemble ;
Chantons tous, chantons enſemble :
Eh! koui, koui, koui,
Qu'il eſt joli,
Le vin qu'on boit ici!

Le cruel Blanc veut partager,
Avec Dieu la Nature entière :
Quand il eſt mort, ſix pieds de terre
Suffiſent pour le loger!...
Mais le plaiſir nous raſſemble,
Chantons tous, chantons enſemble :
Eh! koui, koui, koui,
Qu'il eſt joli,
Le vin quon boit ici!

Hélas! de quoi ſont-ils jaloux?
Le même ſoleil les éclaire :
La Lune donne ſa lumière
A ces méchans, comme à nous; ...
Mais le plaiſir nous raſſemble,
Chantons tous, chantons enſemble,
Eh! koui, koui, koui,
Qu'il eſt joli,
Le vin qu'on boit ici

Cette chanson fut répétée mainte & mainte fois, c'était la plus ancienne, & peut-être la plus sensée qu'aient pu composer leurs Poëtes. A chaque couplet les tasses pleines d'eau-de-vie se vuidaient d'un seul trait. Bientôt la gaieté dégénera en orgie : on se leva, on sauta; on gambada; les femmes faisaient encore plus d'extravagances que les hommes; &, le vin les ayant rendues tendres, l'Amour termina une fête bruyante où Bacchus seul avoit présidé.

Lolotte & Fanfan, fort étonnés, faisaient pendant ce tems à Mylord mille questions qui l'embarrassaient; il tâchait de détourner leur attention de ce tableau de la brutalité la plus dégoûtante, lorsque les tendres Amants se levant tout-à-coup, poussèrent des hurlemens en signe de joie, renversèrent leurs ustenciles, les emportèrent & furent, à moitié yvres, se jeter dans leurs bagayes qui s'éloignèrent soudain comme des traits.

Quand ils furent avancés en mer, Mylord Welly, bien assuré qu'il n'en était pas resté un seul dans l'Isle, descendit la montagne avec ses deux éleves, & se rendit à la caverne où il avait, dans sa frayeur, déposé ses meu-

bles & ce qu'il avait de plus précieux. A peine pouvaient ils marcher tous les trois. Ils étaient rendus de fatigue & de besoin. Trente heures qu'ils avaient passées, couchés sur la pierre, les avaient tellement affaiblis, en se promettant bien d'aller le lendemain, reconnaître les lieux qui venaient de servir successivement de temple à Comus & à l'Amour.

Dès que le jour parut, Mylord réveilla les deux enfans, & tous trois se mettant en marche, ils se rendirent à la plaine, où les Nègres avaient dîné.

En passant par la forêt, ils y trouvèrent des quadrupèdes percés de coups, & quelques lambeaux de leur peau, des armes, des fleches & des bagayes (1), dont la forme & le travail les étonnerent. Nous en ferons dans peu la description; mais n'abandonnons pas Mylord Welly, qui va bientôt trouver une occasion d'épancher son bon cœur & sa sensibilité.

Arrivés sur le champ de bataille, ils n'y trouvèrent rien autre chose que des panniers, des couteaux, de tasses de bois, & quantité de débris de bonne chère. Ils avaient pris ce qui leur avait

(1) Espèces de massues dont les Nègres independans sont toujours armés.

paru le plus curieux, & se disposaient à retourner chez eux, lorsqu'en passant par un petit bois, ils furent frappés à la vue d'une grotte qu'ils n'avaient jamais remarquée, & qui semblait être plutôt l'ouvrage de l'art que celui de la nature.

Cachée par des cotonniers & des bananiers, dont l'ombrage lui donnait un aspect religieux, on y arrivait par un chemin creusé dans le roc, & bordé de mille plantes aromatiques, dont l'odeur suave captivait les sens. La porte, arquée & ruinée, n'était éclairée que par le reflet que jetait la lumiere dans un ruisseau assez large qui sortait du fond de la grotte, & dont les bords, plus élevés, formaient de trottoirs naturels.

On appercevait, au fond de cette retraite délicieuse, un demi-jour qui paraissait briller à travers les fentes du rocher: ce qui enhardit Mylord, & l'engagea à prendre par la main Lolotte & Fanfan, & à pénétrer dans cette grotte qui lui était étrangère, & dont il voulait sonder la profondeur: voyons ce qu'il y rencontra.

## CHAPITRE VII.

*La voix ſouterraine, l'Inconnu, l'Eſclavage.*

APEINE avaient-ils fait quelques pas, qu'ils furent frappés de terreur en entendant de longs gémiſſemens, qui ſemblaient ſortir du fond du ſouterrain. Mylord commençait à perdre de ſon intrépidité, & les deux enfans effrayés voulaient envain articuler des mots, que la peur arrêtait ſur leurs lèvres. Ils avancent cependant, & les gémiſſemens deviennent plus diſtincts. O mort! diſait-on d'une voix lamentable, ô mort!... Quand viendras-tu à mon ſecours! ..... Ciel! s'écria Mylord, quel prodige! C'eſt un Anglais!... Ah! qui que vous ſoyiez, pourſuit la voix, par pitié, arrachez-moi la vie?—Où es-tu? Qui es-tu —Un infortuné, expirant!...

MYLORD WELLY marchait toujours & ne voyait rien. Cette voix le frappait: il croyait la connaître, & ſentait ſon cœur déchiré. Il approche; & ſes yeux, plus faits à l'obſcurité, apper-

çoivent un corps nu, giſſant par terre ; & percé de coups !... Que devient-il à cette vue ! Son corps chancelle, ſa langue ſe glace, ſes forces l'abandonnent, il tombe ſans mouvement ſur le malheureux, dont l'aſpect le ſaiſit d'horreur. Fanfan lui prodigue ſes ſoins, & Mylord recouvrant peu-à-peu ſes ſens ſe relève, prend la main de l'infortuné & lui adreſſe ces paroles : O malheureux Anglais ! Quel Barbare a pu te maltraiter ſi cruellement ?... Il allait continuer ; mais l'inconnu, lui ſerrant la main pour ſe ſoulever un peu, s'écrie tout-à-coup : Ciel ! ô Ciel ! me trompai-je ? Cette voix !.... Mylord Welly ! — Mylord Welly ! Qu'entends-je ! Qui es-tu ? — Ah ! pouvez-vous méconnoître votre ancien ſerviteur, votre fidele Jerwik ! — Jerwik, toi ! — Moi même ; mais, vous, vous !... — Mon ami....! — Graces au ciel, je meurs content. Mon cher maître reſpire ! — Tu vivras, tu vivras ! Ciel ! Tu me l'as rendu, auras-tu la cruauté de me l'enlever !

Mylord, frappé d'étonnement, ſe jetait ſur Jerwik, l'embraſſait, ſe relevait, puis retombait ſur lui ! Que faire, que faire, s'écriait-il ! Hélas ! comment le ſauver !

Pendant ce tems, Fanfan était allé à la Cabanne : il revint bientôt, apportant au mourant du lait de chèvre, des œufs de tortue, & de la liqueur de palmier. Mylord, qui venait d'étancher avec son mouchoir le sang du blessé, lui fit prendre quelque nourriture ; mais comme il était absolument hors d'état d'être transporté, il fallut le soigner pendant quelque tems dans la grotte même. Quatre jours après, Jerwik étant un peu plus fort ; Mylord se détermina à l'emporter dans sa Cabanne, où il espérait à force de soins & de simples, lui rendre la santé.

C'était un spectacle vraiment touchant de voir Mylord Welly, portant sur ses épaules son valet-de-chambre, à qui Fanfan & Lolotte tenaient chacun une jambe pour soulager le malade, & alléger un peu le fardeau. Le trajet fut long de la grotte à la Cabanne : ils y arrivèrent enfin, & Jerwik, couché dans un hamac, goûta bientôt quelques moments de repos, que son digne maître n'eut garde d'interrompre, quelque envie qu'il eût de connaître les détails d'une aventure qui lui paraissait si merveilleuse.

Comment se pouvait-il en effet que Jerwik, sauvé du naufrage, se rencontrât

tra, après quatre ans, dans sa triste retraite, dans une île déserte séparée du reste du monde! Y avait-il toujours demeuré? La grotte que Mylord n'avait jamais remarquée, lui donnait cette idée. Mais elle fut bientôt détruite par la réflexion qu'il l'aurait sans doute rencontré dans les forêts, dans les vallées, enfin quelque part. Etait-ce donc les Nègres qui l'avaient amené avec eux? Ce dernier soupçon paraissait le mieux fondé. Il était vraisemblable que Jerwik n'était dans l'île que de la veille; mais comment était-il tombé entre les mains de ces barbares? Qu'en faisaient-ils? Qui l'avait percé de coups? Son esprit flottant errait ainsi entre mille doutes, qui tous se détruisoient tour à tour.

La *Cévadille* qui pouffait de tous les côtés dans l'île, est une plante dont les feuilles sont longues & étroites. Sa tige jette une sorte de bouton qui prend la forme d'un épi, & qui porte des grains semblables à ceux de l'orge, mais de moindre grosseur. Il y en a de plusieurs espèces, les uns chauds & caustiques, guérissent la gangrène & tous les ulcères scorbutiques qui demandent un cautère. Les autres, émolliens & ficatifs, s'appliquent avec succès sur toutes sortes de blessures.

De tous les végétaux fanabiles, ce fut ce dernier que Mylord choisit pour fermer les plaies de son cher Jerwik. Il avait eu assez de temps à donner à l'étude de la Botanique, pour connaître à fond les propriétés des simples qui croissaient à ses côtés. En moins de huit jours, le malade fut hors de danger, &, au bout d'un mois, il put sortir & vaquer au labourage, partie qu'il adopta & qui soulagea beaucoup Mylord, que ce genre de travail excédait de lassitude.

On se doute bien que pendant la convalescence de Jerwik, Mylord & lui ne cessaient de se faire mille questions, auxquelles tous deux satisfaisaient avec la plus grande exactitude. Voici ce que lui dit un jour le nouvel insulaire, tandis que les enfans, presque muets depuis son arrivée, le regardaient stupidement, & que Mylord Welly, assis sur son lit, l'écoutait avec la plus grande attention.

» Mon cher Maître se rappelle sans doute qu'à l'instant où son vaisseau fut entr'ouvert par une pointe de rocher, chacun de nous, n'ayant pas le tems de se jetter dans la chaloupe, fut obligé, pour se sauver à la nage, de prendre une pièce de bois capable de le

faire surnager; je fus de ce nombre. Une planche me tomba sous la main; je m'en saisis, me jettai à la mer & luttai longtemps contre la fureur des flots. Bientôt, ayant bu de l'eau salée, les forces m'abandonnèrent; je m'évanouis & lâchai je crois la rame favorable qui seule pouvait m'éviter la mort. Jugez de ma surprise, lorsque, revenu à moi, je me trouvai étendu dans une pirogue, entouré de cinq à six hommes d'une couleur effrayante, qui, les yeux fixés sur moi, s'efforçaient de me prodiguer les soins les plus salutaires! La frayeur glaça mes esprits: je me recueillis un moment, me levai un peu, & jettai autour de moi des regards inquiets, dont mes Libérateurs firent un éclat de rire si violent, que je retombai sans connoissance.

Bientôt je vis la lumière; étourdi que j'étais de ce qui venait de m'arriver, de ce que je voyais; je regardai la vaste plaine des mers qu'éclairait la lune, & dont les flots calmés reproduisaient sous mille formes son disque argenté. Alors je pensai à vous, mon cher maître; je vous cherchai; je ne vous vis point, mon cœur se serra, &, persuadé que vous étiez englouti au fond du liquide élément, je poussai des cris si tristes,

qui effraycrent tellement mes guides, qu'ils voulurent me jetter à la mer. Plein d'effroi, je me jette à leurs pieds, leur adreſſe quelques prières auxquelles il répondent tous enſemble par un bourdonnement formé de phraſes Eſpagnoles, Hollandaiſes, Anglaiſes, Françaiſes, enfin de toutes les langues Européennes. J'ai voyagé, Mylord; je connais bien des ſortes de langages, mais je n'ai jamais entendu un pareil jargon.

Cependant ils me font raſſeoir. Un d'eux s'approche de moi, me prend la main & m'adreſſe quelques mots, dont je compris ainſi le ſens: Qui es-tu, Blanc, d'où viens-tu? — Hélas! Un vaiſſeau que je montais a fait naufrage, & j'aurais péri ſans doute, ſi vous ne m'euſſiez ſecouru. — Quel eſt ton nom, Blanc? — Jerwik. — As-tu ſur toi des couteaux, des cizeaux? — Je n'ai qu'un couteau. Donne le moi, Blanc, — Le voilà. — Viens: je t'aime; tu ſeras eſclave du grand Cacique — Ciel!.. Où ſuis-je; où me conduiſez-vous? — A Frizz-la. Viens: tu ſeras heureux. — Heureux!.. Ah! Je ſuis perdu!

C'est alors que je ſentis toute l'étendue de mon malheur! Je me ferais ſans doute abandonné aux plaintes les plus amères ſans la crainte où j'étais, que

ces Barbares ne me replongeaſſent dans le gouffre horrible, d'où ils m'avaient tiré. Tant il eſt vrai que l'exiſtence eſt toujours précieuſe, même dans les ſituations les plus déſeſpérées de la vie! Je ſuis vieux, Mylord : j'ai élevé votre père, je vous ai élevé : le tems a ſillonné mon front!... Je finis par me dire : allons, ſuivons ma malheureuſe deſtinée! je ne puis vivre longtems, la mort viendra bientôt me décharger des fers peſants que je vais porter! Je me réſignai donc, &, portant la vue ſur mes nouveaux maîtres, je les examinai attentivement. Leur peau noire était tellement colorée, qu'il était difficile de la reconnaître. Leurs ornemens me paraiſſaient ſi ſinguliers, que, n'en ayant aucune idée, je me crus tranſporté au bout du monde. J'ignorais où j'allais, & dans quel pays j'étais condamné à ſervir des Nègres, qui, à leur aſpect féroce & hideux, me ſemblaient des Antropophages, je me voyais dévoré par ces monſtres, ou contraint à me ſoumettre à tous leurs caprices! Quelles triſtes reflexions ne fis-je pas!

Nous arrivâmes au point du jour. Une foule innombrable d'habitans de tout ſexe, nous attendait ſur la rive. Mes guides me portaient, me montraient

en triomphe, & l'assemblée, riant aux éclats, se trémoussait, allait, venait, & semblait livrée à la joie la plus excessive. A peine débarqué, je fus entouré de mille gens qui m'obsédaient & me faisaient souffrir par leurs importunités. L'un me coupait mon habit, l'autre me déchirait ma veste, tous se partageaient mes vêtemens, en sorte qu'en moins d'une minute, je me trouvai nu comme la main. Jugez de ma situation !

La Troupe me conduisit jusqu'à une grande Cabane très-élevée, & située au centre de l'habitation. Là, on me présenta au Cacique ou Gouverneur, qui, assis sur un hamac, & tenant une tasse pleine d'eau-de-vie, me reçut avec assez de bonté. Il me fit donner une tasse qu'il emplit, & me parla en ces termes : » Blanc, l'esprit bienfaisant, qui te sert de guide & qui demeure au Ciel, veut grandement ton bonheur, puisqu'il t'adresse à moi qui suis Cacique Général de la grande île. Sois mon esclave : sers moi fidellement, & l'ame qui est dans ton cœur ira, après ta mort, jouir dans le Ciel de toutes les félicités qui attendent ceux qui ont bien fait. Je ne te défends que trois choses, Blanc : de boire mon eau-de-vie, de me voler, &

ſur-tout de voir mes femmes. Si tu y manques, je te tue, & ta grande ame ira voltigeant ſur l'Océan, s'unir à celles qui répandent les maux ſur la terre.

Il ſe tût, & moi, ſurpris d'une harangue ſi ſingulière, je ne pus que m'incliner en verſant un torrent de larmes. Alors ſa grandeur me prit la main, m'embraſſa, me conſola, & fit donner une fête pour me diſtraire de mes chagrins. Tout ému que j'étais, je ne pus m'empêcher d'examiner une cérémonie auſſi burleſque, & dont je ne m'étois jamais formé la moindre idée.

Deux rangées d'hommes & de femmes, ornés de tous leurs bijoux, marchaient ſur deux files, tenant chacun une taſſe. Un vieillard ſuivait, qui, à un certain ſignal, rempliſſait les taſſes, d'eau-de-vie. Il fallut auſſi que je fiſſe comme eux, quelque douleur dont je fuſſe occupé. Quand chacun eut bu, l'on brûla, en l'honneur des eſprits bienfaiſans, quantité de caſſave & de tabac. Les libations finies, toute la bande ſe mit à ſauter & à gambader en faiſant mille contorſions, au ſon d'un inſtrument barbare & fort ſingulier.

C'était une eſpèce de *Balafo* (1)

(1) *Le Balafo*, principal inſtrument de Muſique de Nègres de la Gambra, en Afrique.

composé de six bâtons de bois fort dur, de la largeur d'un pouce & de quatre à cinq lignes d'épaisseur Le plus long pouvait avoir dix-huit pouces, & le plus court sept à huit. A ces bâtons, artistement fixés sur une table par des courroyes, étaient suspendues plusieurs calebasses rondes, d'inégale grosseur. Au bras du musicien étaient attachés des anneaux de fer, d'où pendaient quantité d'autres anneaux qui en soutenaient de petits & de légères pièces de métal. Il frappait le *balafo* avec deux bâtons pommelés par les bouts, & le mouvement que cela donnait à ses bras faisant remuer & se heurter les anneaux de fer, formait un bruit de ferraille très-fort, qui, se joignant au son de l'instrument, faisait une musique si barbare & si déchirante que des oreilles délicates auraient eu peine à la supporter.

La fête terminée, on me mena dans une cabane, ornée de hamacs & de paniers, où je fus libre de prendre du repos.

Ah, Milord! quelle foule de réflexions vint m'assiéger! que mon sort me parut rigoureux! combien de fois j'invoquai le Ciel; & que l'idée de vous avoir perdu me parut accablante! » O mon Maître, m'écriais-je! Mon cher Maî-

tre ! puiſqu'il fallait que je fuſſe ſéparé de vous, que j'envie le ſort que vous avez éprouvé ! A préſent, vous ne vivez plus : vous êtes enſeveli dans les flots, & vous êtes plus heureux que moi ! Que ſeriez-vous devenu, grands Dieux ! ſi, tombant entre les mains de ces barbares, vous euſſiez été forcé à les ſervir, vous !... Vous, l'homme le plus vertueux & le plus généreux !... Moi, je ne ſuis qu'un pauvre domeſtique : né pour ſouffrir, je dois remplir mon ſort ! Eh ! puiſſe ſa rigueur être terminée par une mort favorable ; mort tardive ! ſi tu m'avais ſaiſi dans l'océan, tu m'aurais épargné bien des malheurs ! »

Ces réflexions me conduiſirent à un ſommeil pénible, agité par mille ſonges ſiniſtres, & qui ne fut interrompu que par le Cacique qui vint lui même m'ordonner de commencer l'ouvrage auquel il me deſtinait. J'y fus donc, &, dès le même jour, je fus occupé à retourner les ſavannes, planter, arracher, nettoyer, approviſionner ; en un mot à tous les ſervices que j'ai rendus à ces barbares pendant quatre ans que j'ai reſté avec eux.

Vous êtes ſans doute curieux, Mylord, de connaître ces peuples barbares avec leſquels j'ai vécu ſi longtems. Vous

assez savoir leur nom, que j'ai ignoré moi-même pendant plus d'un an, & que je n'ai appris que d'un esclave français à qui son Maître cassa la tête d'un coup de zagaye il y a deux ans.

Les Nègres que j'ai servis, Mylord, & qui m'ont fait cent fois trembler pour mes jours, sont ces fameux sauvages connus en Europe sous le nom de *Caraïbes* ou *Cannibales*. — Quoi! interrompit Mylord, ce sont les Caraïbes, habitants des Antilles? — Eux-mêmes, & l'île déserte que vous habitez, Mylord, n'est autre chose qu'une des îles Antilles dont la découverte apparemment n'a pas encore été faite. — Ah, mon ami! ah, que me dis-tu! Quoi! je suis si près de *Cuba* de Sant-Yago, de Saint-Domingue, de Porto-Ricco? — Assurément; mais il faut remarquer que les îles, dont vous me parlez-là, forment les grandes Antilles, au lieu qu'il y a toute apparence que nous sommes dans les petites. Les Français, les Anglais, les Hollandais occupent les premières: il y a bien aussi quelques contrées de Caraïbes; mais ceux que je quitte sont si sauvages, si barbares & si peu commerçants qu'il est à présumer qu'ils ont peu de liaison avec les Européens établis dans les grandes Antilles — Ta remar-

que eſt juſte. Quoi ! Je ſerais !... Ah dieu ! L'eſpoir renaît dans mon cœur : je reverrai Londres, oui, je le reverrai : ô mes enfans ! je vous conduirai dans ma patrie, vous vivrez avec des hommes ! Ciel !... Ah ! mon yvreſſe eſt au comble !

Mylord, flatté par ces douces chimères, était incapale de réflexion. L'idée qu'il avoiſinait des villes & des hommes raiſonnables, l'aveuglait. Il ne ſongeait pas qu'il n'en était pas moins ſéparé d'eux, & que le rapprochement n'était pas une raiſon pour qu'il eſpérât ſortir d'une île qu'il habitait depuis quatre ans, & où il n'avait vu aborder perſonne depuis quatre ans.

Quand il ſe fut bien livré à ces tranſports, Jerwik, qui avait eu le tems de ſe repoſer quelques moments, reprit la parole & fit le tableau ſuivant des loix, des mœurs & du caractère des Caraïbes.

## CHAPITRE VIII.

*Les Caraïbes, le Cacique, grand effroi.*

" ON a débité en Europe les plus hardis menſonges ſur ces habitants des îles Antilles : on les a peints féroces, ſanguinaires & ne ſe nourriſſant que de chair humaine : rien de plus faux. Ils ſont antropophages, il eſt vrai ; mais par accident & ſans goût national. Pendant quatre années, que j'ai paſſées chez eux, j'ai aſſez eu le tems de les étudier pour bien les connaître, & ſi Mylord daigne m'écouter, je vais lui faire un récit ſuccint de mes obſervations qui ſont tout-à-fait oppoſées aux récits qu'on aura pu lui faire juſqu'à préſent.

LES Caraïbes ſont grands, bien faits & bien proportionnés : ils ont les traits du viſage aſſez agréables, excepté le front qui paraît extraordinaire, parce qu'il eſt plat & fort enfoncé. Ils ne l'apportent point comme cela en naiſſant ; mais ils font prendre cette forme à la tête de leurs enfants avec une petite planche, fortement liée par derrière, qu'ils y laiſſent juſqu'à ce que leurs

fronts aient pris de la consistance, & qu'il demeure tellement applati, que, sans lever la tête, ils voyent presque perpendiculairement au-dessus d'eux.

Presque tous les Nègres de l'Amérique ont cet usage qu'ils regardent comme un agrément. Une opération de cette nature, en changeant leur physionomie, leur donne cet air farouche qui révolta les Européens lorsqu'ils firent la conquête du Pérou; & cette méthode, par laquelle le crâne est presque replié, le rendait si dur, que les Espagnols cassaient souvent leurs épées en frappant ces malheureux sur la tête.

Les Caraïbes ont tous les yeux noirs & petits, quoique la disposition de leur front les fasse paraître d'une bonne grandeur. Leurs cheveux sont noirs, plats, longs & luisants: cette couleur leur est naturelle; mais non le lustre, qui vient d'une huile dont ils ne manquent pas de se frotter le matin. Ils se peignent aussi, tous les jours, le corps avec du rocou détrempé dans de l'huile de carapat ou de palma-christi, dont la couleur rouge, outre qu'elle est pour eux une parure, conserve encore leur peau contre les ardeurs du soleil qui la ferait crevasser, & la défend de la piqûre des Moustiques & des Maringouins qui

ont une extrême antipathie pour son odeur. Vont-ils à la guerre ou en cérémonie, les femmes leur font des mouſtaches, ainſi que pluſieurs rayes noires ſur le corps avec du jus de génipa, dont les marques durent neuf jours. Les hommes & les enfans ſont nus, à l'exception d'une petite corde qui ceint leurs reins, laquelle ſoutient une petite bande de toile & un couteau qu'ils ont preſque toujours à la main. Leur figure eſt ſombre & mélancolique.

Les femmes ſont de plus petite taille que les hommes, aſſez bien faites; mais un peu trop graſſes. Elles ont le viſage rond, la bouche petite, le nez retrouſſé, les dents fort blanches & l'air plus gai & plus ouvert que les hommes. Leurs cheveux ſont noués négligemment derrière la tête, avec un petit cordon. Elles ſont rocouées, c'eſt-à-dire, peintes en rouge comme l'autre ſexe; mais ſans mouſtaches & ſans lignes noires ſur le corps. Elles portent à la ceinture un pagne ou camiſa chamarré de différentes couleurs, garni par le bas d'une raſſade d'environ trois pouces de hauteur. On leur voit des braſſelets, des colliers & des pendants-d'oreilles de grains de raſſade, ornés

de pierres bleues enfilées. Un ornement qui leur eſt propre encore, eſt une eſpèce de brodequins de coton qui leur deſcendent juſqu'à la cheville du pied, & qui ont cinq à ſix pouces de hauteur. Dès l'âge de douze ans, on travaille ces brodequins ſur leurs jambes qu'ils ſerrent tellement, qu'il eſt impoſſible de les en arracher.

Si les braſſelets, les colliers, les pendants-d'oreilles & les brodequins, ſont la parure des femmes; les hommes ont auſſi des ornemens qui leur ſont propres, tels que les *Caracolis* & les Plumes. Le *Caracoli* eſt un métal qui vient, dit-on, de la Terre-Ferme, & qu'on croit être un mélange d'argent, d'or & de cuivre. Dans la terre ou dans l'eau, jamais ſa couleur ne ſe ternit. Ils en font des croiſſants qu'ils portent à chaque oreille, à l'antre-deux des narines, d'où il bat ſur la bouche, à la levre inférieure auſſi percée, & qui ſoutient un quatrième Caracoli; & enfin au col, d'où il tombe ſur la poitrine. Tous les Caracolis ſont attachés avec des petits lacets de coton, paſſés au centre du croiſſant. Il y en a qui, au lieu de Caracolis, portent aux oreilles, au nez & aux lèvres, des pierres vertes, ou des plumes de perroquet, rou-

ges, bleues & jaunes, qui leur font des mouſtaches de dix à douze pouces de long.

Ils n'aiment point qu'on les appelle ſauvages : ce nom, diſent-ils n'appartient qu'aux bêtes féroces. Ils déteſtent celui de *Cannibales*, qui équivaut, ſelon eux, au titre d'Antropophages ; mais ils aiment beaucoup le nom de *Caraïbes* ; parce que, dans leur langue primitive, ce mot ſignifie bon guerrier, homme courageux. Ils ne peuvent pas concevoir comment on peut préférer l'or au verre & au cryſtal. Les ſols marqués ſont leur ſeule monnoie, & lorſqu'ils en voient un grand nombre étalé, ils rient & ſe réjouiſſent comme des enfans.

Leurs maiſons, qu'ils nomment *Carbets*, comme les Indiens de la Guïane (1), ſont d'une forme ſingulière : elles ont environ 60 pieds de long ſur 24 à 25 de large ; les chévrons du toît tom-

(1) On eſt encore incertain de ſavoir ſi *Carbet* eſt le nom propre que les Nègres donnent à leurs logemens, ou ſi ce ſont les voyageurs qui les ont ainſi nommés. Les uns ſoutiennent que ce n'eſt que la chambre du diable, qui s'appelle ainſi, les autres prétendent que c'eſt tout le corps du Bâtiment : quoiqu'il en ſoit, nous avons ſuivi l'opinion la plus générale.

bent à terre des deux côtés ; les lattes sont de Roseaux, & la couverture, qui descend aussi bas que les chévrons, est de feuilles de Palmier ; ce qui donne à ces Carbets la forme d'une ruche ou d'un trapèze. A dix pas de chaque bâtiment il y en a un autre plus petit de moitié, séparé en deux par une palissade de Roseaux. Le grand Carbet sert de logis au chef de famille, & le petit Carbet, de cuisine & de logement aux enfans & aux femmes, qui ne vont jamais dans le grand que lorsque le maître les y fait venir, & veut bien les y recevoir. Les meubles du Carbet des femmes sont des panniers & des hamacs : ceux des Carbets des hommes sont des arcs, des fleches, des zagayes attachées aux chévrons, & des hamacs, près desquels on voit toujours un coffre, un fusil, un sabre, un pistolet, & un Gargoulier, effets qu'ils échangent avec les Européens pour des productions du pays.

A tous ces Carbets il y a deux portes, l'une pour y entrer, & l'autre de forme ovale, par laquelle ils s'imaginent que le diable entre quand il est invoqué. Cette porte ne sert qu'à lui : personne n'oserait y passer, dans la crainte de se trou-

ver ſur le ſeuil en concurrence avec le diable.

Les hamacs qui leur ſervent de lits, ſont fort propres, & faits très-artiſtement de la main des femmes. On connait en Europe ces fameux Panniers, nommés : *Panniers des Caraïbes* ; mais ce qu'on ignore peut être, c'eſt l'adreſſe avec laquelle ils ſont faits. Vous en avez trouvé deux, Mylord, examinez-les avec moi, & je vous expliquerai la manière dont ils ſont treſſés.

En voilà un qui forme un paralellogrâme : il a dix-huit pouces de long ſur douze de large. Voyez comme le couvercle s'enchâſſe hermétiquement deſſus ? Il eſt d'un tiers moins haut que le deſſous. Outre ces Panniers ils font des *Matatous*, des hottes, & d'autres petits meubles, avec des queues de latanier, ou des Roſeaux, comme ceux-ci. On les coupe verds, avant qu'ils ayent fleuri ; on les fend enſuite en huit parties, pour gratter le deſſus avec une écaille de moule, qui ſuffit pour enlever la poulpe & effacer les nœuds. Alors ces Roſeaux, polis, deviennent blancs, & de l'épaiſſeur d'un ſou marqué. Après les avoir treſſés, ils les ſerrent avec art & ſans nul effort. Lorſqu'ils ont fait le fond du pannier, ils

en ajoutent un second, en intercallant des feuilles de *Balizier*, amorties au feu ou au soleil : ce qui rend le petit plancher si propre, si uni, si pressé, que l'eau qu'on y met, ne peut pas s'écouler. Remarquez que les bords sont couverts d'un morceau de latanier, arrêté d'espace en espace, avec des filets de pite parfaitement bien torses. Quelque pluie qu'il fasse, on est sûr que ce qui est renfermé dans ces panniers, n'est jamais avarié. Ils servent aux Caraïbes à renfermer leurs bijoux & leurs ajustemens. Lorsqu'ils vont en mer, ils les attachent aux bords de leur pyrogue, afin de ne rien perdre, en cas qu'elles vinssent à tourner ; ce qui arrive très-souvent.

Ceux qui m'avaient retiré de la mer avaient éprouvé, comme nous, toute la violence de la tempête ; mais cela ne les effraye pas : ils suivent les révolutions des flots, s'attachent à leurs pyrogues, tournent avec elles, & continuent leur route, lorsque le danger est passé.

Les Caraïbes de Frizz-la, où j'étais, font peu de commerce avec les Européens. Ils se mettent en mer tous les ans, viennent dans cette île ou dans une autre, tuent des buffles, des

loutres, des oiſeaux, &c., &c. Puis ils vont ſur les côtes habitées par des Européens, troquer les peaux de ces animaux, des panniers, des lézards & différens coquillages, contre des couteaux, des cizeaux, des haches, des armes, de la toile d'Europe, & ſur-tout de l'eau-de-vie.

Le jour qu'ils avaient pris pour leur voyage, le Cacique qui eſt le Gouverneur de l'île, me fit porter dans ſa Pyrogue, ſes hamacs, ſes armes & ſes uſtenciles de ménage. Alors on fit des libations aux eſprits bienfaiſans, puis on s'embarqua au nombre de cinquante, tant hommes que femmes. Nous débarquâmes ici au bout de deux jours. Comme c'était la première fois, depuis quatre ans, qu'ils me mettaient de leur voyage, j'eſpérai bientôt rencontrer le terme de ma captivité. Sûr de trouver des Européens quelque part où nous irions, je me flattai de les attendrir & de me joindre à eux pour ſecouer les chaînes dont j'étais chargé. Hélas! je ne prévoyais pas l'iſſue de cette malheureuſe journée! Sur la fin de leur repas brutal, mon Maître, ivre d'eau-de-vie, m'ordonna de lui en verſer encore un verre; j'oſai lui repréſenter doucement le mal qu'il allait ſe faire. Mais

lui, me prenant à la gorge, m'adreſſa ces effroyables paroles : Ha, chien de Blanc ? tu me l'as volée ſans doute ? Tiens, meurs, & que tes mille ames aillent ſur les mers groſſir les tempêtes, & former les feux du Ciel !.... A ces mots, il me donna pluſieurs coups de couteaux qui, heureuſement, n'étaient pas adreſſés au cœur. J'eus la force de m'éloigner ; &, malgré la perte conſidérable que je faiſais de mon ſang, je gagnai une caverne où je tombai de douleur & d'épuiſement. J'y paſſai la nuit entière à gémir ſur mon ſort, & j'allais périr le lendemain, ſi le haſard ne vous eût pas conduit aux lieux où j'expirais. Ah, Mylord ! que je dois bénir le Ciel, puiſqu'en me rendant la vie, il m'a fait retrouver mon cher Maître, mon reſpectable Maître ! »

Mylord l'embraſſa, s'attendrit ; & réfléchiſſant ſur l'action du Cacique, il la trouva ſi odieuſe, que Jerwik, s'appercevant de ſon indignation, continua ainſi :

Gardez-vous bien, Mylord, de les juger trop ſévèrement ? Il eſt vrai que les Caraïbes ſont fantaſques, cruels à l'excès ; mais, c'eſt lorſqu'ils ſont contrariés. Ils ne peuvent ſouffrir être commandés ; quelque faute qu'ils faſ-

ſent, il faut s'abſtenir de les reprendre & même de les regarder de travers. Leur orgueil ſur ce point n'eſt pas concevable ; mais ils ſont humains ; ils ont beaucoup de compaſſion pour les femmes & les enfans ; & s'ils mangent leurs ennemis, c'eſt en guerre, c'eſt dans l'emportement de la fureur, dans la chaleur du triomphe, & ſur le champ même de leur victoire.

Ils ont une eſpèce de Religion. Le Soleil & la Lune ont toute leur adoration. Chez eux point de Temple, point de culte. L'Être ſuprême, ſelon eux, tranquille dans la jouiſſance, peu attentif aux actions des hommes, ne penſe pas même à ſe venger de ceux qui l'offenſent. Ils reconnoiſſent deux ſortes d'eſprits : les uns, bienfaiſants, qui demeurent au Ciel, & dont chacun en a un pour guide : les autres, méchants, parcourant l'air pendant la nuit, n'ayant aucune demeure fixe, & dont toute l'occupation eſt de nuire. Chaque homme, diſent-ils, a dans le corps autant d'ames que ſes artères ont de battemens. La principale eſt dans le cœur, d'où, apres la mort, elle ſe rend au Ciel ſous la conduite du bon génie qui lui a ſervi de guide pendant ſa vie. Les autres ames ſe répandent dans

les airs ; les unes au-dessus de la mer, où elles forment les tempêtes, & les autres au-dessous des terres, où elles font tout le mal qui est répandu dans le monde. Vous voyez qu'ils croyent, comme nous, à l'immortalité de l'ame, & que leur Religion n'est pas sans principes, ni sans une espèce de réflexion.

Ils ont une manière d'inhumer assez singulière ; s'il meurt un Caraïbe, il faut que tous les parents se trouvent à son enterrement, afin d'examiner s'il est sérieusement mort. Quand il en manque un à cette Cérémonie, celui-là est obligé de tuer tous les autres, dans la persuasion qu'ils ont contribué à la mort de son parent, ou même qu'ils l'ont assassiné. La fosse a la forme d'un Puits d'environ quatre pieds de diamètre sur sept à huit de profondeur. Le cadavre y est accroupi sur ses jarrets ; ses coudes portent sur ses genoux, & les paumes de ses mains soutiennent ses joues. Il est proprement barbouillé de rouge avec des moustaches & des rayes noires ; ses cheveux sont liés derrière sa tête ; son arc, ses fleches, sa zagaye & son couteau sont à côté de lui. Il a du sable jusqu'aux genoux, & lorsque les parents sont tous arrivés, on remplit la fosse, on la ferme sans prononcer une seule

prière, persuadés qu'ils sont, que Dieu est trop bon pour lui faire aucun mal après sa mort.

Voila, Mylord, les observations que j'ai faites. Elles doivent vous prouver que, bien loin d'être féroces & cruels, comme on les peint en Europe, les Caraïbes au contraire sont industrieux, pieux & spirituels. J'ai remarqué chez eux des Loix qui annoncent un très-grand sens, comme celle de n'élire un grand cacique qu'à la pluralité des voix, & lorsqu'après s'être distingué à la guerre, il a en outre remporté les prix de la course, de la nage, de la force & de la patience. De tels Peuples assurément, ne doivent pas être assimilés à des bêtes sauvages ».

Mylord Welly convint que Jerwik avait raison, &, se faisant apporter les arcs, les flèches & les zagayes qu'il avait trouvés dans la forêt, il en examina la structure, & fut charmé de l'adresse qui brillait dans leur construction. Les arcs étaient de bois-de-lettre, fort bien travaillé, les cordes de pitte ou de caracas, fort droites & bien tendues; les flèches, de tiges de Roseaux terminées par un dard de bois verd, très-artistement anté.

Jerwik en fit remarquer à Mylord, dont

dont les pointes étaient découpées en petites hoches, formant des ardillons. Ces flèches-ci, dit-il, ne leur ſervent qu'à la guerre & pour tuer leurs ennemis. Les pointes en ſont empoiſonnées, &, pour leur donner cette vertu maligne, ils ont une méthode fort ſimple que voici : ils font une fente dans l'écorce d'un *Mamenillier*, pour y mettre ces pointes qu'ils laiſſent juſqu'à ce qu'elles ſoyent imbibées du lait épais & viſqueux de cet arbre vénéneux. Enſuite, les ayant fait ſécher, ils les enveloppent dans des feuilles, pour attendre l'occaſion de s'en ſervir. — O Ciel! s'écria Mylord, il faut briſer ces flèches! — Il eſt inutile, reprit Jerwik, on peut leur faire perdre cette qualité mortelle : il ſuffit de mettre les pointes envenimées dans des cendres rouges, de les gratter enſuite avec un caillou, & de les remettre encore au feu juſqu'à ce qu'elles ſoyent entièrement ſèches.

Mylord le fit, &, depuis ce moment, ces flèches ſervirent à nos quatre inſulaires pour aller à la chaſſe, & pour tuer les *Mansfenis*, ſorte d'oiſeaux de Proie, qui, depuis quelque tems, infeſtaient leur île. Ils y rencontraient bien auſſi des *Caymans* (1); mais com-

(1) Le *Cayman*, ſorte de Crocodile fort com-

me ils ne faiſaient aucun mal, & que

mun dans pluſieurs Contrées de l'Amérique. Quoiqu'amphibie, il ne va dans l'eau que pour y chercher ſa nourriture, & ſon ſéjour ordinaire eſt ſur le bord des rivières. Il y en a de ſi monſtrueux, qu'on leur donne juſqu'à dix-huit ou vingt pieds de long. Tandis qu'ils ſont à terre, ils reſtent couchés ſur la rive, & tiennent ſans ceſſe la gueule ouverte pour attendre qu'il s'y raſſemble une grande quantité de mouches, & ne la ferment que pour les avaler. Ils fuyent les hommes, &, s'ils en apperçoivent un, ils ſe précipitent ſoudain dans l'eau. Ils ont tout le corps revêtu d'écailles ſi fortes, qu'elles réſiſtent aux balles, à l'exception de l'aiſſelle qui eſt le ſeul endroit pénétrable.

Dans le Pays de *Guyaquil*, comme dans les autres Parties de l'Amérique, la femelle du Cayman dépoſe ſes œufs ſur le bord de la rivière, & n'en pond pas moins de cent dans l'eſpace d'un ou de deux jours. Après avoir couvert de ſable le trou qu'elle a fait pour les y laiſſer, elle ſe roule deſſus, & même à l'entour, dans la vue apparemment d'en faire diſparaître les marques. Elle s'éloigne enſuite & revient quelques jours après, ſuivie du mâle. Elle écarte le ſable, &, découvrant les œufs, elle en caſſe la coque. Auſſitôt les petits en ſortent ſi facilement que, de toute la ponte, il n'y a pas un œuf de perdu. La mère les met ſur ſon dos & ſur les écailles de ſon col, pour gagner l'eau avec cette nouvelle peuplade; mais, dans l'intervalle, les *Gallinazos* en enlèvent quelques-uns, & le mâle lui-même en mange autant qu'il peut. La mère, de ſon côté, dévore tous ceux qui ſe détachent d'elle ou qui ne ſavent pas nager tout d'un coup; en ſorte que,

d'ailleurs les *Gallinazos* (1) leur livrant la guerre, ces deux ennemis s'entre-détruisaient réciproquement ; Mylord les laissait exister, & ne songeait pas à les tuer.

---

d'une nombreuse couvée, à peine en reste-t-il cinq ou six.

Les Caymans de la rivière de *Payans* au Pérou, sont d'une grosseur prodigieuse. Ils ont, en outre, sous les pattes de devant, des glandes remplies d'une substance dont l'odeur est si forte, qu'elle monte d'abord à la tête. Séchée au soleil, elle a toute la douceur du musc.

(1) Le *Gallinazo*, oiseau de l'Isthme de l'Amérique, qui ressemble aux Poules. Il est de la grosseur d'un Vanneau, à l'exception qu'il a le cou plus gros & la tête un peu plus grande. Ces oiseaux mangent toutes les ordures, toutes les charognes qu'ils peuvent rencontrer, & par ce moyen, ils purgent la contrée des corruptions qui, sans eux, pourraient bien la rendre inhabitable.

Les Gallinazos sont les plus cruels ennemis des Caymans. Ils en veulent sur-tout à leur nids, & les enlèvent avec une adresse incroyable. Ils demeurent comme en sentinelle sur des arbres, le corps caché sous les feuilles, & suivent des yeux tous les mouvemens de la femelle. Ils la laissent pondre tranquillement, sans interrompre même le soin qu'elle prend pour cacher ses œufs ; mais à peine s'est-elle retirée, qu'ils fondent sur le nid, & le découvrent avec les serres, le bec & les ailes. Le festin serait grand pour les premiers, s'il n'en survenait soudain d'autres en plus grand nombre, qui leur ravissent une partie de leur proie.



BEST COPY AVAILABLE

Ce dernier demanda un jour à Jerwik comment il était possible que les deux enfans, à leur arrivée dans l'île, eussent trouvé dans les forêts, des peaux de Loutres, & que lui-même en faisant sa recherche le jour de l'incursion des Nègres, en eut trouvé de fort belles. — Ils ne les emportent donc pas toutes, continua-t il, ou si c'est un oubli de leur part? — C'est cette dernière raison, répondit Jerwik; une minutie va distraire les Caraïbes de l'occupation la plus sérieuse. Ils se donnent souvent beaucoup de peine pour venir à bout d'une entreprise, & s'ils sont attirés par un autre objet, ils abandonnent le premier au moment souvent où ils allaient réussir. Il faut croire qu'ils avaient visité l'île quelques jours avant l'arrivée de Fanfan & Lolotte, & qu'ayant chassé dans la forêt, ils y avaient laissé quelques peaux dont nos deux infortunés ont eu l'industrie de profiter pour se couvrir.

Cette raison satisfit Mylord, & dissipa l'étonnement que lui avait donné cette particularité que l'on a lue dans le premier récit de Fanfan, au commencement de cet ouvrage.

Jerwik, tout à-fait rétabli, présida au labourage, au moulage du grain, &

aux exercices les plus pénibles. Malgré qu'il eut douze luſtres accomplis, il était vigoureux, & ne laiſſait pas que de travailler. Il était extrêmement attaché à Mylord dont il avait ſervi la famille. Il aimait Lolotte & Fanfan: leurs aventures l'avaient ſingulièrement intéreſſé. Combien de fois les prenait-il dans ſes bras! Tantôt il leur faiſait des leçons de morale que l'expérience ſeule lui dictait, & tantôt il jouait avec eux comme un enfant; il leur chantait des chanſons Caraïbes, entre autres celle que l'on a vue plus haut; puis il gambadait à la manière de ces ſauvages. Et les enfans de rire, de ſe trémouſſer, de l'imiter & de l'embraſſer! Ce qui faiſait verſer des larmes de joie à ce bon vieillard, dont nous aurons par la ſuite plus d'occaſions de connaître le cœur & les vertus.

Cependant nos deux enfans croiſſaient en talents & en eſprit. Ils connaiſſaient l'Hiſtoire, la Géographie, les Mathématiques, la Muſique & même la Poéſie. La deſcription, que leur avait faite Jerwik, des inſtruments des Caraïbes avait excité leur induſtrie. Ils avaient compoſé & fait une eſpèce de Balafo moins compliqué & moins barbare que celui des Sauvages, mais dont la dou-

ceur & l'harmonie se mariaient agréablement à la voix de Lolotte, qui l'avait très-mélodieuse.

Sur un petit châssis de bois, supportant une caisse très-mince & très-bien jointe, s'élevaient sept touches pour les sept tons naturels de la gamme, &, un peu plus reculés, cinq autres pour les cinq dièzes de l'octave. Ces touches, qui formaient un levier du premier genre, posaient sur un point d'appui fixé à un tiers de leur longueur. Elles étaient, à l'extrêmité opposée, garnies de peaux, & frappaient des cordes de boyaux diatoniquement tendues sur la caisse sonore. Il y avait en outre, à deux pouces au-de-là du point d'appui, des chalumeaux bouchés par le bas, & percés d'un petit trou à côté du tampon. Un piston fixé à chaque touche, & refoulant l'air dans ces chalumeaux qui étaient d'une grandeur proportionnée au son que l'on en voulait tirer, faisait entendre des sons flutés qui, se mariant aux basses de l'instrument, réuniffaient en un seul accord, ceux d'une basse, d'un violon, & d'un flageolet.

Les enfans touchaient ce *Bis-harmonique*, comme l'on touche du clavecin, & s'accompagnaient ainsi les chansons

dont ils faiſaient eux-mêmes l'air & les paroles. Voici une Romance que Fanfan avait compoſée & que Lolotte aimait beaucoup :

## ROMANCE.

Oiſeaux, qui gazouillez ſans ceſſe,
Dites-nous ce que vous chantez?
Sont-ce des accens d'allégreſſe
Qu'à l'uniſſon vous répétez?
Qui cauſe cette ivreſſe pure?
Qui dicte des accords ſi doux?...
Chers Elèves de la nature!...
Las! nous le ſommes comme vous!

A voltiger dans votre aſyle,
Vous contentez tous vos deſirs :
A courir par-tout dans notre ile,
Nous trouvons nos plus doux plaiſirs.
A mourir dans ce lieu champêtre
Vous contraint un deſtin jaloux!
Ce lieu ne nous a point vu naître;
Mais nous y mourrons comme vous!

Avec vous, dès notre naiſſance,
Ce bois, nous l'avons habité!
Vous haiſſez la dépendance :

BEST COPY AVAILABLE

Nous chériſſons la liberté.
Juſqu'à la nourriture même ;
Vous partagez tout avec nous !
Vous célébrez l'Etre ſuprême,
Nous le célébrons comme vous !

Ils chantaient ſouvent ce petit *duo* qui peignait leurs ſentimens & leur reconnoiſſance.

FANFAN.

Comme l'abeille aime les fleurs ;
Ainſi nous unit même chaîne.

LOLOTTE.

Comme un ruiſſeau cherche la plaine,
Ainſi ſe cherchent nos deux cœurs !

FANFAN.

Comme l'Aſtre qui nous éclaire ;
Je chéris notre Protecteur.

LOLOTTE.

Comme un enfant chérit ſon Père ;
Je chéris notre Bienfaiteur !

*Enſemble.*

Nos vœux ſeront-ils ſuperflus ;

Dieu ! toi qui tiens les deſtinées [illegible]
Fais-le vivre autant d'années
Qu'il poſsède de vertus !

La Poéſie de ces couplets n'était pas pompeuſe, ni fleurie ; mais l'ame y était : leurs cœurs ſe peignaient dans leurs chanſons ; & Mylord voyait avec plaiſir qu'ils employaient l'art des vers, ce talent ſi ſouvent poſtitué, à chanter l'Etre Suprême, & leur reconnaiſſance !

CEPENDANT il redoutait pour eux cet âge funeſte ou l'homme livré aux égarements, deſire ſans jugement, jouit ſans précautions, ſacrifie au fantôme brillant du bonheur, ſon eſprit, ſa raiſon, ſa jeuneſſe & ſa ſanté. Il leur avait donné une éducation que bien des Philoſophes n'approuveraient pas. L'Amour, l'Hymen leurs devoirs, leurs plaiſirs, ils connaiſſaient tout, il avait pour principe que, la meilleure manière de prévenir les déſirs & la curioſité, était de ne les point piquer ; que leur enſeigner dans l'âge de glace des choſes qu'ils auraient eherché avec tant d'ardeur, dans l'âge de feu, affaibliſſait au moins la moitié de la violence des paſſions. En effet, ce qui nous tranſporte à vingt ans ne nous aurait pas fait la moindre impreſſion à dix ; le plaiſir calculé & prémé-

dité perd beaucoup de ſes charmes. Au reſte, c'était la manière de voir de Milord Welly ; il pouvait ſe tromper. Nous ne prétendons pas la juſtifier : nous ne ſommes qu'Hiſtoriens, & nous ſoumettons abſolument au jugement de nos lecteurs la conduite de nos héros, ſans vouloir la louer, ni l'excuſer.

Il commençait lui-même à redouter l'effet de ſes précautions : il remarquait entre le frère & la ſœur une tendreſſe qui l'allarmait : leurs careſſes innocentes pouvaient ceſſer de l'être ! Envain leur débitait-il tous les jours les leçons les plus ſaines de la morale & de la religion : il craignait l'amour & la nature, deux tyrans aux efforts deſquels il eſt ſouvent impoſſible de s'oppoſer. Déjà plus de trois ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Jerwik, ce qui, joint aux quatre années qui l'avaient précédée, formait ſept ans pendant leſquels l'exercice, le bon air, & la jeuneſſe avaient fait de grandes révolutions ſur Fanfan & Lolotte qui pouvaient avoir alors quatorze à quinze ans.

Mylord était occupé de toutes ces réflexions, lorſqu'une nuit, qu'il ne dormait pas, il entendit ſoudain de grands cris à côté de ſa cabane. Il prête l'oreille : les cris redoublent : la frayeur

BEST COPY AVAILABLE

s'empare de ses esprits, il se lève, sort doucement, ne voit personne; mais entend toujours les cris qui semblent cependant s'éloigner. Enfin, s'enhardissant un peu, il monte sur le coteau qui bornait sa demeure au Sud, & n'apperçoit rien encore. Quelle perplexité! que pouvait-ce être? Lolotte, Fanfan, Jerwik, tout son monde dormait tranquillement!.. Quelle est donc la cause d'un tumulte qui glace ses sens & dont il ne remarque aucune indice?

La Lune ne donnait point : la nuit était des plus obscures : il pouvait être surpris, sans même appercevoir ses ennemis! Que fera-t-il? Quel parti prendra-t-il?.... O ciel! daigne le tirer de cette affreuse inquiétude; & fais-lui connaître au moins les maux qu'il ignore & qui vont faire le tourment de sa vie?

*Fin de la première Partie.*

# LOLOTTE
*ET*
# FANFAN.

# LOLOTTE
## *ET*
# FANFAN,
## *OU*
## LES AVENTURES
## DE DEUX ENFANS
### ABANDONNÉS DANS UNE ISLE DÉSERTE.

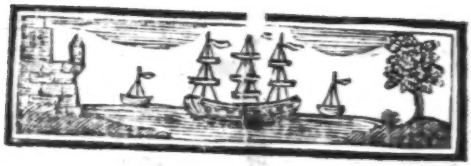
*Rédigées & publiées sur des Manuscrits Anglais, par M. D**. du M**.*

L'être suprême veilloit sur ces deux innocentes créatures, aussi précieuses à ses yeux que les Rois & les Princes du monde. *Tome premier p.* 18.

*SECONDE PARTIE.*

A CHARLE'S-TOWN,
*Et se trouve à PARIS,*
Chez MARADAN, Libraire, rue des Noyers, N° 33.

1788.



# LOLOTTE ET FANFAN,

## SECONDE PARTIE.

## SOMMAIRE.

AVANTURES DE MILORD WELLY, ET DÉPART DES ENFANS DE L'ISLE INCONNUE.

## CHAPITRE I.

*L'Incendie, la Pyrogue, la Chasse aux Perroquets.*

IL était dans cette cruelle agitation, lorsqu'en se retournant, un nuage énorme de fumée frappe tout-à-coup sa vue : il s'étend, tourbillonne & vient le suffo-

quer. Bientôt des flammes de toutes couleurs ſe font paſſage à travers la fumée. La forêt qui termine ſon enclos eſt toute en feu, il ne voit plus qu'un horrible incendie, & les étincelles, qui jailliſſent ſur ſa chere cabane, le plongent dans les plus vives inquiétudes. O ciel! s'écrie Mylord, quel déſaſtre! quel malheur! O mes enfans! ô Jerwik! vous allez périr!....

Et ſoudain deſcendant le côteau, il entre dans la maſure, éveille Jerwik, emporte Fanfan ſous un bras, court à Lolotte, la met ſous ſon autre bras; &, guidé par une force ſalutaire que donne toujours la frayeur, il les dépoſe au haſard ſur le bord de la mer. Pendant ce tems Jerwik, inſtruit de tout par les flammes & la fumée qu'il apperçoit dans les airs, débarraſſe tout ce qu'il trouve, prend les effets les plus précieux & les porte où il peut hors de la cabane. Il veut retourner; mais le vent du nord qui ſouffloit ſur lui, avait porté ſur la toiture de la maiſonnette, tant de brandons enflammés, que le Bâtiment, deſſéché par le ſoleil, devint dans une minute la proie des flammes.

Qu'on ſe repréſente, s'il eſt poſſible, la conſternation de ces quatre infortunés: qu'on les voie les mains tendues

vers le ciel, les yeux fixés sur leur chere demeure qu'un incendie affreux, & dont ils ignorent l'origine, consume en leur présence. Ah! jamais on ne se fera une juste idée de la douleur qu'ils dûrent éprouver à ce triste spectacle! Les enfans couraient, hurlaient, voulaient se précipiter dans le brasier, tandis que Mylord & Jerwik, plongés dans un stupide abattement, se regardaient & poussaient de temps en temps de lugubres gémissemens.

Enfin, Mylord prend ses trois amis par la main, & graviſſant avec peine un rocher voisin, ils plongent leur vue sur cette vaste plaine de feu, & cherchent à deviner la cause d'un embrasement, auquel à-coup sûr aucun d'eux n'a contribué. Mylord avait bien entendu des cris, mais des cris confus & insignifians. Qui pouvait les avoir poussés? sans doute les auteurs de ce désastre. Ils cherchaient des yeux quelque indice qui pût les éclairer, lorsqu'en regardant du côté de la mer, ils apperçurent une foule de Caraïbes qui s'embarquaient à la hâte dans leurs pyrogues, emportant leurs effets, & paraiſſant toujours pousser des cris que l'éloignement & le scintillement des flammes n'apportaient pas jusqu'à eux; l'embrasement jetait sur les Negres

un reflet rougeâtre qui les rendit visibles jusqu'à une demi-lieue en mer : les bras en l'air, les yeux fixés sur la forêt incendiée, ils semblaient frémir & fuir à la hâte un séjour qui les remplissait d'horreur & d'épouvante.

Il était clair que ces barbares y avaient mis le feu; mais, comment ? par quel accident ? C'est ce que Jerwik nous expliquera par la suite : quant à présent, il est trop livré à sa douleur pour chercher la cause d'un malheur dont il ne voit que l'effet.

Au point du jour ils descendirent le côteau, & revinrent à l'endroit où s'élevait jadis leur maison chérie : elle n'y était plus; à la place on voyait un monceau de cendres encore fumantes. Plus de livres, plus de meubles, plus de domicile; enfin, il fallut renoncer à tout !

Quel fut le désespoir de Mylord Welly ! il s'y abandonna, n'écouta rien : en vain Jerwik cherchait à le consoler. Non, s'écria-t-il, non, laisse-moi, laisse-moi, je veux mourir ! — Mon maître ! mon cher maître ! revenez à vous, tout n'est pas perdu. Votre cabane est brûlée, eh bien, nous en bâtirons une autre. Il ne m'entend point !..... Mylord ! Ah, Mylord ! par pitié reprenez vos

sens ! — Que veux-tu que je devienne ? Le tréfor le plus précieux de tous, celui que je chériſſais le plus, que j'adorais ; je l'ai perdu ! ..... Jenny, tes lettres..... — Nous les poſſédons encore. — Que dis-tu ? — Oui, Mylord, vous les aurez ; je les ai ſauvées. — Ah, ciel ! ah, mon ami !....

Et ſoudain ils volent à l'endroit où Jerwik, dans ſon trouble, a porté les effets qu'il a retirés de la cabane : ils cherchent long-temps ; le fidelle domeſtique ne ſe rappelle plus lui-même auſſi la place où il les a dépoſés. A la fin ils y arrivent, retrouvent en effet les lettres de Jenny, la montre, le portrait & le billet de Derly, & tous les écrits que Mylord avait faits pendant ſon ſéjour dans l'Iſle. Le tout était renfermé dans un panier-Caraïbe, qu'heureuſement Jerwik avait trouvé ſous ſa main.

Cette vue calma un peu la triſteſſe de Mylord Welly. Allons, s'écria-t-il, je puis me conſoler de la perte de ma maiſon, de mes livres, de mes effets, puiſqu'il me reſte encore les lettres de ma chere Jenny, & les titres précieux qui peuvent m'aider à découvrir la naiſſance de mes deux éleves.

Cependant le feu était toujours des

plus violens dans la forêt ; il ne s'éteignit même qu'au bout de douze jours. Sans doute il eût consumé l'Isle entiere, si cette forêt en eût avoisiné d'autres ; mais elle était absolument isolée, & formait une espece de Remise au milieu d'une plaine immense : d'ailleurs le vent du nord qui soufflait, lors de l'embrasement, ne jetait les flameches que sur la cabane de Mylord, & par conséquent sur la mer, ce qui préserva l'Isle d'un embrasement général.

Mylord fut, pendant ces douze jours, incertain sur le parti qu'il devait prendre. Il était clair qu'il fallait bâtir une autre demeure ; mais il ne s'arrêta pas à cette idée ; il roulait dans sa tête un autre projet dont l'exécution était périlleuse ; mais qui pouvait aussi tourner heureusement & le remettre, lui & ses compagnons, dans sa patrie. » S'il était possible, se disait-il à lui-même, de construire une espece de pyrogue ; (car mes outils ne peuvent être consumés, je les retrouverai dans les décombres ) si, dis-je, aidé de Jerwik, je pouvais, dans un petit bâtiment, gagner les Antilles, dont je ne suis pas très-éloigné ! Cuba, Saint-Domingue, la Jamaïque, enfin, toutes ces contrées habitées par des Européens, pourraient me faciliter les

moyens de retourner à Londres. Ah, quelle heureuſe réflexion ! oui, ſans-doute, c'eſt le ciel qui me l'inſpire !.... Allons propoſer ?.... Que dis-je ? Si le deſtin cruel nous faiſait tomber entre les mains des barbares Caraïbes dont il paraît que nous ſommes entourés !..... Sans Bouſſole, ſans agrès, ſans voiles, quelle extravagance !.... Je puis bien riſquer ma vie, elle eſt à moi ; mais dois-je expoſer à l'eſclavage, aux dangers du naufrage, les deux infortunés dont le ciel m'a rendu reſponſable ! Ah, rejetons ce projet inſenſé ! reſtons, reſtons dans cette Iſle déſerte, il faut y mourir !... y mourir ! quand je trouve un moyen..... Jerwik fait conduire une pyrogue, il connaît l'Iſle Frizz-La ; nous nous en éloignerons, nous dirigerons vers Saint-Domingue. Les Iſles Antilles forment un arc ; ſi nous en évitons une, il eſt impoſſible que nous n'en trouvions pas une autre, & ſans doute nous rencontrerons quelque part des Européens,... des Européens ! des Anglais ! noms charmans ! ah, que vous êtes doux à mon oreille !.. Oui, je reverrai Londres, j'en ai le preſſentiment. Dieu eſt bon, il exaucera mes vœux. Eh, peut-il abandonner ces deux infortunés ! Il eſt clair qu'il veille ſur eux : c'eſt par un effet de ſa

divine prévoyance qu'il m'a envoyé dans cette Isle, qu'il m'a choisi pour les élever, pour adoucir leur infortune, & il les laisserait périr, & il pourrait !.... Non ! sa protection est trop évidente, trop manifeste pour que j'hésite un moment à suivre un parti qu'il me dicte, qui vient de lui, & qu'il daignera bénir. »

C'est ainsi que Mylord s'égarait. Son projet était insensé, illusoire, impraticable même !... mais l'espoir de revoir sa patrie l'enflammait tellement, qu'il était incapable de toute autre réflexion. Eh ! que cet égarement était bien pardonnable à un homme qui, séparé de la société depuis plus de sept ans, n'aspirait qu'au bonheur de revoir les lieux qui l'avaient vu naître, de vivre parmi des êtres raisonnables, & de produire dans le monde deux jeunes cœurs qu'il avait formés, & qui pouvaient y retrouver leur famille.

Son dessein bien conçu, bien digéré, il en fit part à Jerwik qui ne l'approuva point. Il remontra à son maître l'inconséquence & les dangers d'une pareille entreprise : Eh quoi, lui dit-il ! sans carte, sans bousole, nous irons nous exposer de nouveau aux fureurs d'un élément qui nous a déja été si fatal ! Ah, Mylord ! réfléchissez, voyez, comparez ?

Si nous nous livrons au fol eſpoir de revoir Londres, c'eſt la mort que nous cherchons ! — Mais, tu as vu conſtruire des pyrogues ; tu en as même conduit ? — J'en conviens : je fais aſſez bien manœuvrer ; j'eſpere ne point vous ſubmerger ; j'éviterai même les écueils : mais encore faut-il ſavoir où l'on va. — Le ciel nous conduira... — Mais, Mylord....

Mylord l'interrompit, le preſſa, le conjura tant, que le bon vieillard conſentit, malgré lui, à une entrepriſe dont il prévoyait tous les dangers.

Les enfans ſautaient de joie ; le plaiſir d'aller ſur la mer, de voyager, les aveuglait ſur les périls qu'ils allaient courir : ils n'entrevoyaient que le but du voyage, ſans ſonger aux accidens qui pouvaient le traverſer.

Les voilà donc occupés à remuer les décombres, & à chercher leurs outils, qu'ils trouverent heureuſement tous en état de ſervir. Il fallut cependant les aiguiſer & leur faire des manches, ce qui fut l'affaire de trois jours ; le quatrieme, on abattit le plus gros arbre que l'on put trouver, & l'on commença ce grand ouvrage qui ne fut terminé qu'au bout d'un mois.

Il eſt étonnant, dit Mylord à Jerwik,

en mettant la cognée dans le pied de l'arbre, que le feu ait pris ainſi à cette forêt ſans que nous puiſſions en deviner la cauſe. Elle eſt toute ſimple, répondit celui-ci; je ſuis bien trompé ſi la raiſon que je vais vous donner n'eſt pas la ſeule à préſumer. Les Caraïbes auront abordé dans l'Iſle la veille de l'embraſement, & ſans que nous nous en doutions; comme ils ne viennent ici que pour chaſſer & remporter des peaux d'animaux, afin de les échanger avec les Européens.. — Je vais t'interrompre, reprit Mylord, pour te demander ſi c'eſt que leur Iſle ne produit pas les animaux qu'ils viennent chercher ici. — Oh! pardonnez-moi, répondit Jerwik, Frizz-La en produit, & même en abondance; mais ils ne viennent ici que par partie de plaiſir; cela ne doit point vous étonner: les Caraïbes vont faire un voyage de long cours pour une niaiſerie, ſeulement pour aller chercher un couteau, une hache ou bien un pot d'eau-de-vie. Ils ſeront donc entrés dans la forêt pour y chaſſer, & ce n'eſt qu'en prenant des perroquets qu'ils auront mis le feu. Ils ont pour cela un expédient ingénieux qui prouve encore leur eſprit & leur adreſſe. Ils obſervent à l'entrée de la nuit les arbres ſur leſquels ſe perchent ces

oiſeaux, & dans l'obſcurité, ils portent au pied de l'arbre des charbons allumés ſur leſquels ils jettent de la gomme ou du Piment. L'épaiſſe fumée qui s'éleve alors étourdit les perroquets au point qu'ils tombent comme ivres : les ſauvages les prennent ſoudain, leur lient les pieds, les ailes, & les font revenir, ſimplement en leur jetant de l'eau ſur la tête: ſi les arbres ſont d'une hauteur qui ne permette pas à la fumée d'y parvenir, ils attachent au bout d'une perche quelque vaſe de terre, dans lequel ils mettent du feu, de la gomme & du Piment; ils approchent le plus près poſſible cet appareil des oiſeaux qu'ils veulent prendre, & les énivrent encore plus facilement. — Et voilà, mon ami, la cauſe du funeſte incendie qui nous a tout enlevé: tu n'as pas beſoin d'en dire davantage; mais au-reſte, peut-être eſt-ce le ciel qui l'a permis pour me donner l'idée d'exécuter ce que je vais entreprendre; car jamais, ſans la perte de tout ce que je poſſédais, jamais je n'euſſe penſé à quitter mon Iſle, & à m'expoſer encore une fois à l'inclémence des élémens. Les voyages m'ont déja tant coûté de larmes! Je me rappelle qu'une tempête violente me jeta un jour ſur les côtes d'Afrique où... — Ah, mon pere!

interrompit Fanfan, il y a long-tems que tu nous promets le récit de tes aventures ? Nous étions trop jeune, disais-tu, pour les entendre; mais à préſent nous ſommes grands, & nous comprendrons fort bien tout ce que tu nous diras.—Volontiers, mes enfans, mais je ne puis vous les raconter que le ſoir: il faut travailler dans le jour & tâcher de nous mettre bientôt en état d'entreprendre le grand voyage qui doit nous ramener dans notre patrie. — Eh bien, tu les commenceras ce ſoir, n'eſt-ce pas? — Je le veux bien, ce ſoir.

Milord n'avoit pas voulu leur raconter plus-tôt ſes avantures; ils étaient dans un âge, où, incapables de ſentir, de réfléchir, de comparer, ils n'en euſſent pas retiré tout le fruit qu'il s'en promettait. Maintenant ils entraient dans cet âge de feu, où la nature, par les plus douces révolutions, parle à tous les êtres & les rend ſenſibles. Ils connaiſſaient la théorie de l'amour; ils ſavaient à quoi attribuer ces agitations inquietes, ces impulſions ſecrettes que l'adoleſcence faiſoit naître en leurs jeunes cœurs, ; c'était là le vrai moment de leur peindre les dangers des ces impulſions: il était utile de leur montrer la violence des paſſions, de les en éloigner, de les

effrayer par des tableaux qui puſſent faire ſur eux la plus vive impreſſion. D'ailleurs il redoutait les liens de leur tendreſſe, & ſes avantures leur faiſaient connoître une paſſion inceſtueuſe dont les ſuites funeſtes étaient bien capables de les épouvanter. Mylord ſe détermina donc à leur faire un récit qui r'ouvrait ſes bleſſures, & dont ſept années de retraite n'avaient pas affoibli les plus légeres circonſtances ! ainſi ſe délaſſaient nos travailleurs ; car depuis le lever du ſoleil, juſqu'au moment où cet aſtre change d'hémiſphere, ils travaillaient ſans relâche à leur canot, & le ſoir ils ſe rendaient ſur le bord de la mer, & s'aſſeyaient ſur la plage ; là, Jerwik, Fanfan & Lolotte entourant Mylord, l'écoutaient avec la plus grande attention. Quand celui-ci était fatigué, il remettait au lendemain la ſuite de ſa narration, & tous les quatre, après avoir pris quelque nourriture, ſe retiraient dans une grotte voiſine, où ils goûtaient le repos qui leur était néceſſaire pour les remettre, dès l'aurore, à leurs travaux.

Comme Mylord partageait ſon récit en ſoirées, nous ſuivrons la même marche que lui pour ne point fatiguer nos Lecteurs & ſuſpendre un peu l'intérêt

qu'ils veulent bien prendre à cet ouvrage, dont les héros infortunés ont quelque droit à leur attention.

## CHAPITRE II.

*Avanture de Mylord Welly, premiere Soirée.*

### LE CACHOT.

VOUS allez entendre, mes enfans, le récit de mes infortunes; puissent-elles adoucir les vôtres!.... Vous connaîtrez cette Jenny dont je vous ai entretenus si souvent, vous la connaîtrez! & ses vertus, ses vertus sublimes éleveront votre ame au plus haut degré d'admiration.

Dès ma naissance j'ai connu la douleur; en ouvrant les yeux, je fus entouré des ténebres de mon berceau; mes mains, en se développant, ne palperent que des pierres glacées, ma bouche n'articula que des gémissemens: écoutez-moi?

MON pere était fils de ce Mylord Welly dont les exploits & la valeur firent retentir l'Europe du bruit de sa

renommée. Ce grand homme éleva son fils, moins en courtisan qu'en guerrier. Dès ses plus tendres années il n'habita que des tentes, ne vit que des soldats, & n'entendit que le bruit du canon. Quand il fut en état de porter les armes, son pere lui mit une épée entre les mains, & lui tint ce discours mémorable, que mon pere s'est plu à me raconter cent fois dans la suite.

« Mon fils, apprends de moi l'usage » de cette arme que je te confie pour » la premiere fois. Dans la main des » Rois elle doit servir la justice, dans » la main d'un Général l'ambition; & » dans celle d'un Soldat la valeur : c'est » comme Soldat que tu la reçois. Que » jamais l'ambition, ni même ton inté- » rêt personnel, ne la souillent du sang » de tes semblables; hors du champ de » bataille, ménage la vie du plus faible » individu; & souviens-toi qu'il n'est » de véritable valeur que celle qu'ac- » compagnent la justice, le désintéresse- » ment & l'humanité ».

Ces paroles se graverent dans le cœur de mon pere & dès sa premiere campagne il se signala d'une maniere si distingué, que le Roi voulut le voir, l'embrassa, & lui promit sa protection. Mon pere, alors Chevalier de Warlou, com-

blé des honneurs qu'il avoit reçus de son Roi, ne songeait plus qu'à faire une seconde campagne, lorsque son malheur lui fit voir chez une Madame de Clarince, Miss Elina, fille du Comte de Loresser, alors Grand Ecuyer de sa Majesté Britannique. Elina était jeune, belle, vertueuse, aimable & spirituelle; mais son pere était brusque, vif, emporté. L'ambition était sa passion dominante, & tout honorable que fût l'alliance du Chevalier, il ne la jugeait pas assez illustre pour sa famille. Elina d'ailleurs était promise au Lord Cornwallis, propre parent du Roi; le contrat allait être signé, & le Comte de Loresser se trouvait trop honoré de cet hymen pour le rompre.

Le Chevalier, qui savoit tout cela, ne perdit pas courage: il fit savoir ses sentimens à Elina, qui y répondit. Madame Clarince, amie de son pere, & chez qui elle allait souvent à la campagne, fut mise dans la confidence. L'amour aveugla les deux jeunes gens, & bientôt ils eurent l'imprudence de contracter un mariage secret. Hélas! que cette démarche hasardée leur a coûté de larmes: l'indiscrette amie servait à cacher cette union secrette, & le Comte de Loresser, qui ne se doutait de rien, laiſ-

fait quelquefois sa fille chez elle des mois entiers.

Cependant le mariage projeté alloit être terminé : Elina, qui l'avoit reculé long-tems sous différens prétextes, n'avait plus d'excuses à alléguer ; il fallait épouser le Lord Cornwallis, ou tout avouer à son pere : elle connaissait le Comte violent ; mais elle espérait le fléchir par ses larmes & la vue d'un gage de son union qu'elle portait dans son sein.

Elina, après avoir mûrement réfléchi à ce qu'elle allait faire, n'en dit rien à Madame Clarince, ni à son époux dont elle redoutait les appréhensions. « Ils craindront tout de mon pere, disait-elle ; ils me détourneront d'un dessein dont la nécessité me fait une loi ; cachons-leur cet important secret. Ah ! quelle sera la surprise de mon époux, si le Comte, fléchi par mes prieres, lui permet d'entrer dans tous ses droits, de le nommer son pere !.. Oui, ce bonheur imprévu sera mon ouvrage, je l'espere, je me plais à le croire, & tout me rassure. En effet, si mon pere veut sévir contre quelqu'un, ce ne peut être que contre moi ! je suis la seule coupable ; je me suis soustraite à son autorité ; j'ai formé des nœuds sans son aveu : je suis

ſeule criminelle ! Le Chevalier ne lui doit rien ; il eſt jeune, paſſionné ; il m'a donné une main que j'aurois dû refuſer ; mes torts ſont plus grands que les ſiens !.... Mais, mon pere, tu verras, tu verras mes pleurs, mon déſeſpoir ; j'arroſerai tes genoux des larmes du repentir, & tu ne me repouſſeras pas. Oh, non !... ma grace eſt dans mon ſein ; tu la verras, tu entendras ſes cris : ah, c'eſt ton ſang ! tu ne peux le déſavouer ! »

Ainsi l'infortunée ſe faiſoit illuſion ; elle ne connaiſſait pas l'homme barbare à qui elle devait le jour : bientôt elle va le voir furieux, féroce même, & ſes eſpérances ſeront cruellement trompées.

Elina, de retour chez ſon pere, veut lui parler & ſent les ſanglots étouffer ſa voix tremblante. Eh bien, ma fille, lui dit le Comte, c'eſt ce ſoir qu'il faut ſigner le contrat du Lord Cornwallis : je n'attends plus ; vos délais m'ont irrité, & je veux qu'ils ceſſent !... — Mon pere !... — Cruelle enfant, t'oppoſeras-tu toujours à mes volontés ? Veux-tu faire mourir de douleur un pere qui te chérit avec tendreſſe ! — Je vous ſuis chere, ô mon pere ! — Oui, je t'aime ; je veux te le prouver, & tu repouſſes mes bienfaits ! — Vous m'aimez !... Si j'oſais !.... — Qu'avez-vous ? — Mon pere ! — Vous

m'effrayez ! — Ah, fauvez-moi ! Pardonnez-moi — Dieux ! vous me glacez d'effroi ! — Je fuis ! ... — Qui êtes-vous ? Que vous eſt-il arrivé ? — Le Chevalier... — Ciel ! le Chevalier ? — Il eſt mon époux. — Ton époux ! fille dénaturée ! — Ah, mon pere ! — Retire-toi : je te donne ma malédiction ! — Ciel ! ô ciel ! écoutez-moi. — Moi, t'écouter, perfide ! crains ma colere, crains ma vengeance ! — Immolez-moi, ſacrifiez-moi, je l'ai mérité... Mais... au-moins, épargnez... — Qui ? — Mon ſang, le vôtre que je porte en mon ſein ! — O comble du déshonneur ! Toi, mariée ! toi, mere Je ne me connois plus !... Rage, déſeſpoir !... — Ah, mon pere ! mon pere ! — Honte de ton pere, peux-tu lui donner ce nom ?... Tremble ; ma vengeance t'attend : ton horrible complice eſt mort, j'irai chercher dans tes flancs l'indigne fruit de tes forfaits, & ton ſang lavera la tache que tu as imprimée ſur toute ta famille.

Elina eſt étendue ſur le carreau, le Comte eſt parti furieux, & le Chevalier eſt perdu, ſi quelqu'un ne l'avertit du danger qu'il court.

Cependant une femme-de-chambre entre par haſard dans l'appartement : elle apperçoit ſa maîtreſſe étendue, &

sans connaissance; elle court, elle revient, & lui rend bientôt, à force d'eaux spiritueuses, une vie qu'elle va détester. — O ma chere Sophie, où est mon pere? — Mademoiselle, il est sorti, & paraissait agité d'un sombre désespoir. — Dieux! volez..... Ah, il est perdu! — Qui donc? — Le Chevalier de Warlou: mon pere!... Il court lui plonger son épée dans le sein! — Mademoiselle, il faut envoyer. — Oui, cours: ah, Sophie! ne perds pas de tems; prends pitié de ta malheureuse maîtresse.

Cette Sophie avait un excellent cœur; elle descend promptement, rencontre dans la cour un jeune valet-de-chambre du Comte, dont elle connaissait la fidélité: si tu veux sauver un crime à ton maître, lui dit-elle, vole chez le Chevalier de Warlou? il n'a qu'un moment pour fuir. Le domestique interdit s'informe de tout, & court à toutes jambes à l'hôtel du Chevalier qui venait de sortir. — Le Chevalier y est-il? — Non, il est à la chasse. — De quel côté? — A Windsor. Vous rencontrerez en chemin M. le Comte de Loresier à qui nous venons de dire la même chose. — Ah, ciel... Et voilà le fidele domestique qui vole à Windsor où il rencontre le Chevalier à la porte du parc. —

Monsieur, sauvez-vous ; mon maître vous cherche, il sait tout ! — Que dis-tu ? — Sauvez-vous, vous dis-je ; il vole sur mes pas ?

A l'instant il le quitte dans la crainte d'être reconnu ; mais à peine a-t-il fait vingt pas, qu'un cliquetis d'épées le fait retourner précipitamment : c'était le Comte qui venait de joindre l'époux d'Elina, & qui, sans lui donner le tems de répondre, l'avait forcé de mettre l'épée à la main. Le Chevalier se défendait faiblement : la crainte de blesser le pere de son épouse arrêtait son bras. Cette délicatesse lui devient fatale ; il tombe bientôt percé d'un coup vers la poitrine. Le Comte bouillant de rage, veut lui replonger l'épée dans le sein ; mais se courbant sur le blessé, il s'enfere de lui-même dans l'épée de son ennemi, & tombe à ses côtés baigné dans son sang. Quel tableau pour le fidele confident ! Il ne sait auquel des deux prodiguer ses soins ; il appelle à grands cris : quelques gens du Chevalier accourent enfin, & l'aident à transporter les deux blessés dans le château.

Le Comte de Loreſter n'a pas plutôt recouvré ses sens, qu'examinant l'appartement où il est : où suis-je, demande-t-il à son valet-de-chambre ? Ah, mon

cher maître ! — Eh bien ? — Chez... M. le Chevalier. — Chez ce monstre ! Qu'on m'emporte à l'instant ! qu'on m'ôte de ces lieux, ils me font horreur ? — Daignez réfléchir, Monsieur ?... — Je n'écoute rien : chez l'infame suborneur de ma fille !... Mais, toi-même, qu'y venais-tu faire ?...

Le pauvre domestique ne savait que répondre, lorsque le chirurgien qui entra, le tira d'embarras en visitant les blessures du Comte. — Monsieur, suis-je en état d'être transporté ? — Non, assurément ; Monsieur ! — N'importe, je ne mourrai point ici ! — Mais, Monsieur, vous risquez.... — La mort ? Elle me sera douce, c'est le seul bien que je desire.

Rien ne put le détourner de son dessein ; il fallut sur-le-champ le transporter, avec toutes les précautions possibles, dans une chaise-à-porteurs que le valet fut chercher dans le voisinage.

Que devint Elina, en voyant revenir son pere mourant, percé d'un coup mortel, & par la main de son époux ! Elle voulut s'arracher la vie ; mais Sophie arrêtant son bras, fit monter le domestique, qui, les larmes aux yeux, lui raconta le combat sanglant dont il avait été témoin. Elina n'existait plus ; le froid de la mort avait glacé son visage, elle était tombée sans connaissance.

Jugez, mes enfans, de la situation d'une femme qui, par une imprudence, vient d'armer son pere contre son époux. Représentez-vous-la, tremblante sur les jours de chacun de ces deux êtres qui lui sont également chers! Jugez quels doivent être ses remords, & frémissez des dangers où nous livre une démarche inconsidérée!

Elina ne revint de son évanouissement que pour monter chez son pere qui l'avait fait mander. — Enfant dénaturé, lui dit cet homme furieux, voilà tes souhaits accomplis: tu desirais ma mort, eh bien, sois satisfaite; elle ne tardera pas: ton pere va mourir assassiné par ton vil séducteur!.... Frémis des foudres vengeurs que le ciel accumule sur ta tête! Vois les supplices destinés aux parricides, ils t'attendent, perfide; & puisque le destin me laisse encore respirer quelques momens, ta punition va commencer: tu vivras!.... mais tu vivras pour maudire le jour; ton amant te deviendra odieux: tes yeux ne verront plus briller que le flambeau des furies, & l'ombre de ton pere te poursuivra partout.

Elina, accablée, baignait de larmes le lit du Comte; les sanglots l'étouffaient: les imprécations de son pere la rempliſ-

faient de terreur : enfin, les remords & la douleur déchiraient son cœur.

Le Comte fait monter aussi-tôt son intendant, homme dur, farouche, & propre en tout à l'exécution de ses projets. Williams, lui dit-il, Elina n'est plus : tu ne vois ici qu'un monstre dénaturé qui à déshonoré son pere, & qui lui perce le sein. C'est à toi que je commets le soin de ma vengeance. Retiens-la dans son appartement ; qu'elle n'y puisse voir le jour qu'elle a souillé ; & si je perds la vie, qu'on la conduise à mon château de Lorester, où son oncle saura la retenir jusqu'au terme de ses jours.

Cet ordre barbare fut sur-le-champ exécuté. Elina mourante est conduite, ou plutôt portée par le cruel Williams dans une chambre isolée, où, livrée à sa douleur, elle est enfermée pour ne revoir jamais la lumiere : deux fenêtres qui éclairaient sa prison, sont murées avant la fin du jour, & l'air n'a plus d'accès que par une grille pratiquée sur le carré d'un escalier fort sombre.

On ne meurt pas de douleur, mes enfans! La malheureuse Elina appella cent fois en vain la mort à son secours ; elle ne put rencontrer le terme de ses maux que l'Etre suprême n'avait pas encore fixé.

Lais-

Laissons-la quelques instans dans ce cachot lugubre, pour retourner au Chevalier que nous avons laissé à Windsor. Sa blessure n'était pas mortelle; l'épée avait rencontré une côte, sur laquelle elle avait glissé, & s'était rompue. Il ne pouvait concevoir comment le Comte de Lorester avait pu découvrir son mariage, & l'inquiétude où il était sur le sort de sa femme, augmentait encore ses douleurs. Dès le même jour il avait envoyé à Londres quelques émissaires pour questionner les domestiques de l'hôtel; aucun ne rapportait des nouvelles certaines; tout augmentait son trouble : qu'est-elle devenue? que fait-elle? Ah! sans doute, cet homme barbare l'a sacrifiée à son ressentiment!

Cette situation cruelle le devint davantage le lendemain, quand le fidele domestique d'Elina vint lui apprendre les malheurs de cette infortunée. Le Chevalier voulut se lever, courir à Londres, s'introduire chez le Comte, lui percer le cœur; mais bientôt ces fureurs faisant place à des idées plus saines, il promit toute sa fortune au domestique s'il pouvait sauver Elina, la lui ramener. Helas! reprit celui-ci, aurais-je besoin de vos dons, pour sauver ma pauvre maîtresse, si je le pouvais?... Cela

eſt impoſſible, Monſieur le Chevalier! Le cruel Williams a déja changé tous les domeſtiques: les nouveaux ſont dans ſes intérêts. Il ne m'a gardé, moi, que parce que j'ai feint de vous trahir, de trahir Elina. Ah! vous me pardonnerez cette ſupercherie : elle m'aidera, du moins, à ſoulager, autant que je le pourrai, le ſort de votre malheureuſe !..... Le Chevalier voulut le récompenſer; mais ce digne ſerviteur refuſa toute eſpece de préſent : il ſe retira, laiſſant l'époux d'Elina ému de ſa probité & de ſon déſintéreſſement.

Quelques jours après le Chevalier, en état d'être tranſporté, ſe fit conduire chez Madame Clarine qui prit ſoin de lui, plaignit ſes malheurs, & fit tous ſes efforts pour lui rendre la ſanté.

Cependant le domeſtique était revenu à l'hôtel, tout y était en déſordre: Elina, diſait-on, n'avait plus que quelques momens à vivre; Sophie ſa fidelle femme-de-chambre, la ſeule compagne qu'on lui eût laiſſée, implorait la généroſité de Williams qui, vil inſtrument du crime, ſouriait & ſe plaiſait à raconter au Comte les tourmens affreux auxquels ſa fille était en proie. Ce féroce vieillard était inſenſible; l'idée de ſa mort prochaine l'alarmait plus que celle de ſa

fille : & ferme dans ſes projets, il ordonna à Williams, en cas qu'Elina accouchât dans ſa priſon, de lui apporter l'enfant ſur-le-champ.

Ne frémiſſez pas, Lolotte ! Dieu ne permit pas le crime ; il ſe ſervit du généreux domeſtique dont vous avez déja admiré les procédés : il l'employa pour ſauver l'innocence, & c'eſt à lui que je dois le bonheur de voir le jour & de vous embraſſer !

Ne ſeriez-vous pas curieux de le connaître, mes enfans, ce digne ſerviteur ? Ne brûlez-vous pas du deſir de lui témoigner votre admiration, de le ſerrer dans vos bras ?... Il eſt à vos côtés, vous le voyez, c'eſt Jerwik ! — Jerwik ! — Lui-même. O mon digne ami, je te dois la vie ! — Vous me l'avez bien rendue, mon cher maître ; je périſſais ſans vous dans la fatale grotte...

En cet endroit du récit de Mylord, Fanfan & Lolotte ſautèrent au cou de Jerwik qui verſait des larmes d'attendriſſement. Cette ſcene touchante émut tellement le fils d'Elina, qu'il lui fut impoſſible de continuer : il fallut remettre la partie au lendemain, quelque envie qu'euſſent les deux enfans de ſavoir la ſuite d'une avanture qui les avait ſingulierement intéreſſés.

## CHAPITRE III.

*Seconde Soirée.*

### L'Enfant nouveau-né. Le Caveau.

Williams, sur l'ordre de son maître, ne perdit pas de vue la prison d'Elina. Après avoir confié à Jerwik le soin barbare qui lui était confié, il défendit au suisse & à tous les domestiques de laisser passer aucun paquet, ni aucune malle. Jerwik, qui avait son dessein, après avoir averti Sophie de ce qu'elle avait à faire, la laissa retourner auprès de son infortunée maîtresse. Elina expirante ouvrit les yeux, reconnut Sophie, lui tendit la main, leva un peu la tête, & lui jeta un faible sourire où se peignait la douleur & la consolation qu'elle éprouvait de revoir sa chere compagne. Celle-ci profitant de ce moment heureux, la presse dans ses bras, & cherche à calmer un peu ses tourmens. O malheureuse Elina! voulez-vous vous faire mourir? — Les barbares! Que dis-je! Ah, mon pere! c'est moi qui t'assassine! — Il ne l'est point, il va mieux! — Il va

mieux ! il vivrait, dieux !... Un rayon de joie se répandit alors sur le visage d'Elina : elle leva les yeux au ciel ; puis, les fixant ensuite à terre, elle s'écria douloureusement : ô mon cher époux !... tu es-là ! — Détrompez-vous, femme infortunée, le Chevalier respire, Jerwik l'a vu. — Jerwik l'a vu ! — Oui, il est fort peu blessé, & n'est point en danger. — Graces au ciel, je serai la seule victime : ils vivront !

Ces réflexions la calmèrent un peu : la soirée se passa ; Sophie lui fit prendre un peu de nourriture ; mais vers le milieu de la nuit, il lui prit une crise si violente, que Sophie, craignant pour ses jours, voulut lui faire respirer un peu l'air.... Je naquis alors !.... La fidelle Sophie me prenant dans ses bras, me leve vers le ciel, me recommande à Dieu, me cache dans un monceau de hardes, & retourne à sa maîtresse qui était plongée dans un profond évanouissement.

Quand elle l'eut un peu soulagée, elle revint à moi, m'enveloppa dans un linge ; puis, me passant une jarretiere au milieu du corps, m'attacha à une de ses jambes le plus solidement qu'elle put. Chargée de ce noble fardeau, elle attendit le point du jour, donnant toujours à sa maîtresse les secours nécessai-

res, & tâchant, par ſes ſoins, de ne laiſſer aucuns veſtiges qui puſſent découvrir ma naiſſance.

Que le temps lui parut long! Le farouche ſurveillant, qui l'enfermait toutes les nuits avec ſa maîtreſſe, ne paraiſſait point encore ; elle ignorait s'il faiſait jour ou nuit ; & ce qui redoublait ſes inquiétudes, elle craignait que mes cris ne dévoilaſſent ſa ruſe, & ne me livraſſent entre les mains de mes bourreaux. Heureuſement pour moi, j'étais fort délicat ; j'avais dévancé le terme de ma naiſſance, & les faibles cris que je fis n'avaient pas aſſez de force pour me faire découvrir.

Elina était revenue à elle ; elle m'avait vu, embraſſé ; mais la crainte de me perdre lui faiſait faire des extravagances qui effrayaient la pauvre Sophie. Celle-ci l'avait un peu ramenée à la raiſon, lorſque la porte s'ouvrit ; c'était le barbare intendant : il entre, cherche partout, ſuivant ſa coutume, va enſuite à Elina qui, dormant profondément, lui impoſe du reſpect, & diſſipe les doutes qu'il aurait pu concevoir. D'ailleurs c'était ſon habitude tous les matins, & ma mere, enceinte de huit mois, ne paraiſſait pas devoir accoucher ſitôt. Quand il eut fait ſa recherche, Sophie aſſiſe dans

un fauteuil, où elle paraiſſait avoir paſſé la nuit, entourée de hardes & d'oreillers, lui dit avec un air de confidence, & pour flatter ſa cruauté : je crois, ſir Williams, qu'il faudrait envoyer chercher un chirurgien : je crains... — Je vous entends, interrompit celui-ci avec un ſourire amer, & je vais ſur-le-champ donner mes ordres. A peine Williams eſt-il parti, que Sophie, deſcendant à pas lents, rencontre Jerwik qui l'attendait en cas d'événemens. Tous deux, ſans être apperçus, paſſent ſous le périſtile, deſcendent quelques marches de la cave, & bientôt, livré à Jerwik, je ſuis porté par ce fidele domeſtique dans un petit caveau à lui appartenant. Là, il me délie, m'embraſſe cent fois, & dans le deſſein de m'apporter quelque nourriture, remonte chargé de bouteilles pour éviter les ſoupçons.

Sophie était dans la cour, entourée de tous les domeſtiques qui lui faiſaient mille queſtions. Elle y répondait du mieux qu'elle le pouvait, & tâchait de les occuper pour qu'ils ne fiſſent point attention à Jerwik, qui revint avec deux bouteilles pleines de lait dont il me fit boire quelques gouttes avec beaucoup de peine. Ce ſoin d'un petit enfant n'était pas peu embarraſſant pour un jeune

homme de l'âge de Jerwik : cependant il en vint à bout & me conserva, sans doute, par une protection spéciale du ciel, qui me destinait à d'autres malheurs, & à vous tirer, mes chers enfans, de cet asyle sauvage.

Williams revint dans la matinée, suivi d'un chirurgien qui fit trembler la pauvre Sophie. Le matin, dans son embarras, elle n'avait su quel prétexte prendre pour éloigner Williams ; mais bientôt la supercherie allait être découverte : elle, Jerwik & moi, nous étions perdus !... Le chirurgien monte cependant, accompagné des deux serviteurs & du cruel intendant. Ils approchent du lit d'Elina ; elle dort, dit Williams ! — Sans doute, elle dort, répond le chirurgien, & d'un profond sommeil !... O ciel ! s'écrie Sophie, elle est morte !...

En effet, ma mere infortunée, accablée de douleur, de maux, d'inquiétudes, venait de fermer les yeux ; ces beaux yeux qui peu auparavant fixés sur moi m'avaient arrosé des premieres & dernieres larmes maternelles ! Elina n'était plus ; Elina était la victime de l'amour & du malheur !

Sophie, les larmes aux yeux, tâchait de modérer sa douleur : elle craignait encore davantage pour moi. Cette pauvre

fille allait tout avouer, lorſque Williams, impatient d'apprendre cette nouvelle à ſon maître, y monta précipitamment, laiſſant ſeuls, dans la priſon d'Elina, le chirurgien, Sophie & Jerwik. Ces deux infortunés ſe jettent ſoudain à ſes genoux, lui racontent les malheurs de leur maîtreſſe, & finiſſent par implorer ſa protection. Cet homme, qui avait de l'honneur, verſa des larmes, leur promit ſon ſecours, & ſe chargea même de faire emporter l'enfant ſans qu'aucun pût s'en appercevoir.

Pendant ce temps, une autre ſcene ſe paſſait dans la maiſon. Williams était monté chez ſon maître, &, d'un air triomphant, lui avait annoncé un événement qu'il croyait lui devoir être fort agréable. Malheureux, s'écriait le vieillard! O ciel! que m'as-tu dit? ma fille!.. Quoi! ma pauvre fille eſt morte; elle eſt morte!... & c'eſt moi qui l'ai tuée? — Va, barbare, tu m'as trop bien ſervi!... Devais-tu en croire un pere irrité! Ah, monſtre! tu m'as privé de ma fille!

Williams, interdit, ne ſavoit que répondre; mais le vieillard continuait: Elina, où es-tu? Ma chere Elina! Ah! qu'on me porte, qu'on me mene à ſon lit, que je la voie, que je l'embraſſe

pour la derniere fois !... Tandis que le Comte se livrait à ses regrets, Williams était descendu, & marchant à grands pas dans la cour, il commença à détester sa conduite & à se repentir, mais hélas, trop tard pour la malheureuse Elina!

Vils agens des Grands! vils instrumens de leurs crimes! voilà la récompense qui vous attend! Que cet exemple vous effraie; qu'il vous apprenne qu'on ne se maintient auprès d'eux qu'en les arrêtant dans leurs fureurs, & qu'en secondant leurs bonnes intentions.

Le chirurgien, Sophie & Jerwik, toujours auprès du corps de ma mere, impatiens de ne point voir revenir l'intendant, allaient sortir, lorsqu'à la porte il se présente à eux un grand fantôme... C'était le Comte, c'était ce malheureux pere! il avait pris deux cannes & s'était traîné jusqu'aux lieux où l'objet de sa cruauté était étendu sans vie. A peine entré, il se jette sur les restes de sa fille, & poussant des cris lugubres, il s'accuse, veut se tuer, s'arrache les cheveux, & se livre enfin à tous les excès de la douleur & du repentir. Jerwik & Sophie étonnés de ce changement, veulent en vain modérer ses transports : ô ma fille, s'écrie ce pere infortuné! ma chere fille! tu ne me vois plus; tu ne

m'entends plus !.. Déteſtable Williams ! quelle horrible priſon. Dieux !.... Tu es morte en m'accablant, en me traitant de pere barbare : non, je ne le fus point : que dis-je ?... Ah ! c'eſt ma rigueur qui t'a fait périr, c'eſt mon ambition ! malheureux vieillard ! qu'as-tu fait ! qu'as-tu fait ? O mon Elina !.... Si du moins il me reſtait ce fruit de ton union ! ſi j'avois ton image pour me conſoler de ta perte !... Mais, monſtre féroce, je l'ai enveloppé dans ton malheur : il n'eſt plus ! tu n'es plus ! je vous ai perdus tous deux !...

Jerwik, emporté par un mouvement dont il n'eſt pas le maître, s'écrie ſoudain : il reſpire, Monſieur, il reſpire !... — Qui donc ? — Son fils, ſon pauvre fils ! — Que me dis-tu ? Je le verrai ! où eſt-il ? où eſt-il ?

Jerwik ne lui répond pas, deſcend précipitamment, remonte de même, & jette le petit enfant entre les bras du vieillard, en diſant ; le voilà, le voilà !... Il n'eſt pas mort, lui ! — Ah, pauvre petit ! pauvre innocent ! qu'il eſt gentil ! tu ſeras mon fils, tu me tiendras lieu d'Elina ; je t'adopte, tu ſeras mon ſoutien, mon ami ! Ah, Jerwik !... Qui l'a ſauvé ? — C'eſt lui, c'eſt elle, s'écrient enſemble & Sophie & Jer-

wik ! — Dignes ſerviteurs ! vous ſerez, ... oh, oui, vous ſerez bien récompenſés !

Le vieillard enveloppe l'enfant dans ſa robe de chambre ; puis retombant ſur ſa fille, il veut encore l'embraſſer ; mais bientôt Jerwik l'arrachant de ce lit de mort, le porte, pour ainſi dire, à ſon appartement. On fut ſur-le-champ me chercher une nourrice, dont j'avais grand beſoin ; puis le Comte fit monter Williams. Ce pere malheureux, après l'avoir accablé de reproches, chaſſa ce ſcélérat qui, croyant flatter la haine de ſon maître, avait donné la mort à la plus belle & à la plus infortunée des femmes !

Le lendemain, le Comte fit rendre à ſa fille les derniers devoirs, & je reſtai dans l'hôtel, élevé ſous les yeux de mon aïeul, & comblé de ſes careſſes.

Revenons maintenant à mon pere que nous avons laiſſé chez Madame Clarince à *Richemond*. On ne peut ſe faire une idée juſte des inquiétudes dont il était accablé : ſes émiſſaires ne lui rapportaient aucune nouvelle conſolante. Les nouveaux domeſtiques du Comte de Loreſter, intimidés par les menaces de Williams, n'oſaient révéler les troubles qui agitaient leurs maîtres. Le Che-

valier ne savait que penser de ce funeste silence, lorsque le quatrieme jour de son séjour à Richemond, il voit arriver Jerwik triste & abattu : ô Monsieur le Chevalier, rassemblez toutes les forces de votre ame pour entendre le récit des malheurs d'Elina ! — Ciel que lui est-il arrivé ? — Vous avez un fils, mon cher maître, il est né hier ; mais... — Achevez. — Ah, le puis-je ! — Achevez ; je m'attends à tout ! — Hélas !..... il a coûté la vie à sa mere !...

Le Chevalier retombe sur son lit : le froid de la mort glace son visage, qui bientôt se couvre de larmes. » Je l'ai perdue... ma pauvre Elina !... Conte-moi, conte-moi ce cruel événement ; je puis l'écouter, oui !... je puis l'écouter.

Jerwik lui fit alors le récit de tout ce qui s'était passé depuis huit jours, & finit par lui peindre la tendresse inconcevable du Comte pour son petit-fils. Le Chevalier se livra à sa douleur, il pleura, se désespéra ; mais bientôt, se flattant de l'espoir de revoir son fils, & de se jeter aux genoux du pere d'Elina, il reprit un peu de sénérité. Allons, dit-il, je puis marcher ; oh ! oui, je le puis : conduis-moi chez le Comte ; qu'il me voie, qu'il entende mes sanglots,

& qu'il m'appelle ſon fils! — Gardez-vous-en bien, Monſieur le Chevalier : ce vieillard opiniâtre vous accuſe de la mort de ſa fille ; il vous nomme ſon plus cruel ennemi, & ne veut jamais entendre parler de vous. — Quoi, mon fils! je ne te verrai jamais !... — Laiſſez au moins s'écouler quelques années ; le tems ſeul peut adoucir cette haine inviolable qu'il vous a jurée.

Mon pere convint que Jerwik avait raiſon. Il ſe livra de nouveau à la douleur, & ſe promit d'attendre, pour me voir, que le Comte devînt ſenſible à ſon repentir. Jerwik revint à l'hôtel de Loreſter ; il y trouva ſon maître dans l'état le plus déplorable : ſes bleſſures s'étaient r'ouvertes ; un tranſport furieux agitait ſon cerveau : il nommait ſa fille, il nommait mon pere, l'accablait d'injures, voulait lui percer le cœur ; puis me prenant entre ſes bras, me couvrait de larmes, de baiſers, & retombait dans ſon délire. Cependant avec l'aide des médecins, le calme revint peu-à-peu dans ſon ame : ſes plaies ſe fermèrent, il fut enfin déclaré hors de danger. Il me fit enſuite nommer ; mais toujours ferme dans ſes réſolutions, il ne voulut point que je portaſſe le nom de mon pere : je pris celui de Charles-Emmanuel de

Loreſter ; ce qui donna lieu par la ſuite à un procès fort long, que mon pere gagna.

Le Chevalier de Warlow tout-à-fait rétabli, voulut aller revoir Mylord Welly ſon pere qu'il avait laiſſé à Dublin. Le Vice-Roi de cette ville l'avait prié de demeurer quelque temps auprès de lui pour une négociation dont il voulait le charger. En conſéquence, le Chevalier prit congé de Madame Clarince, la remercia de ſes ſoins généreux, & lui recommanda de veiller autant qu'il lui ſerait poſſible ſur ſon cher fils, la priant de lui en donner ſouvent des nouvelles. Il partit, & pendant les quatre-vingt-cinq lieues qu'il y a de Londres à Dublin, l'idée de ſes malheurs ne le quitta point. Il était tellement changé, qu'il doutait ſi Mylord le reconnaîtrait. Il arriva enfin chez ſon pere, qu'il trouva expirant. Cet homme infatigable était parvenu à l'âge de quatre-vingt-ſeize ans, & n'avait d'autre incommodité qu'une goutte ſciatique, reliquat de ſes travaux. Cette goutte était remontée la nuit même dans la poitrine & l'étouffait au point qu'il avait perdu l'uſage de la parole : il tourna les yeux ſur ſon fils, fit un effort pour lui tendre la main, & mourut. Le Chevalier, déſ-

eſpéré, fit rendre les derniers devoirs à ce reſpectable vieillard, termina promptement ſes affaires, revint à Londres, vendit ſon hôtel, & ſe retira à Richemond chez Madame Clarince qui avait été l'amie de ſon épouſe, & chez qui il voulait terminer une vie qui lui devenait importune.

Il eſt temps, mes enfans, de vous faire connaître cette Madame Clarince : c'étoit une femme de trente à trente-deux ans, fort belle & fort aimable. Elle avait paſſé ſa jeuneſſe dans le grand monde, & l'amour lui ayant fait faire pluſieurs extravagances, elle s'était retirée à Richemond aux portes de Londres, où elle avait renoncé à toutes intrigues : cette femme peu délicate n'avait pas trouvé de difficulté à ſe prêter au mariage ſecret de ma mere avec le Chevalier : elle avait même regardé l'appui qu'elle leur prêtait comme un effet de ſa ſenſibilité & de ſon bon cœur. Il eſt certain que cette fatale complaiſance avait été pour les deux amans la ſource de tous les malheurs.

Madame Clarince avait le cœur ſenſible, mais très-haut & fort vindicatif. La jeuneſſe & les vertus du Chevalier firent ſur elle une telle impreſſion, que ſon eſtime ſe changea bientôt en un ſen-

timent plus tendre : le ſéjour qu'il faiſait chez elle augmenta la force d'une paſſion à laquelle il ne lui fut plus poſſible de réſiſter. Elle oſa un jour lui déclarer ſes ſentimens. Mon pere muet d'étonnement, crut d'abord qu'elle plaiſantait ; mais enfin, convaincu de la ſincérité de ſes diſcours, il ſe perſuada qu'il la ramènerait à la raiſon par des réflexions ſenſées & ſolides : en conſéquence, il lui parla de ma mere, lui rappela ſes vertus, lui jura qu'il ſerait fidelle à ſa mémoire juſqu'à ſon dernier ſoupir, lui proteſta que jamais il ne penſerait au mariage ; l'aſſûrant que ſans la réſolution inébranlable qu'il avait priſe, il ſe trouverait trop heureux de lui offrir un cœur qui lui était déja acquis par la reconnoiſſance ; mais qu'il avait un fils, que ce fils lui retracerait ſans ceſſe l'image de ſa mere infortunée, qu'enfin il devait ſe conſerver libre pour lui, pour ſon bonheur & pour ſon éducation.

Madame Clarince crut voir dans cette réponſe un amour naiſſant, mais combattu par la tendreſſe paternelle ; dès lors elle ſe flatta que ſi elle pouvait m'éloigner, mon pere conſentirait à lui donner la main. Cette femme impérieuſe & abſolue ne ſongea plus, dès ce moment, qu'à écarter tous les obſtacles qu'elle

crut devoir traverſer ſa paſſion ; &, voulant éviter à ſon amant juſqu'au moindre ſoupçon de ſes deſſeins, elle feignit de ſe rendre aux raiſons du Chevalier, approuva ſa conſtance, & lui promit de renfermer ſes ſentimens dans les bornes de l'amitié. Mon pere eut la faibleſſe d'ajouter foi à ſes promeſſes artificieuſes : il redoubla pour elle d'eſtime, & ne ſongea point à fixer ailleurs ſon domicile.

CEPENDANT j'étais parvenu à l'âge de huit ans, & mon aïeul qui craignait que des domeſtiques zélés ou gagnés ne me conduiſſent à mon pere, ne me laiſſait jamais ſortir ſans lui. Tous ſes gens avaient les plus expreſſes défenſes de me laiſſer ſortir, de m'emmener, & de me livrer à qui que ce ſoit, en ſorte que le Chevalier de Warlow, ou plutôt Mylord Welly (car à la mort de ſon pere, il avait hérité de tous ſes titres), n'avait jamais pu ſe procurer les moyens de me voir, & ne pouvait que recevoir de mes nouvelles par Jerwik. Ce fidele domeſtique avait épouſé Sophie, & le Comte qui les chériſſait également tous deux, les comblait de ſes bienfaits.

UN jour j'étais à jouer dans la grande cour de l'hôtel, lorſqu'en me retournant

j'apperçus, sous la porte cochere, un pauvre qui me faisait signe de lui donner la charité. Le suisse l'avait renvoyé cent fois, & cent fois il était revenu plus empressé & plus pitoyable. Je cours à lui & l'examine attentivement en ouvrant ma bourse dans le dessein de le secourir : il paraissait vieux, infirme & laid. Les haillons dont il était couvert, étaient à moitié pourris & déchirés. Quel âge as-tu, mon pere, lui dis-je ?..... Il veut répondre, mais pâlissant tout-à-coup, il tombe évanoui sur le carreau. Jerwik qui n'était pas éloigné, accourt, le relève, & le fait entrer dans la cuisine, où, assis auprès du feu, & revenu à lui, ce malheureux me regarde, me prend la main, verse des larmes, veut parler & sent la parole expirer sur sa bouche. Je ne sais quel intérêt je pris soudain à lui, mon cœur se serra, mes genoux se ployerent, & Jerwik lui-même, qui paraissait aussi ému que nous, eut beaucoup de peine à retenir ses sanglots : nous formions tous les trois un tableau touchant. Ce silence, qu'aucun de nous n'osait interrompre, aurait duré longtemps sans le Comte de Lorester qui, instruit de l'avanture du mendiant, & se livrant toujours à la défiance, entra soudain dans la cuisine & vint lui-même

interroger le pauvre : que viens-tu faire ici, lui dit-il d'un ton brusque? — Hélas, Monseigneur!... je ne sais où coucher; accordez-moi un peu de paille dans votre écurie, pour une nuit seulement. — Non, non, je ne retire point des gens comme cela; des paresseux, des vauriens, qui ne font que boire sur le pavé de Londres, & viennent quand ils n'ont plus de pain s'introduire dans les maisons, souvent pour y voler ou faire pis. — Ah, si vous me connaissiez!... — Je n'en ai point le desir. Tu dis que tu ne sais où coucher; tiens, voilà trois schelings; vas où tu peux, & sors sur-le-champ. La dureté du Comte me fit malgré moi verser quelques larmes; je regardai le pauvre, il me regarda, sortit sans mot dire, & se retourna encore à la porte pour me voir, malgré Jerwik qui paraissait lui parler vivement.

Quand il fut éloigné, le Comte m'adressa la parole, n'as-tu pas remarqué, mon ami, que cet homme a une mauvaise physionomie? — Monsieur, je n'ai point vu... — Je suis bien trompé, ou le drôle se fait plus vieux qu'il n'est. Londres est comme cela plein de ces gueux, bien portans, qui se font blessés, indigens, pour voler les aumônes du public... Oh! je... Mais qu'as tu, mon cher

fils? cet homme t'a affligé?... — Je ne vous le cele pas, mon pere, sa vue a fait sur moi une impression!... — Viens avec moi, viens, mon aimable enfant, je te loue de ta sensibilité. Ah, ton cœur est aussi généreux, que ton esprit est aimable.

Il m'emmena soudain faire un tour de parterre, & chercha à m'égayer par des petits contes, dont le vieillard avait la mémoire bien pourvue; mais ce fut en vain, l'idée du pauvre me poursuivit par-tout, & jusqu'à la mort de mon aïeul, je l'eus toujours devant les yeux.

Vous avez sans doute deviné, mes enfans, quel homme c'était que ce faux mendiant. Mon Pere, toujours tourmenté du desir de me voir, avait imaginé cette ruse, sans en rien dire à Jerwik, & s'était flatté, s'il eût pu coucher dans l'hôtel, de m'embrasser cent fois sans être reconnu; mais son espoir avait été trompé; le Comte l'avait chassé inhumainement, & Jerwik lui-même lui avoit fait, avec raison, des reproches de son imprudence: quels supplices pour ce pere infortuné.

Je grandissais cependant en sciences & en talens: le pere d'Elina m'aimait avec la plus grande tendresse, lorsqu'un jour il se laissa tomber dans son jardin

en voulant cueillir quelques fruits. Il était âgé & très-infirme depuis sa blessure : cette chûte le mit en huit jours aux portes du trépas. Jerwik crut ce moment favorable pour mon pere, il courut le prévenir, revint, me prit à part, me révéla, en gémissant, le secret de ma naissance & la mort touchante de ma mere. Qu'on juge de mon étonnement, jusques-là, j'avais regardé le Comte comme mon pere, & je me trouvais en avoir un autre que je ne connaissais point, dont je n'avais même jamais entendu parler ?... Tout jeune que j'étais (j'avais alors douze ans), les malheurs de ma famille firent sur moi une telle impression, que je résolus de me jeter au pied du lit de mon aïeul, & d'employer tout pour obtenir de lui la grace de mon pere.

Ici Mylord s'interrompit, & remit au lendemain à raconter à ses auditeurs le succès d'une tentative, dont Lolotte & Fanfan ne concevaient pas de grandes espérances.

## CHAPITRE IV.

*Troiſieme Soirée.*

### Le Moribond. Le Déjeuner.

Je montai donc ſur-le-champ dans l'appartement du Comte, & me jetant ſur ſon lit, je verſai un torrent des larmes: qu'avez-vous, mon fils, me dit-il d'une voix mourante ? — O mon papa !.... — Eh bien, vous me perdez, mon fils: je vais mourir !... Ce moment eſt affreux pour moi !... Juſqu'à préſent je vous ai caché votre naiſſance: apprenez-la, & prononcez le ſerment que je vais exiger de vous. — Quel ſerment ? — Ecoutez-moi. Vous eûtes une mere, j'eus une fille, hélas ! Elle faiſait toute ma conſolation: je me flattais de l'eſpoir d'être heureux par elle dans ma vieilleſſe !... Vaine eſpérance ! un ſéducteur m'enleva ſon cœur, ſa main: elle fut elle-même la victime de ſa faute; je fus percé de coups par ce vil corrupteur, votre mere perdit la vie en vous la donnant; je vous élevai, je pris ſoin de vous, après avoir chaſſé loin de moi l'homme indigne à

qui vous devez le jour, & qui cauſe tous les malheurs de votre famille..... — Eh bien, mon papa! — Eh bien, mon fils, je vous légue tous mes biens, tous mes titres, ſi vous me promettez de fuir le monſtre qui a déshonoré votre mere. — Ciel! quoi! mon pere!... — L'eſt-il, votre pere? mérite-t-il ce nom ſacré? Il vous donna l'être; mais il vous couvrit d'opprobre, il vous expoſa à l'infamie, aux malheurs, à la mort même, & n'ai-je pas ſur vous des droits plus ſacrés?..... Je vous ai gardé chez moi, quand je pouvais vous rejeter de mon ſein, j'ai pris ſoin de votre éducation, je vous ai donné mon nom; vous êtes mon fils, & non le ſien; en un mot, Loreſter... mes biens & mon amitié ſont à ce prix: choiſiſſez.

Ce choix était délicat pour un enfant de douze ans. Cependant je ne balançai point, & lui fis cette réponſe: Mon papa, il eſt vrai, je vous dois tout, mais mon pere ne fut jamais coupable; il ne me couvrit point d'infamie, puiſque ma mere était ſon épouſe; il vous aimait, vous reſpectait..... Ah! que votre amitié m'eſt chere; je mourrais, s'il fallait que je la perdiſſe; mais vos biens ne ſont pas aſſez précieux à mes yeux, pour que je les achette au prix de la ten-

tendreſſe filiale. Ils me feraient horreur, s'ils me forçaient de renier celui de qui je tiens la vie : je ne le connais point, mais ſes malheurs m'ont percé l'ame. Ah, papa ! pardonnez lui, pardonnez à l'époux de votre fille ! Il ne vous a jamais haï ; au contraire, il a reſpecté votre colere, il s'eſt privé de la douceur de vous voir, de m'embraſſer !... Voyez mes larmes, ô mon bon papa ! Ah ! conſultez votre cœur. Si quelqu'un vous eût ravi votre fille, vous eût enlevé cet objet précieux pour l'élever loin de vous, cette privation n'eût-elle pas été pour vous le comble du malheur ?..... Eh ! mon pere n'a-t-il pas un cœur comme vous ?...

Le vieillard s'attendriſſait ; mais reprenant bientôt ſa premiere férocité : non, non, reprit-il, rien ne peut me fléchir : votre pere n'eſt point mon fils. Ce perfide, eſt-il jamais venu ſe jeter à mes pieds me demander ſa grace ? — Eh, comment l'eût-il pû faire ! vous l'avez toujours éloigné de vous ! Mais il y viendra, il y viendra, il vous attendrira ! — Lui ! que ja....

Il n'a pas le tems d'achever ; Mylord Welly eſt dans l'appartement aux pieds du lit du Comte : ſes larmes inondent ſes mains, ſes ſanglots peignent ſa dou-

leur & ſon repentir. Quel objet ! s'écrie le Comte ; retire-toi, monſtre ! viens-tu jouir de ton ouvrage ? — Ah ! par pitié, Monſieur, ne me repouſſez pas, ne me déſeſpérez pas ! Je ſuis un malheureux digne de toute votre colere !... Mais je ſens ma faute, je la pleure amerement !... Ah, ne m'accablez pas de votre haine ! . Le veillard interdit le fixe, me regarde, & découvre en nous deux une reſſemblance qui le frappe. J'étais blond comme ma mere, mais j'avais tous les traits de Mylord Welly. — Malheureux ! étais-tu digne de donner la vie à cet enfant ? Va, ſon cœur eſt bien différent du tien ! — Il eſt vrai ! Monſieur, c'eſt le vôtre, c'eſt votre cœur ; oui !... toute votre ame eſt paſſé dans la ſienne ;... ſerez-vous inflexible à ſes larmes ? Ah ! voyez, voyez cette innocente créature élever ſes mains vers vous, & vous crier douloureuſement : ô mon pere !... ne repouſſez pas l'époux de votre fille ! — Ce mot redouble ma colere, barbare ! tu me perças le ſein, tu cauſas la mort de ma pauvre fille !... — Hélas ! je l'aimais comme vous, je l'ai perdue comme vous, & je la regrette autant que vous !... — Toi, ſon ſéducteur !... tu la regrettes !... Va, ne crois pas que je te pardonne. — Oui, vous me pardonnerez, oui, vous

aurez pitié de mes remords ; ils ſont cuiſans ! Ah !... pardonner aux coupables, c'eſt s'égaler à la Divinité !

En diſant ces mots, il preſſe les mains du Comte qui les retire faiblement ; il oſe même les porter à ſa bouche. Je me jette ſur le mourant, je le couvre de larmes, de baiſers..... Il me regarde, & pleurant à ſon tour : oh ! que la vertu eſt puiſſante, s'écrie-t-il ! Enfant admirable, tu ne le connais point, & tu intercedes pour lui !... Il eſt donc une loi à laquelle on ne peut réſiſter ! c'eſt le cri de la nature ; ſerais-je plus barbare qu'elle ? Non, je la ſens, elle oppreſſe mon cœur !... Ah, malheureux ! viens, viens dans les bras de ton pere !... — Ciel ! ô ciel ! ô bonheur !

Nous ſommes tous les deux dans les bras du Comte ; il nous preſſe, nous embraſſe, & tombe ſoudain dans un profond évanouiſſement. Le médecin, préſent à cette ſcene, lui rend la raiſon ; mais il nous confie qu'il n'a pas deux heures à vivre. Allons dit le mourant en r'ouvrant la paupiere : mon heure eſt venue, je le ſens !... mais je ne mourrai point ſans avoir pardonné. Toi, Jerwik, mon fidele Jerwik, va me chercher un notaire.

Il ne faut pas demander ſi Jerwik

y eſt allé & s'il eſt revenu. Non, je ne ferai point grace à demi, pourſuit le vieillard : mon fils, entre dans tous tes droits, ſois mon héritier. Point de reconnaiſſance ; tu ne dois mon changement qu'à ton fils, oui, à ton fils ſeul. Si tu ſavais juſqu'où il a pouſſé la délicateſſe ! Quel enfant ! Ah, qu'il m'a fait rougir de mes odieuſes propoſitions !

Mylord, qui m'avait à peine entrevu juſqu'alors, ſe retourne vers moi : viens-ça, mon cher fils, viens dans mes bras : connais ton pere, voilà la premiere fois qu'il jouit du bonheur de t'embraſſer ! Je verſai un torrent de larmes : Mylord me preſſait ſur ſon cœur ; le pere & le fils étaient liés par ces douces étreintes dont les cœurs indifférens n'ont jamais pu ſe faire une idée. Le Comte, pénétré de cette ſcene touchante, n'en détourna ſa vue que pour dicter en faveur de ſon gendre, un teſtament, par lequel il reconnaiſſait ſon mariage, & le déclarait ſon légataire univerſel. Le ciel apparemment avait reculé ſa mort juſqu'à ce moment ; car mon pere voulant lui témoigner ſa reconnaiſſance, n'embraſſa plus qu'un corps froid & inanimé. Ainſi mourut le Comte de Lorefter, homme dur, violent

& emporté, mais généreux, mais ſenſible, & qui n'avait jamais connu d'autre tyran que l'ambition : paſſion cruelle, qui chez lui éclipſait ſouvent mille vertus dont ſon cœur était orné.

A peine a-t-il fermé les yeux, qu'un frere, averti de ſa maladie ( c'était cet oncle dont le Comte avait autrefois menacé la fille ) entre auſſi-tôt, & veut d'un air d'autorité, s'emparer des clefs du défunt. Mylord revint alors de ſa douleur, & fit voir à ce frere impérieux le teſtament que le notaire avait entre les mains. Surpris & indigné d'un acte auquel il ne s'attendait pas, il ſe retira furieux, & l'attaqua le lendemain en caſſation. Mylord ſe défendit vigoureuſement : je fus moi-même me jeter aux pieds des juges, & ces interpretes des loix, attendris au récit de nos malheurs, nous donnerent gain de cauſe. Le méchant parent, déſeſpéré d'avoir perdu ſon procès, plaida enſuite pour que je ne changeaſſe pas de nom, & cela par eſprit de chicane, & pour le ſeul plaiſir de nous intriguer : il perdit encore. Je fus déclaré petit-fils du Comte de Loreſter, & fils de Mylord Welly, autoriſé en tous points de ſuccéder aux titres & aux biens de mon pere.

Tous ces embarras retinrent Mylord

très-long-tems à Londres. Il vendit l'hôtel de ſon beau-pere. Elina y était morte; c'était aſſez pour le lui rendre odieux. Les avantures du Comte de Loreſter avaient fait tant de bruit, chacun en raiſonnait ſi diverſement, que mon pere ne voulut pas habiter la capitale. En conſéquence, nous allâmes demeurer chez Madame Clarince, à qui Mylord avait écrit ſon bonheur, & qui brûlait de me voir. Combien de fois ce tendre pere m'embraſſa! Combien de larmes il verſa ſur moi! O il ſe dédommagea bien des douze années qu'il avait paſſées ſans me voir! Je répondais avec la même effuſion à ſes careſſes: il me paraiſſait doux, aimable, vertueux, & je ne me trompais pas. J'eus tout lieu dans la ſuite de me louer de ſa bonté paternelle.

Arrivés chez Madame Clarince: le voilà, s'écrie Mylord, le voilà ce fils chéri de la malheureuſe Elina! C'eſt lui, nous le poſſédons! O cher enfant, tu ne me quitteras jamais! Madame Clarince m'embraſſe, s'extaſie ſur ma figure, ſur ma reſſemblance frappante avec ſon cher bon ami, ( c'eſt ainſi qu'elle appelait mon pere. ) « Mais, mais voyez donc qu'il eſt joli! qu'il eſt bien fait! c'eſt un petit amour! J'en

raffole ; j'en veux faire mon mari ! Veux-tu, mon chou, que je sois ta petite femme ? » Je ne savais que répondre, sa figure ne me plaisait point : elle avait un certain air de fausseté que je démêlai au premier coup-d'œil. « Mylord, il faut lui donner des maîtres, lui former un peu l'esprit ; cela ne fait rien, sans doute ; cela doit être d'une ignorance !..... Ce bon homme n'était gueres propre à lui donner des manieres, du jargon, enfin le bon ton de la société ! » Pardonnez-moi, Madame, répondis-je, mon bon papa m'a appris, entre autres choses, à me défier des hommes, & à ne jamais se fier aux apparences. — Qu'est-ce qu'il veut dire donc ?..... Eh bien, ne le disais-je pas ? Ecoutez, mon cœur, il faut être bien docile & bien sage, si vous voulez que l'on vous instruise. J'en prendrai soin, moi ; laissez-moi faire, mon cher bon ami, j'en ferai quelque chose, j'en ferai quelque chose.

Ce début ne me plut pas ; Madame Clarince s'en apperçut, & dès ce moment nous prîmes l'un pour l'autre une aversion insurmontable.

J'étais fort délicat, & sujet à de fréquens évanouissemens. Rien de moins étonnant ; ma mere avait tant souffert ! & m'ayant mis au monde à huit mois,

mon tempérament devait être néceſſairement très-faible. Un jour, c'était trois mois environ après mon arrivée, je tombai évanoui d'une maniere ſi effrayante que mon pere me crut perdu. Au bout d'une heure cependant j'ouvris les yeux & revins un peu à moi. Mylord déſeſpéré me tenait la main; Madame Clarince pouſſait des cris lamentables, & faiſait mille extravagances. Je les regardai quelque tems, & finis par les raſſurer, en leur diſant que ce n'était rien. Comme j'y étais fort ſujet, l'eſpoir revint à mon pere, & Madame Clarince, me demandant ſi je deſirais prendre quelque choſe, je la priai de vouloir bien me faire donner un bouillon. Elle deſcend ſoudain elle-même, & remonte quelques inſtans après avec une écuelle d'argent. Comme ce breuvage était fort chaud, je ſouffllais deſſus en regardant Madame Clarince qui ſe tenait debout devant moi; mais cette femme, pâliſſant par degrés, tombe à ſon tour à la renverſe: je poſe l'écuelle ſur une chéminée; & je cours avertir ſes femmes, pendant que mon pere cherchait à lui adminiſtrer des ſecours. C'était le matin; Madame Clarince, contre ſa coutume, était encore à jeûn. Mon pere, préſumant que c'était là la ſeule

cauſe de ſon indiſpoſition, ſe met en devoir de lui faire prendre le bouillon qu'elle avait apporté pour moi, & dont je pouvais me paſſer pour le moment. Elle ne pouvait parler, mais ſes geſtes éloignaient de ſes levres le fatal breuvage. Mylord, ſans prendre garde à ce refus, la forçant toujours de le prendre, elle retomba dans ſon évanouiſſement. Nous profitâmes de ce moment pour en faire couler quelques gouttes dans ſa bouche. A l'inſtant ſes yeux s'allument, ſes dents ſe ſerrent, & la voilà en proie aux convulſions les plus terribles. O ciel! s'écrie mon pere, quelle horreur! c'eſt du poiſon!... Il jete l'écuelle & veut envoyer chercher du ſecours; mais c'était en vain: l'infortunée expira dans les douleurs les plus aiguës.

Que l'on juge des réflexions cruelles qui nous agiterent alors! Il était clair que Madame Clarince avait voulu m'empoiſonner: la terreur qui ſaiſit un coupable, à l'inſtant où il conſomme ſon crime, avait ſans doute cauſé ſon évanouiſſement, & nous, ignorant ce criminel deſſein, nous l'avions tuée avec ſes propres armes. Mon pere craignait encore qu'on ne lui imputât cette mort tragique. Il lui avait donné de ſa propre main un bouillon qui cachait un poi-

ſon bien ſubtil, puiſque quelques gouttes avaient ſuffi pour la faire expirer dans des convulſions affreuſes. Tous les domeſtiques en étaient témoins; mais ſa crainte ne fut pas de longue durée. On ſavait que Madame Clarince avait été chercher elle-même le bouillon : on trouva même dans ſon ſecrétaire une poudre vénéneuſe en petits paquets. Tout cela prouvait l'innocence de mon pere ; d'ailleurs les parens ne firent aucune pourſuite : deux raiſons les y déterminerent : d'abord, ils n'aimaient point la défunte ; en ſecond lieu, ils héritaient. Ce motif ſeul, bien loin de les animer contre Mylord, eût plutôt engagé ces avides collatéraux à lui rendre des actions de graces.

Nous quittâmes ce triſte ſéjour, & revînmes à Londres, où nous achetâmes un ſuperbe hôtel dans *Pall-Mall*. Alors mon pere ne s'occupa plus que du ſoin de mon éducation ; il me donna tous les talens utiles & agréables : je profitai ſous mes maîtres, & bientôt, lancé dans le monde, je parvins à me faire aimer & eſtimer.

Je ne vous dirai point, mes enfans, que nous avions pris à notre ſervice Sophie & Jerwik. Nous avions trop d'obligations à ces fideles ſerviteurs, pour

ne pas nous les attacher. Sophie mourut à Londres d'une fievre maligne, & Jerwik nous promit alors de ne jamais nous quitter.

Je vivais doucement ſous l'aîle d'un pere reſpectable, livré, mais avec modération, aux plaiſirs de mon âge; rien n'égalait ma félicité; mais bientôt le ciel me retira mon unique appui. Je perdis Mylord Welly : les chagrins avaient altéré ſa ſanté; il mourut à la fleur de ſon âge. J'arroſai ſon tombeau de mes larmes, & le ſouvenir de ce tendre pere m'en fera verſer, hélas! juſqu'à mon dernier ſoupir.

Seul, livré à moi-même à vingt ans, quelle fut ma ſituation! Le monde me parut un abîme profond où l'inexpérience allait me plonger. La ſociété me devint odieuſe; la cour, la ville, tout me parut inſipide; en un mot, je devins myſanthrope.

Heureux ſi j'avois pu conſerver longtems cette myſanthropie! Mais l'amour m'attendait pour commencer le cours de mes infortunes; il avait cauſé tous les maux de mes triſtes parens, il devait être la ſource des miens!

Un jour je liſais les journaux dans un caffé, lorſqu'un jeune homme vint ſe placer à côté de moi: il était dans

le ſervice; ſa taille était haute, ſa figure aſſez intéreſſante, & l'on voyait régner ſur toute ſa perſonne un air de ſuffiſance qui choquait au premier abord. Nous cauſâmes ſur la nouvelle du jour: il était queſtion d'une jeune perſonne que des parens cruels forçaient à prendre le voile. Je blâmai cette tyrannie, & plaignis ſincerement cette malheureuſe victime, ajoutant qu'elle était ſans doute ſacrifiée à l'intérêt d'une ſœur ou d'un frere barbare, qui fondait ſur cette ſoumiſſion ſon élévation ou ſon intérêt. Vous n'approuvez donc pas, Monſieur, me dit l'inconnu, qu'une jeune perſonne ſe dévoue pour l'intérêt de ſa famille? — Il s'en faut, Monſieur, & je regarde cela comme un acte de cruauté. — Vous êtes un fat, ou au moins un imprudent: la fille dont vous plaignez le ſort eſt ma ſœur, & vous me donnerez ſatisfaction de vos inſultes!

Je ſentis ſur-le-champ mon inconſéquence; mais piqué de la hauteur de mon adverſaire, je ne balançai point, & nous fûmes nous battre dans un lieu fort écarté.

Je fus aſſez malheureux pour être vainqueur. Mon ennemi, percé d'un coup vers l'eſtomac, tomba noyé dans ſon ſang. Je ne ſavais quel parti pren-

dre, lorſque deux inconnus qui paſſerent par là me tirerent d'embarras, & ſe chargerent de faire tranſporter chez lui le bleſſé, guidés par une lettre trouvée ſur lui & qui indiquait ſon adreſſe.

Je me retirai chez moi, déſeſpéré : la crainte où j'étais que cette affaire n'eût des ſuites, me déterminant à m'éloigner de Londres pour quelque temps, je partis avec Jerwik pour Kinghorn près d'Edimbourg, où j'avais des connaiſſances. C'étaient des anciens amis de mon pere, qui connaiſſaient tous ſes malheurs & les miens. Ils me reçurent avec les plus vifs témoignages d'affection ; mais la mélancolie qui me conſumait, me rendant bientôt toute ſociété inſupportable, je ne ſortis plus de chez moi, & me livrai entierement à l'étude.

Un mois s'était déja écoulé depuis mon arrivée à Kinghorn, lorſqu'un jour que je me promenais dans un petit bois qui bornait mon jardin, je crus entendre des ſons plaintifs ; frappé d'étonnement, je m'approche du côté d'où part la voix, & j'apperçois un vieillard vénérable qui me tend les bras & me prie de lui ſauver la vie. — Qu'avez-vous, Monſieur ? — Ah, généreux étranger ! prenez pitié de mon âge, de mes che-

veux blancs : sauvez-moi, sauvez-moi! — Ciel! que vous est-il arrivé? — ....

Il allait répondre, lorsque quatre coquins fondant sur lui & sur moi, cherchent à nous percer de coups. Je n'avais pour toute arme qu'une canne de voyage, forte & solide; je sus m'en servir si adroitement, secondé par le vieillard qui prit une branche d'arbre, que deux de ces malheureux, blessés, prirent la fuite, & furent suivis de leurs camarades qui nous laissèrent le champ de bataille. Rarement des assassins sont braves; ceux-ci nous le prouverent. Je pris soudain l'inconnu par le bras, & l'ayant emmené chez moi, je lui demandai par quel hasard il s'était trouvé attaqué, & s'il connaissait ses ennemis. Non, me répondit-il, je ne les connais point; j'ignore la main qui a pu les armer : je les voyais fondre sur moi, lorsque vous avez paru, ô mon cher libérateur! sans vous je perdais la vie! sans vous je périssais!... Ah! que ne vous dois-je pas?....

Il me paraissait étonnant que ce vieillard ne soupçonnât pas de quel coup partait une trahison aussi manifeste. Le petit bois n'était point fréquenté par des voleurs; ce ne pouvait être que des scélérats armés contre lui pour lui arra-

cher la vie ! Cependant, après l'avoir un peu calmé, je lui proposai de le reconduire chez lui; il l'accepta : ô mon cher Mylord, me dit-il, vous verrez ma fille, vous verrez Jenny ! & vous lui rendrez son pere !... Il y a quinze jours, continua-t-il, que je suis à Kinghorn : j'ai quitté Londres pour me soustraire à certains bruits scandaleux que l'on faisait courir sur moi & sur ma famille. Quand ces bruits seront tout-à-fait dissipés, j'y retournerai, & j'espere que vous voudrez bien regarder ma maison comme la vôtre. » Je le remerciai de son offre obligeante, & lui témoignai ma surprise de ce qu'il s'était retiré dans une province aussi éloignée de la capitale : car on sait qu'il y a cent douze lieues de Londres à Kinghorn. Il me répondit que sa maison lui venait d'héritage, qu'elle était agréablement située, sur le fleuve, aux portes de la ville; en un mot, qu'il s'y plaisait infiniment. Nous y arrivâmes enfin ; j'en admirai l'extérieur noble & imposant. Située à un quart de lieue de la grande route, elle était absolument isolée & entourée d'arbres. Le *Forth*, fleuve qui arrose Kinghorn, venait baigner les derrieres de l'hôtel, & l'abritait de ce côté contre toute surprise.

Une jeune perſonne ſe préſenta à la porte : grands dieux ! que devins-je en voyant tant d'attraits !..... Je n'eſſaierai point de vous la dépeindre, mes enfans ; quelque parfait que fût mon tableau, il ſerait encore trop au-deſſous du modele. — Ah ! mon pere, vous avez bien tardé ! — Ma fille, ma Jenny ! j'ai cru jamais ne te revoir : quatre ſcélérats m'ont attaqué ; j'aurais péri, ma chere Miſs, ſi cet homme courageux n'eût pris ma défenſe, & n'eût expoſé ſa vie pour ſauver la mienne !

Jenny me fit une profonde révérence, me remercia avec toutes les graces imaginables, & ſauta au cou de ſon pere. Nous entrâmes dans la maiſon ; l'épouſe du bon vieillard vint à lui, écouta le récit de ſon avanture, & lui témoigna une tendreſſe qui me parut affectée : je démêlai ſur ſa phyſionomie un air de contrainte & de fauſſeté qui me fit horreur ; mille affreux ſoupçons s'éleverent au fond de mon cœur, &, ſans me rendre compte de la nature de mes ſentimens, je plaignis déja Jenny d'avoir une mere qui paroiſſait ſi peu digne d'elle.

Mylord Woltymar (c'était le pere de Jenny) ne me laiſſa point ſortir qu'il ne m'eût fait promettre de revenir le voir le plus tôt poſſible. J'avais trop inté-

rêt de répondre à ſon invitation; Jenny avait fait ſur mon cœur une trop vive impreſſion, pour que je ne lui promiſſe pas tout ce qu'il exigeait. Je revins donc chez moi, l'eſprit occupé, le cœur oppreſſé; & lorſque je cherchai les cauſes de cette agitation, je n'en trouvai point d'autres que l'amour que m'avait inſpiré pour la premiere fois la belle Miſs Woltymar. Loin de gémir d'une paſſion dont je devais appréhender les ſuites, je me plus à la nourrir, à la fortifier, & je ne retournai chez le vieillard que dans l'eſpoir de revoir ſa fille, & de lui faire connaître le changement que ſes charmes avaient opéré ſur tout mon être.

## CHAPITRE V.

*Quatrieme Soirée.*

### La Belle-Mere, la Lettre.

J'eus tout lieu d'admirer dans cette ſeconde viſite, & la beauté & l'eſprit de Jenny. Son pere m'accablait de careſſes, m'appelait ſon cher fils, ſon dieu tutelaire, & me prodiguait tous les noms

que la reconnaiſſance dicte toujours aux bons cœurs ; mais je crus m'appercevoir que je n'avais pas le bonheur de plaire à Mylady Woltymar. Cette femme haute, impérieuſe, ſouffrait avec peine mes fréquentes viſites, & me le témoignait aſſez clairement par ſes froideurs & ſes réponſes marquées au coin de la plus aigre impoliteſſe. De mon côté, je ne pouvais pas la ſouffrir : les ſcenes qu'elle faiſait, même devant moi, à ma chere Jenny, me la rendaient odieuſe ; je la regardais comme une marâtre, & plaignais ſincerement le ſort de ſon époux & de ſa fille.

Un jour que j'entrais chez Mylord Woltymar, il me prit par la main, & me conduiſant dans un coin de l'appartement : eh bien, me dit-il, comment trouvez-vous Jenny ? Là, parlez-moi ſans flatterie ? Vous êtes jeune, vous avez un cœur ſenſible !... Parlez ; j'attends votre réponſe pour vous faire part de mes projets. — Ah, Mylord, quel eſpoir oſé-je former !... Jenny !... c'eſt un ange, une divinité à mes yeux ! — Vous l'aimeriez ? — Dufſiez-vous me punir de ma témérité, je vous l'avouerai, Mylord ; oui, je l'aime, je l'adore ! — Dieu ſoit loué ! je puis m'acquitter envers vous ! — Qu'entends-je ? — Elle eſt à

vous, mon ami, elle eſt à vous! — Ah, mon pere!... Mais, quelle cruelle appréhenſion trouble ces momens!..... Jenny!... ſon cœur peut-être.... — Ne craignez rien; elle vous aime, elle vous aime, vous dis-je! je connais ſes ſentimens.

Quelle fut mon ivreſſe à cette douce aſſurance! J'embraſſai mille fois Mylord Woltymar; je le conjurai de preſſer cette union, & fis à ſes yeux mille extravagances qui l'amuſerent beaucoup & lui prouverent la violence de ma paſſion. Je ne puis, ajouta-t-il, terminer cette affaire auſſi promptement que je le deſirerais. Il peut ſe rencontrer des obſtacles de la part de mon épouſe; elle n'eſt point ſa mere, mais elle l'a élevée; elle a ſur elle des droits que je ne puis braver impunément.

Sa réflexion me fit trembler : je craignis tout de cette mégere, & mon bonheur s'évanouit à mes yeux comme un ſonge.

Mylady Woltymar, pourſuivit-il, n'aime point Jenny. Elle a voulu la forcer à prendre le voile; j'ai même eu la faibleſſe de me prêter à cette cruauté; mais enfin la répugnance que ma fille a témoignée pour cet état, m'a ouvert les yeux : je me ſuis montré le maître; j'ai

réprimé la haine de Mylady, & j'ai quitté Londres où le bruit des violences de mon épouſe avait donné lieu aux propos les plus outrageans pour moi. — Ciel !... vous avez ?... — Sans doute : nous ſommes venus demeurer ici avec Jenny que j'ai retirée du couvent. Elle a de puiſſans ennemis ! ſa belle-mere d'un côté, ſon frere de l'autre... — Son frere !... — Oui, un jeune étourdi qui fait mon ſupplice ! Ne s'eſt-il pas aviſé, quelques jours avant mon départ, de prendre diſpute dans un café avec un inconnu qui a penſé le tuer !... Nous avons été obligés de le laiſſer à Londres. Il a été bien malade pendant un mois ; mais enfin il eſt ici depuis hier : vous le verrez, il vous connaitra, & j'eſpere que votre ſageſſe pourra du moins adoucir un peu l'âpreté de ſon caractere....

Comme il achevait, ſon fils entra : que devins-je en reconnaiſſant l'inſolent étranger que j'avais bleſſé !... Je ſentis alors tout l'excès de mon infortune, & perdis pour jamais l'eſpoir de poſſéder Jenny ! Que vois-je, s'écria-t-il en frémiſſant de rage ?... Vous ici ?.... — Qu'avez-vous, Chevalier, lui demanda ſon père ? — Monſieur, un ſeul mot va juſtifier mon étonnement : l'homme que

vous voyez... — Eh bien? — C'eſt mon aſſaſſin!

Cette horrible épithete m'indigna : lâche, m'écriai-je, je rougirais de répondre à cette inſulte que je n'ai point méritée!... Va, elle me prouve la baſſeſſe de ton ame!

Mylord Woltymar s'était jeté entre nous deux : ſon fils avait tiré ſon épée, & me chaſſait avec les termes les plus injurieux. Le reſpect que je portais au père retint ma fureur : je ſortis & revins chez moi, abimé dans la douleur la plus amere.

Je ne vous répéterai point les triſtes réflexions que je fis alors. J'allais épouſer Jenny : ſon pere me la donnait, mais un frere, mais une mere mettaient pour jamais entre nous deux une barriere inſurmontable!... Je fus quelques jours ſans retourner chez Mylord; je me craignais, je ſavais combien j'aurais de peine à ſouffrir les hauteurs du Chevalier Kigſton! du Chevalier Kigſton!.... ce nom ſeul était la cauſe de tous mes malheurs. Lorſque bleſſé de ma main, une lettre trouvée ſur lui avait aidé deux généreux paſſans à découvrir ſa demeure, cette fatale lettre ne portait qu'à M. le Chevalier Kigſton, dans le carré Saint-James; elle ne m'apprenait point que mon

ennemi était le fils de Mylord Woltymar : hélas ! ſi je l'euſſe ſu, j'aurais cherché à combattre une paſſion dont les ſuites m'euſſent épouvanté !... Il n'était plus temps, j'adorais Jenny, elle répondait à ma tendreſſe, j'avais bleſſé ſon frere; ce frere barbare ne me pardonnait point; ſa mere inflexible ne m'avait témoigné que de l'averſion; j'étais peut-être devenu odieux à Mylord Woltymar !... Tout m'accablait; tout me déſeſperait !

J'ÉTAIS plongé dans ces réflexions, lorſqu'un matin je reçus ce billet foudroyant.

*FUYEZ, malheureux, fuyez ! Vous avez déshonoré ma fille; mon fils vous cherche pour vous immoler.... Moi-même.... Craignez ma vengeance !... Je pourrais oublier que je vous dois la vie, fuyez !... ce billet m'acquitte envers vous !*

*MYLORD WOLTYMAR.*

QUEL billet !..... qu'avais-je fait ? de quoi m'accuſait-on ?... Il était évident que mes ennemis m'avaient noirci dans l'eſprit du pere de Jenny. Je balançai quelque temps ſur le parti que j'avais à prendre : devais-je me préſenter aux yeux de ce vieillard irrité, lui demander une explication ? il ne me l'eût point accordée. D'ailleurs je pouvais rencontrer

le Chevalier, m'expoſer à perdre la vie; ce qui eût été pour moi le moindre des maux! Mais, ô ciel! s'il eût ſuccombé à mes coups, ſi j'euſſe ravi un fils à ſon pere, un frere à mon amante, quels euſſent été mes remords! quel eût été mon eſpoir?

D'UN autre côté, fuir, c'était m'avouer coupable, c'était commettre une lâcheté qui pouvait me déshonorer. Quel parti prendre!.. Je m'arrêtai à celui d'envoyer Jerwik à l'hôtel: il était fort peu connu de Mylord Wolty'mar & point du tout du Chevalier: il pouvait prendre adroitement des informations, & m'indiquer la maniere dont je devais me conduire.

JERWIK eſt à peine ſous les murs de l'hôtel, que Jenny paraît à une fenêtre, lui jette une lettre & ſe retire précipitamment. Le digne ſerviteur me l'apporte; je l'ouvre en tremblant, & j'y trouve ces mots qui ne ſe ſont jamais effacés de ma mémoire.

*TOUT eſt rompu, cher Mylord, & c'eſt moi qui vous perds!..... C'eſt moi qui.... mais le temps preſſe, vous n'avez qu'un inſtant pour vous ſauver. Ah!..... n'expoſez pas des jours qui me ſont chers: craignez d'attenter ſur ceux de mes parens; fuyez ſi vous m'aimez!..... Vous me ferez tenir vos lettres à l'adreſſe de Miſtriſs Cleburn, ma bonne nourrice, à l'hô-*

*tel Woltymar dans le carré Saint-James à Londres! Fuyez encore une fois, ſi vous voulez conſerver les jours de votre malheureuſe*

*JENNY.*

CETTE lettre fut l'arrêt de mon ſort; je laiſſai à Kinghorn mon fidele Jerwik pour arranger mes affaires. Réſolu de mettre entre mes ennemis & moi l'immenſité des mers, je m'embarquai pour *Saint-Nicolas*, iſle de l'Ocean atlantique où s'était retiré un vieil oncle de mon pere qui m'avait toujours marqué beaucoup de tendreſſe. Sans cette circonſtance, il eſt vrai, je n'aurais jamais entrepris ce voyage de long cours, dans le ſeul deſſein d'aller voir un oncle que je pouvais, vu ſon âge, ne plus trouver à mon arrivée; mais enfin je ne ſavais où aller; il fallait que je vovageaſſe, & je me diſais : ſi je fais naufrage, ſi je péris dans la traverſée, eh bien, je ſerai délivré d'une vie qui me ſera dorénavant importune, puiſque j'ai perdu tout eſpoir de jamais poſſéder Jenny.

JUGEZ de ma ſituation, mes enfans! accuſé de crimes que je n'avais pas commis, trouvant dans le frere de mon amante l'ennemi le plus dangereux, puiſqu'il était ſcélérat, & le plus redoutable, puiſqu'il touchait de ſi pres à tout ce

que

que j'adorais ; forcé de suivre les ordres de Jenny que je respectais, sans connaître les motifs qui les avaient pu dicter : était-il un homme plus infortuné que moi ?

Mais je dois vous éclaircir des événemens qui ont dû vous étonner ; je dois vous faire des détails que je n'ai lus que bien long-temps après, & pour cela il est nécessaire de reprendre d'un peu plus haut l'histoire de Miss Jenny.

Mylord Woltymar avait épousé en premieres noces Miss *Jenny Rocherfield*, qui perdit la vie en la donnant à une fille belle comme le jour. Mylord ne sachant comment s'y prendre pour élever une jeune personne dont l'éducation lui paraissait difficile, prit le parti de lui donner une seconde mere, une institutrice, une amie. En conséquence, il jeta les yeux sur Miss Clara Kigston, dont le caractere lui parut propre à l'exécution de son projet ; mais combien il s'était trompé ! Miss Kigston, devenue Mylady Woltymar, donna un libre cours à sa légereté & à son ambition. La fille de Mylord lui parut un obstacle à l'avancement d'un fils à qui elle venait de donner le jour, & sa haine pour l'infortunée Jenny prit de nouveaux accroissemens à mesure que celle-ci avança en

âge. Le Chevalier Kigſton n'avait point hérité de l'averſion de ſa mere ; mais plus coupable & plus dépravé, il avait conçu pour ſa ſœur une paſſion inceſtueuſe qu'il était capable de porter à tous les excès.

N'AVEZ-VOUS pas horreur, Fanfan, de ce criminel ſentiment ? Un frere concevoir de l'amour pour ſa ſœur !.. C'eſt un crime atroce qui révolte les hommes & qui allume la colere du ciel ; mais paſſons rapidement ſur ce tiſſu d'atrocités.

LE Chevalier, ſentant bien qu'il lui était impoſſible d'épouſer Jenny, & trop jaloux pour la voir tranquillement la femme d'un autre, s'accorda avec ſa mere pour forcer Mylord à la mettre au couvent, & lui faire prononcer des vœux, pour leſquels l'infortunée ſentait une répugnance inſurmontable. Quand ils virent que le pere ne voulait point ſacrifier ſa fille, ils tournerent leurs plans d'un autre côté, & réſolurent ſa perte à quelque prix que ce fût. Mylady, femme violente, extrême, déteſtant ſon mari de ce qu'elle appelait ſon trop de faibleſſe, ſe livra dès-lors à tous les déportemens. Elle eut des galans qui la tromperent, & finit par s'attacher à un Chevalier de *Leſling*, écroc fieffé, ſcé-

lérat avéré, qui ſe perſuada que ſi Mylord n'exiſtait plus, il pourrait épouſer ſa veuve, & monter ainſi ſa fortune au plus haut degré. Ce malheureux arma donc quatre coquins, & leur promit une ſomme conſidérable, s'ils pouvaient aſſaſſiner Mylord Woltymar.

C'ÉTAIT de ce guet-à-pens que j'avais retiré cet homme reſpectable; c'était dans cette occaſion que j'avais eu le bonheur de lui ſauver la vie. Je dois dire en l'honneur de Mylady, qu'elle ignorait les complots de ſon vil amant; mais il n'en eſt pas moins vrai que par ſa conduite déréglée elle participait à la mort de ſon époux, & devenait parricide ſans le ſavoir.

VOYEZ, mes enfans, à quoi s'expoſe une femme qui s'eſt écartée de ſes devoirs: elle expoſe les jours de ſon mari, ſon honneur, ſans même s'en douter; elle devient criminelle ſans commettre le crime. Hélas! qu'un homme eſt à plaindre quand il n'a pas aſſez de fermeté pour arrêter les déſordres, & ſe rendre le maître dans ſa maiſon!

LE Chevalier ne ſavait rien de l'inconduite de ſa mere; il adorait toujours Jenny, & ſe flattait de l'eſpoir d'éloigner tous les hommes qui auraient pu demander ſa main. Jugez avec quelle indi-

gnation il avait appris qu'elle m'était destinée, à moi qu'il haïssait mortellement, à moi qui l'avais blessé, & à qui il ne pardonnait pas d'avoir été plus courageux ou plus adroit que lui! Il chercha dès-lors à me noircir dans l'esprit de son pere : il ternit ma gloire, il ternit ma réputation, ma naissance, mes aïeux, & me peignit sous les traits du plus faux & du plus dangereux des hommes, à Mylord Woltymar qui eut la faiblesse d'ajouter quelque foi à ses perfides rapports. Cependant celui-ci soupçonnait l'inconduite de son épouse : il l'avait épiée, avait surpris souvent des regards furtifs entre elle & le Chevalier, & cherchait à se convaincre, lorsqu'un jour il fut témoin d'un incident qui retomba sur la trop vertueuse Jenny. Ecoutez ce trait-là ; c'est le triomphe de son cœur, & celui de la cruauté de ses ennemis.

Mylady, qui redoutait la vigilance de son époux, voulut se servir de sa fille pour couvrir ses complots. Elle lui témoigna plus de tendresse que de coutume ; & sous prétexte que le bruit de la rue devait incommoder la nuit *sa chere Jenny*, elle changea avec elle de chambre à coucher, en affectant de lui donner des témoignages de l'amitié la plus

vive & la plus sincere. Jenny croyant avoir recouvré les bonnes graces de sa belle-mere, se fit une loi d'obéir à ses moindres desirs : elle lui abandonna sa chambre avec pleine confiance, sans se douter des malheurs que cette complaisance lui préparait. Cet échange fut fait à l'insu de Mylord; sa coupable épouse profitant de la liberté qu'elle avait de faire monter la nuit son amant par la fenêtre qui donnait sur la rue, n'exposait que Jenny, en cas que le Chevalier de Lesting fût apperçu d'un passant ou de quelque voisin.

Un jour (il était trois heures après midi) elle entre chez Jenny, lui prend la main, s'assied & lui tient ce hardi & singulier discours : » Ma fille, mon enfant, je t'aime : tu m'as donné ta » confiance, je veux y répondre en t'ouvrant mon cœur. Tu sais que lorsqu'on se marie, on ne consulte pas » toujours son inclination; j'épousai ton » pere, mais je ne l'aimais point. Notre humeur, nos caracteres ne sympathisaient pas ensemble : il était bien » plus âgé que moi, & je me déterminai, pour me distraire de sa société » qui me donnait des vapeurs, à chercher ailleurs de la consolation. Un » jeune Chevalier, charmant, que je

» connaissais bien avant mon mariage, » me faisait la cour; il me plut, & après » avoir combattu long-temps avec mon » devoir, je ne pus m'empêcher de lui » rendre les armes. Notre intelligence » a duré jusqu'à ce moment; mais il » est obligé de quitter l'Angleterre pour » un héritage qui l'attend à la Domi- » nique; il m'écrit cette lettre touchante; » daigne la lire, & rends-moi le service » de lui faire réponse en mon nom. » — Moi, Madame! — Toi, ma chere fille: tu ne me le refuseras point. Cela peut-il te compromettre? si quelqu'un surprend cette lettre & qu'elle soit de mon écriture, mon mari la reconnaîtra & je serai perdue; au-lieu que de la tienne, cela est moins conséquent. J'intercéderai en ta faveur; & si, malgré mes prieres, il voulait encore sévir contre toi, alors je me jetterais à ses genoux, je lui avouerais tout; seule je m'exposerais à sa fureur, & je te sauverais, par ce moyen, de ses emportemens.

La modeste Jenny, saisie d'horreur à cette infame proposition, refuse absolument de se prêter à ce manege qui alarme sa pudeur & offense sa vertu. La rusée Mylady se jette à ses pieds, les arrose de larmes, gémit, soupire, implore, & voyant qu'elle ne peut rien

obtenir, se leve, tire un pistolet, & lui présentant la lettre : prends, lui dit-elle, fille rebelle, ou tu es morte ! — Ciel ! ma mere ! — Je n'écoute rien : réponds à cette lettre, ou dans ma fureur je t'arrache la vie !

JENNY, tremblante, éperdue, prend la lettre, ne sait à quoi se résoudre, voit le glaive suspendu sur sa tête, & se résout à mourir plutôt que de commettre une action si contraire à l'honneur.

PENDANT son indécision, Mylady a déja préparé sur une table, papier, plumes, encre, en un mot tout ce qu'il faut pour écrire. Jenny pleure, Jenny se précipite à ses genoux ; l'inflexible marâtre la releve, la jette dans un fauteuil, persiste dans sa cruelle proposition, & lui présente toujours le crime ou la mort. Quelle alternative !

CEPENDANT Mylord vient d'apprendre qu'un homme s'introduit toutes les nuits dans l'appartement de sa fille : il monte chez elle, pousse la porte, & l'apperçoit une lettre à la main, & les yeux baignés de pleurs. La scene change ; Mylady consomme son affreux projet : voyez, dit-elle, Mylord, voyez votre fille ! Je la surprends faisant réponse à

une lettre qui prouve ſa honte & votre déshonneur !.....

La perfide connaiſſait trop bien le cœur de la trop vertueuſe Jenny, pour craindre qu'elle démentît cette odieuſe accuſation !

Mylord, furieux, arrache la lettre des mains de ſa fille, & y lit ces mots :

» Je ſuis obligé de partir, ma chere » amie. Une affaire indiſpenſable m'ap- » pelle à la Dominique. Je ne l'ai ſu » que ce matin ; c'eſt pourquoi je n'ai » pu vous en prévenir cette nuit : nuit » délicieuſe !... Sera-ce la derniere, ma » chere bonne amie ? Vous ſavez les obſ- » tacles qui m'empêchent d'être à vous : » ſoyez à moi ; quittez des lieux où » vous ne pouvez voir ce que vous » aimez. Je ſerai ce ſoir à minuit dans » la petite rue où donne votre croiſée ; » une échelle vous facilitera les moyens » de vous jeter dans mes bras. Emportez » le plus d'or que vous pourrez, & loin » des barbares qui vous entourent, nous » irons couler des jours filés par l'amour » & les plaiſirs. »

P. S. Répondez-moi, ſi vous avez » quelques ſcrupules ; mais je ne le crois » pas ; vous m'aimez, je vous aime : » vous ne balancerez pas à ſuivre la » deſtinée d'un homme qui veut tou-

» jours être votre eſclave : à ce » ſoir. »

Que devient Mylord Woltymar! Le ton familier qui règne dans cette lettre ne le laiſſe pas douter un moment du déshonneur de ſa fille : eh bien, lui dit la barbare Mylady, reconnaiſſez-vous là le ſtyle de votre très-cher Mylord Welly ? — Ciel ! ô mon pere, s'écrie la touchante Jenny en ſe précipitant à ſes pieds ; ô mon pere ! écoutez-moi. — Que dis-tu, fille dénaturée ? — O mon pere ! Mylord Welly eſt innocent. — Il eſt innocent ! lui, ce traître ! — O mon Dieu !... que ne puis-je parler ! — Venez, mon cher époux, interrompt ſoudain Mylady, venez, ne vous emportez point. Je veux, malgré vous, vous arracher des bras d'une fille qui vous a déshonoré : nous conſulterons enſemble ſur les moyens de la punir de ſes déſordres.

A ces mots, elle entraîne Mylord, qui ſans écouter Jenny l'accable de malédictions, ſort, rencontre ſon fils, lui conte ſes chagrins, entre dans ſon cabinet, & m'écrit le billet foudroyant que je vous ai récité.

Jenny ſeule, abandonnée à elle-même, ne peut concevoir tant d'horreur, &, malgré toute la barbarie de ſa belle-

mere, ſon ame généreuſe ne peut ſe réſoudre à divulguer ſa perfidie, à l'expoſer au reſſentiment d'un époux furieux. Elle ſe charge ainſi du crime, & met toute ſa confiance en la juſtice divine qui ne laiſſe jamais périr l'innocent, ni triompher le coupable. Elle écrit à la hâte, ſe met à la fenêtre, reconnaît Jerwik, lui jette la lettre, &, plus tranquille, attend patiemment l'arrêt que l'on va rendre contre elle.

Cependant le Chevalier Kigſton entre bouillant de rage; la jalouſie, la fureur le tranſportent; il accable ſa ſœur d'injures, & la quitte en lui jurant qu'il va percer le cœur au perfide qui l'a ſéduite; mais il eſt arrêté par ſon pere qui le déſarme, lui donne les plus ſages avis, & lui défend de ſortir ſous peine d'encourir ſon indignation.

Que la conduite de ce digne vieillard eſt belle! ne l'admirez-vous pas, mes enfans? Il eſt perſuadé que j'ai abuſé de ſa confiance, que j'ai ſéduit ſa fille; mais il ſe reſſouvient qu'il me doit la vie; il calme un jeune homme inſenſé, il m'avertit de me ſouſtraire à ſa vengeance, & ne tourne toute ſa colere que ſur ſa fille, ſa fille dont il attendait ſa conſolation, ſa fille dont il ſe glorifiait, & dont le cœur lui paraiſſait ſi pur & ſi vertueux!

D'un autre côté, conſidérez celle de Mylady! voyez avec quel art elle a mené à exécution la plus affreuſe de toutes les trames : elle reçoit de ſon Chevalier de Leſting une lettre ſans nom. Dès ce moment elle forme le projet de la mettre de force entre les mains de Jenny, de la contraindre à y faire réponſe. Un piſtolet lui parait un ſûr moyen pour effrayer la trêmblante victime, & pour la faire tomber dans le piège odieux qu'elle lui tend! Au même inſtant une femme-de-chambre, qui a le mot, monte chez Mylord, lui fait confidence de l'eſcalade nocturne d'un homme *qu'elle n'a pu diſtinguer* : ce pere alarmé, qui ignore l'échange des lits, vole chez ſa fille & la trouve munie d'un papier qui ne lui laiſſe plus de doute ſur le rapport qu'on lui a fait. C'eſt ici le triomphe de la ſcélérateſſe! Mylady change de langage, accuſe celle qu'elle vient de ſupplier, & ſe prépare, en cas que l'innocente Jenny divulgue ſon ſecret, à montrer le nom de Mylord Welly qu'elle a elle-même ſigné dans un des plis de la lettre, en imitant, à s'y méprendre, le corps de l'écriture.

Je n'avais jamais écrit à Mylord Woltymar; il n'avait point d'objet de comparaiſon. Tout ſecondait les vues de

la mégere implacable qui cherchait à perdre la trop timide Jenny.

Mais tirons le rideau sur ces atrocités ; dans peu vous verrez le crime s'envelopper lui-même dans ses propres filets, & mettre dans tout son jour l'innocence triomphante.

## CHAPITRE VI.

*Cinquieme Soirée.*

### Naufrage. Les Negres de la côte d'Or.

Tandis qu'enfermée dans une maison de force, ou plutôt dans une étroite prison, Jenny expiait un crime qu'elle n'avait point commis, j'errais sur les mers, & j'espérais, dans les bras d'un oncle respectable, sinon me consoler, du moins adoucir les ennuis mortels dont j'étais accablé.

Mon voyage fut heureux : le pilote dirigea vers les isles du Cap-Vert, & j'abordai dans l'isle Saint-Nicolas, sans avoir éprouvé ni tempêtes ni bourasques.

J'avais laissé à Kinghorn mon fidele

Jerwik, afin qu'en mon abſence il pût gérer mes affaires, y mettre ordre, & en abandonner enſuite la conduite à mon Intendant qui reſtait à Londres, homme ſûr en qui je pouvais mettre toute ma confiance. Jerwik devait enſuite s'embarquer & venir m'attendre à *Sant-Yago*, capitale de la Jamaïque, où je voulais me rendre après que j'aurais embraſſé le Chevalier Welly mon oncle : j'avais un projet, mes enfans, qu'il eſt tems de vous communiquer.

Mylord Woltymar avait un frere aîné qui, après maintes avantures, s'était retiré à *Sant-Yago*, près d'un ami pour y finir ſes jours dans le ſein de l'amitié. Ce frere chériſſait ſingulierement ſa niece Jenny, il l'avait vue dans ſon enfance, & charmé des attraits & des vertus qui commençaient à briller en elle, il avait juré de ne jamais ſe marier, afin de lui léguer tous ſes biens.

J'étais déterminé, ſans connaître cet oncle reſpectable, à me jeter à ſes genoux, à lui peindre nos malheurs, & à implorer ſa protection. Rempli de ces eſpérances qui me tranquilliſaient un peu, je me préſentai à *Dom Riſpéro*, gouverneur de l'iſle Saint-Nicolas pour le Roi de Portugal, & lui demandai des nouvelles du Chevalier Welly, ſon

intime ami. Hélas ! me répondit-il, vos queſtions r'ouvrent mes bleſſures : je l'ai perdu ce digne Chevalier, il eſt mort entre mes bras, il y a près d'un an.

Cette nouvelle m'affligea ; je ne l'avais jamais vu, mais ſes avantures & ſes travaux m'avaient pénétré pour ce vieillard de la plus profonde vénération. Le Chevalier Welly, après s'être diſtingué dans le ſervice, avait été chargé par ſon Roi d'une négociation très-délicate à Lisbonne. Là, il avait fait la connaiſſance de *Dom Riſpéro*. Leur amitié, traverſée par mille accidens, s'était tellement accrue, que tous deux s'étaient juré de vivre & de mourir enſemble. Mon oncle était revenu à Londres rendre compte au miniſtere de ſon opération ; après en avoir reçu tous les honneurs & les éloges qu'il méritait, il était retourné à Lisbonne, fidele à la parole qu'il avait donnée à ſon ami. Celui-ci ayant obtenu le gouvernement de l'iſle Saint-Nicolas, avait engagé mon oncle à le ſuivre : ils y vivaient enſemble dans la plus parfaite intimité, lorſque le Chevalier, affaibli par l'âge & les travaux, avait terminé ſa carriere, en conjurant Dom Riſpéro de s'informer d'un neveu qu'il avait à Londres, & de lui remettre ſes biens en fidele dépoſitaire, s'il était aſſez heureux pour le recouvrer.

Celui-ci, par négligence, ou par quelque autre motif plus condamnable, n'avait fait encore aucunes perquisitions ; mais je paraffais ; je réclamais mes droits, & il devait tout me rendre : c'eſt auſſi ce qu'il fit avec la plus grande exactitude, & j'eus tout lieu de me louer de ſes procédés envers moi.

Je reſtai deux mois à Saint-Nicolas, pour me donner le plaiſir d'examiner le pays & les mœurs de ſes habitans.

Cette iſle de l'Océan atlantique, l'une des plus conſidérables des iſles du Cap-Vert, eſt ſituée entre *Sainte-Lucie* & *Saint-Jacques* : elle eſt de figure triangulaire & fort ſtérile. Trente lieues tout au plus forment ſon étendue ; le terrein eſt pierreux, ingrat & couvert de montagnes d'une hauteur médiocre. La ville capitale eſt bâtie dans un vallon fort agréable, & arroſé par deux rivieres aſſez larges qui ſe perdent dans l'Océan. Elle eſt habitée par des Portugais qui y font peu de commerce, & dont toute l'occupation eſt de boire, fumer & jouer. Il ſemble que le pâturage en ſoit plus nourricier pour les chevres que pour tous autres quadrupedes : car il y en a un nombre infini, & elles ſont ſi ſauvages, qu'il eſt difficile de les chaſſer dans les bois ou dans

les creux des montagnes où elles ſe retirent habituellement. L'iſle Saint-Nicolas, eſt à 354 degrés de latitude, & 17 de longitude de Londres.

Après avoir ſatisfait ma curioſité & remercié Dom Riſpéro, je m'embarquai pour Saint-Yago, emportant avec moi une ſucceſſion de plus de 50000 mille livres ſterling : ignorant ſi je retrouverais mon oncle exiſtant, je m'étais muni des papiers qui m'étaient néceſſaires pour me faire connaître & hériter de ſes biens. Je me flattais de pouvoir un jour enrichir celle dont j'attendais ma félicité : j'allais me jeter aux genoux de ſon oncle, j'attendais tout de ſa généroſité ; je voyais enfin luire pour moi dans l'éloignement un rayon du bonheur, lorſqu'un accident funeſte vint tout-à-coup renverſer & mes eſpérances & ma fortune.

Nous étions à peine ſortis des iſles du Cap-Vert, que les cieux ſe chargerent de nuées épaiſſes. Bientôt elles éclipſerent la lumiere du jour & fondirent ſur nous en torrens ; la mer mugiſſante porta le vaiſſeau juſqu'au firmament, des éclairs multipliés précéderent les éclats de la foudre qui ſemblait à tout moment devoir nous ſubmerger. Nous avions fermé toutes les écoutilles, & nous attendions avec effroi la mort qui

ne nous paraiſſait pas douteuſe : hélas !... qu'elle m'eût épargné de maux cette mort favorable qui... En vain vous m'empêchez de continuer, mes enfans, j'ai tout perdu ! vous ſeuls, vous ſeuls pouvez me faire ſupporter la vie !..... mais pourſuivons.

Nous fûmes ainſi balottés pendant deux jours : le troiſieme, les vents ſe retirerent, le Ciel s'éclaira ; & le calme le plus profond nous engagea à monter ſur le pont pour découvrir les lieux où la tempête nous avait jetés.

Nos mâts briſés, le navire qui faiſoit eau de tous les côtés, nos proviſions avariées, tout nous détermina à mouiller ſur une côte que nous avoiſinions & qui nous paraiſſait déſerte. Le Pilote nous dit que nous devions être dans l'Afrique, mais qu'il ne pouvait pas nous indiquer au reſte le pays où nous étions deſcendus. A peine avions nous mis pied à terre, que notre vaiſſeau s'abyma, & avec lui tous nos biens, toutes nos richeſſes, je n'avais cependant par tout perdu ; il me reſtait environ pour dix mille livres ſterling de billets dans mon porte-feuille.

Nous réſolûmes tous de ne point nous quitter & nous avançâmes dans les terres. Le haſard nous avait fait deſcendre

à *Cormantin*, petit royaume habité par les Negres de la côte d'Or. Ces peuples nous reçurent fort bien, nous donnerent des provisions & des pierres précieuses pour des effets de peu de valeur que nous leur cédâmes. La curiosité nous engagea à pousser plus loin, nous prîmes des guides, & traversant *Mina*, *Commendo*, *Antu*, nous arrivâmes enfin dans le pays d'*Akim*, qui était autrefois une grande monarchie. *Akim*, autrement nommé les *Acanes*, est divisé en *Acane le grand* & *Acane le petit*; *Achombere*, qui est la capitale de cette contrée, est située sous le canon d'un fort Hollandais, & bornée par un bois qui s'étend sur le penchant de la colline : ce qui, joint à l'étendue de la perspective, rend le fort Hollandais un des plus agréables établissemens de toute la Guinée.

Le commandant du fort nous fit l'accueil le plus honnête : il nous donna des vêtemens, des provisions, & nous engagea à attendre l'arrivée d'un vaisseau qu'il attandait, & qui devait faire voile sur-le-champ pour les isles Antilles où les Hollandais ont des établissemens.

Nous étions rendus de lassitude, depuis le tems que nous marchions; nous étions charmés de trouver l'occasion de nous reposer, notre petite caravane de-

ſirait ardemment retourner dans ſa patrie, & nous en trouvions les moyens.

Nous reſtâmes environ trois mois dans le fort d'Akim, au bout duquel terme arriva enfin le vaiſſeau tant deſiré : il venait de la Weſt-Friſe, apportait au commandant des ordres du Congrés, & devait en porter d'autres à tous les commandans des places Hollandaiſes. Nous nous embarquâmes donc, & cinglâmes ſoudain vers les grandes Antilles. Je relâchai avec quelques-uns des nôtres à *Cuba*, où je trouvai bientôt l'occaſion de me rendre à *Sant-Yago* où tendaient tous mes deſirs.

Avant d'entrer dans cette capitale de la Jamaïque, je ne puis m'empêcher de vous rapporter quelques coutumes bizarres que j'ai remarquées chez les peuples Africains où j'ai ſéjourné quelque tems.

Les Negres d'Angola, & particuliérement ceux de la côté d'Or, ſont très-bien faits, d'un noir luiſant, fort ſpirituels ; mais généralement trompeurs, artificieux, diſſimulés, pareſſeux, portés au larcin, à l'avarice, à la flatterie, à la gourmandiſe, à l'yvrognerie & à l'incontinence. Les femmes ſont libértines, intéreſſées & portées au vol. Les deux ſexes ont des yeux étincelans, les oreil-

les petites, les fourcils épais, le nez un peu applati & un peu courbé, la bouche assez grande, les dents blanches & fort bien rangées, les cheveux longs, frisés naturellement, tressés & redressés sur le sommet de la tête. Les hommes portent des bonnets ou calottes faites de peaux de chevre ou de chien, qu'ils trempent dans l'eau pour lui donner la forme de la tête, & la laissent ensuite sécher au soleil.

Ils se parent le cou, le corps & les jambes, de colliers ou cercles de verre, entremêlés d'or & d'une espece de corail qu'ils appellent *Aigris*. Outre une ceinture de cinq pouces de haut, ils portent un *Pagne* de quatre aunes d'étoffe qu'ils se passent autour des reins en forme d'écharpe, & dont les bouts leur pendent entre les jambes. L'habillement des femmes est trés-galant: quantité de colliers, de bijoux, de chaînes d'or leur parent les bras, le cou & les oreilles. Quelques-unes se font sur les joues, les épaules & l'estomac, des bas-reliefs représentant des fleurs rouges, blanches ou bleues. Cette opération se fait sur elles avec un fer chaud. Elles se couvrent encore de pieces d'étoffes mises en différens sens, fixées avec des ceintures de couleur tranchante,

d'où pendent des couteaux, des bourſes & des paquets de cleſs qu'elles ne portent que pour la montre. Les modes varient dans ces pays comme en Europe, en ſorte qu'il eſt impoſſible de détailler des vêtemens dont on ne peut donner que les maſſes.

Leurs villes, à-peu-près grandes comme une paroiſſe Anglaiſe, ſont compoſées d'une multitude de cabanes diſperſées en grouppe ſans aucun ordre, & forment entre elles des rues étroites, tortueuſes, qui aboutiſſent toutes à une grande place, ſituée ordinairement au centre de l'habitation, pour ſervir tout à-la-fois de marché & de lieu d'aſſemblée aux habitans. Le palais du Roi eſt près du marché & ſéparé des autres édifices. A côté, l'on voit un portique ouvert de tous les côtés, où le Roi paſſe la plus grande partie du jour avec ſes Seigneurs de ſa cour. A l'entrée du palais il y a toujours deux jarres que l'on remplit tous les jours d'eau fraîche, & deux eſclaves armés, qui ſont relevés de tems en tems comme nos ſentinelles d'Europe.

Quand une femme eſt en couche, la foule de Negres de tout ſexe ſe rend dans ſa cabane; à peine eſt-elle délivrée, qu'on lui fait prendre un breu-

BEST COPY AVAILABLE

vage composé de farine de maïs, d'eau, de vin de palmier, & d'eau de-vie avec du poivre de Guinée.

A un certain âge ils circoncisent leurs enfans avec de grandes cérémonies; mais cette opération n'a lieu, sur la côté d'Or, que dans le canton d'*Akra*.

On n'y voit gueres de courtisanes que dans les cantons d'*Eguiera*, d'*Abokra*, d'*Aukober*, d'*Ankura*, d'*Anta* & d'*Adona*, où ces femmes sont nommées *Abéléré*.

Les Negres ont une politesse assez singuliere. Vont-ils les uns chez les autres, ils commencent par se faire craquer les deux premiers doigts de la main droite; puis, baissant la tête, ils répetent le mot *Auni*, qui est leur formule de salutation. L'hôte dit doucement: *Vous nous aviez quittés & vous êtes revenu?* L'étranger répond: *Vous me revoyez.* Ce sont là les premiers complimens. Lorsqu'ils reçoivent la visite d'un Européen, les femmes se hâtent d'apporter de l'eau, de l'huile de palmier, & une sorte de parfum gras, dont ils lavent & frottent leur hôte par tout le corps.

Ces peuples ont une grande passion pour la danse. Elle est si générale, qu'au moindre son d'un instrument, ou même

BEST COPY AVAILABLE

d'une voix, ils quittent ſoudain les exercices les plus pénibles & ſe mettent à ſauter. Tous les ſoirs ils ſe rendent ſur la place publique, parés de leurs plus beaux habits, pour s'y réjouir une heure avant de ſe coucher. Les femmes, qui ſont toujours les plus ardentes, s'attachent des grelots aux pieds; les hommes ont à la main des petits éventails d'un bout de queue de cheval ou d'éléphant, aſſez ſemblables, pour la forme, aux gros pinceaux de nos peintres, mais dorés par les deux bouts. Les hommes & les femmes qui ſe diſpoſent à danſer, ſe partagent en couples l'un vis-à-vis de l'autre. Leur muſique, ou plutôt leur charivari compoſé de cornets, de tambours, de chaudrons, & de longues trompettes, eſt à peine commencée, que la danſe devient générale. Les figurans s'abandonnent à toutes ſortes de geſtes, & de contorſions ridicules; ils avancent les uns contre les autres, ils reculent, ils frappent la terre du pied, ils baiſſent la tête en s'approchant & prononçant quelques mots, ils font claquer leurs doigts, ils ſecouent leurs grelots, leur éventail. Leurs mouvemens ſont tantôt vifs, tantôt lents, tantôt accompagnés d'une voix baſſe, & tantôt d'un cri perçant. Enfin, c'eſt un déſor-

dre, qui n'eſt pas ſans méthode, puiſqu'il ſe renouvelle avec une exacte imitation, & que chacun paraît inſtruit des pas & des attitudes qui conviennent au caractere de chaque danſe.

A *Abrambo*, grand ville du Royaume de *Fétu*, les réjouiſſances durent quelquefois des huit jours conſécutifs, & ſont honorées de la préſence du Roi.

QUAND il meurt un Negre, on l'expoſe en plein air dans la place, les bras & les jambes étendus. Les parents l'entourent & lui demandent, entre autres choſes, pourquoi il s'eſt laiſſé mourir ? qu'elle raiſon l'a déterminé à quitter la vie ? enſuite ils le placent ſur une natte d'écorces d'arbres, l'enveloppent d'une étoffe de coton, mettent ſous ſa tête un bloc de bois, lui couvrent le viſage d'une peau de bouc, & jettent ſur le corps quelques poignées de cendre. La plus chere de ſes femmes reſte aſſiſe auprès de lui, tandis que les autres, battant un chaudron de cuivre & chantant des airs lugubres, font trois fois le tour du corps, trois fois le tour de ſa maiſon, & vont faire une quête dans toutes les familles qui ſont obligées de donner chacune au moins quatre *Bakos* ou pieces d'or que les quêteuſes vont porter au *Fétiſſeros* ou *Fétiſſos*, c'eſt-à-dire, au prêtre des *Fétiches*.

CE-

Celui-ci tue une chevre, en arroſe trois Fétiches qu'il attache en triangle aux coins de la chambre du défunt; enſuite il mêle dans le ſang d'un poulet, quantité de riz, de mais & de vin de palmier. Après quoi, prononçant quelques prieres, il prend dans ſa bouche un peu de vin de palmier qu'il crache ſur le plus ancien des Fétiches; puis il ſe fait donner de la graiſſe qu'il pétrit avec des feuilles, en forme de pâte, qu'il diſtribue par petits morceaux à chacun de l'aſſemblée. On place enſuite le corps ſur une planche, & l'on ſe met en marche. Tout le cortége danſe, gambade, & chante dans cette proceſſion, excepté les femmes qui ſuivent l'une après l'autre, appuyées chacune ſur un bâton, avec un brin de paille autour de la tête.

Arrivés au cimetiere, les porteurs dépoſent, dans une foſſe de quatre pieds de profondeur, le corps entouré de pieux fort ſerrés, & couvert d'une ſorte de toit pour le garantir de la pluie & de l'approche des bêtes féroces. Alors les femmes ſe gliſſent ſous le toit, renouvellent leurs lamentations, & font au mort leurs derniers adieux. On ne quitte point ce lieu ſans avoir apporté ſur la foſſe les vêtemens & les armes du défunt, en cas qu'il en ait beſoin dans l'au-

tre monde. Ses amis lui apportent des préſens, & s'il aimait le vin, on poſe près de lui un vaſe plein de vin de palmier pour étrancher ſa ſoif. Les femmes vont enſuite ſe laver, ſe purifier, & tout le monde retourne chez ſoi rire, danſer & ſe divertir.

Ces cérémonies varient ſuivant les cantons; mais par-tout le Fétiſſeros interroge le défunt, & la confiance que les Negres ont en leur prêtre eſt ſi grande, qu'ils ont toujours vu le mort remuer la langue, le nez, ou les yeux.

Leur Religion eſt ſinguliere. Ils croient en un ſeul Dieu, créateur de l'Univers, & redoutent le Diable, qui, ſelon eux, eſt la cauſe de tous les maux. Tous les ans ils ont une cérémonie plaiſante, qu'ils appellent *la chaſſe du Diable.* Pendant ſept jours, qui ſont leur carnaval, chacun eſt maître de parler librement, de faire toutes les extravagances poſſibles, ſans que perſonne ait le droit de s'en fâcher. Le huitieme jour au matin, ils commencent *la chaſſe du Diable* par un cri horrible; enſuite ils ſe mettent à courir tous enſemble en faiſant pluſieurs détours, & en revenant ſouvent ſur leurs pas. Ils jettent devant eux des pierres, du bois, des ordures, comme s'ils voyaient fuir le Diable, & qu'ils

jetaſſent après lui tout ce qui ſe trouve ſous leurs mains. Lorſqu'ils croient l'avoir pourſuivi aſſez loin hors de la ville, ils reviennent chez eux en ſautant de joie, & terminent ainſi cette fête ridicule. Ce n'eſt pas tout: pour ôter à l'eſprit immonde la fantaiſie de revenir, les femmes rentrées chez elles, nettoient avec ſoin leur vaiſſelle de bois & de terre, afin de l'effrayer par leur propreté.

La fête du mercredi, jour conſacré aux Fétiches, eſt ſcrupuleuſement obſervée par toute la Côte. Ces Fétiches ſont en grand nombre: chacun en a plus ou moins, ſuivant que le prêtre en veut benir, & qu'ils ont le moyen de leur en acheter. Ce ſont, pour la plupart, des morceaux de corne, de verre & de corail, des cornets pleins de boue, des barrils garnis d'entrailles d'animaux, ou des petits morceaux de graiſſe, ornés de deux ou trois plumes de perroquet.

Le Fétifferos les benit en les laiſſant repoſer ſur une pierre qu'il dit être auſſi ancienne que le monde. A la porte de chaque cabanne il y a un Fétiche, & dans l'intérieur une grande quantité, dont un ſur-tout a ſans ceſſe les yeux ſur leurs actions & leur conduite. Outre ces Fétiches particuliers, chaque

Royaume en a de grands qui le protegent, & que l'on invoque : c'eſt quelquefois une montagne, un arbre, une eſpece d'oiſeaux ou de poiſſons. Un Européen qui aurait tué l'oiſeau ou le poiſſon-fétiche, ſerait ſûr de perdre la vie.

Telle eſt, mes enfans, une partie des abſurdités qui dominent les Negres de la côte d'Or, & même ceux de la Nigritie, de la Caffrerie, de l'Abyſſinie & du Congo. La côte des Dents & celle de Malaguette ſont encore bien plus ſuperſtitieuſes. Un des nôtres qui avait paſſé la riviere de Volle, nous dit que nous n'avions pas d'idée des cérémonies burleſques qui ſont en uſage dans les royaumes de Juda, du Grand Ardre, de Bénin, & des Quaqua. Cela prouve la faibleſſe des hommes & le beſoin d'adoration qui eſt inné dans eux. Dans le pays d'Akim, où nous ſéjournâmes trois mois, nous eûmes tout le tems d'étudier & d'approfondir ces bizarres coutumes, dont je ne vous ai tracé qu'une très-faible eſquiſſe. Nous admirâmes à *Achombere* une juriſprudence dont l'ordre & les loix nous firent véritablement beaucoup de plaiſir. Le Sénat des *Cabaſchirs* qui ſont les chefs du pays, & les *Moſéros*, autre cour ſubalterne, y exercent la juſtice avec beaucoup de bon ſens & d'équité.

Les *Moſéros* ont une adminiſtration fort étrange. Ce tribunal s'eſt attribué dans chaque village le droit de juger les petites cauſes, telles que les imprécations, les juremens, les combats de main & les querelles d'injures, qui ſont très fréquentes parmi les Negres. La perſonne outragée ſe rend à l'audience des *Moſéros* & leur parle en ces termes: Juges, un tel m'a inſulté, je vous le vends & vous le livre. — Qu'a-t-il dit? — Il a juré par ſes Fétiches qu'il me tuerait à mort. — Il ſera puni: retirez vous..... Alors ils interrogent le coupable, le convainquent de ſa faute, & le mettent à l'amende de quelques *Bakos*. Ces amendes ſont au profit des Juges, ce qui fait qu'ils s'aſſemblent tous les jours, & ne ſont pas fâchés d'avoir des cauſes.

Les Américains ſont un commerce conſidérable avec les Africains. Nous avions trouvé déja pluſieurs occaſions de quitter le fort Hollandais; mais nous y étions ſi bien, le commandant nous y traitait avec tant d'égards, que nous étions tous déterminés à attendre ſon vaiſſeau de la Weſt-Friſe, qui, comme je l'ai déja dit, nous tranſporta à Cuba, où je reſtai quelques jours, pour me délaſſer de mes fatigues.

## CHAPITRE VII.

*Sixieme Soirée.*

SCENE NOCTURNE. LE BON ONCLE.

JE n'avais pas eu le tems d'écrire à Londres depuis mon départ ; le ſouvenir de ma chere Jenny me déſeſpérait ; je me rappelais les malheurs de ma mere : je voyais Miſs Woltymar expirante, accablée des malédictions de ſon père : ou, ſi elle vivait, que de reproches devait-elle me faire ! que pouvait-elle augurer de mon ſilence ! elle ignorait mon naufrage, mon ſéjour parmi les Negres, mon retour à Cuba ; je devais lui paroître un homme faux qui l'avait trompée !... elle me haiſſait ſans doute !.... quels doutes cruels !

D'UN autre côté, Jerwik à qui j'avais recommandé de venir me joindre à Saint-Yago, devait être inquiet ſur mon ſort. Que devenait-il dans un pays où il ne connaiſſait perſonne ? qu'avait-il dit au Marquis de Woltymar, oncle de Jenny, chez qui il devait me trouver ? Toutes ces réflexions jetaient mon eſprit dans une anxiété difficile à d'écrire.

Je pris le parti de donner de mes nouvelles à ma chere Jenny: je lui peignis mes malheurs, la priai de me détailler au moins les cauſes de ſa diſgrace & de la mienne, & je finis en l'aſſurant qu'elle & ſon père me ſeraient toujours chers & reſpectables. Ma lettre finie, je l'adreſſai à la perſonne qu'elle m'avait indiquée, c'eſt-à-dire, à *Miſtriſs Cleburn, dans le carré Saint James à Londres.* Si Jenny n'a point ſuccombé à ſes tourmens, me dis-je, elle pourra recevoir ma lettre, me pardonner, & peut-être me faire réponſe.

Plein de ce deux eſpoir, j'arrivai à Sant-Yago, où j'eſpérais retrouver mon fidele domeſtique; mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'ayant volé à l'hôtel Woltymar, j'appris que mon cher Jerwik n'était point encore arrivé! Les gens du Marquis me répondent qu'ils ne ſavent point ce que je veux dire, qu'ils n'ont vu perſonne de ce nom; mais que ſi je veux m'en informer à leur maître, il me donnera là-deſſus des renſeignemens plus certains.

Je monte donc, & j'apperçois un vieillard vénérable: ſon grand âge avait ſilloné ſont front & blanchi ſes cheveux. Il me tend la main, me fait aſſeoir, &

me demande ce à quoi il peut m'être utile. Ah, Monsieur, m'écriai-je! c'est à vos pieds que je veux implorer votre protection! — Parlez, mon cher Monsieur, mais parlez assis; vous me feriez rougir.

Sa bonté m'enhardissant, je lui fis le récit de mes avantures, & sur-tout de celle qui m'avait banni de Londres, ajoutant qu'il me sauverait la vie, s'il daignait prendre ma défense auprès de Mylord son frere, & lui prouver mon innocence! Ce digne vieillard s'attendrit, versa des larmes, m'embrassa & me promit son appui.

C'est donc pour cela, me dit-il, que je reçus il y a quelques mois deux lettres de ma nièce l'une pour moi, & l'autre pour vous? — Ah ciel! ah, Monsieur!.... les auriez-vous encore? — Moi? non. Je ne vous connaissais pas alors; je n'entendais rien à tous ces verbiages: ma foi, je les ai jetées au feu; mais à-présent, oh! cela devient différent! j'écrirai, j'écrirai à mon frere: il vous connaîtra, vous donnera sa fille, où..... je romps avec lui. — Mon cher oncle!.... Monsieur, pardonnez cette expression!.... — Vous le pouvez, Mylord, tu le peux, mon ami. Tu seras mon neveu, ou je déshérite Woltymar, ses enfans & tou-

te la famille!—Ah, Monsieur! daignez..... — C'est comme cela. Tenez : ce cher Mylord Welly ! je l'ai vu petit! tu ne ne me reconnais pas ? Va, j'ai bien connu ton pere : c'était un brave homme, un excellent homme !.... nous avons fait ensemble quelques campagnes ; mais, depuis, ma santé ne me permettant plus de rester au service, je suis venu ici voir de bons amis que j'avais : peu-à-peu je me suis tellement plu dans ce pays, que j'y ai fixé mon habitation. J'étais brouillé avec mon frere : son mariage m'avait déplu, je lui en avais dit ma façon de penser, il s'était fâché !... Ma foi, moi, je les ai tous abandonnées. Je vis ici tranquille, heureux, & je veux y terminer ma carriere. — Mais, Monsieur, Jenny !.... — Ce que vous m'en avez dit m'enchante. L'aimable enfant ! elle me ressemble, je gage ; car, toute petite, on lui trouvait déja beaucoup de mon air ! — Ah ! oui, Monsieur ; c'est vous, c'est votre cœur, c'est votre ame généreuse ! — Mon cher neveu ! tu verras que..... Mais cette Mylady ! la méchante femme ! c'est un monstre !... Mylord, restez chez moi : je vais écrire à Londres, & je veux absolument que ce mariage-là se fasse.

Je le remerciai de son offre, & l'ac-

ceptai. Seul, dans mon appartement, mon esprit un peu calmé, je pensai à mon fidele Jerwik, & présumant qu'il était resté à Kinghorn, je lui écrivis; j'écrivis en outre à mon homme d'affaires qui régissait à Londres mon hôtel de Pall-Mall, afin qu'il m'envoyât de l'argent.

Le Marquis Woltymar, cet homme généreux, fit partir avec mes lettres un énorme paquet, dans lequel il faisait à son frere les plus vifs reproches sur son injustice envers moi, & finissait par le menacer de l'exhéréder s'il refusait de consentir à notre mariage.

Cette menace était inutile, les événemens étaient changés, la perfide belle-mere était punie de ses crimes, & Mylord & Jenny désespérant de jamais me revoir, gémissaient, l'un de ses rigueurs, & l'autre de mon changement.

Ecoutez les détails de cette histoire, mes enfans, & reconnaissez la main de Dieu qui ne laisse jamais le coupable sans châtiment.

Mylady Woltymar avait obtenu de son époux qu'il renfermât, dès le même jour, sa fille dans une maison de force; mais elle avait eu l'imprudence de laisser entre ses mains la lettre de son cher Chevalier de Lesting, dont elle s'était

ſervie pour perdre l'infortunée Jenny : elle devint à ſon tour l'inſtrument de ſa perte.

Le Chevalier, ainſi qu'il l'avait mandé, ſe rendit le ſoir à minuit dans la petite rue où donnaient les fenêtres de de la chambre de Jenny, où Mylady couchait depuis quelque tems, comme je vous l'ai déja dit. Celle-ci ne le vit pas plutôt appliquer ſon échelle, que, craignant quelque ſurpriſe de la part de ſon mari qui était prévenu, elle deſcend par la fenêtre, enleve l'échelle, & va dans un petit bois voiſin raconter à ſon amant la maniere affreuſe dont elle s'était ſoi-diſant *vengée* de ſa belle-fille. Vous ſentez bien, Chevalier, ajouta-t-elle, qu'il ſerait inconſéquent à vous de quitter Kinghorn dans le moment où tout favoriſe notre intelligence. D'ailleurs je gagerais que cette grande ſucceſſion qui vous attend à la Dominique, n'eſt autre choſe qu'une ruſe pour m'engager à quitter mon époux: là convenez-en ? — Ma foi, Madame, vous l'avez deviné. — Elle eſt inutile à préſent : je ſuis débarraſſée de tous mes ſurveillans. Mon mari n'eſt point jaloux, je fais ce que je veux avec lui : ne vaut-il pas mieux conſerver auprès de lui ma

réputation, qu'une fuite précipitée ternirait pour jamais?

Le Chevalier convint qu'elle avait raiſon, &, toutes leurs meſures priſes pour continuer de ſe voir, Mylady revint chez elle, en remontant à l'échelle, & ſe mit au lit juſqu'au lendemain matin. Ils continuerent donc de ſe voir dans l'ombre du myſtere, & le pere de Jenny, ayant appris que j'avais pris la fuite, ne douta pas un moment que je ne fuſſe coupable. J'aurais pu détruire ces ſoupçons, en lui écrivant, au moment de mon départ, une lettre où j'euſſe eſſayé de prouver mon innocence; mais j'étais tellement troublé, que je ne penſai point à prendre cette précaution eſſentielle à mon honneur. Ainſi Mylord, ſûr de la vérité des imputations de ſon épouſe, ne penſait ni à s'éclaircir, ni à épier ſa conduite.

Une ſeule femme-de-chambre, confidente de Mylady, ſervait cette intrigue criminelle. C'était cette malheureuſe qui, à l'inſtigation de ſa maîtreſſe, avait oſé dire à Mylord qu'un Cavalier montait toutes les nuits dans l'appartement de Jenny!

Le Chevalier Kigſton était à la Cour où il ſollicitait un congé de ſémeſtre pour faire un grand voyage & s'inſtruire.

Tout favorisait la coupable conduite de Mylady Woltymar, qui vivait seule à Kinghorn avec son époux.

Un jour Mylord reçoit de son Intendant une lettre conçue en ces termes :

*Mylord*,

*Ce débiteur que vous m'aviez dit d'assigner est entré en arrangemens ; mais il vous prie d'accepter deux billets de Mylord Welly, chacun de deux cens livres sterling. Comme ce Mylord Welly court les champs ; je ne sais si ses papiers sont bons. Au-surplus, je vous les envoie, Mylord ; s'ils ne vous conviennent pas, je suis convenu avec l'endosseur qu'il les reprendrait & verrait à me donner d'autres sûretés, &c. &c.*

Mylord examine les billets, & reste frappé de la différence qu'il croit remarquer entre cette écriture & celle de la lettre arrachée à Jenny ; pour s'en convaincre, il la cherche, la compare, & voit avec effroi qu'il a été trompé : son cœur généreux se serre de douleur : ô mon Dieu ! s'écrie-t-il, mon Dieu ! aurais-je été injuste, sans le savoir ?.... Il regarde encore, il confronte, il examine : pas une seule lettre, pas un seul trait qui se ressemblent !.... La fureur s'empare de ses sens, ses yeux se dessil-

lent, il croit reconnaître la malignité de ſon épouſe, & frémit d'une trame auſſi noire, & à laquelle il a donné les mains!

Cependant il deſcend au jardin, s'y promene à grands pas, & cherche à fixer ſa penſée ſur le parti qui lui reſte à prendre. En détournant une allée, il apperçoit la femme-de-chambre de Mylady, qui, par reſpect ſe retire, emportant à la hâte divers papiers qu'elle tenait. Mylord approche machinalement du banc de gazon ſur lequel cette fille était aſſiſe: quelque choſe de blanc frappe ſa vue; il le ramaſſe: c'eſt un billet.... Ciel! que va-t-il lire!

*Ne crains rien, ma chere Miſtriſs, en te prêtant à mes projets; cache les bien à ta maîtreſſe, & compte ſur ma reconnaiſſance. J'eſpere, quand je te reverrai cette nuit chez Mylady, que tu nous auras délivrés de ſon éternel époux. Un bon conſommé, ma chere, un bon conſommé! la doſe petite; à ſon âge, il ne faut pas beaucoup d'effort pour ſortir de ce monde à petit bruit. Adieu; du courage! tu me reverras ce ſoir avec les cinq cens guinées en queſtion.*

Que devient Mylord! que devient-il à cette lecture effrayante! Il relit cent fois cet affreux billet, & ne peut en croire ſes yeux. Cet arrêt de ſa mort part de

la même main qui a écrit la fatale lettre : il le voit, il reconnait sa mépriſe. Une foule d'idées déchirantes aſſiege ſon eſprit... Mais, quel eſt ce rival, qui, non content de le déshonorer, veut encore attenter à sa vie ? Eſt-ce le même qui a armé les quatre aſſaſſins du petit bois ? Eſt-ce ce Chevalier de Liſting qui fréquentait autrefois sa maiſon, & pour qui Mylady ſemblait avoir quelque préférence ? Mais il l'avait perdu de vue : jamais ce Chevalier n'avait paru dans Kinghorn : ce ne pouvait être lui ; mais qui donc ?

Il faut dire que ce vil amant de Mylady ne venait jamais de jour à Kinghorn. Il demeurait à trois lieues de là, à Edimbourg, & ne s'y rendait qu'à la nuit fermée.

Mylord relit encore ce fatal billet : il y voit que sa femme ignore le complot tramé contre lui ; mais qu'elle doit recevoir ſon aſſaſſin cette nuit même. Soudain il prend ſon parti ; il veut me tuer, s'écrie-t-il ; eh bien, il me tuera ou je le tuerai !

En retournant au Château, il rencontre la perfide Miſtriſs Blck, qui, s'appercevant de la perte de ce papier précieux, venait doucement le chercher à la place où elle s'était aſſiſe. Mylord

fixe cette fille qui pâlit & veut balbutier quelques mots. où vas-tu, malheureuse! où vas-tu? demeure!.... demeure, ou tu es perdue!

Mystriss Blck se jette à ses pieds, avoue son crime, nomme le Chevalier de Lesting, & demande pardon à Mylord qui la relève, la force d'entrer dans une salle basse, la fait garder à vue, & se promet d'attendre le coup de minuit sans faire connaître à sa femme qu'il sait rien de sa conduite.

Mylady demande plusieurs-fois sa femme-de-chambre : on lui dit qu'elle est sortie, qu'on ne sait quand elle reviendra. Ces réponses vagues l'inquiétent pour quelques temps; mais elle ne réfléchit pas davantage là-dessus, & passe la journée comme à son ordinaire.

Cependant le pere de Jenny s'efforçait de cacher sa douleur; il attendait impatiemment le fatal moment qui devait ou servir sa vengeance, ou décider du terme de ses jours. Il arrive enfin. Mistriss Blck avait une double clef de la chambre de sa maîtresse; Mylord s'en empare, y monte, muni de deux pistolets, ferme la porte après lui, trouve son épouse seule, effrayée de cette apparition subite, & lui tient ce discours : Vous m'avez trompé, Madame!... Vous

avez rompu tous les liens qui vous attachaient à moi ; vous vous êtes livrée aux excès les plus condamnables, & vous êtes devenue parricide ! Lisez ! — O ciel ! — Ce n'est pas tout : vous m'avez armé contre ma fille, contre mon libérateur : ils ont été les victimes de ma faiblesse & de votre scélératesse : ma vie vous est importune, je viens la perdre ; je viens m'exposer aux coups de votre vil complice. Satisfaites tous deux votre fureur : versez mon sang dont vous êtes altérés ; je n'en murmurerai point. Mes jours sont un fardeau pour moi, puisque j'ai perdu le cœur de ma fille, & que je n'ai plus d'épouse ! — Ah, Monsieur ! ah ! mon époux !.. le Chevalier !.... ô scélérat !.... je n'ai point trempé dans ce complot exécrable, Monsieur, non.... je vais vous le prouver !....

Elle allait continuer.... la fenêtre ouverte s'ébranle, la jalousie s'ouvre.... c'est le Chevalier qui entre, & reste muet d'étonnement : comment, Madame ?... Mylord Woltmar ici ? — Oui, monstre !.... viens donc lui percer le sein ?.... mais avant, il te faudra commencer par moi ! — Que dites-vous ? — Et je t'aimais, toi !... J'ai pu m'écarter de mes devoirs, j'ai pu déshonorer un époux trop géné-

reux !.... mais jamais je n'euſſe attenté à ſes jours !... — Je ſuis perdu !.... Madame, il y a de la trahiſon ici ! — Oui, il y en a, & c'eſt toi que j'en vais punir !

Elle dit, & ſautant ſur l'épée du Chevalier, elle la tire, & la lui plonge dans le ſein... Mylady, Mylady, arrêtez ! s'écrie Mylord Woltymar. — Non, pourſuit-elle en retirant le fer tout fumant du corps de ſon amant, non ! je t'ai outragé, j'ai perdu ta fille, je me ſuis perdue !.... Ta généroſité, ta douceur viennent de m'armer contre mon ſéducteur ; il expire, & je dois te délivrer en même temps d'un monſtre tel que moi !...

A ces mots, elle s'enfonce dans le cœur la même épée teinte du ſang de l'infâme Leſting. En vain Mylord, qui ne s'attendait pas à ces coups, veut arrêter ſon bras ; en vain il ſe jette ſur elle pour prévenir ſa fureur.... O malheureuſe Mylady ! qu'avez-vous fait ? — Juſtice !.... Et elle meurt.

Ainsi périt Mylady Woltymar, femme violente, abſolue, entiere & ferme dans ſes deſſeins. La modération avec laquelle ſon époux venait de lui remontrer ſes torts, l'avait humiliée : ſon cœur barbare, mais trop haut pour connoître

le repentir, n'avait pu suffire à ses remords. Elle voyait sa punition suspendue sur sa tête : elle la prévenait, & montrait par sa mort un cœur féroce & superbe, mais héroïque; mais capable de toutes les vertus, s'il se fût porté au bien.

Cependant Mylord ne peut souffrir les sanglantes images qui frappent ses yeux. Il chancelle, & tombe abattu par la douleur. Pendant ce temps, les domestiques, instruits par Mistris Blek, montent pour secourir leur maître; mais ils apperçoivent les deux cadavres, emportent celui du Chevalier & le jettent dans le Forth, riviere qui arrose Kinghorn, & qui baignait d'un côté les murs du Château.

Mylord, revenu à lui, apprend avec effroi cette action imprudente de ses gens; mais, ne pouvant blâmer leur zele, il finit par l'approuver. L'échelle fut retirée de la fenêtre; un brouillard affreux empêchait de distinguer les objets, tout servait à voiler les accidens de cette funeste nuit. Bientôt Mylady est remise dans son lit, les traces de sang sont effacées, & le jour n'éclaire plus ces tristes objets que Mylord seul avait toujours devant les yeux.

Le matin on répandit le bruit que

Mylady était morte ſubitement dans ſon lit : ſon époux fut libre de ſe livrer à ſa douleur qui n'était pas feinte, & dès le même ſoir il lui fit rendre les honneurs funebres. Cette cérémonie lugubre terminée, il fit monter tous ſes domeſtiques, loua leur zele, les récompenſa largement, & leur remontra qu'ils étaient eux-mêmes intéreſſés à ne pas divulguer des malheurs aux quels on pourrait les accuſer d'avoir participé. Tous l'aimaient, tous promirent le ſecret : l'un d'eux ſe chargea même de reconduire dans ſon pays l'imprudente Miſtriſs Blek que Mylord ne voulait plus garder chez lui.

Heureusement pour cet époux infortuné, tout demeura enſeveli dans le ſilence le plus profond ; & s'il y eut quelques ſoupçons de répandus, ils ne furent pas aſſez forts pour l'alarmer; tant il eſt vrai que le ciel qui punit les criminels, n'accable pas toujours les innocents que les coups du ſort, ou une faute involontaire ont ſoumis à la rigueur des loix.

Le Chevalier Kigſton apprit bientôt la mort de ſa mere ; il revint, muni du congé qu'il avait ſollicité pour ſon voyage ; & comme il n'aimait pas beaucoup ſon pere, il le quitta en lui déclarant qu'il ne reviendrait qu'au bout de trois ans.

Mylord Woltymar ne voulut pas retirer sur-le-champ sa fille du couvent ; il craignait trop de donner matiere à parler aux gens qui trouvent toujours des causes à tout : il se fit donc violence pendant un mois ; mais ce terme expiré, il courut revoir sa fille, l'embrassa & lui conta ses malheurs. Ce tendre pere eut la bonté de lui demander pardon de ses injustices. Jenny le rassura, donna des larmes à la mémoire d'une ennemie qu'elle n'avait jamais pu haïr, malgré ses cruautés, & quitta sans regret le cloître austere où elle avait versé tant de larmes. Bientôt Mylord, sous le prétexte qu'il ne pouvait plus habiter un château où il avait perdu son épouse, le vendit, revint à Londres, & fixa sa demeure dans son hôtel, situé au milieu du carré Saint-James.

Cependant Jenny avait écrit à son oncle ; elle m'avait écrit & ne recevait point de réponse ; elle confia ses inquiétudes à son pere : celui-ci se rappela qu'il avait autrefois dédaigné les avis d'un frere respectable. Il voulut le revoir, l'embrasser avant de mourir. D'ailleurs il avait besoin de voyager pour se distraire de ses peines. Il s'ouvrit de son dessein à sa fille, qui l'approuva : elle me m'avait écrit à Sant-Yago que parce

qu'elle savait par Jerwik que mon dessein à mon départ avait été de me rendre chez son oncle pour implorer sa protection; mais je ne lui avais pas répondu; mais personne de mon hôtel n'avait pu lui donner de mes nouvelles, puisque je n'en avais mandé à personne; rien ne la retenait plus. Elle avait perdu tout espoir de me revoir, & tous les coins de la terre lui devenaient indifférens. Les préparatifs nécessaires étant donc faits, le pere & la fille s'embarquerent tous deux pour la Jamaïque.

Revenons à moi : il y avait trois semaines que j'étais à Sant-Yago chez le Marquis de Woltymar; nos lettres ne pouvaient pas encore être arrivées à Londres, & le chagrin commençait à altérer ma santé, lorsqu'un jour que je me promenais dans le jardin, seul, un livre à la main que je ne lisais point, mon esprit occupé de mille réflexions, je vois se traîner vers moi le vieux Marquis, en me faisant de loin de grands gestes pour me faire signe d'accourir. — Qu'avez-vous, Monsieur? qu'y a-t-il, lui dis-je en courant à lui? — Venez, mon neveu, venez; je veux vous faire voir des personnes de votre connaissance. — Jerwik, sans doute, mon bon Jerwik! — Non, non, pas lui

mais... — Eh, qui donc, cher oncle? — Oh, qui, qui! vous allez le voir. Venez toujours.

Nous entrons dans le salon : dieux, que vois-je! Mylord Woltymar me tendant les bras, Jenny la main sur son cœur, & me jetant un sourire où s'exprimait le sentiment!..... Est-ce une illusion? Mais non; nos larmes se confondent, nous nous tenons tous quatre étroitement liés, je me précipite aux genous de Mylord, il m'entend, me releve, me serre dans ses bras, & m'appelle son cher fils!...

O bonheur! ô changement favorable! O mes enfans, ce tableau est encore gravé dans mon cœur!

La journée se passa en récits, en effusions; je tâchai de consoler Jenny, son pere; & chacun, heureux & content, fut goûter le repos dont il avait grand besoin.

Le lendemain, Mylord Woltymar me dit en présence de son frere & de Jenny : ô mon libérateur! que je fus injuste envers vous! Il est temps que je m'acquitte; il est temps, ma fille, que j'essuie tes larmes! Mon frere, consentez à leur bonheur! Qu'ils soient unis!... Le vieux Marquis témoigne sa joie, nous nous précipitons aux pieds

des deux vieillards, qui ne nous relevent que pour nous conduire à l'autel.

Il eſt néceſſaire, nous dit en chemin le pere de Jenny, de tenir ce mariage un peu ſecret pour quelque temps. Je crains mon fils le Chevalier Kigſton : il eſt violent, c'eſt tout le caractere de ſa mere. Ah, que deviendrais-je, ſi je perdais un de mes fils aſſaſſiné par ſon frere ?... Attendons que les voyages aient mûri ſa tête, ne lui mandons point cette affaire : dans trois ans, il ſera temps de la lui apprendre.

Nous adhérâmes à ſes raiſons, & je devins l'époux de Jenny. Ah, que j'avais de droits à ce titre ſacré, & combien de peines n'avions-nous pas eſſuyées pour l'obtenir !

## CHAPITRE VIII.

*Septieme & derniere Soirée.*

### Préparatifs. Nouvel Abandon.

Mylord Woltymar avait vu ſon frere, il était au comble de ſes vœux : cependant il était attaché à ſa patrie, & voulait y laiſſer ſes cendres. Il fallait donc nous ſéparer du vieux Marquis qui

qui pleura, s'évanouit, nous ſerra dans ſes bras, & nous dit en ſanglotant : adieu, mes enfans, adieu pour jamais! Je ne vous verrai plus, je le ſens!... Mais penſez quelquefois à un bon oncle qui vous aime! pleurez-le, ſi jamais vous apprenez ſa mort!.. pour lui, il ne vous oubliera pas! Non.. il ne vous oubliera pas!

Nous pleurions tous; mais le vaiſſeau qui allait mettre à la voile, nous contraignit de partir. Le vieillard nous ſuivit juſqu'au rivage, & ſes yeux reſterent fixés ſur le bâtiment tant qu'ils purent l'appercevoir.

Notre voyage fut heureux : nous arrivâmes à bon port à Londres, où je fus loger dans mon hôtel, pour éviter les avis que quelques amis indiſcrets auraient pu donner au Chevalier Kigſton. Quelqu'éloigné qu'il eût été, il n'eût pas manqué de revenir ſur la nouvelle de mon mariage. Mylord, par ſon grand âge & ſon trop de faibleſſe, avait perdu ſon crédit ſur ſon fils. Ce jeune inſenſé, au mépris de l'autorité paternelle, était capable de m'attaquer, & de m'expoſer à le tuer ou à perdre la vie. Il était donc prudent de ne paraître qu'ami de Mylord : contrainte

cruelle, mais dont l'amour savait bien se dédommager.

Huit mois s'étaient écoulés, & mon pere, depuis son retour, était tellement changé, que nous commencions à craindre pour ses jours. En effet, les chagrins & l'âge le mirent bientôt aux portes du trépas. Un jour il cessa de parler, & le sixieme, il expira dans nos bras.

A peine ce malheur était-il arrivé, que nous reçûmes des lettres de la Jamaïque, qui nous apprirent que notre cher oncle était mort d'une attaque d'apoplexie; que, déclarant par son testament Jenny sa légataire universelle, & moi son tuteur, il était nécessaire que je me rendisse sur les lieux pour recueillir cette succession qui était immense. Je laissai donc Jenny seule dans son hôtel, &, après lui avoir fait un adieu.... un adieu!.... peut-être éternel, je m'embarquai de nouveau pour Sant-Yago.

N'êtes-vous pas étonnés, mes enfans, de toutes ces allées & venues? Il est des êtres, je crois, destinés à courir les avantures. Toujours errans, le sort ne peut jamais les laisser stables dans un endroit. Si jamais je publiais les mémoires de ma vie, on prendrait tous

mes voyages pour des fables, on les trouverait invraisemblables; eh! sans y être forcé comme moi par le destin, combien de jeunes gens de famille ne s'arrachent-ils pas du sein de leurs parens pour aller courir le monde! Ils ne sont pas contens qu'ils n'aient parcouru les quatre coins de la terre; emprisonnés dans une ville, esclaves dans une autre, par-tout ils sont malheureux! Reviennent-ils dans leurs foyers, ils ne peuvent s'y tenir. Ils y sont rentrés avec le ferme projet de n'en plus sortir; ils en sortent bien résolus de n'y plus rentrer. Voilà des exemples que tout le monde a sous les yeux! Et l'on traiterait d'apocriphe le récit de mes voyages! Hélas! moi seul je connais les qu'ils maux m'ont fait souffrir, les chagrins que me cause un exil peut-être éternel!.... Mais poursuivons.

Arrivé à Sant-Yago, je ne fus pas peu surpris d'y trouver mon bon ami Jerwik qui venait d'y arriver aussi & qui m'y attendait, sachant que l'on m'avait écrit d'y venir. Il était parti de Londres cinq semaines après moi. La même tempête qui m'avait jeté sur les côtes d'Afrique, l'avait poussé aussi dans des pays déserts. Il avait éprouvé à-peu-près les mêmes aventures que moi, mais

plus long-temps, & il revenait enfin à Sant-Yago par un vaiſſeau qu'il avait trouvé faiſant eau dans une iſle des Barbades.

Les affaires litigieuſes, qui ſuivent toujours une ſucceſſion, durerent ſix mois entiers pour moi, ayant à faire des recouvremens chez des créanciers inſolvables & chicaniers qui m'intenterent vingt procès que je gagnai; mais je perdis néanmoins une habitation entiere que le vieux Marquis avait affermée à un de ſes domeſtiques en qui il avait eu beaucoup de confiance, & qui en avait abuſé pour lui faire faire pluſieurs ſignatures à ſon avantage. Pendant ce temps je recevais des lettres de ma chere Jenny, & je me conſolais ainſi d'être ſéparé d'elle.

Je revenais enfin chargé des richeſſes dont un oncle, en mourant, m'avait fait le dépoſitaire; je me félicitais de revoir bientôt mon épouſe, Londres, & mes foyers, lorſqu'une tempête affreuſe, m'accueillant pour la ſeconde fois, me jeta dans votre iſle, mes enfans! Voilà huit ans que j'y ſuis, voilà huit ans que je ſuis ſéparé de ma Jenny, de mon enfant!.... Qu'aura-t-elle fait? Son frere ſera revenu ſans doute; elle n'aura pu lui cacher ſon mariage: ce frere bar-

bare l'aura peut-être immolée à sa fureur !.... O ciel ! quel enchaînement de malheurs ! »

Mylord Welly termina ainsi le récit de ses aventures qui avaient singulierement intéressé ses jeunes auditeurs. Pour Jerwik, il les savait par cœur ; mais les deux enfans admiraient ce tissu d'événemens si extraordinaires. Ils firent là-dessus mille réflexions qui r'ouvraient les blessures de leur cher Protecteur. Il versa quelques larmes, dernier tribut donné au souvenir de ses infortunes ; puis, l'on ne songea plus qu'à terminer promptement le grand ouvrage dont le secours devait les tirer d'une isle qui leur était devenue odieuse, depuis le desir qu'ils avaient conçu de s'en éloigner.

Mylord savait comment les Africains s'y prenaient pour construire leurs canots. Il les avait vu travailler, sans se douter que l'objet de sa curiosité lui deviendrait un jour si nécessaire ; il ne fut donc pas très-embarrassé pour construire sa pyrogue, & voici comment il s'y prit.

De tous les arbres de l'isle, le Cocotier seul lui parut convenable à son projet. Outre sa grosseur énorme, son bois est tendre, poreux & facile à tra-

vailler; il en déracina un, en coupa dans le tronc la longueur d'environ quinze pieds, l'écorça, le mit en chantier, & travailla à l'évider avec la hache & le feu, ouvrage qui fut fort long & fort pénible. Le fond reſta plat; & les côtés hauts de quatre pieds ſur quinze d'épaiſſeur, un peu inclinés, ſervirent de parois à ce petit bâtiment. Les deux extrémités, alongées en pointe, furent un peu courbées pour donner la commodité de virer & revirer. Ils gratterent enſuite les ſurfaces avec des cailloux, & unirent ainſi leur pyrogue, qui portait quinze pieds de long ſur ſix de large & quatre de profondeur.

Il fallut enſuite la mâter & y adapter des voiles, ce qui ne fut pas le plus difficile. Une forte perche fut le mât de miſaine, des nattes de jonc ſervirent de voiles, & des feuilles de palmier treſſées devinrent des cordages aſſez forts & ſolides. Le tout fut enté à tenons & mortaiſes, & fixé avec des chevilles de Piſcaye; car nos charpentiers n'avaient ni fer ni cloux.

Les Negres ont la coutume d'attacher aux parois de leurs canots des cables qui puiſſent ſe tendre horizontalement en cas de beſoin. Lorſque la tempête les fait ſauter, tourner ou chavi-

rer, ils s'attachent à ces cables & suivent ainsi toutes les révoltions de leurs bâtiments. Mylord n'oublia point de prendre cette précaution indispensable, & le petit voilier fut fini au bout d'un mois. Il fallut le mettre à flots; ce qui fut très-aisé. Mylord avait pris la précaution d'établir des rouleaux sous son chantier, en sorte qu'au moyen d'un cabestan, on fit tout couler à la mer où les rouleaux se perdirent, & la pyrogue seule surnagea.

Que l'on juge de l'activité que nos travailleurs durent mettre à cet ouvrage! Privés d'outils, de fer, de cordages, de toiles, il fallut cependant déraciner, couper, tailler, évider, & polir un arbre d'une grosseur énorme! Cela paraîtrait difficile à croire, si l'on ne savait que le zele, le courage & le desir sont trois grands maîtres qui surmontent les obstacles, applanissent les difficultés, & rendent tout possible à l'homme infatigable & entreprenant.

Avant de dire quel fut le succès de cette expédition, on ne peut s'empêcher de réfléchir de nouveau sur l'imprudence de Mylord Welly : on ne peut concevoir comment un homme sensé en qui les malheurs ont mûri la raison, doué d'esprit & d'expérience, ose s'exposer,

lui, ſon ami & ſes deux enfans, aux caprices d'un élément perfide dont il a déja deux fois éprouvé les fureurs, & comment? Dans une frêle machine, ouvrage imparfait ſorti de ſes mains, ſans bouſſole, ſans agrès, ſans tout ce qui aſſûre la navigation. N'eſt-ce point une extravagance des plus marquées, & dont chacun ne peut qu'appréhender des ſuites funeſtes!

C'était un coup d'étourdi : Mylord en eſt convenu dans la ſuite; mais il était tranſporté du deſir de revoir Londres; une puiſſance ſurnaturelle l'entraînait, il avait pour ſon iſle une averſion irréſiſtible. En vain la réflexion venait-elle contrarier ſes projets : il cherchait à la combattre, à étouffer ſa voix, &, dans ſon aveuglement, il évitait même de s'y livrer. Enfin, il eſt ſur le point de s'embarquer : ſuivons-le, & ne l'abandonnons pas au milieu des haſards qu'il va courir.

Le départ fut fixé au ſuitieme jour de la lune de Mai. La veille, Mylord fit aſſeoir les deux enfans à ſes côtés & leur tint ce diſcours : C'eſt demain, mes chers éleves, que nous abandonnons notre iſle : c'eſt demain que nous nous livrons à l'inconſtance du plus perfide élément pour chercher des hommes. Hé-

las, peut-être un jour vous feront-ils regretter ce pays tranquille où vous avez vécu si heureux jusqu'à présent ! peut-être un jour me reprocherez-vous de vous en avoir fait sortir ! N'importe ; je fais mon devoir, mon devoir ! s'il est vrai que l'Eternel, qui veille sur vous, m'ait inspiré le dessein de vous rendre à la société ; si la confiance que j'ai dans cette entreprise est un avis secret qu'il daigne m'envoyer, ne serais-je pas un barbare de fermer l'oreille à ces inspirations divines, & de vous laisser finir vos jours dans cette espece d'exil auquel, sans doute, il ne vous a pas condamnés ? L'homme est né pour vivre en société, mes enfans : il ne peut vivre isolé, son cœur soupire après ses semblables ; il sent qu'il n'est pas le seul être existant, il aime à voir les compagnons que son auteur lui a donnés, & quelques chagrins qu'ils lui causent, il ne peut s'arracher de leur sein. Il ne faut pas que l'amour-propre nous égare au point de nous croire les seuls êtres parfaits dans la nature : nous apportons nos défauts dans la société, ainsi que les autres hommes. Souvent ce n'est que l'opposition des leurs avec les nôtres, qui nous les rend plus insupportables. Si nous sommes avares & que nous rencon-

trions un prodigue, ce défaut-là ne nous paraîtra-t-il pas plus odieux que tout autre? Il en eſt de même de toutes les affections humaines; ce n'eſt que lorſqu'elles ſe contrarient, qu'elles cauſent les déſordres & les diviſions. Puiſque nous naiſſons avec des défauts, ſupportons donc patiemment ceux des autres! ne condamnons jamais avec rigueur des paſſions qui peuvent nous maîtriſer nous-mêmes, & que nous ne reconnaiſſons pas en nous, parce que nous ſommes aveugles ſur notre propre compte.

Vous avez beſoin de ces avis, mes enfans; vous allez vivre avec des hommes, vous allez éprouver des contrariétés; vous ſerez en butte aux traits de l'envie, de la trahiſon. Armez-vous donc de courage pour déſarmer la jalouſie, diſſiper la calomnie, & ſupporter les petites tracaſſeries que vous ne manquerez pas d'eſſuyer.

Que dis-je? hélas! peut-être n'aurez vous jamais beſoin de ces ſages conſeils; peut-être.... quand je conſidere la fragilité de notre bâtiment, je ne puis m'empêcher de craindre, non pour moi, mon exiſtence eſt bien peu de choſe, mais pour vous, oui, pour vous ſeuls. A peine vous entrez dans l'aurore de la vie, & j'oſe expoſer vos jours aux caprices des

flots; j'oſe vous embarquer au danger de faire naufrage! Ah, s'il faut que vous périſſiez, que du moins je périſſe avec vous: que je partage la punition d'une faute dont ſeul je ſerai coupable! Dieu qui m'entends, Dieu qui me vois, qui connais le fond de mon cœur, ah! protége-moi, protége-les, & ſignale pour nous ta prudence, ta bonté & ta juſtice.

Quand Mylord eut fini de parler, tous quatre ſe mirent à genoux, & adreſſerent avec ferveur des prieres à l'Eternel, qui du haut de ſon trône les écoutait, & leur deſtinait des épreuves bien oppoſées aux vœux qu'ils formaient.

Ensuite ils travaillerent avec courage à tranſporter dans leur pyrogue le peu de biens qu'ils avaient ſauvés de l'incendie. C'était le panier-caraïbe plein de papiers & de bijoux; c'était leurs outils dont ils prévoyaient avoir beſoin. Mylord, qui avait à cœur les lettres de Jenny & les effets de Derly, les mit ſur lui pour les conſerver en cas de naufrage ou de quelque autre événement. Il fit auſſi proviſion de planches, de nattes de jonc & de cordages de feuilles de palmier. Cette petite cargaiſon finie, chacun fut ſe repoſer en attendant le jour qui devait éclairer leur

départ, & seconder ou tromper leurs espérances.

Mylord ne put fermer les yeux: son cœur, en proie aux plus vives inquiétudes, était oppressé, & ses sens agités retraçaient à son imagination mille songes sinistres qui augmentaient sa terreur. L'idée de son voyage prochain l'effrayait plus que jamais, & à la veille de l'entreprendre, il était sur le point de rétrograder. Cependant il ne lui restait plus d'autre parti à prendre. Sans cabane, sans hardes, sans linge, dénué de tout, privé des ustensiles, livres, &c. qu'il avait retirés de son vaisseau, comment aurait-il existé? D'ailleurs il se flattait, si toutefois il pouvait arriver à bon port dans quelque colonie, de retourner à Londres, & toujours ce retour à Londres lui cachait les dangers de son entreprise, pour ne faire briller à ses yeux que les avantages qui pouvaient en résulter.

L'aurore le surprit dans ses réflexions. Il ne la vit pas plutôt éclairer le sommet des montagnes, que, se levant à la hâte, il s'apperçut que Lolotte, Fanfan & Jerwik l'avaient déja devancé: ils s'amusaient à porter dans la pyrogue des graines, des poissons salés, & autres comestibles qu'ils avaient pré-

parés & dont ils avaient grand besoin pour entreprendre un voyage dont ils ignoraient le terme. Ce qui les embarrassa le plus, ce fut de chercher un moyen d'emporter de l'eau douce. Jerwik leva bientôt cette difficulté en faisant sous une des culées de la pyrogue, un retranchement ou réservoir en planches bien serrées; pour arrêter les filtrations, il en boucha hermétiquement les joints avec des feuilles trempées dans une espece de gomme résineuse qui avait la faculté d'être imperméable à l'eau. Quand il eut rempli d'eau ce réservoir, il le ferma exactement pour empêcher que l'agitation du bâtiment ne fît sauter & glapir cette eau salutaire qu'il leur était très-important de ménager.

Au bout de deux heures, tout fut prêt pour le départ, & l'on ne pensait plus qu'à mettre à la voile, lorsque Fanfan, sautant au cou de Mylord Welly, lui dit: Ah, mon pere! de grace retarde encore un moment! — Pourquoi cela, Fanfan? est-ce que tu es fâché de quitter ton Isle? — Bien au contraire, mais nous avons oublié... Un moment, je t'en conjure! Lolotte, oh vîte viens avec moi!

Mylord ne savait que penser de

cette priere ; il allait l'engager à s'expliquer plus clairement, lorſque les deux enfans, ſans en dire davantage, ſe mirent à courir à travers la plaine, & diſparurent bientôt à ſes regards.

Si le lecteur eſt curieux de ſavoir où ils vont, il n'a qu'à interroger leurs cœurs, & il ſe doutera bien que c'eſt au tombeau de leur bon ami Derly qu'ils courent avec tant de précipitation. Ah ! oui, diſait Lolotte en courant, oui vraiment, nous ne penſions pas..... c'était bien ingrat à nous ! Allons peut-être lui dirons-nous un éternel adieu !

Ils traverſerent à la hâte le bois de Baxanas, & arriverent au petit monument. Là, proſternés, les mains jointes, la bouche collée ſur les pierres, ils ſe mettent à ſangloter & à commencer pluſieurs phraſes qu'ils n'achevent pas. Adieu, adieu, Derly ! pauvre Derly ! nous ne te reverrons plus ! non, plus, jamais ! Oh, mais ! nous penſerons toujours à toi ! pourrions-nous oublier !.... pauvre Derly ! Ma ſœur, il eſt là. — Oui, frere, il y ſera toujours : adieu ! Oh, comme nous te pleurerons ! toujours ! Oui... oui ; tes petits amis t'auront toujours dans le cœur !

Après avoir donné un libre cours à leur reconnaiſſance, ils ſe levent pour

regagner le rivage, lorſqu'un bruit affreux & nouveau pour eux, vient tout-à-coup glacer leurs ſens & les remplir de terreur! Ils ſe regardent, le même bruit recommence!... Ah, mon frere, un coup de tonnerre! — Lolotte, ce n'eſt pas là le tonnerre. — Qu'eſt-ce que c'eſt donc? — Bon Dieu! le ſais-je?... Le bruit recommence une troiſieme fois!... Pour le coup leurs genoux ſe ployent, leurs fronts pâliſſent, leurs langues ſe glacent, ils tombent ſur la terre ſans force & ſans mouvement. Cependant de cris confus viennent juſqu'à eux: il ſemble que l'on appelle, Lolotte! Fanfan! — Entends-tu, ſœur? — Oh, oui!.... j'entends. — Encore!... c'eſt la voix de notre pere, n'eſt-ce pas? — C'eſt elle: courons, courons.

A ces mots leurs forces ſe raniment, ils ſe levent & courent à toutes jambes; mais au-lieu d'aller du côté d'où partait la voix, par un mouvement naturel, ils s'acheminent vers l'endroit du rivage où ils ont laiſſé Mylord & Jerwik.

Ah, ciel! qui pourra rendre leur étonnement douloureux, lorſqu'arrivés ils ne trouvent plus perſonne! Ils crient, ils appellent à leur tour; point de réponſe. Mylord, Jerwik n'y ſont plus; ils n'y ſont plus!... Voilà ces deux malheu-

reux enfans encore une fois abandonnés, sans ami, sans protection ! Qui ne s'attendrirait sur leur sort? qui pourrait n'être pas touché de leurs cris, de leurs larmes?....

Mais laissons pour un moment ces victimes infortunées sur le bord de la mer où elles ne découvrent rien, les yeux baignés de pleurs, les mains tendues vers le ciel, demandant à toute la nature le bien qu'elles viennent de perdre ; & voyons dans la troisieme partie de cet ouvrage ce qu'elles devinrent, & qu'elles furent les causes d'un abandon qui doit émouvoir tous les cœurs sensibles !

*Fin de la seconde partie & du tome premier.*

# LOLOTTE
*ET*
# FANFAN.

*La Providence est leur Pilote*

# LOLOTTE
## ET
# FANFAN,
## OU
## LES AVENTURES
## DE DEUX ENFANS
### ABANDONNÉS DANS UNE ISLE DÉSERTE.

*Rédigées & publiées sur des Manuscrits Anglais, par M. D**. du M**.*

L'être suprême veilloit sur ces deux innocentes créatures, aussi précieuses à ses yeux que les Rois & les Princes du monde. *Tome premier p.* 18.

## *TROISIEME PARTIE.*

A CHARLE'S-TOWN,
*Et se trouve à* PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, rue des Noyers, N° 33.

1788.

# LOLOTTE ET FANFAN,

*OU*

## LES AVENTURES

*De deux Enfans abandonnés dans une Iſle déſerte.*

## TROISIEME PARTIE.

CE QUI ARRIVA A LOLOTTE ET FANFAN APRÈS LEUR SORTIE DE L'ISLE INCONNUE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Nouvelles douleurs, l'embarquement, la colonie Baitienne.*

AINSI la fortune ſe joue des fragiles réſolutions des hommes! Ainſi les projets les mieux conçus, les mieux di-

gérés, sont renversés par des événemens que toute la prudence humaine ne peut ni prévenir, ni même concevoir! qu'elle bisarrerie dans le partage des destinées! Deux enfans abandonnés dans l'âge le plus tendre; ils n'ont qu'un ami, il meurt de ses blessures. La providence leur envoie un consolateur, un instituteur zélé qui polit leurs mœurs sauvages, éclaire leur esprit, développe en eux le germe des talens, leur apprend l'art de tracer des caractères, & sur-tout à connaître & à servir l'Etre suprême; c'est pour eux un père, un père respectable; ils le chérissent, & se flattent, sous sa conduite, de vivre bientôt avec des hommes, de revoir peut-être leurs parens, leur pays n'atal!.... Vain espoir! au moment où il leur est le plus nécessaire, ils le perdent, & ils le perdent pour avoir écouté & suivi un mouvement de reconnaissance!.... Mais comment l'ont-ils perdu? Qu'est-il devenu? Qui l'a enlevé, lui & Jerwik? Quel est ce bruit semblable au tonnerre qu'ils ont entendu & qui les a glacés d'effroi?.... La pirogue est encore à flots, sur le bord du rivage, attachée avec un cable: ils ne sont donc point partis? Peut-être sont-ils encore dans l'Isle; mais ils entendraient leurs petits amis,

ils leur répondraient ; ils n'auraient point la cruauté de les laisser se désespérer ! que penser, que présumer de leur silence ? Ont-ils été tués ?.... Mais par qui ? Le lecteur doit faire toutes ces réflexions, & c'est à nous à éclaircir cette fatale aventure, qui, comme il va bientôt le voir, jeta nos héros dans un abîme de malheurs.

Lolotte & Fanfan, les mains tendues vers le ciel, invoquant l'auteur de la nature, & faisant retentir les échos de leurs cris lamentables, couraient tout le rivage çà & là, sans savoir où ils allaient, & sans chercher les causes d'un accident dont ils n'éprouvent que l'effet. Ils arrivent à *une pointe de roches* qui, les arrêtant tout-à-coup, met quelque trêve à leur désespoir. Frère, dit Lolotte, j'ai une idée que nous les trouverons derrière ces roches. Eh bien, voyons, répond Fanfan ; & les voilà qui gravissent, qui gravissent jusqu'à ce qu'ils en aient atteint le sommet. Alors, leur vue embrassant une plus grande étendue de l'Océan, ils apperçoivent dans l'éloignement un petit navire qui s'éloignait avec la plus grande rapidité ; cette vue accroît leur douleur ; ils ne doutent point que leurs bons amis ne soient dans ce petit navire, & que des

nègres ou des ennemis ne les aient arrachés de leur Isle. Quand ils ont regardé ce fatal bâtiment jusqu'à ce qu'il ait disparu tout-à-fait à leurs yeux, ils descendent tristement sur le bord de la mer par un côteau que la nature avoit elle-même creusé dans le roc. Mais quel affreux spectacle frappe soudain leurs regards!.... Un cadavre défiguré & gissant sur le sable, il est couvert de sang; sa mâchoire supérieure & son crâne paraissent avoir été emportés; il est impossible de le reconnoître.... Qu'elle est cette malheureuse victime? Est-ce Mylord Welly? Est-ce Jerwik?.... Ses vêtemens, en lambeaux & couverts de poussière, ressemblent assez à ceux du généreux Mylord; il est de sa même taille, à-peu-près fait comme lui; quel sinistre soupçon s'élève dans l'ame de nos deux enfans! Lolotte est tombée évanouie, tandis que Fanfan examine ce corps inanimé & cherche des indices qui puissent détruire ou confirmer la terreur dont il est frappé.

Cependant Mylord a les mains brûlées & calleuses, celui-ci les a petites & douces; Mylord n'est point chaussé, celui ci l'est; Mylord ne porte que des vêtemens de matelots, & celui-ci paraît couvert de pieces d'étoffes à la ma-

nière des Européens. Ce n'eſt pas Mylord; non ſans doute, ni Jerwik non plus; Jerwik eſt bien plus petit & preſque nu; mais quel eſt donc cet infortuné? Qui l'a privé de la vie?.... Fanfan ramaſſe à ſes côtés une arme garnie d'un petit canon, & dont la forme lui eſt tout-à-fait étrangère. Eſt-ce cette arme qui l'a privé du jour? Oh oui, c'eſt apparemment ce que Mylord appelle un piſtolet, & qu'il leur a dépeint tant de fois. Pour achever de s'éclaircir, Fanfan le fouille, & trouve ſur lui un méchant porte feuille, un couteau, une pipe, des bijoux d'or & garnis de diamants, & quantité de pièces monnoyées à-peu-près ſemblables à celles que l'on avoit autrefois trouvées ſur Derly. Fanfan, raſſuré, ſerre le tout, ſans autre examen, dans une eſpèce de pli que formait la peau dont il était vêtu; puis, donnant tous ſes ſoins à Lolotte, il parvient à lui rendre ſes eſprits, & à calmer ſes craintes ſur le compte de Mylord.

Bientôt ils fuient ce ſpectacle d'horreur, & s'acheminant vers l'endroit du rivage où leur pirogue était attachée, ils s'arrêtent pour réfléchir ſur le parti qui leur reſtait à prendre dans cette fatale conjoncture. Ils avaient près de quin-

ze ans; à cet âge on commence à secouer les liens de l'enfance, & à concevoir des projets fermes & solides. Fanfan propose à Lolotte de s'embarquer dans la pirogue, & de manœuvrer à tout hasard pour retrouver leur cher protecteur. La sœur y consent, & sur-le-champ ils entrent dans la petite chaloupe, en coupent le cable, & s'abandonnent à la providence.

O sage providence!... tu veillais sur eux, tu leur servais de pilote. Hélas! si l'on ne connaissait ta bonté tutelaire, verrait-on sans frémir, deux enfans s'exposer, sans aucune connaissance de la navigation & dans un frêle batelet, à toute l'inconstance d'un élément qui confond si souvent & l'espoir de la cupidité, & la prudence du plus habile nautonnier!

A peine la pirogue fut-elle libre, qu'elle s'éloigna comme un trait. Lolotte voyant fuir le rivage devant elle, fit un cri sinistre & voulut y retourner; mais il n'était plus tems, il fallait suivre les révolutions des flots, & Fanfan, qui affectait lui-même la plus grande fermeté, employa toute son éloquence pour rassurer sa sœur, & il y parvint. Bientôt un vent de terre, qui s'éleva, les poussa

bien avant en mer, & fit disparoître leur chère isle à leurs regards.

Cependant le soleil avait parcouru plus de la moitié de sa carrière. Le tems, qui jusqu'alors avoit été *grand*, c'est-à-dire favorable, se charge tout à coup; d'épaisses brumailles obscurcissent les airs; quelques *grains* de pluie annoncent une prochaine tempête; la mer, courte, agitée par des lames, menace le petit bâtiment d'un banc peut-être dangereux; toute la nature enfin paraît se préparer à une grande révolution. Fanfa[illegible] inébranlable, tenant Lolotte par la main, s'efforce, par les discours les plus forts, de lui prouver qu'il n'y a pas de danger. Celle-ci, ranimée par ses conseils & son exemple, prend son parti, & se détermine à mourir s'il le faut. Mais leur terreur ne fut pas de longue durée. Le gros tems, qui dura jusqu'au milieu de la nuit, s'éclaircit & fit place à la lune, qui, réfléchissant dans les ondes son disque argenté, vint rassurer nos pauvres voyageurs immobiles, & aussi embarrassés sur le liquide élément, que le fut jadis le premier navigateur.

Mais que devinrent-ils, lorsqu'ils crurent remarquer au sommet de la perche qui leur servait de mât, une espèce

de lumière assez semblable à celles qui brillent quelquefois sur le bord des étangs ? Ils pâlirent, se serrèrent l'un contre l'autre, & n'ayant jamais entendu parler du feu saint Elme, ils crurent que le feu du ciel allait les consumer eux & leur pirogue, pour les punir d'une entreprise téméraire, exécutée sans réflexion & au péril de leur vie. Tout le tems que brilla l'aigrette électrique, suite naturelle du grain qu'ils venaient d'éprouver, ils restèrent inanimés, sans pouvoir pleurer ni parler.

Ce n'était pas-là pourtant tout ce qui les effrayait. Il y avoit des momens où leur petit voilier s'élevait, s'abaissait, chavirait, & menaçait de faire capot; ils voyaient le gouffre s'entr'ouvrir pour les abîmer ; la mort s'offrait sans cesse à leurs timides regards ; ils la voyaient, & s'étonnaient même de ne l'avoir pas encore rencontrée dans les flots. Ils furent trente heures dans ces anxiétés, ne sachant où ils allaient, osant à peine remuer, & prenant, par nécessité, quelque nourriture, dont on fait que leur pirogue était pourvue.

Le soleil allait se cacher dans l'Océan, lorsqu'il s'éleva un vent du large qui les porta vers une côte qui leur parut déserte au premier coup-d'œil, mais où

ils distinguèrent, en approchant, des hommes accourant en foule sur la rive pour les examiner. Cette vue les réjouit; les insulaires, qui étaient blancs, bien loin de les effrayer, leur inspiraient de la confiance. Ils espéraient, par leur moyen, apprendre bientôt des nouvelles de Mylord Welly, & de Jerwik, comme si toute la terre était obligée de les connaître; d'ailleurs, la mer commençait déja beaucoup à leur déplaire, & même à les incommoder; ils sautaient de joie en voyant la terre, des hommes, & se promettaient bien de ne plus s'exposer seuls aux dangers qu'ils venaient de courir.

Quand ils furent près de la côte, une petite chaloupe vint les prendre & les mener à bord.

Qu'on juge de l'étonnement des insulaires, en voyant deux enfans à moitié nus, seuls dans une pirogue artistement faite, & munie de toutes sortes de provisions! Chacun leur faisait mille questions auxquelles ils répondaient en anglais par : avez-vous vu Mylord Welly & Jerwik? Connoissez-vous Mylord Welly & Jerwik? Où sont-ils? Nous les cherchons. Par pitié, conduisez-nous à eux, &c. &c..... Les insulaires, qui étaient Espagnols, n'entendaient rien

à ce langage ; mais un d'eux, qui savait l'Anglais, leur servit d'interprète & répondit à toutes leurs questions. Au bruit de leur arrivée, tous les habitans vinrent en foule sur le rivage, & leur prodiguèrent mille caresses. Les hommes embrassaient Lolotte, les femmes ne se laissaient point de regarder Fanfan ; chacun leur fit fête & les conduisit en triomphe jusqu'au palais du Gouverneur, qui les considéra avec surprise, & leur témoigna qu'il prenait à eux le plus vif intérêt. Lolotte & Fanfan, étourdis de tout ce qu'ils voyaient & entendaient, ne répondaient que par des monosyllabes, où toujours Mylord Welly était pour quelque chose. On leur répondait qu'on ne le connaissait pas ; ils voulaient absolument qu'on le connût, & qu'on leur en donnât des nouvelles. Après mainte & mainte questions, le Gouverneur, qui savait l'Anglais les fit asseoir & leur tint ce discours :

« Mes enfans, vous me paraissez tous deux aimables & spirituels ; restez avec moi ; je suis Roi & Souverain de San-Verrado, l'une des Isles Lucayes. Celle-ci, inconnue en Europe, est à moi ; j'en fis la découverte il y a douze ans ; j'y ai établi une colonie dont je suis le chef ; restez à ma Cour, vous y serez

bien traités & à coup sûr vous ne regretterez par le séjour que vous avez quitté. Quant à ce Mylord Welly qui paraît tant vous intéresser, je le ferai chercher, ne vous en inquiétez plus; je vous en donnerai des nouvelles sous peu... Ces pauvres enfans!... Comment vous nommez-vous? savez-vous votre nom? — Oui; je m'appelle Fanfan. — Et vous? — Lolotte. — Eh bien! Lolotte,... qu'elle est intéressante: Venez donc, venez près de moi.... Vous me craignez, est ce que j'ai l'air méchant?... Non. — Eh bien, approche-toi donc de moi, je veux te faire un sort... un sort!... oh! tu seras bien heureuse ici, & toi aussi, Fanfan, & toi aussi ».

A ces mots, il leur fit servir un superbe repas, se mit à table avec eux, & leur prodigua les plus tendres attentions, sur-tout à Lolotte, dont la jeunesse, les graces & la beauté avaient fait sur son cœur la plus vive impression.

Nos deux sauvages mangeaient fort peu: ils avaient trop de chagrin! Toute leur attention se fixait sur ce qui les environnait. C'était les bougies, & puis les plats, & puis les mêts, & puis le service, & puis les vêtemens des insulaires: tout les intéressait, tout les frappait. Cependant leur appétit se réveilla

un peu ; ils mangèrent, burent, & tout cela ſans parler, ſans même répondre aux queſtions du Gouverneur, qui ne ſe laſſait point de les regarder, ſur-tout Lolotte.

QUAND le ſouper fut fini, *Don Leſcar de Ribeira* les fit paſſer dans un autre appartement, & pria Fanfan de lui raconter ſes aventures. Il s'en acquitta avec toute la grace imaginable, n'omit aucune circonſtance, parla de Mylord Welly, en fit le plus grand éloge & finit par témoigner & le regret qu'il avait de l'avoir perdu, & combien il ſe trouverait heureux de le retrouver.

DON LEſcar, qui l'avait écouté attentivement, remarqua dans ſon récit, le nom de Derly, qui l'avait ſingulièrement frappé. Il ſe rappelait confuſément, que quelqu'un lui avait pluſieurs fois prononcé ce nom, & fit, à ce ſujet, à Fanfan, mille queſtions, dont il ne retira pas de plus grands éclairciſſemens. Enſuite il leur raconta ſa propre hiſtoire, en ces termes :

» JE ſuis né à Saint-Domingue, d'une famille honnête. Mon père m'ayant deſtiné de bonne-heure, au ſervice, le Gouverneur de l'iſle eſpagnole me chargea d'une expédition délicate, dont je m'acquittai avec toute l'adreſſe qu'elle

exigeait. Je revenais couvert de gloire & d'argent, lui rendre compte de mes succès, lorsque ce méchant homme, par jalousie, ou par quelqu'autre motif, que je n'ai jamais pu deviner, s'avisa de me trouver des torts, & de m'accuser aux yeux de l'Amirauté. Bientôt je me vis décrété, & renfermé dans une étroite prison. Indigné d'un traitement que j'avais si peu mérité, je trouvai le moyen d'intéresser pour moi, quelques amis zélés, qui, après avoir gagné mes surveillans, me tirèrent une nuit de mon cachot, & me jetèrent dans un vaisseau, qui soudain mit à la voile & nous éloigna pour jamais d'une ingrate patrie, où l'on avait si mal reconnu mes services.

» Revenu à moi, j'embrassai mes libérateurs, & leur demandai où ils me conduisaient. L'un d'eux, Anglais d'origine, & mon intime ami, me répondit que j'étais le maître de choisir l'endroit où je voulais me retirer, qu'il se trouvait heureux d'avoir pu me mettre en liberté, & que pour lui, son dessein était depuis long-tems, de se rendre à Charles-Town, où il avait laissé quelqu'un qui lui était bien cher. Eh bien, lui dis-je, allons à Charles-Town? j'y attendrai dans le sein de l'amitié, que l'on m'ait rendu justice à Saint-Domin-

gue, & que j'y puiſſe reparaître ſans danger.

» Les autres entierement ſoumis à Georges Blak, & qui, tous quittaient leur patrie, pour différens mécontentemens, applaudirent à ce projet; en conſéquence, le Pilote dirigea vers la Caroline, & nous ne pensâmes plus aux chagrins paſſés. Vers la hauteur du lac de Bahama, nous fûmes accueillis d'une violente tempête, qui nous ballota huit heures. Nous avions hiſſé nos voiles, mais les vents, qui ſe contrarioient, ayant rompu nos vergues & nos hunes, nous nous vîmes obligés de nous abandonner au haſard, ſans pouvoir manœuvrer en aucune manière. A la fin, le calme ayant régné ſur l'onde, nous nous trouvâmes près d'une iſle qui nous parut déſerte, & où nous réſolûmes de mouiller pour faire eau, & réparer notre mâture, qui était dans le plus pitoyable état.

» Pendant que nos charpentiers travaillaient avec ardeur, nous nous avançâmes dans l'iſle pour reconnaître le terrein. Elle était abſolument inculte & inhabitée. Le Pilote nous aſſura que nous étions dans une des iſles Lucayes; Chriſtophe Colomb n'en a guère découvert que quatorze, mais on ſait qu'il en

exiſte davantage (1). Eh quoi, lui dis-je, ſerions-nous ſi près de Bahama, de Lucayoneque. Aſſurément, me répondit-il, & nous nous ſommes même fort peu écartés de notre route. Il me vint ſoudain l'idée la plus ſingulière : Eh mais, dis-je à mes camarades, cette iſle eſt déſerte, qui nous empêche de nous y établir, d'y fonder une colonie? Tous furent de mon avis, excepté Georges Blak, qui avait ſes raiſons pour déſirer un prochain retour à Charles-Town. Il nous promit cependant, s'il n'y trouvait plus la perſonne qu'il y avait laiſſée depuis deux ans, de revenir vivre avec nous, & de ne jamais nous quitter.

» PAR complaiſance pour lui, nous remîmes à la voile, & nous arrivâmes quatre jours après à Charles-Town, où Georges apprit que la jeune perſonne qu'il cherchait, en était partie depuis dix-huit mois. Il ſe reſouvint alors, de la parole qu'il nous avait donnée, & nous revînmes ici, où, à force de travail & de courage, nous parvînmes à défricher le terrein, & à nous bâtir des

(1) Tout le monde ſait qu'en 1492, époque de la découverte de l'Amérique, les Lucayes furent les premieres Iſles qui s'offrirent aux yeux de Chriſtophe Colomb.

demeures commodes. Cependant, nous n'avions point de femmes, & nous n'étions pas disposés à nous en passer. Je me rappelai le stratagême dont s'étaient servis autrefois les Romains, pour enlever les Sabines. En conséquence, nous étant rendus à Cuba, comme des voyageurs qui voulaient visiter l'isle, nous donnâmes, une nuit, une fête aux dames, à bord de notre vaisseau. Elles y vinrent au nombre de soixante, avec quelques cavaliers. Au milieu de la fête, nous levâmes l'ancre, & cinglâmes à force de voiles, sans faire attention à leurs larmes, ni à leurs prières. Arrivés ici, nous les épousâmes, & depuis nous avons vécu heureux & indépendans. Quant aux commodités de la vie, nous les avons à souhait. Si nous manquons de quelque chose, plusieurs des nôtres, se mettent soudain en mer, & nous rapportent toujours du butin. Voilà comme nous sommes ici, mes enfans; il ne tiendra qu'à vous d'y rester, & de partager notre état & notre bonheur. »

Don Lescar de Ribeira termina ainsi son récit, qui indigna Lolotte & Fanfan. Ils virent clairement que cette colonie n'était composée que de brigands, d'écumeurs de mer & de femmes perdues.

Quelque couleur qu'eût donné Don Lescar à ſes malheurs & à ſon établiſſement, nos jeunes ſauvages avaient démêlé la vérité, & frémiſſaient déjà, de penſer qu'ils alloient vivre avec de tels ſcélérats.

Cependant on les conduiſit chacun dans un appartement fort commode, où ils furent libres de ſe livrer aux douceurs du ſommeil. Lolotte & Fanfan auraient bien déſiré habiter la même chambre; mais le Gouverneur n'y voulut jamais conſentir. Ce fût la première fois qu'il les affligea. Hélas! il leur réſervait bien d'autres chagrins!

## CHAPITRE II.

*La Mère infortunée; la Vengeance; la Promenade.*

Fanfan & Lolotte dormirent fort peu. Déſolés de leur ſéparation, inquiets ſur le ſort de Mylord, ils furent agités de mille ſonges ſiniſtres qui les épouvantèrent & les réveillèrent au point du jour.

Fanfan, debout le premier, courut ſoudain chez ſa ſœur, qui verſa des larmes auſſitôt qu'elle le vit. Qu'as-tu,

Lolotte, à pleurer? — Rien, mon frère. — Mais encore?... — Je ne sais : tout m'effraie ici ; je crains que nous n'y soyions malheureux. — Et pourquoi? — As-tu vu comme il a l'air méchant, ce Roi? Oh! ce n'est pas là Mylord Welly! — Eh bien, qu'appréhendes-tu? — Je ne puis le dire ; mais hier il me regardait avec des yeux, des yeux!... qui m'ont fait trembler! — Cesse de t'inquiéter, Lolotte? Tant que je serai avec toi, il ne t'arrivera rien. Au surplus, si nous sommes mal ici, nous nous en irons dans notre pirogue. — Ah, Fanfan! ah, mon frère!... si l'on allait nous séparer!

Fanfan ne put retenir ses larmes, & tous deux dans les bras l'un de l'autre, jurèrent de mourir plutôt que de se quitter. Don Lescar les surprit ainsi, noyés dans les pleurs, & leur ayant demandé le sujet de leur affliction, ils s'excusèrent sur le regret qu'ils avaient de la perte de leur protecteur. Ce fut la première fois qu'ils connurent la dissimulation, & qu'ils en sentirent la nécessité. Le Gouverneur s'efforça de les consoler, les embrassa, leur fit mille promesses flatteuses, & les deux Sauvages, ajoutant foi à sa sincérité, le regardèrent, essuyè-

rent leurs larmes, & reprirent un peu de sérénité.

Ainsi les cœurs sensibles & vertueux sont plus aisés à tromper que les autres. Ils ne connaissent point le mensonge, & ne peuvent croire que l'on soit capable de les abuser. Leur ame tendre & facile s'ouvre à toutes les impressions qui s'accordent avec leur façon de penser, & comme ils aiment à croire les autres hommes bons & vrais, ils saisissent avidemment tout ce qui peut les confirmer dans cette opinion.

Cependant Don Lescar avait de son côté fait des réflexions & bâti mille projets. Lolotte avait quatorze à quinze ans; Lolotte était grande, bien faite; son teint bruni par le soleil était frais comme la rosée; ses dents blanches & bien rangées semblaient deux rangs de perles enchâssées dans du corail. Son haleine égalait les parfums qui s'exhalent du calice des fleurs. Ses yeux grands & à fleur de tête pétillaient d'esprit & de vivacité; ses longs cheveux noirs flottans négligemment sur ses épaules formaient des boucles naturelles que le zéphyr caressait sans cesse. Elle avait toute la majesté de la sagesse & tous les charmes de la beauté. Que son souris était

intéreſſant ! Quelle douceur dans ſon langage ! que de naïveté dans ſes diſcours ! que de graces dans ſes moindres geſtes ! Son cœur était neuf ; il n'avait jamais palpité pour l'amour ; le reſpect & l'amitié l'avaient ſeul attendri. Quel chef-d'œuvre de la nature ! Moins d'attraits, moins de perfections euſſent amolli le cœur d'un Sauvage ! Auſſi quelle impreſſion ne fit elle pas ſur celui de Don Leſcar ! Ce fier Eſpagnol, blaſé ſur toutes les ſenſations, adonné à tous les vices, digne chef-d'une troupe de brigands échappés de leur pays pour éviter le juſte châtiment qui les y attendait, cet homme, dis-je, qui n'avait jamais dreſſé d'autels qu'à la groſſière volupté, connut l'amour en voyant Lolotte, non cet amour vertueux & délicat ſuivi de la pudeur, de la timidité, & qui naît pour la première fois dans un cœur ſorti des mains de la nature ; mais ce délire des ſens, ce mouvement violent, jaloux, impétueux que les paſſions enfantent, qui ne marche jamais ſans le crime, que les excès accompagnent, & qui ne connaît d'autre frein que la ſatiété : tel était l'amour de Don Leſcar. Il étoit défiant, parce qu'il avait trompé, jaloux, parce qu'il avait ſéduit, & féroce, parce qu'il ſe croyait tout permis.

En quelles mains êtes-vous tombées, innocentes victimes ! A quel barbare accordez-vous votre confiance ! Hélas ! vous avez perdu votre ami : il vous aimait, lui, il vous donnait l'exemple des vertus, celui ci va vous donner l'exemple de tous les vices. On vous disait que les hommes étaient faux, méchans & trompeurs, un seul va vous prouver cruellement la vérité de ces maximes ! Ah ! que vous aurez bientôt sujet de regretter votre chère isle !

Don Lescar, après les avoir consolés, s'assit auprès d'eux, leur prit les mains, & leur parla en ces termes : » Cessez, mes tendres amis, de vous inquiéter sur votre Mylord Welly ; c'était votre protecteur ; eh bien je le serai, moi, je vous protégerai, vous aimerai autant que lui, & vous n'aurez pas de peine à l'oublier dans mon Royaume. Je veux que tout le monde vous y honore, vous y révère autant que moi-même : c'est la première loi que je vais imposer à mes sujets. Cessez donc de craindre ; vous serez heureux ici, oui vous le serez !... J'éprouve cependant un grand chagrin à votre sujet. Ce que vous m'avez raconté hier m'inquiète & me tourmente. La manière dont Mylord Welly & Jerwik ont été enlevés de votre isle est sin-

guliere ; elle se rapporte exactement à un événement que je vais vous détailler. Je vous ai dit que mes gens allaient souvent en mer faire des incursions sur les vaisseaux marchands, ou autres qu'ils peuvent rencontrer ; il y a six jours que Georges Blak, mon ami, partit pour une de ces expéditions sur un vaisseau d'environ cent cinquante hommes d'équipage. Il se pourrait qu'il eût abordé dans votre isle, & que ce fût lui-même qui eût enlevé vos protecteurs, pour augmenter le nombre de mes colons. Pourriez-vous me désigner le corps que vous avez trouvé gissant sur la poussière ? — Non, répondit Fanfan, il était trop défiguré ; mais nous avons trouvé sur lui des papiers que voici. Ciel, s'écria Dom Lescar, quand il les eut examinés ! c'est lui-même, c'est son écriture ! ah, malheureux ami ! je t'ai perdu, tu as été assassiné, & par la main d'un de tes compatriotes !... »

A ces mots, Dom Lescar lance sur Fanfan un regard furieux, serre les papiers dans sa poche, & sort sans prononcer un seul mot.

Ah, mon frère ! qu'a-t-il ? Que lui avons nous fait ! — Il pense, Lolotte, que c'est Mylord qui a tué Georges Blak, &, peut-être, veut-il venger sur

nous, la mort de ſon ami! — Fuyons; Fanfan, fuyons cet horrible ſéjour! — Eh quoi, fuir, quand nous allons revoir notre cher protecteur? — Comment donc? Eh oui; puiſque ce ſont les gens de Georges Blak, qui l'ont pris, ils vont l'amener ici ſans doute, il nous conſeillera, nous défendra. — Eh non; le furieux Don Leſcar va le maſſacrer, le punir d'un crime involontaire!....

Qu'on juge des triſtes réflexions que dûrent faire, alors Fanfan & Lolotte! Il était clair que Mylord Welly, en ſe défendant, avait ôté la vie au Chef des Pirates; mais comment? avec quelles armes? Il n'avait point de piſtolet, & ce ne pouvait être qu'un piſtolet, qui eût défiguré le malheureux Georges, en lui faiſant ſauter le crâne. Cependant Don Leſcar le ſavait, s'en croyait ſûr, regrettait ſon ami, voulait venger ſa mort, & n'attendait que le retour de ſon vaiſſeau, pour immoler Mylord Welly, Jerwik, & peut-être Fanfan; car il avait d'autres vues ſur Lolotte, & lui réſervait un autre genre de punition.

Nos jeunes héros, en proie aux plus vives inquiétudes, paſsèrent toute la journée ſans voir le Gouverneur. On leur apporta à dîner dans leur appar-

tement, &, sur le soir, un Officier vint les chercher, avec ordre de les mener visiter l'isle & ce qu'il y avait de plus curieux. Cet ordre de Don Lescar les rassura un peu. Ils se persuadèrent, qu'apparemment, il désirait se livrer seul à ses regrets, & qu'il ne leur en voulait nullement d'un crime dont ils étaient innocens. Mais le barbare avait bien une autre occupation. Le lecteur va bientôt voir comment il se disposait à reconnaître la bonne foi & la candeur de ses hôtes.

Don Lescar, rentré chez lui, se mit à lire les papiers que Fanfan venait de lui mettre, & ne fut pas peu étonné de ce qu'il y trouva. Parmi différens manuscrits peu intéressans, était une lettre écrite par une main étrangère, & qui contenait ces mots:

„ Barbare Georges Blak, qui me „ persécutes depuis plus de ux mois, „ j'échappe enfin à ta tyrannie, je brise „ les fers dont tu m'as chargée, je re„ tourne dans ma patrie, & quand tu „ recevras cette lettre, il ne sera plus „ en ton pouvoir de m'immoler à ta „ vengeance. Cruel! tu m'as tout ravi: „ tu m'as privé de mes enfans: où sont„ ils mes pauvres enfans! qu'en as-tu „ fait? dans quel coin de la terre les as-tu

„ as-tu cachés? à quelles bêtes féroces
„ les as-tu livrés? Je n'avais qu'eux, je
„ n'avais qu'un ami, tu les as arrachés
„ de mes bras! Derly eſt tombé ſous
„ tes coups, Derly! le confident de mon
„ époux, le ſeul appui d'une femme in-
„ fortunée! Il n'eſt plus!... Eh! ſans
„ doute, mes enfans ſont avec lui dans
„ la nuit du tombeau.... Tigre féroce!...
„ Et tu voulais que je t'aimâſſe, & tu
„ voulais!... Dieux!... Manes de mes
„ enfans, de mon ami, vous ne rou-
„ girez point. J'ai ſu réſiſter à tes per-
„ ſécutions, braver tes menaces!.. ſouf-
„ frir tes cruautés, tes ſupplices même!
„ Le Ciel, qui protège l'innocence, me
„ ſouſtrait enfin à ta fureur: ton odieuſe
„ complice eſt livrée au glaive de la
„ juſtice, je pars, & je ne te reverrai
„ jamais! Eh! puiſſé-je, en arrivant à
„ Londres, retrouver mon époux, m'a-
„ vouer ſa femme, & vivre déſormais
„ loin de toi & heureuſe! Heureuſe!...
„ Puis-je l'être, ô Ciel!... Mes enfans....
„ Souvenir cruel! Ma Lolotte?... Mon
„ Fanfan!... Où êtes-vous?.... où êtes-
„ vous!... Je baigne ce papier des lar-
„ mes maternelles... Ma plume échappe
„ à mes doigts.... Mes yeux ſe couvrent
„ des ombres de la mort.... Mais mon
„ libérateur m'appelle, le moment eſt

„ favorable : je quitte à jamais l'odieux
„ Charles-Town, ma prison s'ouvre :
„ je pars... Et sans être vengée de toi !...
„ Mais tremble, scélérat ! La colère du
„ Ciel te poursuit, le jour de sa justice
„ est peut-être arrivé : elle t'attend,
„ elle va t'écraser, & délivrer la terre
„ d'un monstre qui la souillait. C'est
„ mon dernier vœu, c'est tout mon es-
„ poir, Adieu !

ADELINA.

DON Lescar, à la lecture de cette lettre, devint furieux, non des vexations qu'il paraissait que Georges Blak avait exercées sur Adelina ; mais de la vertu héroïque de cette femme malheureuse, & des imprécations qu'elle débitait contre son intime ami. Les grandes vertus irritent les scélérats, & les remplissent de la même horreur que nous inspirent les vices. Soit impuissance ou remords, s'ils ne peuvent pardonner aux autres d'être plus vertueux qu'eux, ils se vengent par le crime, de la vertu qui les humilie. Dire tout l'intérêt que prenait Don Lescar à l'infâme Georges Blak, c'est peindre le premier d'un trait. Ils étaient tous les deux également barbares, & Don Lescar, qui reconnut dans cette lettre, la mère de Lolotte &

de Fanfan, se mit à rouler dans sa tête mille projets plus cruels les uns que les autres, pour venger son ami sur Fanfan, sur Lolotte, si elle résistait à ses vœux, & sur leur mère elle-même, s'il pouvait découvrir sa retraite.

Comme la lettre d'Adelina portait que cette mère infortunée allait se retirer à Londres, il tâcha de la dépeindre par écrit, autant que sa mémoire put le lui permettre. Il ne l'avait jamais vue, mais son digne ami Georges lui en avait fait tant de fois le portrait, qu'il connaissait son signalement presqu'aussi bien que lui. Ensuite, il fit venir un nommé *Livédo*, Espagnol, homme faux, intriguant, & capable de tous les crimes. Puis, il le chargea d'attendre le vaisseau qui devait ramener Mylord Welly, d'y monter soudain, de se rendre en Angleterre, & de n'épargner rien dans ses perquisitions, pour chercher Adelina; lui enjoignant, s'il était assez adroit pour la retrouver, de lui ôter la vie, par toutes les voies qu'il jugerait les plus convenables, & de revenir promptement lui rendre compte de son expédition, lui promettant, pour ce service, d'abdiquer en sa faveur, la couronne de San-Verrado, & de lui céder

toute son autorité, clause, qu'il n'avait nul dessein de tenir.

Livédo promit tout, & Don Lescar, sans abandonner ses prétentions sur Lolotte, résolut d'amadouer les deux jeunes gens, jusqu'à ce qu'il en soit venu à ses fins, & de les immoler ensuite à la mémoire de son ami.

Quel caractère odieux! Employer tout, pour séduire une enfant de quinze ans, & dans le même moment, former le projet de lui enlever sa mère, son frère, son protecteur, & peut-être, de lui ôter la vie à elle-même, si elle a le malheur de céder à ses séductions! Et pour quoi tous ces crimes! Pour venger un monstre, qu'il appelle son ami! Quelle amitié! Quels en sont donc les liens? Des vices, sans doute. Tu as connu Georges Blak à Saint-Domingue, farouche Don Lescar: chargés par votre-Vice Roi, d'une négociation délicate, loin de la remplir avec honneur, vous vous êtes livrés à tous les déportemens, à toutes les vexations imaginables: rien ne vous a paru sacré, votre sordide cupidité vous a fait dévorer la substance des peuples, dont vous deviez être les défenseurs. Vos dépradations sont connues du gouvernement, vous êtes con-

damnés tous les deux à subir les supplices destinés aux scélérats; arrêté seul, tu attendais les bourreaux, Georges Blak te sauve; vous fondez une colonie composée de gens comme vous. Mylord Welly immole ton complice, à son corps défendant, & tu veux le venger! Sur qui, malheureux, sur qui? Sur une femme infortunée, à qui il a ravi ses deux enfans & son ami: sur deux innocentes créatures, qu'il a livrées aux bêtes féroces, que la Providence a conservées malgré lui, & que leur malheureux sort fait tomber entre tes mains! Mais tu aimes Lolotte, mais elle a su toucher ton cœur endurci: que dis-je! l'amour entre-t-il dans le cœur des méchans! La brutalité est leur seule passion. Insensibles aux vertus, ils les regardent comme des préjugés; ils prennent l'innocence pour un défaut de l'enfance; la modestie pour la pruderie; la franchise pour l'inconséquence, & la timidité pour la sottise. Le vice les rapproche, la faiblesse les unit, & les forfaits sont chez eux les liens de l'amitié.

Mais nous nous sommes emportés trop loin de notre sujet, par l'indignation où nous plonge un caractère affreux que nous sommes obligés de tracer sous les yeux de nos lecteurs. Plût au ciel

qu'il fût imaginaire! Mais malheureuſement il n'en exiſte que trop de ſemblables à lui. Les ſéducteurs qui courent les familles pour les déſeſpérer, pour plonger dans les larmes, des pères, des époux infortunés, ne ſont-ils pas des modèles du portrait que j'eſquiſſe? Ah! ſi l'on mettait au grand jour tous les monſtres qui ravagent la ſociété, combien ne rencontrerait-on pas de Don Leſcars!

Cependant Fanfan & Lolotte étaient ſortis, ſous la conduite d'un Officier du Gouverneur, pour viſiter l'Iſle San-Verrado. Ils ignoraient les tempêtes qui s'accumulaient ſur leurs têtes, & tranquilles ſur le compte du perfide Ribéira, ils prenoient plaiſir à voir l'étonnante variété qui régnait dans l'habillement des Inſulaires, dans les édifices, enfin dans tout ce qui s'offrait à leurs regards : ſpectacle intéreſſant nouveau pour eux.

Les maiſons, hautes d'un étage, étaient bâties en bois & avec une eſpèce de brique faite d'une terre rougeâtre, qui ſe trouvait dans les montagnes. Les rues, larges, tirées au cordeau, formaient une étoile dont le centre offrait une place grande, ſpacieuſe & deſtinée ſur un pentagone parfait; on n'y voyait point de

boutiques. Les habitans, au nombre d'environ quatre cens, tant hommes que femmes, vivaient tous du produit d'un petit champ que chacun cultivait derrière sa maison. Il y avait, à côté du palais du Roi, une chapelle desservie par un vieux Dominicain qui jouissait de la plus haute considération. Quant aux mœurs, aux coutumes de ces Colons Baïtiens, nous allons bientôt les apprendre de la bouche d'un Colon même qui doit jouer un rôle bien intéressant dans la suite de cette histoire. Rien n'y manquait enfin pour la propreté, la commodité & l'utilité. L'Isle était située aux 25 dégrés, 15 minutes de latitude & 57 dégrés, 11 minutes de longitude. Elle pouvait avoir six lieues de long sur trois de large. L'habitation était bâtie sur le bord de la mer à l'est, où l'on avait pratiqué un port assez bien fortifié par une tour & des ramparts.

Lolotte & Fanfan étaient sur le rivage à regarder en soupirant leur petite pirogue, attachée avec des chaînes dans le canal; l'Officier leur guide avait rencontré quelques-uns de ses amis avec lesquels il s'était écarté pour causer plus librement, lorsque les deux éleves de Mylord Welly furent accostés par un petit vieillard, à barbe blanche, qui vint

s'asseoir à côté d'eux, les fixa pendant quelques momens & leur tint ce discours avec le ton le plus doux & le plus expressif.

## CHAPITRE III.

*Le petit Vieillard; Mœurs de la colonie Batüenne; le rendez-vous.*

„ Souffrez, enfans aimables & intéressans, qu'un homme qui fut persécuté par la fortune, qui a des droits „ aux cœurs des infortunés, vous voie, „ vous parle, & jouisse du plaisir de vous „ embrasser. Dès le premier moment où „ je vous apperçus sur le Port, votre „ vue fit sur mes sens je ne sais quelle „ impression qui m'a été jusqu'à l'ame. „ Votre jeunesse, vos traits, vos malh[illegible]rs, „ tout en vous m'intéresse..... Je suis prêt „ à verser des larmes!... Oh! daignez les „ essuyer: daignez vous entretenir avec „ moi? Pardonnez: ma tête est blanchie, „ mon front est sillonné, mon corps, „ glacé par les ans, ne peut suffire à „ la foule des sensations qui l'affligent; „ ranimez-le: réchauffez-le du feu qui „ coule dans vos veines? Vous m'atten-

„ driſſez.... mon ame ſe dilate, mon „ cœur s'ouvre, toutes mes facultés ſe „ renouvellent en vous voyant. Oh! „ quelle douce émotion j'éprouve à „ votre aſpect!... Oui, je me crois „ rajeuni en voyant des petits enfans „ auſſi jolis, auſſi doux & ſur-tout auſſi „ malheureux! parlez? Qui vous a „ donné l'être? „ — Nous l'ignorons. — Vous l'ignorez? — Nous fûmes abandonnés dès notre enfance dans un Iſle ſauvage. Dieu daigna nous envoyer un conſolateur, un pere! il nous a élévés, inſtruits; mais, hélas! nous venons de le perdre, & nous étions déterminés à le chercher par toute la terre, lorſque le haſard nous a fait deſcendre dans votre Iſle. — Que je vous plains, mes bons enfans, que je vous plains d'être venus demeurer avec des gens auſſi pervers que ceux qui l'habitent!..... Que ne puis-je en ſortir: que ne puis-je vous emmener avec moi!.... Mais cela eſt impoſſible, abſolument impoſſible. Je ſuis obligé de finir mes jours dans cette affreuſe demeure, où j'ai été conduit de force! — ô ciel! Et comment cela? — Je vois que vous déſirez connaître mes malheurs: ils ne ſont pas en grand nombre; mais hélas! qu'ils ſont douloureux pour moi! „

« Je suis Français : on m'appelle le Comte d'Oresty. Nommé Ambassadeur de France en Angleterre, par mon Roi, je partis de Paris & fus m'établir à Londres avec ma femme, une fille & un fils. — A Londres ? Aurais-tu connu là Derly ? — Derly ? Non : quel était ce Derly ? — Je n'en sais rien, mais il fut l'ami de mon Père. — Plût au ciel que mon fils eût eu un ami & un ami éclairé ! Il n'aurait pas peut-être entrepris un voyage.... Voyage fatal ! Ah ! qu'il m'a coûté de larmes !... J'étais heureux. Tout succédait au gré de mes desirs, lorsque je perdis à la fois & mon fils & ma fille ! Celle-ci mourut à la fleur de son âge, & mon fils partit, malgré moi, pour un voyage, autour du monde, dans le moment où ils était rappelé à Paris, pour un mariage avantageux que le Ministre lui avait ménagé. Ce n'est pas tout. A peine mon fils avait-il mis le pied dans le vaisseau qui devait le conduire à Constantinople, ville du monde qu'il voulait visiter en premier, à peine, dis-je, le bâtiment allait-il mettre à la voile, qu'il prit dispute avec un passager pour je ne sais quel sujet. Celui-ci lui fit mettre l'épée à la main, ils se battirent & mon fils mordit la poussière. J'en reçus la nouvelle : quelle nou-

velle pour un Père !.... A peine sortait-il de l'enfance ; il avait vingt-quatre ans : doux, sage, modeste & spirituel, il comblait l'espoir que j'attendais de lui, & malgré quelques petites intrigues de jeunesse que j'avais à lui reprocher, je voyais en lui ma félicité & l'élévation de ma famille !.. O mes amis, mes jeunes & sensibles amis !.. Vous faites-vous une idée juste d'une perte aussi douloureuse !... Le tems n'a point encore allégé mes regrets.... Pardonnez.... Pardonnez ces larmes paternelles ?... Elles sont.... „

Ici le petit vieillard s'interrompit, versa des larmes que Lolotte & Fanfan essuyèrent, puis il reprit ainsi :

„ La mort de mon fils coûta la vie à mon épouse ; elle succomba à ses regrets, & moi, privé de tout, seul dans la nature, je revins à Paris, où, délivré de toutes charges honorifiques, je passai quelques années dans la retraite & dans la douleur. J'y aurais, je crois, terminé mes jours, sans une circonstance qui m'arracha soudain du sein de ma patrie, & me fit passer les mers au moment où je m'y attendais le moins. Un de mes amis, le seul que j'eusse conservé, encourut malheureusement la disgrace de son maître. Ne pouvant

plus vivre dans un ſéjour où il était preſque deshonoré, il ſe reſſouvint qu'il avait un parent dans l'Iſle de Cuba, qui, bien qu'elle appartienne aux Eſpagnols, ne laiſſe pas de ſervir de retraite à quelques Français. Il ſe détermina à y paſſer & m'engagea ſi inſtamment à le ſuivre que j'y conſentis. Que devais-je faire? j'étais ſeul dans l'Univers; je ne tenais à rien; qu'importe le coin de la terre où je mourrai, me disje, j'y mourrai du moins dans les bras de l'amitié! Nous partîmes donc enſemble pour Cuba, où le parent de mon ami nous reçut à bras ouverts. Nous avions une petite habitation à *San Carlos*, ſur le bord de la mer, où nous vivions heureux & contens, lorſque Don Leſcar, Georges Blak & leurs camarades y deſcendirent, en ſe faiſant paſſer pour des voyageurs de la première diſtinction. Georges Blak avait de l'eſprit, nous nous étions connus à Londres: il m'engagea moi & mon ami d'une fête qu'il voulait donner à bord de ſon navire. Nous eûmes l'imprudence de nous rendre à ſon invitation. Entrés dans le vaiſſeau, nous trouvâmes la ſociété ſi mal compoſée que nous voulûmes en ſortir; mais il n'était plus tems. A peine la danſe fut-elle en train, que le

vaiſſeau s'éloigna avec la rapidité d'un trait. Les gens du rivage crurent que c'était une plaiſanterie, & que Don Leſcar ne voulait ſimplement que nous procurer le plaiſir d'une promenade ſur mer; mais ce n'était pas là ſon projet. Le vaiſſeau, bon marcheur, nous conduiſit ici, où malgré nos prières & nos cris, nous fûmes tranſportés & gardés à vue juſqu'à ce que nous eûmes pris notre parti. Il le fallut bien! tout s'arrangea en peu de tems. Les femmes furent les premières à ſe rendre, & nous ne tardâmes pas à ſuivre leur exemple. Quant à moi & mon ami, nous vivons ici doucement: nous n'entretenons aucun commerce avec les autres habitans de la Colonie, & nous avons perdu pour jamais l'eſpoir de revoir notre patrie & même l'Iſle de Cuba. — Eh quoi, mon père, tu n'as jamais trouvé l'occaſion de te ſauver? — Jamais mon fils. Le barbare Don Leſcar a trop bien ſçu prendre ſes précautions, pour que nous en trouvions les moyens! Mais, avant de vous les détailler, je veux vous faire un tableau abrégé des mœurs qui regnent ici „.

„ Don Lescar & Georges Blak y deſcendirent avec environ deux ou trois cens hommes, tous vagabonds & ſans

aveu. Chacun d'eux avait emporté de ſon pays le plus de richeſſes & de bijoux qu'il avait pu; mais cela ne lui donnait ni un abri, ni du pain. Il fallut donc défricher le terrein & bâtir des habitations en bois, revêtues, comme vous le voyez, d'une eſpèce de ciment fait avec de la terre, de l'eau & des cailloux battus, lequel, durci au ſoleil, a acquis toute la ſociété de la pierre. Ils couvrirent leurs maiſons avec des feuilles de palmiers & de la paille de riz, qu'ils plantèrent en abondence dans l'Iſle, & qui eſt, ſans contre dit, le meilleur riz de toute l'Amérique. Chaque habitant a derrière ſa maiſon un champ, long d'environ deux cens toiſes, où il cultive toute les choſes néceſſaires à la vie, & qui doit le nourrir toute l'année. En outre, il y a, à l'oueſt de l'Iſle, un très-grand champ, cultivé aux frais du Gouvernement, pour les vieillards, les impotents, & les infirmes. Juſqu'ici il n'y a rien que de louable dans cette adminiſtration; mais ce que vous allez entendre va vous faire frémir d'horreur „.

„ Vous avez vu dans mon reçit la manière dont ils ſçurent ſe procurer des femmes. Abordées dans l'Iſle, il fallut en faire le partage. Comme Don Leſcar

prévit les embarras où le choix allait le jeter, il établit une loterie où les noms des cinquante femmes mis dans une roue, les deux cens Colons furent obligés de tirer. Par ce moyen, il n'y eut que cinquante hommes de pourvus. Qu'arriva-t-il? Les cent cinquante autres formèrent une sédition, où les armes à la main, ils demandèrent qu'il leur fût permis de se partager les femmes de leurs compatriotes. Don Lescar, en politique habile, & voulant rétablir la paix dans la Colonie, rendit alors une sentence, par laquelle il établissait que chaque femme appartiendrait successivement à quatre hommes dans l'espace d'une année. Ainsi, à chaque quartier, les femmes, vraies Sultanes, changeaient de mari, & prenaient ceux qui avaient pris leur tour après neuf mois de veuvage. Vous êtes étonnée, Lolotte, que le sexe se soit prêté à cet arrangement? C'est que vous ignorez quelles femmes s'étaient rassemblées dans le vaisseau de Georges Blak le jour de la fatale fête. Bien-loin de réclamer contre cette loi bisarre, elles y donnerent les mains & s'en arrangèrent fort bien jusqu'au moment où il arriva d'autres femmes à San-Verrado „.

„ Quand les Colons se virent abri-

tés & munis de toutes les choſes néceſſaires à la vie, ils radoubèrent le ſeul vaiſſeau qu'ils avaient, & Georges Blak, à la tête de cent hommes, ſe mit en mer pour aller piller les vaiſſeaux marchands & autres qu'il verrait moins forts & moins armés que lui. Dès le premier jour il fit une priſe conſidérable: c'était un Français qui revenait chargé de café, de ſucre, de cacao, de poivre & autres denrées, qu'il rapportait à Breſt. Après avoir paſſé la moitié des hommes au fil de l'épée, ils ramenèrent les plus dociles & douze femmes. Tous ces priſonniers furent contraints de s'établir dans la Colonie & de ſe marier. Depuis ce moment, il ne ceſſa d'écumer les mers & de rapporter du butin. Quand il rencontrait un vaiſſeau ſupérieur à lui, il arborait pavillon blanc, le ſaluait de trois coups de canon & paſſait outre comme ami; mais ſi le vaiſſeau avait ſouffert de la tempête où qu'il fût inférieur au ſien, il l'attaquait, jetait les grapins, s'en rendait maître enfin, & le ramenait en triomphe dans notre port. Il avait toujours la précaution cruelle d'égorger preſque tous les hommes dont il craignait la force ou l'adreſſe, & ſe contentait de faire priſonnières les femmes, dont il avait grand beſoin pour

peupler ſon Iſle. Il agiſſait de même lorſque quelque vaiſſeau venait ici demander l'hoſpitalité, pour ſe radouber ou faire eau. Il maſſacrait les paſſagers, contre le droit des gens & s'emparait de leur cargaiſon. Il parvint par ce moyen à ſe faire une petite flotte de vingt voiles, que vous voyez d'ici dans le baſſin, & à ſe procurer avec profuſion tout ce qui eſt utile pour embellir ou aſſurer une établiſſement. Il y a aujourd'hui ſept jours qu'il eſt parti pour une ſemblable expédition, & il n'eſt pas encore de retour. Ce retardement, peu ordinaire, commence à allarmer toute la ville, il ſe pourrait bien que ce ſcélérat eût à la fin rencontré le châtiment de tous ſes forfaits „.

Ici Fanfan interrompit le Comte d'Oreſty, & lui apprit la mort de Georges Blak, ajoutant que c'était Mylord qui la lui avait donnée, ou toute autre perſonne. Le petit vieillard, à cette nouvelle, pleura de joie, leva les mains au Ciel, embraſſa Lolotte & ſon frère, & pourſuivit ainſi ſon récit.

„ Quant aux loix intérieures & ſociales, elles ne ſont pas moins barbares. Tous les Colons ſont ſans ceſſe en guerre entr'eux. Les femmes ont fait naître leurs querelles. Ceux qui ſont mal parta-

gés vont enlever l'épouſe de leur voiſin. Don Leſcar ne peut empêcher ces déſordres : la vie d'un citoyen lui eſt trop précieuſe pour le punir de mort ; il envoie ſeulement le coupable en priſon, d'où il ſort quelque tems après pour recommencer ſes violences. Il eſt dans toutes les ſociétés des caractères bouillans & impétueux ; ceux-là ſont plus à craindre ici que par-tout ailleurs. Il n'y a pas d'excès où ne ſe portent les Verradiens ; ils ſont preſque toujours ivres. Comme les priſes, faites par leurs vaiſſeaux, ſe partagent ſur la Place publique à tous les habitans, chacun d'eux a en abondance de l'eau de-vie, du camphre & des liqueurs dont il fait très-bien uſer. Il y a déja dans l'Iſle plus de deux cens enfans qui, bien qu'ils n'aient pas atteint l'âge de raiſon, ne laiſſent pas que de perdre le peu qu'ils en ont, dans des flots d'eau-de-vie à l'exemple de leurs parens. La liberté la plus ſcandaleuſe règne ici. Don Leſcar lui-même en eſt le modèle : les plus belles priſonnières lui tombent en partage. Il les garde quelque tems, & les abandonne enſuite à d'autres qui, agiſſant comme lui, les livrent à toute la ville. Ils ſe battent ſans ceſſe, & ſe tuent quelquefois. Pour ce dernier crime, l'aſſaſſin

eſt toujours livré à la rigueur des loix, & puni de mort. Ils ne connaiſſent d'autre occupation que le plaiſir, d'autre Dieu que la volupté, & d'autre frein que la liberté. Enervés ainſi par la pareſſe & la débauche, ils ne ſeraient pas en état de réſiſter à la plus légère attaque. Cent hommes vont ſoumettre toute cette Colonie s'ils pouvaient la deviner & la ſurprendre; mais Don Leſcar a défendu, ſous peine de la vie, à qui que ce ſoit de s'embarquer ſans ſon ordre & ſans ſa permiſſion. Il a plus fait: tous les vaiſſeaux ſont enchaînés dans le port avec leurs chaloupes. Seul il a les clefs des chaînes: ſeul il peut pénétrer dans le canal. Voyez-vous d'ici ces fortes paliſſades qui rendent l'accès du port impoſſible? Voyez-vous ces gardes, ſoudoyés par lui, prêts à faire feu ſur le premier téméraire qui oſerait en approcher. Tout vous arrête, tout vous retient, &, dès qu'une fois on a mis le pied dans San-Verrado, c'eſt pour la vie „.

Les deux jeunes gens ne purent s'empêcher de frémir à ces terribles paroles.

Le Comte s'en apperçut, & ſe hâta de faire diverſion à leur douleur. „ Don Leſcar, continua-t-il, a bien ſenti que jamais il ne pourrait retenir ſes peuples

de force s'il ne leur rendait point leur sort agréable ; c'est pourquoi il a laissé s'introduire cette licence effrénée, seul lien qu'il a jugé capable de les enchaîner. En effet, tous sont contens de leur condition, & vous n'en trouverez pas un seul qui desire de quitter San-Verrado pour aller habiter un autre pays. Ils ont tout pour être heureux, si l'on peut l'être dans le vice. Tous les jours ce sont des fêtes superbes au palais du Gouverneur ; tous les jours ce sont des parties de plaisir, des bals, des assemblées : que leur faut-il de plus ? Ils aiment le bruit, le fracas, ils l'ont à souhait. Semblable à bien des Souverains de l'Europe, il étourdit ses peuples autant qu'il peut, afin de dorer les chaînes dont il les charge ».

» Voila, mes enfans, quelles sont les loix des Verradiens, voilà quelle est leur manière de vivre. Tâchez de la souffrir patiemment, de vous y faire même, sans toutefois vous écarter des principes de la vertu. Vivez ici, puisque le Ciel vous y a envoyés ; vivez y sages, doux, modestes, & n'imitez point les odieux compatriotes que le sort vous a donnés. Je veux toujours vous voir, vous aimer, vous guider, & je compte assez sur vous pour croire que vous ferez quelque cas de mes leçons ».

Ainsi parla le Comte d'Orefty, & Lolotte, étonnée de tout ce qu'elle venait d'entendre, lui fit mille queſtions auxquelles il ſatisfit avec toute la complaiſance d'un père. Es-tu marié, toi — Non, ma fille ; ce n'eſt point à mon âge que l'on s'impoſe un tel joug. — Ton ami l'eſt-il ? — Oui. — Comment s'appelle-t-il ton ami ? — Le Baron de Lerval. — Eſt-il auſſi reſpectable que toi ? — Il eſt plus jeune ; mais je ſuis garant de ſa probité. — Une choſe m'a bien ſurpriſe dans ton récit. — Quelle eſt-elle ? — Ces femmes que Georges Blak a fait priſonnières, & dont il a tué les maris, comment ont-elles pu s'en conſoler au point d'épouſer les méchans hommes qui les ont privées de tout ce qu'elles avaient de plus cher au monde ? — Ta remarque eſt louable, Lolotte ; elle fait l'éloge de ton cœur. Je vais en peu de mots ſatisfaire ta curioſité, écoute ? „

„ A te parler franchement, les Verradiens n'ont pas trouvé beaucoup de cruelles parmi les femmes qu'ils ont priſes ; mais il s'en eſt rencontré de vertueuſes, de délicates qui n'ont jamais voulu céder aux ordres du Gouverneur, ni aux inſtances de nos Colons. Don Leſcar, pour les punir, les a cruellement enfermées dans une étroite priſon, où elles

resteront jusqu'à ce qu'elles auront consenti à ce qu'on exige d'elles. — O Ciel ! — Oui, Lolotte, ces femmes infortunées gémissent dans l'horreur des cachots, & ne sont consolées que par la vertu & la voix de leur conscience. — O mon père ! que je voudrais les voir, essuyer leurs larmes ! — Tu les verras, Lolotte, vous les verrez, mes enfans. Le Concierge de la prison est un de mes amis. Demain, dès l'aurore, trouvez-vous ici ; je viendrai vous chercher, & nous irons ensemble „.

Lolotte & Fanfan le lui promirent. Le Comte d'Oresty allait encore les embrasser, & leur dire adieu, lorsque l'Officier-Conducteur, qui venait de quitter ses connaissances, revint vers eux, & leur ordonna de rentrer avec lui au palais du Roi. Il fallut se séparer du respectable vieillard. il s'éloigna, & les deux sauvages, sans lui parler, se mirent à suivre leur guide ; mais ils firent entendre au Comte, par leurs gestes & leurs regards, qu'ils n'oublieraient par le rendez-vous du lendemain.

## CHAPITRE IV.

*La Séparation, les Cachots, la Belle Captive.*

DON Leſcar, pour ſuivre l'odieux projet qu'il avait conçu, ne fut pas plutôt que ſes deux hôtes étaient entrés, qu'il les fit venir, & leur demanda comment ils trouvaient ce qu'il appelait ſon royaume & ſon peuple. Ne ſoyez pas ſurpris, leur dit-il d'un ton mielleux, ſi je me ſuis privé aujourd'hui du plaiſir de vous voir? Il était juſte que je donnâſſe toute la journée à la mémoire d'un ami qui m'était bien cher, & que je regretterai toute ma vie. J'ai bien verſé des larmes, mes bon amis, & c'eſt votre Mylord Welly qui les a fait couler!

LOLOTTE auſſi-tôt ſe jette à ſes genoux, les preſſe, les ſerre, lui prend les mains, & le prie en ſanglottant, de pardonner à ſon protecteur un malheur involontaire: il ne l'a pas fait exprès, Seigneur, s'écrie-t-elle; c'eſt en ſe défendant. Pardonne-lui? Oh! oui, tu lui pardonneras, n'eſt-ce pas? Tu ne pourras réſiſter aux prières de Lo-

lotte, elle eſt à tes genoux, elle te demande la grace de ſon père, de ſon unique ami!.... La grace, ma ſœur, interrompit bruſquement Fanfan! Non ce n'eſt point grace, c'eſt juſtice que nous implorons. Toi-même, Don Leſcar, à la place de Mylord Welly, qu'aurais-tu fait? — Jeune homme, modère cette vivacité : ſache que tu parles à ton Roi? — Je reſpecte infiniment ton titre, quoique je ne le connaiſſe pas; mais j'en appelle à ton cœur, à ta probité! L'homme d'honneur doit excuſer les actions que l'honneur approuve. — Tu parles de l'honneur! élevé au fond des forêts, le connais-tu? — Je connais les droits de l'homme ſur l'homme. Ils ſont égaux à tous les êtres. Communs à tous les états. Un Roi & le dernier des citoyens ont autant le droit de m'arracher la vie, que moi de leur percer le cœur, ſi je ſuis le plus fort ou le plus adroit. — Tu parles bien en ſauvage! Tu ne connais que les loix naturelles, & tu veux juger de celles que preſcrivent l'ordre ſocial & la religion! Sont ce là les beaux principes dont t'a imbu ton Mylord Welly? Eſt-ce là la brillante éducation qu'il t'a donnée? — Il m'a appris du moins, à mépriſer l'ironie & à braver les ſuperbes. — Malheureux!

tu perds tout reſpect! Crains... — Eh ; Seigneur, s'écrie Lolotte, calme-toi ?... Mon frère, ne l'affliege pas ; il a déja aſſez de chagrin!— Oui, Lolotte, reprend Don Leſcar, oui j'en ai, & il ne tient qu'à toi de me conſoler, de me faire oublier les inſultes d'un orgueilleux qui ne méritait pas une ſœur auſſi belle, auſſi intéreſſante ! — Je puis te conſoler! Parle: que faut-il faire ? — J'ai un cœur, Lolotte! Le tien n'a jamais connu l'amour ; le mien l'a ignoré juſqu'à préſent, mais tes charmes, mais ta jeuneſſe ont fait ſur lui une impreſſion ! . . . Eſt-ce que tu ne me comprends pas ?... Vois mes regards ?... Entends mes ſoupirs ; — Eh bien ?... Eh bien, je t'aime, Lolotte, je t'adore : ſois mon épouſe ? ſois Reine de San-Verrado. Mon cœur & mon trône ſont à tes pieds, les dédaigneras-tu ? Me feras-tu mourir par un refus, qui ne peut trouver d'excuſe légitime ? Parle : confirme ou détruis mon eſpoir. — Que dis-tu, moi, ta femme ?... Hélas ! .... — Balancerais-tu ! — Tiens : tu me tueras ſi tu veux ; ma vie eſt entre tes mains ; mais j'aurai le courage de l'avouer, non, je ne puis être à toi, je ne puis t'aimer ; je le ſens : ce n'eſt pas ma faute à moi ? Que n'es-tu plus doux, plus ai-

mable ! — Lolotte... un tel aveu paſſe l'ingénuité Tu me trouves méchant ! Eh, que t'ai-je fait ? — vraiment, rien ; mais.... — Acheve ? — ... Je ne le ſaurais. Tu as des yeux, qui me font trembler ! — Tu me crains ? Pourquoi ? — Qu'eſt-ce que tu me demandes ? Suis-je maîtreſſe d'aimer comme cela, parce que tu le veux ? — Vous me trompiez, jeunes téméraires ? — En quoi ? — Vous n'êtes point frère & ſœur, ou ſi vous l'êtes, craignez l'effet des noirs ſoupçons qui s'élèvent dans mon ame ?... Votre tendreſſe, votre intelligence.... Lolotte, il faut m'épouſer, ou t'attendre à périr ! — Eh bien, tue moi ſur le champ : j'aurai moins à ſouffrir ! — Moi, t'immoler quand je veux faire ton bonheur ! Sens-tu le prix de mes bienfaits ? Je t'offre un trône, & tu préferes les ſupplices ! Quelle eſt cette haine que tu m'as jurée ! Dis : pourquoi rejettes-tu l'offre d'une couronne ? — Un coin de terre, un abri, des fruits & la paix du cœur ; je les préfère à tout, ſi je partage ces biens avec mon protecteur & mon frère ! — Eh toujours ce frère ! Tremble, ingrate ! Dès ce ſoir, vous ſerez ſéparés, dès ce ſoir, je vous dévoue à ma vengence, ſi vous continuez à me déſeſpérer. Vois, Lolotte, réfléchis ? Je te donne trois jours : ce

terme expiré, je n'écoute plus rien, j'attends votre Mylord, je lui perce le sein à vos yeux, & sur son corps expirant, je vous immole tous deux à la mémoire de mon ami, adieu !

La foudre en éclats, tombant à côté des deux infortunés, ne les aurait pas moins consternés, que ne firent ces terribles menaces. Ils se regardèrent quelque tems; puis Fanfan, rompant le premier le silence; Que penses-tu, dit-il, Lolotte, de ce monstre inhumain! — Les Caraïbes, qui ont tant mal traité notre ami Jerwik, étaient moins féroces que lui! — Eh voilà ce qu'on appelle des hommes policés! — Les forêts n'apprennent point à être aussi barbare! — Il veut se faire aimer, & c'est le couteau sur le sein, qu'il déclare son amour! — Oh! Fanfan! qu'allons-nous devenir? Que nous sommes à plaindre! — Ne crains rien, Lolotte? J'ai tremblé sur les flots, j'ai pleuré en me voyant séparé de notre cher Mylord, mais jamais je ne craindrai les menaces d'un tiran! Avant qu'il t'ait percé le cœur, je lui arracherai moi-même une vie qu'il souille de tant de forfaits. — Le cruel, il n'a point pitié de notre jeunesse, de notre misere, de nos larmes! — Ma sœur, notre pere nous l'a dit cent fois: Les

pleurs sont sur l'ame d'un méchant, l'effet du vent sur un grand incendie. — Il va nous séparer! — Demain trouve-toi sur la place à l'heure indiquée? Nous verrons notre bon vieillard, il nous consolera, nous conseillera. — Mon dieu! mon dieu! que nous sommes à plaindre!

Ils n'eurent pas le tems d'en dire davantage. Un Officier vint les trouver avec ordre de les conduire chacun dans leur appartement. Fanfan ne put résister à sa fureur. Il regarda l'Officier avec indignation, tendit la main à sa sœur, leva les mains au Ciel & sortit, la rage dans le cœur.

On s'étonnera peut-être de la fermeté que Fanfan vient de faire paroître, mais ce jeune homme avait quinze ans. Elevé dans les forêts, accoutumé à combattre des bêtes fauves, endurci par le travail & la fatigue, il avait contracté une certaine rudesse de caractère, qui le rendait un peu sauvage. Il n'avait jamais été contrarié, il l'était dans cette occasion. Son cœur, déja ferme, se roidissait & ne pouvait souffrir la hauteur, à laquelle il n'était pas accoutumé. Lolotte, plus douce, plus tendre, plus sensible, avait bien autant de force d'ame & de courage que son frère; mais elle

était plus timide & plus craintive. Tout l'effrayait, parce qu'elle prévoyait plus vîte les conſéquences. Cependant, nous ne la verrons pas céder à la peur & aux menaces. Nos deux enfans vont déſormais quitter ce nom, & ſe conduire en héros! Dignes fruits des leçons de Mylord Welly & des principes qu'il avait gravés dans leur ame.

Les voilà donc chacun dans leur appartement, livrés tout entiers à leurs réflexions, & ne prévoyant que des ſuites ſiniſtres de l'amour & de la haîne du Gouverneur; car il était viſible qu'il aimait Lolotte & haïſſait Fanfan. La fierеté avec laquelle celui-ci lui avait repondu, l'avait étonné & indigné. Il ne voyait pas ſans colère la fermeté d'un jeune homme élevé dans les bois, qui lui avait donné des raiſons au-deſſus de ſon âge & dont peut-être, au fond de ſon cœur, il ſentait toute la ſolidité. Mais qu'entendait-il par ſes ſiniſtres ſoupçons? Quels doutes formait-il ſur leur fraternité? Il devait en être ſûr, d'après la lettre d'Adélina. Etait-ce un piège qu'il leur tendait? Etait-ce qu'en effet, il avait la baſſeſſe de ſe défier de leur intelligence? Peut-être était-ce là ſa penſée. Les ſcélérats ne rougiſſent pas d'imputer aux autres tous les crimes,

dont ils ſont capables eux-mêmes Ils en vont ſouvent chercher de ſi noirs qu'une ame honnête n'oſerait jamais former le ſoupçon que ces crimes puſſent exiſter.

Mais revenons à nos deux victimes & voyons le ſecours que le ciel leur envoya dans cette circonſtance critique? Après avoir paſſé la nuit dans les plus cruelles anxiétés, Fanfan court le premier à l'endroit du rivage aſſigné par le petit vieillard. Il y attend ſa ſœur, elle n'arrive point! Il regarde de tous les côtés, elle n'arrive point! Quelle inquiétude! Où a-t-elle paſſé la nuit? Qu'en a-t-on fait? Quel barbare arrête ſes pas! Sans doute on la retient: ſans cela, elle viendrait, elle accourrait.. Vain eſpoir..... Une heure entière s'écoule.... Lolotte ne parait pas! Le comte d'Oreſty, ſuivant ſa promeſſe, ſe rend au rendez-vous. Il y trouve Fanfan pâle, égaré, foible & le regardant ſans le voir. Qu'as-tu, mon ami? Tu me parais.... — Ah, mon père! On m'a privé de Lolotte! On me l'a ravie! — Qu'entends je! Qui donc? — Le Gouverneur, ce monſtre! — Paix, paix, mon fils? Ne parle pas ſi haut? Cet homme eſt adoré ici, tu te ferais aſſommer! Mais conte-moi tous bas tes nouveaux malheurs, & ſois ſûr que j'emploierai tout pour les ſoulager.

Fanfan lui raconte soudain la scène de la veille. Il allait de nouveau se livrer à ses regrets, lorsque Lolotte parut, toute tremblante & pouvant à peine s'exprimer : — Mon frère, je l'ai vu. Oui, ce matin, il est venu me répéter tout ce qu'il m'avait dit hier. Il s'en est allé encore furieux ! — Eh ! Comment as-tu fait pour sortir ? — Oh ! J'ai trouvé le moyen.... J'ai dit... J'ai dit... Enfin, je ne sçais plus ce que j'ai dit. Me voilà.

Lolotte & Fanfan s'embrassèrent & se jurèrent de ne plus se quitter un seul instant. Le Comte d'Oresty versa des larmes d'attendrissement, &, les prenant par la main; venez, venez, dit-il, mes chers amis ? Je veux vous faire voir que vous n'êtes pas ici les seuls infortunés. Mais sur-tout ne confiez à personne vos avantures ? La mort de Georges Blak est sue de toute la ville; Mylord Welly est en horreur. Ne le nommez jamais, pas même dans les prisons? Oh ! si l'on savait que vous êtes les amis de celui qui a tué l'infâme Georges, vous seriez perdus sans ressource.

Les enfans promirent tout; & tous trois ayant traversé la ville, apperçurent de loin le triste séjour qu'ils désiraient tant de voir.

Ils arrivèrent à une espèce de fort où etaient bâties les prisons de l'Isle. Au nom du Comte d'Oresty, le Concierge fit ouvrir les portes, &, avant d'arriver aux cachots, ils examinèrent à loisir ces masses énormes de rochers, que la cruelle industrie des hommes avait amoncelés pour faire souffrir souvent l'innocent à côté du coupable.

Au fond d'un obscur souterrain éclairé par une lampe funèbre, était un antre affreux, & si bas qu'un homme était obligé de baisser la tête pour y passer. Les gouttes de sueur qui tombaient des voûtes avoient tellement amolli le sol que l'on marchait sans cesse dans une boue fangeuse & fétide. Des animaux hideux & vénimeux faisaient leur retraite de ce lieu lugubre & frappaient les voûtes de leurs tristes croassemens. Tout y pénétrait d'horreur & d'effroi. Mille portes basses & étroites conduisaient à des cachots ou cabanons, qui ne tiraient de jour que par des soupiraux fermés de pierres perforées. Les miasmes les plus épais s'exhalaient de cet endroit sinistre où l'on ne respirait qu'un air chargé de gaz méphitiques & atmosphériques. C'était dans ces cavaux fangeux que gémissaient les innocentes victimes du devoir & de la vertu. On ne les voyait

point, mais on entendait de tous les côtés leurs gémissemens qui perçaient l'ame.

« Ciel, disait l'une ! Ciel implacable ! N'es-tu pas las de me persécuter ? Esclave à Bassora, je fuis délivrée par un officier Français : il attendrit mon cœur, il m'adore ; nous revenons tous deux en France, cimenter notre amour du sceau de l'himen : le vaisseau est attaqué, pris par des Pirates ; mon amant tombe sous leurs coups, son sang réjaillit sur moi !... On m'enlève, on me conduit au chef de ces barbares, Ah ! qu'il m'ôte la vie avant que je cède à son brutal amour ! La mort ! Oui, la mort est moins cruelle à mes yeux que le deshonneur & la honte ! »

« Hélas, disait une autre d'un ton lamentable ! Mon époux, mon cher Saint-Phar, où es-tu ? Je t'ai vu percé de coups à mes côtés ! Ta main, ta faible main serra la mienne & tomba sans force ; tes yeux se fixèrent sur mes yeux & se fermèrent au jour ; ta langue articula mon nom & se glaça du froid de la mort ! Hélas ! que n'ai-je pu te suivre ! Que n'ai-je pu... mais non : c'est ici que je vais la rencontrer, cette mort favorable. Barbare Don Lescar ! Que tardes-tu à me la donner ? Mon sein est tout prêt, frappe : &, si tu m'aimes,

prouve-le-moi en me rejoignant à mon cher Saint-Phar, que jamais tu ne me feras oublier! »

« Oh! qui me délivrera d'un monstre, s'écriait une troisième! Qui percera le cœur à ce féroce Gouverneur! Il veut m'épouser, lui!.... Ah! mon père! Je vois tes mânes se révolter: appaise-toi, chère ombre? un barbare t'a privé de la vie, t'a frappé dans mes bras; ne crains pas que ta fille... Mais je meurs, mes yeux s'appesantissent.... Voûtes sombres, horreur des ténèbres, silence des cachots, vous affaissez tout mon être; mes maux sont au-dessus de mes forces... J'y succombe enfin; je vais te suivre, ô mon père!.. ouvre-moi tes bras, comme je t'ai ouvert les miens à ta dernière heure? — »

Une quatrième, entendant marcher quelqu'un & croyant qu'on allait renfermer une nouvelle victime, s'écriait douloureusement: hélas! Qui que vous soyiez, venez-vous gémir sous ces voûtes funestes? Etes-vous assez malheureuse pour avoir touché le cœur du cruel Don Lescar? Oh! s'il faut qu'il vous aime, demandez-lui la mort: c'est le seul bien qu'il puisse vous donner. L'amour produit dans son cœur les effets de la haine. Venez, venez partager le

fort d'une femme infortunée que le fort perſécuta dès l'enfance ? J'eus un époux, je l'ai perdu ; j'eus un fils, on l'arracha des bras de ſa mère. J'ai vu tomber mon frère ſous les coups d'un féroce Pirate. Frère inhumain ! Devrais-je te regretter ? Mais je n'ai plus d'époux, mais je ſuis privée de mon fils ; ô mort ! je t'attends ſans effroi : toi ſeule peux me retirer de ces horribles cachots ! »

Ainsi, l'on entendait ſucceſſivement les accens du déſeſpoir, les imprécations de la rage & les triſtes ſanglots de la douleur.

Les plaintes de ces infortunés avaient arraché des larmes à nos jeunes ſauvages. Lolotte ſur-tout, pour laquelle tous ces gémiſſemens étaient autant de leçons, ſentit ſon cœur ſe ſerrer & faillit tomber ſans connoiſſance. La dernière voix qu'elle avait entendue, l'avait émue plus que les autres. Un certain accent, une douceur dans la prononciation, un organe ſenſible, tout l'avait intéreſſée. Elle parlait Anglais, c'était aſſez pour que les deux élèves de Mylord déſiraſſent de la voir. Dès qu'ils en eurent témoigné leur deſir, le geolier qui les conduiſait, ouvrit le cachot & ils y pénétrèrent à l'aide de ſon flambeau.

C'était une perſonne qui paraiſſait

avoir trente-quatre à trente-six ans, brune, bien faite & fort jolie, malgré qu'une maigreur affreuse & une pâleur mortelle eussent altéré ses plus beaux traits & creusé ses joues. Elle leva languissamment ses beaux yeux sur Fanfan & Lolotte, puis elle les baissa soudain vers la terre en rougissant, comme si elle cherchait à surmonter l'humiliation où la plongeait cette visite inattendue. Les malheureux sont sensibles : la honte les abbat, l'opprobre les altère, & l'innocence, dans les fers, est moins assurée que le crime.

Qu'as-tu, belle Anglaise, lui demanda Lolotte; qui peut te faire rougir? — Hélas! ma chère Madame, l'infortune baisse le front devant la pitié généreuse! — Nous te faisons de la peine? Oh! J'en suis bien fâchée. Pardonne-nous? Nous sommes aussi bien malheureux; mais nous ne rougissons pas, parce que nous sommes innocens. — Je le suis aussi, & vous me voyez dans les fers! — De quel pays es-tu? — De Londres. — De Londres? Eh, connais-tu My..... Elle allait poursuivre; mais le Comte d'Oresty, lui fit signe de se taire devant le geolier qui les écoutait.

J'ai perdu mon père, mon frère, mon fils & mon époux, poursuivit la

belle captive ; je suis la plus malheureuse des femmes ! — Que faudrait-il pour te rendre le bonheur ? — La mort. — Est-ce que tu n'espères pas en la Providence qui fait briller la vertu, & qui punit le méchant ? — Sans cet espoir, chère Madame, je me serais vingt fois arraché une vie que le sort le plus rigoureux a sans cesse traversée. — Tu n'as pas toujours demeuré à Londres ? — A peine y ai-je resté douze années de ma vie. Toujours en voyage, toujours errante, toujours privée de ceux qui m'étaient chers. Mon fils !... ô souvenir cruel ! dès-ton berceau, l'on t'a arraché de mes bras ; livré à des mains mercénaires, j'ignore si tu existes, j'ignore le lieu que tu habites, & jamais je ne te reverrai ! — Tu m'arraches des larmes ! — Ah ! si vous connaissiez tous mes malheurs ! — Eh bien, je viendrai te revoir : tu me les conteras, n'est-ce pas ? Sèche tes larmes ? Adieu, belle Anglaise, adieu ?... Je ne sais, mais je te quitte à regret.... Il le faut pourtant... Ah !... Adieu !...

Lolotte & Fanfan embrassèrent la touchante captive qui les arrosa de larmes. Ils sortirent ensuite du cachot, & ne virent pas sans effroi le geolier, leur conducteur, tirer un énorme trousseau,

cadénaſſer la porte de la victime & fermer vingt ſerrures pour enfermer, quoi? Une femme!... Les voûtes retentirent long-tems du ſtrieſment des verroux, & tous trois ſortirent à la hâte de ce lieu d'horreur & ne revirent pas ſans quelque plaiſir la lumière & l'air pur qu'ils reſpirèrent abondamment, pour chaſſer de leurs poulmons l'air méphytique qui les avait ſuffoqués.

## CHAPITRE V.

*Le Revenant; les Paliſſades; l'Evaſion.*

Que penſes-tu de cette belle priſonnière, demanda Fanfan au comte d'Oreſty? — Son ſort me touche ſenſiblement! Hélas! s'il était en mon pouvoir de la délivrer! — Cela ne ſe peut pas? — Je vous l'ai déja dit, mes enfans, cela eſt impoſſible. Les Geoliers, le Concierge, tous ſes ſurveillans ſont d'une agilité! — Que c'eſt dommage! Ma ſœur & moi, ſans en ſavoir la cauſe, nous prenons à ſes malheurs le plus vif intérêt.... Mais qu'as-tu? — Je penſe au vôtre, mes amis. Ecoutez-moi? Je viens d'imaginer un projet!..... Tu n'aimes point Don Leſcar, Lolotte? —

Oh, Dieu! Je le hais à la mort. — Tu ne veux point l'épouser par conséquent? — Plutôt mourir! — Eh bien! suis à la lettre le conseil que je vais te donner, quelque répugnance qu'il dût t'inspirer? Dans peu de jours je t'en dirai le but & l'utilité. — Oh! dis-nous le bien vîte? — Il faut, loin d'aigrir le superbe Don Lescar, que tu feignes d'entrer dans ses vues, de l'aimer même. — Moi! Jamais. — Il le faut. Séduit par tes discours, il nous sera plus facile de le tromper. — Moi, tromper, mon père! — Ecoute, ma fille? Il est des momens dans la vie où la dissimulation devient une vertu. Pour se soustraire aux poursuites des méchants, il faut quelquefois user de ruse. Dieu peut-il nous en punir! Eh! n'est-ce pas lui obéir que songer à conserver la vie qu'il nous a donnée. — Mais... — Point de mais, ma Lolotte? Suis les sages avis d'un père, d'un père tendre qui t'aime... par une certaine simpathie que le ciel a mise entre nous deux. Je veux te tenir lieu de Mylord Welly. Je l'ai connu à Londres : j'ai connu ses vertus & ses malheurs. Il t'eût prescrit ce détour légitime, s'il eût pu voir la cruelle alternative où tu te trouves. Soyez dociles : faites ce que vous conseille un

vieillard qui a plus d'expérience que vous ?

Le frère & la sœur y consentirent, quoiqu'à regret. Leur ame pure & franche ne pouvait soussrir tout ce qui altérait l'auguste vérité qu'ils avaient sans cesse devant les yeux; mais le Comte d'Oresty parlait: Il avait sur leur ame un ascendant irrésistible. Ils cédèrent, & virent par la suite combien ses avis étaient prudens & réfléchis.

En passant dans la grande Place, le Comte vit beaucoup de gens attroupés autour de la maison qu'il habitait. Il s'informe; on lui dit que son ami, le Baron de Lerval, venait d'être assassiné. — O Ciel! & par qui? — Son épouse cruelle vient de lui plonger un poignard dans le sein.

A ces tristes nouvelles le Comte rassemble la garde de l'Isle; la coupable est arrêtée, & conduite dans la prison des femmes. On sait que les Verradiens punissaient l'assassinat de mort. Nous verrons par la suite le parti que nos Héros surent tirer de cet événément.

Fanfan & Lolotte, après avoir essayé de consoler leur généreux ami, retournent ensemble au palais de Don Lescar, qui les attendait avec la plus vive impatience. D'où venez-vous, leur

demanda-t-il d'un ton menaçant? Lolotte lui raconta succinctement sa visite dans les cachots, les malheurs du Comte d'Oresty, & pour commencer à mettre en pratique les leçons de ce dernier, elle fit au Gouverneur un souris ingénu qui l'étonna & le désarma. Il saisit ce moment pour parler de sa passion; Lolotte parut l'écouter avec moins de colère, & fit naître en son cœur quelques rayons d'espoir. Qu'il en coûtait à ce cœur naïf qui ignorait le manège des coquettes, qu'il lui en coûtait de feindre des sentimens d'amitié, tandis qu'elle en éprouvait de haine & d'horreur! mais elle obéissait aux loix du bon vieillard, & sentait, sans approfondir son projet, qu'il pouvait avoir raison.

Cependant ce changement était arrivé trop tard. Le barbre Ribeira, impatient de ne point voir revenir le vaisseau qui devait ramener Mylord Welly, & ayant en outre des emplettes à faire en Angleterre venait le matin même d'envoyer, sur un autre bâtiment, Livedo chargé des ordres cruels qu'il devait exécuter à Londres sur Adélina. Les vents s'étaient trouvés favorables, le vaisseau avait mis à la voile; Fanfan & Lolotte, arrêtés sur le port, avaient même examiné ce départ qui piquait leur

curiosité. Ils avaient vu partir Livedo sans se douter qu'il allait pour égorger leur mere. Pauvres enfans !... Si Don Lescar eût trouvé Lolotte plus favorable à ses vœux, peut-être eût-il renoncé à ce barbare projet. Mais enfin il n'était plus tems. Quelqu'impossibilité qu'il y eût à rencontrer une femme sur son seul signalement & dans un Royaume entier, Livedo était adroit; il pouvait s'informer sur tous les ports, dans toutes les villes, à Londres même, où il savait qu'elle était allée demeurer, &.... le Lecteur doit néanmoins trembler sur les suites de ce fatal événement.

Don Lescar, satisfait des deux jeunes gens, passa la journée avec eux, leur fit fête, & pria Lolotte de se décider au plus vîte, ajoutant qu'il allait toujours ordonner pour le lendemain les apprêts de son couronnement. Le soir, le frère & la sœur se rendirent dans la grande Place, y trouvèrent le Comte d'Oresty encore tout étourdi de son accident, & prirent avec lui les mesures les plus convenables à leur situation.

Il leur raconta que la femme du Baron de Lerval, coquette, dérangée, avait pris dispute avec son mari sur des intrigues qu'il lui reprochait; que ce-

lui-ci l'avait menacée de toute sa fureur si elle continuait à se conduire de même, & qu'enfin cette malheureuse l'avait poignardé pour se soustraire à sa juste vengeance. Voilà, ajouta t il, un exemple de ce que je vous disais hier : tels sont les excès qui se commettent à San-Verrado! Elle est renfermée maintenant, & c'est moi qui vais la poursuivre ; mais changeons de propos. La mort d'un ami, qui seul m'attachait à ce séjour, m'a tout-à-fait décidé à le quitter. Il ne tient qu'à vous, mes bons amis, de me seconder dans cette entreprise. Le coup est hardi ; mais il doit réussir si vous avez autant d'adresse & de courage que vous montrez d'esprit & de vertu. — O mon père, interrompit Lolotte ! Si nous pouvions aussi délivrer cette belle captive que nous avons vue dans les prisons ! — J'y ai pensé, ma fille. Cette infortunée m'a ému de compassion ; elle est comprise dans notre fuite. Écoutez mon projet ? Don Lescar a seul les clefs des palissades & des chaînes qui retiennent votre pirogue ; car ce n'est que dans ce frêle bâtiment que nous pouvons nous sauver. Que ferions-nous d'un grand vaisseau ? Qui le conduirait de nous quatre ? Il n'y faut pas penser. Votre pirogue est

bien faite, solide, je l'ai examinée : en un mot, j'espere la gouverner de manière que nous aborderons dans un endroit habité par des êtres moins cruels que ces Colons, & où il nous sera permis de retourner à Londres où je veux vous mener, si Dieu me laisse vivre assez pour cela. Don Lescar ayant donc seul les clefs nécessaires à notre évasion, il faut user de ruse pour les lui enlever; puisqu'il a fixé à après demain le jour de ton hymen, consens à tout; & le soir, quand tous ses gardes seront retirés, mets dans son verre une pincée de cette poudre narcotique : il s'endormira, tu prendras le paquet de clefs que tu trouveras sous le chevet de son lit, & tu viendras avec Fanfan me retrouver sur le port, où je t'attendrai avec la belle Anglaise.

Le projet était téméraire ; l'exécution en paraissait impossible, périlleuse ; mais nos Sauvages, transportés de l'espoir de quitter un pays qu'ils avaient en horreur, promirent tout, & l'on va voir que le Ciel, qui veillait sur eux, ne les abandonna pas dans cette entreprise.

Le lendemain le Comte, vêtu d'une longue robe blanche, le visage & les mains couvertes de même se rendit à la

prison, où il dit au Concierge que, sous l'apparence formidable d'un revenant, il voulait épouvanter la Baronne de Lerval, tirer de sa bouche les noms de ses amans, & de ceux qui avaient pu lui conseiller un crime si atroce. En conséquence il lui demanda la permission de lui parler seul & sans témoins. Le Concierge, qui ne se doutait nullement des projets du Comte, le lui permit, & lui fit ouvrir la porte du cachot de la coupable. La Baronne, épouvantée de cette apparition subite, jeta un cri, & s'évanouit. Le Comte en profita pour déposer à côté d'elle une lettre & un poignard; puis il sortit, fit refermer la porte par le geolier, à qui il dit que la Baronne lui avait tout avoué, remonta chez le Concierge, reprit ses habits & revint chez lui. Le motif de cette mascarade que le Comte avait imaginée était qu'il ne voulait point être reconnu de la coupable, dont il voulait se servir pour délivrer la belle Anglaise.

En effet, la Baronne de Lerval revenue à elle, & toute effrayée encore de l'aspect du fantôme, apperçut la lettre déposée à côté d'elle, l'ouvrit, & y lui ces mots :

» Votre mort est arrêtée au Con» seil, femme infortunée; mais vous

„ pouvez vous sauver. Quelqu'un qui
„ vous aime & qui saura trouver le
„ moyen de forcer les chaînes du port,
„ pour fuir avec vous, vous donne un
„ poignard pour assassiner le geolier
„ qui viendra demain au soir vous ap-
„ porter votre nourriture. N'oubliez pas
„ que c'est demain au soir : venez jus-
„ qu'au premier guichet, & laissez faire
„ le reste à votre libérateur.

Ce billet perfide, bien loin de sauver la Baronne de Lerval, devait la punir de son crime ; mais revenons à Fanfan & Lolotte. Celle-ci avait cédé au desir du Gouverneur : Tout était préparé pour la cérémonie du lendemain. Ils passerent, la nuit, dans l'attente des grands événements que le soleil devait éclairer. Le Comte d'Oresty, quoiqu'affaibli par l'âge, était courageux, entreprenant. Jamais, sans lui, nos deux jeunes gens ne seraient sortis d'une Isle, où leur vertu, & même leur vie couraient à tous momens, les plus grands dangers.

Dès que l'aurore eut ramené la lumière, Don Lescar conduisit sa nouvelle épouse au temple, où elle prononça le serment fatal, en balbutiant, & craignant d'offenser l'Etre suprême, devant lequel elle faisait un parjure ; mais une

force surnaturelle agissait sur elle Elle se prêta à toutes les cérémonies sacrées & revint au palais, pâle, tremblante, & presque découragée. Le frere & la sœur, tous deux vêtus de superbes pieces d'étoffes, ornés de pierreries & de bijoux précieux, se mirent ensuite à une table somptueuse, où l'on servit un repas magnifique, qui dura jusqu'après le soleil couché. Don Lescar, enchanté auprès de sa victime, se flattait du bonheur le plus parfait, & commençait à égarer sa raison dans des flots de liqueurs. Vers minuit, il fit signe à ses gardes de se retirer, & proposa à la tremblante Lolotte, de passer dans un autre appartement; mais tout-à-coup, il chancelle, ses yeux se ferment, il s'étend dans son fauteuil, & dort du plus profond sommeil. Les deux jeunes gens surpris de l'effet narcotique de leur poudre, cherchent le trousseau, sortent par une porte dérobée dont ils ont la clef, & courent au port, où ils rencontrent le vieillard qui, sans les aborder, crie aux gardes-port : courez vîte, mes amis, le feu est à la prison. tous les prisonniers s'échappent. En effet, un tourbillon affreux s'élève dans les rues, les gardes quittent leur poste, volent à l'incendie; le Comte ouvre les palissades,

une femme voilée vient les joindre, tous quatre se jettent dans la pirogue, la déchaînent, & s'éloignent à force de rames.

MAINTENANT qu'ils sont en pleine mer, éloignés de San-Verrado, revenons un peu sur nos pas, & voyons quelles ruses le Comte d'Oresty avait employées, pour réussir dans son entreprise? Le billet qu'il avait écrit à la Baronne de Lerval, avait produit tout l'effet qu'il en attendait; cette femme, ne soupçonnant pas de quelle main pouvait partir cet écrit salutaire, s'imagina qu'un de ses amans, déguisé, avait projeté de la sauver, & de fuir avec elle; les malheureux se flattent toujours, même au comble du désespoir. Les chimères deviennent vraisemblables, la tête s'échauffe, l'esprit travaille, &, chose incroyable! on est toujours plus porté à croire le bonheur que le malheur. La Baronne se détermina à profiter de l'avis, & réussit heureusement pour le Comte, Fanfan, Lolotte & la belle Anglaise, quatre infortunés, dont seule elle pouvait, & sans s'en douter, briser les liens.

LE soir, le geolier, après avoir fait sa tournée, suivant sa coutume, vint au cachot de la Baronne; il déliait ordinaire-

dinairement les prisonniers, pour leur donner la liberté de manger; celle-ci saute sur lui, & lui plongeant à plusieurs reprises son poignard dans le cœur, l'étend à ses pieds, baigné dans son sang.

On s'étonnera peut-être de ce qu'une femme ait pu venir à bout de massacrer un homme; mais si l'on réfléchit qu'il n'était point sur ses gardes, dénué d'armes; si l'on fait attention à la vivacité de la Baronne, à la supériorité que lui donnait sur son ennemi, & le poignard, & la rage, & le desir de briser ses fers, on regardera cet événement comme très-possible. D'ailleurs les guicheriers de San-Verrado n'étaient point accompagnés comme les nôtres, de ces énormes chiens, qui gardent mieux les prisonniers que les verroux & les clefs. Ces animaux domestiques étaient inconnus dans la peuplade Baytienne, & l'on n'avait même jamais pensé à les y introduire.

Pendant que la Baronne se débarassait ainsi de son surveillant, le Comte d'Oresty avait mis le feu à un arsenal voisin, qui renfermait toutes les poudres trouvées par les Pirates dans les vaisseaux qu'ils prenaient. Le Concierge, à la tête de quelques geoliers, était sorti

pour éteindre l'incendie : un seul était resté, le Comte commence par le poignarder : en entrant dans le premiere guichet, il rencontre la Baronne de Lerval, se venge sur elle du meurtre de son ami, vole à son cachot, y trouve le geolier qu'elle venait d'immoler, lui dérobe ses clefs, ouvre la prison de la belle Anglaise, l'emmene à la hâte, se rend sur le bord du rivage, en chasse les gardes-port, comme on l'a vu ci-dessus, & parvient à se jetter dans la pirogue avec ses trois compagnons, sans qu'on ait le tems de reconnaître ses complots, & de le poursuivre.

Nous convenons avec le lecteur, que ce coup était digne d'un étourdi; il exigeait trop de circonstances, il y avait trop de monde dans le secret pour qu'il pût réussir; mais le Comte d'Oresty avait toute sa vie agi sans réflexion, & tout avait toujours secondé ses desirs. Glacé par l'âge, il était néanmoins capable de grandes choses, & le bonheur le servait dans cette circonstance comme dans tout ce qu'il avait entrepris.

D'AILLEURS, rien de plus croyable & de moins étonnant que cette aventure. Le feu prend au magasin des poudres, tout le monde y court, un seul geolier reste; il ignore le meurtre de son

camarade, il est facile de l'égorger. Dès-lors la prison reste sans gardiens ; tout le monde se porte plutôt du côté de l'incendie que du côté du port, & la fuite doit nécessairement réussir.

Mais abandonnons l'Isle San-Verrado & ses odieux Colons : laissons Don Lescar enseveli dans le plus profond sommeil, & retournons à nos quatre voyageurs, que nous avons laissés errans sur les mers, pendant la nuit, éclairés seulement par la lune & le reflet que jettait sur eux l'incendie de l'arcenal Verradien, qui ne tarda pas à sauter en l'air & à tranquilliser le Comte sur les poursuites que l'on aurait pu faire en s'appercevant de son absence & de celle des deux jeunes gens.

La belle Anglaise, saisie d'étonnement, ne savait quel homme généreux, ou plutôt quel Dieu l'avait retirée de sa prison : elle baignait de ses larmes les genoux du Comte, & levait les mains au Ciel, pour le remercier de cette faveur inopinée qui sans doute venait de lui. Lolotte & Fanfan, immobiles, fixaient l'Isle avec effroi & ne pouvaient proférer une seule parole. Le Comte, muet aussi, répandait dans les cales de la pirogue quelques provisions qu'un quart-d'heure avant d'embraser l'arce-

nal, il était venu déposer au pied des paliſſades, dans un endroit écarté, & qu'il n'avait pas oublié de prendre apres la retraite des gardes-port.

Fanfan rompit le premier le ſilence : où allons nous, demanda-t-il au Comte ? Eh ! le ſais-je, mon fils, répondit celui-ci encore troublé de tous ces événemens ! — Ecoute, mon Pere, notre Iſle n'eſt pas éloignée, je... — Qu'y ferions-nous, Fanfan ? — Je ne ſais : j'ai un preſſentiment que nous y trouverons notre cher Protecteur. — Pure chimere, mon ami. Eh, d'ailleurs en ſavons-nous la route ? — Oh ! je te l'indiquerai ; tiens : elle doit être là. — Comment le dévines-tu ? — C'eſt que la lune, il y a cinq jours, venait du midi & qu'elle était en face de notre Iſle, ou plutôt du rivage où nous nous ſommes embarqués.

Le Comte ſourit & trouva la remarque de Fanfan ingénieuſe ; mais ſon deſſein n'étant pas de quitter un endroit habité pour aller vivre dans un lieu déſert ; il dirigea ſa petite voile vers Cuba, dont il connoiſſait à-peu-pres la direction, & pria l'Etre Suprême d'exaucer ſes vœux, de guider ſon frêle bâtiment dans un voyage auſſi périlleux & dont le terme était ſi incertain.

» Si j'ai quitté San-Verrado, s'écria-t-il, ce n'eſt que pour ces jeunes gens, ô mon Dieu ! Conduis-les : prend-les ſous ta ſainte protection ? Moi, je ſuis vieux, mes jours ſont peu de choſe, tu peux les reprendre ; mais conſidère la jeuneſſe & les malheurs de ces innocentes créatures ? Sans doute tu ne les as pas conſervées dans un climat ſauvage, pour les laiſſer périr dans les flots : ſois leur pilote, Etre-Suprême, & fais moi mourir, ſi tu le veux, quand je les aurai remis dans un lieu ſûr, dans un lieu où ils pourront obſerver ta loi divine & ſe montrer, par leur vertu, le digne ouvrage de tes mains ! »

Les deux jeunes gens repétèrent ſa prière & la pirogue vogua au gré des flots & de la Providence qui la conduiſait.

Cependant le Comte d'Oreſiy, pour diſtraire ſes compagnons des dangers imminens qu'ils couraient, pria la belle Anglaiſe de lui conter ſes avantures, ce qu'elle fit en peu de mots.

## CHAPITRE VI.

*Filoli & Mioco, Anecdote Cäcienne.*

„ Homme généreux, à qui je dois la liberté, la vie & l'honneur, l'honneur! ce bien si précieux!... Que ne dois-je pas à votre humanité! Qu'eſt-ce qui a pu vous intéreſſer pour une malheureuſe femme abandonnée de tout le monde, ignorée de toute la terre, exilée dans une Iſle & languiſſante au fond d'un obſcur cachot?.... Par où ai-je mérité!.... Mais je vois que ma reconnaiſſance vous afflige, je devais m'en douter : votre cœur ne ſerait pas grand & magnanime, s'il n'était modeſte! Je vais donc ſatisfaire votre curioſité. Mes avantures ne ſont pas longues, & le reſpect que m'impoſent certains noms, que je dois ménager par égard pour un père reſpectable, m'engagera, pour le moment, à vous les céler & à abréger un récit qui n'eſt peut-être intéreſſant que pour moi.

Je ſuis née à Londres, d'une famille noble & diſtinguée. Mon père, qui m'avait eue d'une première épouſe, eut la faibleſſe de me ſacrifier aux intérêts

de son fils, homme dur, barbare, qui m'outragea, m'accabla de chagrin, & finit par me forcer à voyager avec lui dans des pays éloignés. J'eus un époux, je le perdis. Les flambeaux d'h ménée furent pour moi des flambeaux funéraires. Un fils, qui perdit son père au berceau, fut confié à des mains mercénaires. Je revenais dans ma patrie, j'allais revoir mes foyers, lorsque le cruel Georges Blak attaqua notre vaisseau, le prit, perça de coups mon frère, me conduisit à Don Lescar, &, piqué de la froideur & de la haine que je témoignai à ce chef de brigands, m'enferma dans une étroite prison, où, sans vous, sans vos généreux secours, j'aurais terminé une vie traversée par tant de malheurs & que je ne regrettais que pour un fils que peut-être je ne reverrai jamais !... »

La belle Anglaise, se tut & le Comte, respectant son secret, ne voulut pas la forcer à s'expliquer davantage. Il la plaignit, la consola, & lui promit de ne pas l'abandonner qu'il ne l'eût conduite à Londres & remise dans sa patrie; mais Lolotte & Fanfan, que ce récit avait vivement intéressés, allaient lui faire mille questions, lorsqu'un bruit assez singulier les fit tourner la tête & jetter leurs regards sur les mers, dont

les flots écumans semblaient apporter près de leur pirogue un monstre prêt à se jetter sur eux. Nos quatre voyageurs interdits ne purent s'empêcher de frémir dans l'attente de ce que produirait ce prodige peu naturel ; mais quel fut leur étonnement, lorsque, plus près des objets, ils apperçurent distinctement au clair de la lune, deux jeunes Négres qui fendaient les flots & semblaient implorer leur assistance! Le Comte, ému de compassion, leur jetta soudain un cable, & les vit en un instant s'accrocher aux bords de la pirogue, & y monter avec autant d'adresse que d'agilité. Ce qui surprit encore plus le généreux vieillard, ce fut de voir qu'ils étaient liés tous deux par une corde qui leur passait autour du corps & laissait entre-eux l'espace d'environ deux brasses.

Quand ils furent dans la pirogue; ils se secouèrent, rendirent de l'eau salée; puis, regardant leur libérateur d'un air étonné, ils se jettèrent à genoux, joignirent leurs mains & firent entendre, par les gestes les plus expressifs, qu'ils les remerciaient du service qu'ils venaient de leur rendre. Ils parlaient aussi ; mais leur langage était si barbare qu'il était presque impossible d'entendre ce qu'ils disaient. Cependant le

Comte, qui avait vécu dans les Isles, où il avait entendu parler des Négres de tous les cantons, se fit peu-à peu à leur jargon, & vint à bout de les comprendre assez bien pour leur servir d'interprête auprès de ses trois compagnons. Ils paraissaient avoir tous deux seize à dix-huit ans. Absolument nuds, il était aisé de voir qu'ils étaient des deux sexes. L'un d'eux prit la parole, & s'écria : » ô Blanc! Qui es-tu? Un Dieu sans doute!.... Pourquoi n'es-tu pas fait comme moi! Tu es plus beau que moi : tu n'es pas noir, tu as de beaux cheveux, un corps différent du mien! D'où viens-tu, homme étonnant? Du Ciel? Es-tu fils du Soleil? Etes-vous tous des rayons de cet astre qui éclaire les plaines de *Kerbady*?.. Par pitié, ô blanc? Instruits moi? Vois la belle *Filoli* : elle t'en prie aussi. Oh! réponds moi, réponds moi? „

Le Comte, surpris de ce langage, se douta aisément que ces Négres n'avaient jamais vu d'Européens. Cela piqua sa curiosité; il leur fit mille question, auxquelles ils satisfirent du mieux qu'ils purent, d'après leur peu de connoissances, & la différence du langage du Comte qui s'efforçait d'imiter le leur & de se faire entendre d'eux par signes ou autrement. — Comment t'appelles-

tu ? — Mioco. — De quel endroit es-tu, Mioco ? — De Kerbady, je te l'ai dit déjà. — Quel eſt ce pays, où eſt-il ? Sous le Ciel. — J'entends bien ; mais n'en as-tu jamais vu d'autres ? — Eſt-ce qu'il y en a d'autres ? — Sans doute. Voyons : conte moi ce qui t'eſt arrivé juſqu'à préſent & dis-moi pourquoi je t'ai trouvé dans les flots, prêt à perdre la vie ? — Volontiers. Écoute moi ! — Regarde la belle Filoli & plains-nous tous deux, car nous ſommes bien malheureux !

Ici le Comte interrompit Mioco pour lui faire des queſtions ſur le climat de ſon pays, ſur ſa poſition reſpectivement au Soleil levant, &c. &c. D'après les indications de ce ſauvage, le Comte préſuma qu'il étoit né dans une des Caïques, iſles de l'Amérique au Nord de *Quiſqueya* ou Saint-Domingue. Leur ſituation les a fait regarder juſqu'à préſent comme inhabitables ; mais il y a apparemment quelques contrées de negres qui n'ont aucun commerce avec les Européens. Les iſles Caïques ſont à 305 d. 25 de long. ſur 21, 40 de lat. Caïcos en eſt la capitale.

Mioco fit donc à ſes libérateurs le récit ſuivant, qui n'était pas ſi facile à entendre dans ſa bouche que tel que

nous allons le traduire. Son jargon était si barbare que le Comte d'Oresly fut obligé de suppléer, par son intelligence, aux expressions & aux mots techniques que Mioco ignorait absolument. Le Comte l'interrompait souvent pour lui faire des questions, que l'autre résolvait aussi clairement qu'il lui était possible, & c'est d'après toutes ses explications que le vieillard Français nous a transmis les discours du sauvage d'une manière assez intelligible, pour que nous puissions les offrir de même à nos lecteurs.

Pendant que nos six voyageurs, éclairés par la Lune, voguent dans une frêle pirogue au gré des flots & du vent qui enfle leur petite voile, écoutons parler le Caïcien & voyons quelle était cette *belle Filoli* qui, muette d'étonnement, considérait les blancs & n'osait ni remuer, ni même respirer.

» Je perdis de bonne heure mon père & ma mère; seul, dans l'âge le plus tendre, sans appui, sans parents, j'eus recours à mon industrie pour me procurer le maïs & l'abri. En conséquence, je me rendis utile à mes compatriotes autant que mon âge me le permettait. Tantôt je montais sur un arbre, (1) por-

(1) Manière de prendre les perroquets, dont

tant sur ma tête un perroquet privé. Les chasseurs, couverts de feuillages, s'approchaient doucement & faisoient crier le perroquet. Ce bruit attirait tous les oiseaux de la même espéce qui s'attroupaient en criant aussi de toutes leurs forces. Soudain je passais au col du plus près un nœud coulant par lequel je le tirais à moi, & continuant cette opération, je les prenais ainsi jusqu'au dernier. Tantôt j'allais à la chasse des *utias*, des *chémis*, des *mohunis*, des *coris* & des *goschis* dont je me nourrissais (2). Une

---

se servent les Négres de quelques contrées de l'Amérique, par le moyen d'un enfant de dix à douze ans.

(2) A leur arrivée dans l'Amérique, les Espagnols y trouvèrent cinq espèces d'animaux, que les chats & les chiens ne tardèrent pas à détruire. Il paraît que les plus grands ne l'étaient pas plus que nos lapins ordinaires, dont les trois premières espèces tenaient beaucoup, & que tous avaient la chair assez bonne. L'*utias* était de la grosseur d'une souris, & le *cori* de celle d'une petit lapin. On voyait des *utias* tout blancs; mais, dans le plus grand nombre, les couleurs étaient mêlées. Le *cori* était blanc & noir: Il n'avait point de queue, & sa gueule ressemblait à celle d'une taupe. Les *goschis* étaient de petits chiens muets qui servaient d'amusement aux négresses, & qu'elles portaient sous le bras. On les employait aussi à la chasse pour éventer les autres animaux. Comme ils n'étaient pas moins bons à manger, ils furent d'une

autre fois, je ſervais les *Butios* dans les fêtes religieuſes qu'ils donnaient à nos Zémez (1). Souvent je battais le tam-

---

grande reſſource aux Eſpagnols dans les premières famines auxquelles ils ſe virent réduits. On en diſtinguait pluſieurs ſortes : les uns avaient la peau tout-à-fait liſſe, d'autres étaient couverts d'une laine fort douce, & le plus grand nombre n'avait qu'une eſpèce de duvet fort tendre & fort rare. Leurs couleurs étaient auſſi variées que celles de nos chiens, & beaucoup plus vives.

(1) La religion des Américains, avant l'invaſion des Eſpagnols, n'était compoſée que d'un tiſſu mal aſſorti des ſuperſtitions les plus groſſières. Les figures qu'ils donnaient à leurs divinités étaient ſales & hideuſes. Les plus ſupportables étaient celles de quelques animaux tels que des crapauds, des tortues, des couleuvres & des caymans; mais, le plus ſouvent, c'était des figures humaines horribles & monſtrueuſes, qui avaient tout à-la-fois quelque choſe de biſarre & d'affreux. Un tel excès de difformité les leur faiſait regarder comme des êtres redoutables qui pouvaient faire plus de mal que de bien; auſſi l'objet de leur culte n'était-il que de les appaiſer. Ils les faiſaient de craie, de pierre ou de terre cuite, & les nommaient *zémez*. Leur uſage était de les placer à tous les coins de leurs maiſons, d'en orner les meubles & de s'en imprimer l'image en divers endroits du corps. Il n'eſt pas étonnant que, les ayant ſans ceſſe devant les yeux, ils les viſſent ſouvent dans leurs ſonges. Les uns préſidaient aux ſaiſons; d'autres à la ſanté, à la chaſſe, à la pêche, &c.; chacun d'eux avait ſon culte. Cependant les *zémez* ne paſſaient que pour des divinités ſubalternes, & pour les mi-

bour aux danſes du *batos* & du *calenda*; (1) mais mon occupation la plus ordinaire était de brûler les herbes dans les

---

niſtres d'un être ſouverain, unique, inviſible, tout puiſſant, auquel on donnait une mere qui portait cinq noms différens; mais on ne rendait aucun culte à ce Dieu ſuprême ni à ſa mère.

Les *zémez* ſe communiquaient particulièrement aux *Butios*, nom des prêtres américains. Dans les cérémonies religieuſes que les Négres faiſaient pour honorer les *zémez*, le grand *Butios* avait coutume de ſe fourrer dans la gorge un bâton propre à le faire vomir; l'eſprit d'une cérémonie ſi biſarre était de faire connaître que, pour ſe préſenter dignement devant les Dieux, il faut avoir le cœur pur & comme ſur les lèvres.

Les *Butios* exerçaient encore l'office de chirurgiens, de médecins & de droguiſtes. Leur manière de traiter les malades était fort étrange. Après diverſes cérémonies, ils ſuçaient la partie infirme, & feignant d'en tirer une épine ou quelque choſe de même nature qu'ils avaient eu ſoin de mettre dans leur bouche, ils déclaraient que c'était la cauſe du mal, avec la malignité de l'attribuer à quelqu'un, qu'ils mettaient, par cette calomnie, dans le cas de recourir à leur protection.

(1) Le *batos* & le *calenda*. Le *batos* était une eſpèce de défi qu'une bourgade faiſait à l'autre, & dont la victoire était célébrée par une danſe générale, au ſon d'un tambour compoſé d'un tronc d'arbre & recouvert d'une peau. Après la danſe, on ne manquait pas de s'enivrer de fumée de tabac. Débauche fort courte qui ne conſiſtait qu'à tirer par le nez avec un tuyau fait en forme d'Y, dont on ſe mettait les deux branches dans les na-

*ſavanes*, de remuer la terre avec un bâton & d'y planter les maïs. Enfin, je ſervais tout le monde & je ſubſiſtais ainſi.

Un jour il ſe fit une grande proceſſion au temple des Zémez; je fus choiſi pour porter les gâteaux conſacrés & précéder le grand Cacique, qui, jouant du tambour, s'arrêta à la port du temple & donna le ſignal pour commencer les ſublimes cantiques. Soudain, remettant

---

rines, la fumée d'un tas de feuilles humides de tabac que l'on étendait ſur des braiſes à demi allumées. L'ivreſſe ſuivant bientôt, chacun demeurait aſſoupi dans le lieu où il étoit tombé, à l'exception du Cacique que les femmes prenaient ſoin de porter ſur ſon lit. Les ſonges qui pouvaient arriver dans cet état, paſſaient pour autant d'avis du ciel.

Le *calenda* eſt une danſe que l'on croit venue du royaume d'Ardra, ſur la côte de Guinée. Les Eſpagnols l'ont appriſe des Négres, & la danſent comme eux dans tous leurs établiſſemens de l'Amérique. Elle eſt d'une indécence qui porte quelques maîtres à la défendre, & ce n'eſt pas une entrepriſe facile, car le goût en eſt ſi général & ſi vif, que les enfans mêmes, dans l'âge où ils leur manque encore la force pour ſe ſoutenir, imitent leurs pères & leurs mères, auxquels ils la voient danſer, &, ſi on ne les en empêchait, paſſeraient volontiers les jours entiers à cette exercice, qui les échauffe & nuit beaucoup à leur croiſſance.

les offrandes entre les mains des Butios, j'élevai la voix & chantai celui-ci que tout le monde répéta enſuite en chœur :

## Cantique Caïcien.

O ſoleil ! prête-moi tes flammes,
Pour mieux graver, en traits de feux,
Cet amour qui règne en nos ames,
Pour ton diſque majeſtueux.
Je vais chanter le grand myſtère
De la création,
Et dire qui peupla la terre
Par ta permiſſion.

Deux ſouterrains affreux & ſombres
Renfermaient, dans d'énormes puits,
L'homme & la femme, avec les ombres
De ceux qui naquirent depuis.
La terreur, fruit de la faibleſſe,
Retenait les humains ;
Tu contemplais avec tendreſſe
L'ouvrage de tes mains.

Mais le démon, auteur du crime,
Soufflant dans ces cœurs bas & vains,
Ils osèrent quitter l'abîme,
Au mépris de tes ordres ſaints.
Soudain on les vit ſur la terre,
Etablir tous les maux,
Y répandre la mort, la guerre

Et les autres fléaux.

Dis nous, Soleil, dans ta colère ;
Comme tu punis les humains ;
Dis comme tu changeas en pierre,
Les gardiens des deux souterrains ;
Dis que les uns devinrent arbres,
Les autres animaux,
Ceux-ci rochers, reptiles, marbres
Ceux-là petits oiseaux.

Mais quoi ! ta bonté paternelle ;
Sauve deux mortels vertueux...
Je vois *Acantof* & *Zanelle*,
Peupler la terre sous tes yeux.
Leurs enfans faibles & débiles,
Habitent ce séjour ;
Tu règnes sur leurs cœurs dociles ;
Soleil, source d'amour (1).

A peine finissais-je de chanter qu'un grand murmure s'éleva dans l'assemblée. Le désordre s'y mit, &, curieux de connaître la cause de cet événement, je m'approchai & vis avec indignation un vieillard vénérable que l'on traînait inhu-

(1) Ce cantique renferme toute la croyance des Nègres sur la création. On voit que toutes les religions ont eu entre-elles un certain rapport sur le péché du premier homme, le déluge & le pardon accordé à Noé.

minement au supplice. Une jeune fille étoit à ses côtés qui, versant un torrent de larmes, implorait la clémence des Juges pour son père qu'elle jurait être innocent. M'étant informé du délit, on me dit que le vieillard, entré dans le temple, avait renversé le *caïmacan-zémez* & l'avait indignement foulé aux pieds. Surpris de cette irrévérence dans un vieillard qui paroissait si respectable, & peut-être déjà touché de la beauté de sa fille dont les larmes tomboient sur mon cœur, je me déterminai à les suivre tous deux jusqu'à la prison, à m'y introduire, &, si je le reconnaissais innocent, à tout mettre en usage pour le sauver. Bientôt nous arrivâmes à un obscur souterrain dont l'entrée donnait sous l'autel du grand Zémez: on y déposa la victime avec sa fille qui ne voulait point s'en séparer. J'attendis la nuit pour l'exécution de mon projet, &, comme je connaissais tous les détours de cette prison, je me laissai enfermer dans le temple. Ayant ensuite sappé les fondements de l'idole faite en terre cuite, je me glissai dans le souterrain, &, adressant la parole aux prisonniers que mon irruption imprévue avait effrayés; qui que tu sois, m'écriai-je, vieillard infortuné! apprens-moi quel motif a pu te

déterminer à commettre le crime le plus noir & le plus indigne qu'il soit possible d'imaginer? N'as-tu pas craint, en souillant l'idole du grand Zémez, que le Soleil ne te consumât de ses rayons; veux-tu que ton ame aille habiter la grotte gardée par les démons & d'où sortirent les premiers hommes de Kerbady? Malheureux! tu plonges avec toi dans l'abîme la plus belle créature qu'ait formé l'Astre qui nous éclaire! parle: es-tu coupable? Si tu l'es, je me réunis à tes Juges pour boire dans tes veines jusqu'à la dernière gouttes de ton sang; mais si tu es innocent, le grand Cayman m'est témoin que je t'enlève d'ici au péril de ma vie: je t'arrache toi & ta fille des mains des bourreaux prêts à t'empaler, & je vais demeurer avec toi dans la grande forêt où l'homme n'a jamais plus pénétré que le jour. Parle: j'attends ta réponse. — Jeune homme, me répondit le vieillard, quelle fermeté fais tu paroître dans un âge aussi peu avancé! Quelle Divinité t'a envoyé vers moi pour me consoler dans mes peines & sauver ma Filoli, ma fille, mon unique trésor! tu l'as dit. je ne suis point coupable. Ecoute-moi: je vais te dire la vérité, &, si je t'en impose, je consens que mes membres dispersés servent de pâture aux *mansfénis*.

Tu sauras que le Chef des Butios ayant dernièrement guéri le grand Cacique en suçant sa plaie, en tira une longue épine qu'il m'accusa d'y avoir insinuée; furieux d'une imposture aussi criminelle, je dissimulai mon ressentiment & parvins à obtenir de mon Maître ma grace qu'il devait aux longs services que je lui ai rendus. Aujourd'hui je rencontrai le traître Butios dans le temple, &, sur les reproches que je lui ai faits de l'infâme trahison dont il m'avait accusé, ce scélérat m'a jetté sur le Cayman-Zémez. L'idole s'étant renversée, il a eu l'audace de m'arrêter & de m'accuser de sacrilège. Voilà, mon fils, l'exacte vérité: je te la dis, non pour que tu sauves mes jours: ils ne méritent pas tant de générosité de ta part; mais au moins sauve ma fille; sauve Filoli & le Soleil te recevra un jour dans le sublime firmament. — Je ne t'en demande pas davantage, répliquai je: tu m'assures de ton innocence & je te crois.

Je passai la nuit à consoler Kerlo & sa fille Filoli que je ne pouvais pas voir, mais dont les traits étaient vivement gravés au fond de mon cœur. Vers le matin, après avoir prescrit à Kerlo ce qu'il avoit à faire, je sortis du cachot, remis l'idole & attendis, toujours caché

e temple, que les portes en fuſſent
tes, & que tous les Kerbadiens y
t attroupés. Cela ne tarda pas. Le
Butios à la tête des ſiens entra le
er, ſuivi d'un nombre innombra-
hommes & de femmes qui ve-
avec lui célébrer les louanges des
z, & prier le Soleil. Alors le trai-
tios prit la parole : Peuples, s'é-
il, un grand malheur vous me-
le ſublime Cayman a été renverſé.
vites hier avec quelle irrévérence
vôtres oſa ſouiller ſon idole ſa-
Vengez-vous, Peuples, vengez
ieu ! On va vous amener le cou-
— Il ne l'eſt pas, interrompis-je,
concitoyens, il ne l'eſt pas. Que
terroge l'idole, & ſi elle me dé-
je conſens que ma chair ſoit
à petit feu comme le fut jadis
u Cacique *Richello*. — Qui es-tu,
nanda ſoudain le perfide Butios,
tu pour oſer... — Je ſuis un en-
le ſais ; mais un Dieu m'inſpire ;
par ma voix. Peuples, forcez
re à interroger le Cayman Zé-
Qu'il l'oſe, & qu'il s'apprête à
us les ſupplices deſtinés aux trai-

EMBLÉE trouvant ma demande
ble, éleva la voix pour m'ap-

puyer, & le Chef des Batios, forcé de consulter l'idole, s'y prit ainsi : O grand Cayman, fils du Soleil, petit-neveu de la Lune, ministre des Etoiles, source de vérité, génie tutélaire de Kerbady, réponds à ma voix; dis s'il n'est pas vrai qu'un sacrilege ait osé porter une main téméraire sur ton idole sacrée; confonds l'imposture; soutiens ta majesté, & daigne eclairer un peuple qui t'honore, te craint & t'implore.

Il dit, & soudain une voix souterraine sortant de l'idole rendit cet arrêt foudroyant qui fut le signal de sa perte & du triomphe de mon ami : Impie ! oses-tu accuser l'innocent pour te sauver toi coupable ! Kerbadiens, vengez-vous sur ce Prêtre sacrilège, & satisfaites le Soleil qui parle par ma voix (1).

Un coup de tonnerre aurait fait moins d'effet que ne firent ces paroles sortant

(1) Les Egyptiens avaient ainsi des souterrains construits sous leurs temples, & dont l'entrée était sous les piedestaux de leurs idoles. C'était par le même moyen qu'elles rendaient des oracles. M. l'Abbé *Terrajon*, dans son inestimable ouvrage intitulé, *Sethos ou de l'Initiation*, donne sur ces oracles, des details extrêmement curieux, & dont on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici quelques fragmens.

C'était ordinairement dans les pyramides que se faisaient les cérémonies religieuses, & dans

de la bouche de Kerlo lui-même caché dans le piedestal de la statue. A l'instant le peuple en désordre entraina hors du temple le traître Butios, le massa-

---

lesquelles on observait le plus grand secret. L'initié, après avoir été préparé plusieurs années dans des espèces de cloîtres, arrivait avec un guide, qui l'abandonnait aussi-tôt qu'il l'avait fait entrer dans la pyramide; là, il trouvait une espèce de casque surmonté d'une lampe mouvante dont il se couvrait la tête, & qui servait à l'éclairer. Il descendait ensuite dans un puits très-profond, au moyen de chevilles de fer fixées dans le mur de distance en distance. Au fond du puits, il apercevait une porte sur laquelle il lisait: *Ne va pas plus loin, si tu n'as le courage & la force d'ame nécessaires à ton entreprise; car jamais tu ne reverrais le jour.* Il poussait cette porte, qui ne faisait aucun bruit en s'ouvrant, mais qui, en se refermant, faisoit l'effet d'un tonnerre bruyant, produit par un mouvement méchanique adapté aux gonds. En effet, cette fatale porte passée, il lui était impossible de revenir sur ses pas, & si la fermeté l'abandonnait, des gens, habitans du souterrain, prévenus de son arrivée par le fracas de la porte, le retenaient prisonnier dans les pyramides, d'où il ne sortait jamais. S'il continuait dans son entreprise, il avait quatre épreuves à passer. La première, (celle de la terre), était de faire des détours considérables à plat-ventre & sur des chemins raboteux. La seconde, (celle du feu) était de traverser une fournaise en marchant sur des charbons allumés. Il est vrai qu'ils étaient recouverts d'une grille de fer en losanges, trempée dans une eau de simples, qui le rendait imper-

era, revint à la prison, en tira les deux victimes, qui furent conduites jusqu'à leur cabane au bruit des fanfares & des applaudissemens.

En reconnoissance du service signalé que je venais de lui rendre, Kerlo me prit avec lui ; mais tous trois las du tumulte & des tracasseries de la ville, nous

---

méable au feu ; mais l'initié, qui n'étoit pas prévenu sur tout cela, était obligé d'aller en avant au risque de périr. La troisième épreuve, ( celle de l'eau ) consistait à traverser une rivière dont le courant paraissait très-rapide, mais qui, dans le fait, n'étoit qu'un simple gué. La quatrième enfin, ( celle de l'air ), était de monter sur un petit pont dans lequel était cachée une machine qui faisoit un fracas horrible. A peine l'initié avait-il mis le pied sur ce fatal pont, qu'une détente le prenait au milieu du corps & le portait sous les ailes d'un moulin, où il restait fixé & exposé au vent énorme d'une roue à aubes qui tournait rapidement sur son visage. Au bout de quelques tems, l'initié perdait la tramontane, & se trouvait porté par la même machine, dans le corps même de l'idole de bronze qui s'ouvroit, & où il étoit reçu par les prêtres qui le félicitaient sur son courage, le recevaient parmi eux, & lui révélaient leurs saints mystères. Toutes ces machines étaient disposées dans les souterains mêmes des pyramides, & M. l'Abbé *Terrasson* en donne des explications si détaillées & si curieuses, que l'on admire, dans son ouvrage, & le génie des Egyptiens, & la force d'ame qu'il fallait avoir pour se résoudre à subir les épreuves par lesquelles il fallait passer pour parvenir à l'initiation.

fûmes

fûmes habiter une petite cabane qu'il avait à l'entrée de la grande forêt consacrée à la Lune, & sur les bords du grand fleuve qui occupe tout le reste de la terre.

## CHAPITRE VII.

*L'Hymen ; la Trahison ; l'Abordage.*

Nous étions heureux ; j'aimais Filoli, elle m'aimait ; Kerlo approuvait notre amour, lorsqu'un étranger vint traverser notre bonheur, & nous enlever à notre père, à notre patrie, à tout ce qui nous était cher.

Un jour nous avions laissé Kerlo à la cabane, & seuls sur le bord du grand fleuve, nous nous promenions, les yeux fixés sur les eaux, lorsque nous apperçûmes, au bord, un petit canot, pareil à celui-ci, mais plus petit. Il n'y avait personne dedans, & il était attaché contre un grand roc après des branches de manglier. Cette vue nous frappa. Jamais, dans Kerbady, on ne s'était avisé de fabriquer des petits canots comme celui-là & jamais on n'avait eu l'imprudence de s'exposer sur le grand fleuve dans une si frêle machine. Filoli n'osa pas y

entrer : nous nous contentâmes de bien l'examiner & de remarquer la place où elle était afin de revenir la voir tous les jours. Comme nous passions le long de la forêt, une voix plaintive frappa notre oreille. C'était un homme, il chantait & l'écho répéta ses tristes accens. Voici ce que nous entendîmes :

ROMANCE NÈGRE.

O fleur d'amour !
Viens t'épanouir dans mon ame ?
Pour fleur d'amour,
Moi languir tout le jour ;
N'ai point encor vu naître cette flamme
Que dans nos cœurs allument deux beaux yeux.
Le mien soupire,
C'est un délire ;
Il bat toujours & n'est point amoureux.

Besoin d'aimer,
Venir consumer ma jeunesse ;
Besoin d'aimer,
Sans cesse m'enflammer !
Etre moi fait pour sentir la tendresse,
Etre moi fait pour brûler de ses feux ;
Mon cœur palpite,
, s'agite,
Il est aimant & n'est point amoureux.

SEIZE pi..tems

Sont déjà passés sur ma vie;
Seize printems
Causent tous mes tourmens.
Quand vois la fleur à d'autre fleurs unie,
Mon cœur ressent trouble délicieux....
Tout l'intéresse,
L'émeut, le presse;
Il aime tout & n'est point amoureux.

Petits oiseaux,
Au printems chantent la nature; . . .
Petits oiseaux
Forment des chants nouveaux.
Comme eux n'ai point cette ivresse si pure;
Comme eux pourquoi ne suis-je pas heureux?
Trouble paisible!...
Mon cœur sensible,
Comme eux l'éprouve & n'est point amoureux.

S'il est beauté
Qui puisse subjuguer mon être,
S'il est beauté
Par qui sois agité,
Père du jour, ah! fais la moi connaître...
Entre elle & toi partagerai mes vœux.
Cœur qui t'implore,
L'attend encore;
Ah! qu'il la voie & qu'il soit amoureux!

Ces couplets nous firent connaître que l'étranger n'avoit point encore trou-

vé l'objet digne de son amour; ceux qui aiment, compatissent aux maux de ceux qui veulent aimer! Curieux de savoir de lui la cause de cette indifférence, & ce qu'il venait faire dans notre Isle, nous nous approchâmes plus près & l'interrogeâmes: qui es-tu, lui demandai-je? — Hélas! un malheureux qui cherche, en voyageant, à adoucir ses chagrins. Je suis d'une Isle voisine de celle-ci; je l'ai quittée pour fuir les persécutions du Cacique, qui en voulait à mes jours. Accordez l'hospitalité à *Corutz*; qu'il trouve parmi vous ce qu'il cherche depuis si long-tems, des cœurs généreux & sensibles! — Tu te plains de n'avoir pas trouvé dans ton pays de beauté capable d'attendrir ton ame? — Oui, nos femmes sont fières, impérieuses, barbares même, & n'ont point cette délicatesse de sentimens que je voudrois à l'objet de mon amour. Ah! s'il est parmi vous quelque jeune cœur doux, aimable, naif & sincère... — Oui, les Kerbadiennes sont ainsi; reste avec nous, tu trouvéras dans notre ville une épouse, & chez notre père un abri.

Corutz nous remercia, accepta notre offre; & nous le conduisîmes à la cabane de Kerlo, qui le reçut avec toute la bonté possible, & le chargea du soin

des savannes & de la chasse. J'étais loin d'éprouver à son égard aucun mouvement de jalousie. Ce sentiment naît de la défiance, & j'étais trop sûr du cœur de Filoli pour craindre son changement. Mais le lâche Corutz, bien loin de faire un choix parmi les filles de Kerbady qui toutes méritaient d'être aimées, s'attacha uniquement à ma maîtresse, & fut la cause des malheurs qui nous sont arrivés. Kerlo avait pris en lui tant de confiance, qu'il alla jusqu'à lui raconter la ruse qu'il avait employée pour sortir de prison & punir le traître Butios qui l'avait si fausſement accusé!

Je m'apperçevais cependant que Corutz regardait souvent Filoli avec des yeux passionnés, & cela me donnait de l'inquiétude. Un jour j'en parlai à Kerlo: mon père, lui dis-je, je suis homme: donne-moi Filoli, mon trésor? Elle m'aime, tu me l'as promise, que tardes-tu? — Mon fils, me répondit ce sage vieillard, tes vœux seront exaucés. Demain, dès que le Soleil éclairera les plaines de Kerbady, trouvez-vous tous deux à l'entrée de la forêt: préparez y un autel; portez y le grand Zémez qui préside à notre cabane? Là je vous unirai: là, je vous bénirai, allez & priez?....

Quel bonheur pour Mioco, pour Filoli! Demain ils ſeront unis! Demain, le père des hommes éclairera leur union! Quel bonheur!... Hélas! nous nous flattions d'être heureux; mais ce jour ſi fortuné devait être pour nous le jour du malheur!

Corutz, à cette nouvelle, parut inquiet & déconcerté; mais, ſans faire attention à la douleur dont il paraiſſait pénétré, je ſongeai à tout préparer pour l'auguſte cérémonie du lendemain.

A l'entrée de la forêt conſacrée à la Lune était un petit monticule couvert des plantes odoriférantes: j'y dreſſai un autel ruſtique paré de fleurs, de cornes de boue, d'os de caymans, & d'autres Zémez au milieu leſquels j'élevai le grand *Flu-Zémez* qui avait la tête d'un homme, les jambes d'un boue, le corps d'un crapaud & les pattes d'un mansfeni. C'eſt le plus grand de tous les Zémez. Il eſt le ſouverain Miniſtre du grand Etre inviſible & préſide aux ſaiſons & à la ſanté.

Cela fait, j'attendis impatiemment le jour, & me rendis à l'autel, avec Filoli, tous deux ornés de plumes de *canades*, de pierres bleues & de rocou. Kerlo ne tarda pas. Il nous prit par

la main & prononça avec nous cette prière adreſſée au grand Flu-Zémez : « Miniſtre du Soleil, j'unis ces jeunes gens ſous tes auſpices ! daigne les guider, leur conſerver la ſanté, détourner les orages de leurs ſavannes & leur donner une nombreuſe famille ? Et toi, Soleil, toi qui éclaire cette auguſte cérémonie, confirme la bénédiction que leur donne un Pere ? Fais qu'ils ſoient toujours bons, ſenſibles, humains & généreux ? Fais qu'ils pardonnent à leurs ennemis, reſpectent leurs ſupérieurs, & élèvent leurs enfans dans la crainte des Zémez, ô Soleil !.... Je les bénis & les laiſſe aller » !

Ensuite il me dit : veux-tu de Filoli pour ta femme ? — Oui, mon père ! — qu'elle le ſoit ! & toi, ma fille, veux-tu de Mioco pour ton mari & maître ? — Oh oui, mon père ! — qu'il le ſoit. Me promettez vous de toujours vous aimer ? — Oui, mon père ; — d'éviter le menſonge, le vol & tous les excès ? — Nous te le promettons. — Eh bien ? je vous unis : vous l'êtes : allez ? mais, ſi vous oubliez vos promeſſes, ſi vous ceſſez d'adorer l'Aſtre du jour, de prier les Zémez, ſi vous vous rendez coupables de menſonge, de larcin & de ſacrilège, je vous abandonne à toute la

colère du Ciel. Que le soleil vous change en pierres ou en poissons, comme il fit autrefois aux gardiens des deux cavernes d'où ils laissèrent sortir les hommes: ou bien, qu'indigné des parjures que vous aurez commis, il rentre avec la Lune dans la grotte de Kerbady, qu'ils quittèrent jadis pour venir éclairer la terre!

Nous lui jurâmes d'observer les loix qu'il nous prescrivoit, &, après avoir allumé du feu, nous étendîmes sur des braziers des feuilles humides de tabac dont nous respirâmes l'odeur en réjouissance de cet heureux événement. Bientôt endormis par l'odeur de ces feuilles, nous tombâmes tous à terre, où les songes les plus funèbres vinrent agiter mon imagination. A mon réveil, je ne doutai pas qu'il ne dût m'arriver bientôt quelqu'accident: & j'eus lieu d'en être persuadé, lorsqu'en me relevant, je ne trouvai plus autour de moi ni Kerlo, ni Filoli, ni Corutz qui avait été immobile témoin de cette auguste cérémonie. Quel effroi s'empare de mes esprits! des flots de sang sont repandus autour de moi, & mon père, & mon épouse n'y sont plus. O Ciel!...

Je cours à la cabane: personne! je reviens à la forêt que je remplis de mes

cris : perſonne !... Filoli ? Filoli, ma chère Filoli ? où eſt-tu ? Mon pere ? Kerlo ? Filoli ? qu'êtes-vous devenus ?.... J'errais à l'aventure, & voulais me précipiter dans le grand fleuve, lorſqu'en levant les yeux, j'apperçus ſur les eaux, le petit canot du traître Corutz qui s'éloignait rapidement. J'examine, j'approche, j'examine de plus près & j'y reconnais l'infortunée Filoli levant les mains au Ciel & me faiſant des ſignes pour me témoigner ſon déſeſpoir ! je ne balançai pas un moment à me jeter à la nage, & quelque viteſſe que mit à courir le canot, je l'atteignis bientôt d'aſſez près pour pouvoir y monter ; mais le cruel Corutz, ſaiſiſſant un morceau de bois fort long & dont il battait l'eau, m'en donna ſi rudement des coups ſur la tête & par-tout, que mon ſang coulant de toutes parts, j'allais périr infailliblement ſans Filoli qui, ſe jetant aux genoux du Barbare, fit tant par ſes larmes & ſes prières qu'il conſentit à me recevoir & à me ſauver des flots.

Je ne fus pas plutôt dans le petit canot qu'accablant d'injures ce monſtre odieux, je lui reprochai ſa noire traiſon & lui demandai, en ſanglottant, ce qu'il avoit fait de mon vertueux père ; Filoli me raconta alors, en verſant un

torrent de larmes, que Corutz ayant tout révélé aux Butios de Kerbady, ils étaient venu saisir mon père au moment où il tombait endormi, que celui-ci, en se défendant, était tombé percé d'un coup mortel, que tous les Butios s'étoient retirés, & qu'à son réveil, elle s'était trouvée dans le canot, entre les bras du perfide Corutz qui cherchait à lui ravir l'honneur.

J'allais m'élancer sur le traître lorsque, me prévenant, il me lie aux bords du canot, en fait autant à Filoli avec cette corde que tu vois, &, se mocquant de nos douleurs, achéve de nous désespérer par l'ironie la plus amère & la plus offensante!

Hélas! que faire dans cette cruelle circonstance! Corutz avait sur moi la supériorité de la taille & de la force, il m'avoit vaincu, garrotté; Filoli, reconnaissante de ce qu'il m'avait sauvé la vie, ne savait si elle devait me défendre & se laisser lier elle-même, nous étions affaiblis, abattus par la douleur! que faire? ...

Le Soleil cependant, qui n'abandonne jamais l'innocent, nous vengea bientôt & punit le coupable. Il se cacha d'abord, sans doute, pour n'être pas témoin de nos malheurs. Le grand fleu-

ve s'agita, le Ciel gronda, le jour s'obscurcit, la nuit couvrit toute la nature, & nous, tremblans sur un élément où nous allions pour la première fois, accablés de chagrins, nous faisions des vœux pour mourir & rejoindre notre infortuné Kerlo. Corutz, inquiet, s'agitait, battait le fleuve avec de longues perches, invoquait le Ciel qui ne l'écoutait pas, & se frappait la poitrine, sans doute pour étouffer les remords qui s'élevaient au fond de son cœur. A la fin, effrayé du danger qui s'augmentait, il prit une résolution violente : ce sont ces malheureux Kerbadiens, s'écria-t-il, qui courroucent le Ciel & causent ce bouleversement!.. Amour, sors de mon cœur ! faisons de leur vie un sacrifice aux Zémez : livrons leurs jours pour sauver les miens ?... à l'instant il détache les cables qui nous retenaient & veut nous précipiter dans les flots ; mais soudain un monstre affreux, s'élance, l'engloutit dans ses vastes flancs, & disparait à nos yeux (1) : peignez-vous notre surprise & notre effroi ? Le sacré-

(1) Phénomène qui arrive quelquefois en mer. On en a vu s'élancer souvent jusques sur les ponts des vaisseaux, à plus forte raison dans une frêle pirogue...

rat n'eſt plus : le Soleil a envoyé un monſtre pour le dévorer, & nous ſeuls dans le canot, les mains liées, ſans pouvoir agir pour nous débarraſſer des cordes qui nous tenaient enſemble, ignorant où nous allions, nous ne pûmes qu'invoquer le grand Fla-Zémez & nous abandonner à la Providence. Nous allâmes ainſi juſques bien avant dans la nuit; mais, hélas ! une lame d'eau ayant fait chavirer notre petit bâtiment, nous nous trouvâmes engloutis dans le grand fleuve ; nous luttions en vain contre la mort & nous allions périr ſans toi, généreux fils du Soleil ! Tu nous a ſauvé la vie : tu nous as rendus l'un à l'autre ! vois Mioco, vois Filoli : tous deux à tes genoux te rendent grace & prient le ſublime Fla Zémez de te payer ce ſervice, au jour où ton ame ira jouir du plus parfait bonheur dans les plaines du firmament » !

Le Comte, touché des malheurs & des vertus du ſauvage Caïcien, ſe hâta de dénouer le cable qui le liait par le milieu du corps à ſa belle Filoli. Il ne l'avait pas fait d'abord, ne connaiſſant pas le caractère de ſes nouveaux hôtes. Il ſe pouvait qu'ils fuſſent barbares, antropophages, & qu'ils caufaſſent quelques déſordres dans ſon petit voilier ;

mais enfin il les voyait doux, timides, tremblans, & fit tout ce qu'il put pour les consoler & les rassurer. Les doux Sauvages ne se virent pas plutôt libres qu'ils s'embrassèrent & se serrerent avec des grimaces, des soupirs, des *ah! hi! you, you*, & des effusions vraiment comiques. Ils frappaient des mains, éclataient de rire, pleuraient, & peignaient leur allégresse dans mille contorsions plus ridicules les unes que les autres. Ce qui amusa beaucoup nos quatre voyageurs & sur-tout Fanfan & Lolotte qui ne purent s'empêcher de rire, malgré les inquiétudes dont ils étaient accablés.

Cependant l'aurore avoit chassé la nuit Cette vigilante courière, entraînant le Soleil à son char, avait jeté sur la vaste plaine de mers, un reflet violet qui, se mariant au verd azuré des flots, reproduisait à l'œil mille couleurs que le flux & reflux variaient à chaque moment. Le Comte d'Orefty apperçut tout près de lui mille petites îles qu'apparemment il avoit bordées pendant la nuit, sans s'en douter; mais les flots paraissant s'agiter & se précipiter avec plus de violence, il craignit d'être entraîné malgré lui dans le canal de Bahama, qu'il avoisinait sans doute, & dont la rapi-

dité lui préſageait une mort certaine. En conſéquence il manœuvra de rames, de voiles & ſe fit aider par les deux Caïciens qui, pendant le ſéjour de Corutz dans leur île, s'étaient ſouvent amuſés à conduire ſon canot ; mais jamais plus avant qu'une lieue en mer ; tant ils craignaient cet élément qu'ils ne connaiſſaient pas. Le lendemain matin ils ſe virent tout près d'une côte qu'ils jugèrent appartenante à des Anglais par la forme des bâtimens, & les pavillons des vaiſſeaux qu'ils apperçurent en rade.

Quelle fut la joie de nos voyageurs! Ils ne ſe poſſédaient pas : l'eſpoir de revoir leurs compatriotes, de retourner bien-tôt à Londres, les tranſportait. La belle Anglaiſe ſoupirait, levait les yeux au Ciel, & le remerciait de ce bonheur ineſpéré. Le Comte d'Oreſty, contenait ſes deux jeunes amis, qui debout, les yeux fixés ſur l'Iſle, pouſſaient des cris de joie & faiſaient mille extravagances. Les Caïciens ſeuls ne paraiſſaient pas partager l'ivreſſe commune. Ils regrettaient leurs pays : le ſéjour de Kerbady leur ſemblait préférable à celui qu'ils allaient habiter avec des Blancs qu'il craignaient ſans les connaître, & qu'ils regardaient comme des créatures ſurnaturelles, émanées du ſoleil même. Ces ré-

flexions mentales les affligèrent tellement qu'ils se mirent à pleurer en se regardant, & à pousser des sanglots qui émurent de compassion leurs quatre compagnons de voyage.—Qu'as-tu, Mioco, lui demanda le Comte d'Oresty ? — O Filoli! que va-tu devenir ? — Qu'appréhendes-tu, mon ami ? Je n'en sais rien ; Mais... — Eh bien ? — Les Kerbadiens, sans lui répondre, se jetent à ses genoux, les arrosent de larmes, le prient, le conjurent de leur être favorable & de ne point les séparer ! — Vous séparer, mes pauvres enfans, s'écrie le Comte en les relevant! Vous séparer!... Ah! Que vous connoissez peu mon cœur! Dieu m'est témoin que, tant que je vivrai, vous ne me quitterez point! Nous serons toujours ensemble, Mioco. Fanfan, Lolotte & vous belle inconnue, faisons le serment de ne jamais nous quitter? Je suis vieux: j'ai besoin d'appui, de compagnie, mon cœur ne peut s'en passer. Ne m'abandonnez pas jusqu'au moment où mes yeux ne verront plus la lumière? Daignez les fermer, chers amis? Vous me devez, en quelque façon, votre liberté ?... Que je vous doive la consolation de ma vieillesse!

Tous se jettèrent dans ses bras: tous le lui promirent. La belle Anglaise ajouta

que, privée d'époux, de parens, de famille rien ne l'attachait plus dans le monde : qu'elle avait un ami, qu'elle voulait le conſerver, vivre avec lui, & lui rendre par ſes ſoins & ſon amitié, tous les ſervices qu'elle en avait reçus. » Je vous détaillerai, continua-t-elle, ô mon libérateur! Oui, je vous raconterai quelques jours plus au long des avantures dont je ne vous ai tracé que l'eſquiſſe! Vous reconnoîtrez le malheur qui m'a toujours pourſuivi : qu'il nous uniſſe, ô mon ami! Que ce triſte lien ſoit celui de notre amitié! Les infortunés ſe cherchent, s'aiment; & c'eſt en s'attendriſſant enſemble que l'on peut gouter cette volupté que les cœurs heureux & indifférens n'ont jamais connue! »

Le calme ſe rétablit dans tous les eſprits. Les Caïciens ſéchèrent leurs larmes, & la petite pirogue mouilla à la rade de l'Iſle où elle fut reçue d'une foule d'habitans, que ce ſpectacle nouveau avait attirés ſur le port. Nos voyageurs étaient à peine deſcendus qu'on les aſſaillit de queſtions. On les regardait comme des gens venus de l'autre monde. En effet, ils étaient ſi ſingulièrement habillés qu'ils devaient infailliblement exciter la ſurpriſe & pi-

quer la curiosité : esquissons un peu leur costume sous les yeux de nos lecteurs ?

D'un côté, le Comte d'Oresty, vieillard plus que sexagénaire, vêtu de pièces de draps de toutes couleurs, non façonnées & liées tout uniment avec des cordons. La belle Anglaise, couverte de haillons déchirés & décolorés ; les deux élèves de Mylord, surchargés de plumes, de bijoux & de pierreries ; &, pour achever le tableau, deux jeunes Négres, absolument nuds, parés de plumes de Canades, de pierres bleues, peints de Rocou, & qui les suivaient d'un air inquiet & triste !... On conviendra que ce cortège, s'il n'était ridicule, était au moins plaisant.

Ils débarquent enfin & apprennent avec plaisir qu'ils sont dans l'Isle *de la Providence*, l'une des Lucayes, sur le canal de Bahama ; que cette Isle appartient aux Anglais, que le Chevalier Corpley en est le Gouverneur & qu'ils recevront de lui tous les secours qu'ils desireront.

Ces nouvelles réjouissent beaucoup notre petite caravane, qui, sans différer davantage, se met en marche pour se rendre au Palais du Gouverneur, situé à quelques lieues plus avant dans

l'Iſle. Elle y arrive enfin, accompagnée des Inſulaires qui la ſuivait & la conduiſait en triomphe..... Que va-t'elle y rencontrer?... Comment oſerons-nous détailler un événement qui paraîtra romaneſque à nos lecteurs, s'ils ne daîgnent pas attendre à lire les circonſtances qui ont pu l'amener!

## CHAPITRE VIII.

*Les Reconnoiſſances; le Fond-de-cale; la Flotte.*

Ils montent chez le Gouverneur, ils entrent : ô ſurpriſe! Milord Welly à ſes côtés! Milord Welly ſondant ſur ſes jeunes amis, les arroſant des larmes & les ſerrant étroitement entre ſes bras!... Toi!... Toi! C'eſt toi, s'écrient ceux-ci!... C'eſt-lui! Nous le revoyons! — O bonheur!.... Mais tout-à-coup, Mylord Welly s'arrête : il fixe la belle Anglaiſe! Dieux!.... Dieux! Quels traits!... Mes yeux, ô mes yeux! Ne vous... Jenny! — Mon époux, ô ciel!...

Ils ſont dans les bras l'un de l'autre... Bientôt Jenny change de couleur : elle tombe ſans mouvement. Les ſoins les plus efficaces, lui ſont prodigués : elle

ouvre les yeux & ne peut que s'écrier : Mylord !... Mon époux !... Que de larmes verſées !.. Eh ! Il reſpire ! — Oui, je reſpire, oui le Ciel m'a conſervé pour toi, pour te revoir, pour nous réunir. Mes enfans..... Mes amis,.... vous la voyez ? La voilà ! La voilà !...

Que l'on ſe repréſente, ſi l'on peut, ce tableau touchant ! Mylord & Jenny confondant leurs larmes, nos jeunes élèves les ſerrant étroitement, le Chevalier Corpley étonné, le Comte d'Oreſty attendri, & les deux Cayciens la bouche ouverte de ſurpriſe ; & l'on n'aura qu'une foible idée des ſenſations qui affectèrent alors tous nos acteurs.

Le lecteur ne doit pas être bien étonné de cette rencontre extraordinaire : il avait ſans doute deviné Jenny. C'était elle en effet, c'était l'épouſe infortunée de notre reſpectable Mylord, que le Comte d'Oreſty avait ſauvée de la priſon Verradienne, & pour qui les jeunes gens avaient éprouvé un intérêt ſi grand. C'était cette belle Anglaiſe qui leur avoit raconté ſes aventures dans la pirogue & qu'aucun d'eux n'avait reconnu. A la vérité, aucun d'eux n'avait prononcé le nom de Mylord Welly. Des raiſons politiques le leur avait fait céler à San-Verrado, &, dans la traverſée, mille

obſtacles avoient arrêté Fanfan & Lolotte, qui, diſtraits par d'autres objets, n'avoient jamais nommé Mylord, ſans ceſſer pour cela de penſer à lui.

C'ÉTAIT Jenny enfin; ils étaient tous réunis; Jerwik ne paraiſſait pas dans la foule; mais bientôt averti de l'arrivée de pluſieurs étrangers qu'on lui avait dépeints, il avait fendu la preſſe, était monté précipitamment & s'était jetté à corps perdu ſur ſes jeunes amis qui couvraient ce bon vieillard de larmes & de baiſers.

QUAND chacun d'eux eut donné un libre cours à ſa joie, Mylord embraſſa le Comte d'Oreſty, qu'il ſe rappella pour l'avoir connu autrefois à Londres, & le Gouverneur fit ſervir un ſuperbe repas où tous nos convives eurent le tems de cauſer, & de ſe remettre un peu de leurs fatigues. Rien ne fut épargné pour rendre le feſtin ſplendide. Au deſſert, on ſervit des jarres précieuſes, ſur leſquelles étaient amoncelés les fruits les plus délicieux des Indes, & que l'on cultivait dans la Colonie : tels que le Mancey, l'Avocat, la Sapote, la Sapotille, la Caimite, une eſpèce de Papaye qui s'appelle Mamocra, l'Icaque, la Grenadille, le Coco, les Dates, l'Ananas & la Bannane. Parmi les fruits d'Europe, on diſtinguait la Grenade, l'Orange, le

Fraiſier & les Melons de toutes eſpèces (1).

Quel bonheur! quelle ivreſſe pour ces illuſtres infortunés, de ſe trouver tous réunis, de n'avoir plus à craindre pour leurs jours ni pour leur liberté! ils ne mangeaient point; ils ſe regardaient, ſe queſtionnaient, & faiſaient une telle confuſion de leurs aventures, que le Gouverneur les pria de les raconter chacune au moins par ordre, pour jetter plus d'éclairciſſement ſur leur ſort, auquel il prenait déjà le plus vif intérêt; en conſéquence, Mylord cédant aux vives ſollicitations de Jenny, de Lolotte & Fanfan, du comte d'Oreſty, & généralement de toute l'aſſemblée, commença le premier. Il raconta d'abord tout ce qui lui était arrivé dans l'Iſle inconnue depuis ſon naufrage; mais pour ne point nous répéter, nous ne reprendrons ſon récit que du moment où les enfans, à genoux auprès du tombeau de Derly, avaient entendu de loin des coups de piſtolet multipliés. C'eſt Mylord qui parle:

» Les enfans venaient à peine de me quitter, pour aller rendre leurs devoirs à leur ancien ami, que Jerwik, qui s'occupait à ranger des proviſions dans notre petite pirogue, s'écrie ſoudain:

(1) Tous ces fruits viennent très-bien dans les Iſles, ſur tout dans les Antilles.

Mylord, ah, Mylord! un vaiſſeau! — Un vaiſſeau, dis-tu? — Oui, Mylord, un vaiſſeau! Il approche, il approche!.... Je regarde ſoudain, & j'apperçois en effet un bâtiment qui cinglait vers nous à force de voiles. Je ne ſais quel effet cette apparition inopinée produiſit ſur moi. Un mouvement de joie me ſaiſit dans le même moment que mon cœur ſe ſerra. Un trouble inconnu m'agita, & comme ſi je prévoyais le malheur qui m'attendait; cet événement, qui, dans tout autre tems m'aurait ſemblé le plus grand bonheur pour moi, m'inquiéta, m'allarma même, ſans que je puſſe en deviner la cauſe..... Amis, ou ennemis, dis je à Jerwik, attendons?

A meſure qu'il approchait de nous, ma terreur diminuait; le Pavillon Eſpagnol qu'il arborait me tranquilliſa tout-à-fait; je crus que nous devions attendre tous les ſecours poſſibles d'une nation de l'Europe, éclairée, policée & alliée à la nôtre. Bien-tôt les Eſpagnols montent ſur le pont, ils nous font ſigne de les attendre, & deſcendent, ayant à leur tête un homme de moyenne taille, à l'œil ſombre & farouche, au maintien ſuperbe, & qu'ils appellaient Georges-Blak. Cette iſle eſt-elle habitée, me demanda-t-il d'un ton bruſque? — Non:

voilà le premier vaiſſeau que nous y voyons aborder. — Qui es tu, que fais-tu, vil ſauvage? — Que t'importe? — ſais-tu à qui tu parles? — Au moins généreux de tous les hommes! — Tu oſes m'inſulter!..... Amis, qu'on le ſaiſiſſe! — Barbare! eſt-ce donc ainſi.....

J'ALLOIS continuer, lorſqu'un des ſiens, animé par je ne ſais quel motif, lui tire un coup de piſtolet qui ne fait que lui effleurer l'épaule. Ah traître, s'écrie Georges-Blak en ſe retournant! tu me réſervais ce trait!... Tiens, meurs?.. Il tire ſon coup de piſtolet ſur l'aſſaſſin qui l'eſquive en tournant la tête, reprend une autre arme (car ils en avaient chacun deux à leur ceinture), &, pour cette fois, caſſe la tête au malheureux Georges, dont le crâne rejaillit ſur moi!... Etonnés, effrayés de ce ſpectacle barbare..... »

Ici, Fanfan interrompit Mylord pour s'écrier : J'étais ſûr, moi, qu'il ne l'avait pas tué! — Que dis-tu, mon fils? — Oh rien. Continue mon père? nous t'expliquerons cela..... Mylord, pourſuivit ainſi :

» ETONNÉS, effrayés de la mort de ce barbare, Jerwik & moi, nous reſtons ſtupéfaits; mais celui qui venait d'aſſaſſiner ſi lâchement ſon chef, s'e-

crie : amis, partons ; abandonnons les lieux où l'on nous a si indignement retenus jusqu'à présent, & portons nos richesses dans quelque pays habité par des Européens, où nous puissions les convertir en espèces, & retourner dans notre patrie. A ces mots, la confusion se met dans tout l'équipage, on nous enlève sans faire attention à nos cris, à nos prières, & l'on nous jette à fond-de-cale, où nous mêlons nos gémissemens à ceux d'une douzaine de femmes infortunées détenues comme nous.

Envain nous vous avions appellé mes enfans ! envain nous avions prié ces pirates de vous joindre au moins à notre funeste sort ! Etourdis apparemment du coup qu'ils venaient de commettre, de l'espoir qui les attendait, ou de quelqu'autre objet que nous ne pouvions pas deviner, ils nous avaient inhumainement mis aux fers, sans faire aucune espèce d'attention à ce que nous leurs disions.

Quelle fut notre douleur, lorsqu'enfermés dans une obscure prison, nous nous vîmes séparés de vous, esclaves sans connaître nos maîtres, ignorant même où l'on nous conduisait !... Nous versâmes des larmes amères, & pensant à votre surprise, à votre embarras, nous

nous

nous livrâmes à tous les excès du déſeſpoir !.... Vers le milieu de la nuit, on nous jetta par une trappe une nourriture groſſière que nous abandonnâmes à nos compagnes d'infortunes. On eſſaya de nous conſoler ; ce fut envain, & nous ne ceſſâmes point de pleurer tout le tems que nous reſtâmes dans cet horrible cachot. Vers le matin, on deſcendit dans notre cale ſix matelots, qui, garrotés comme nous, nous apprirent les raiſons de leur détention & quels maîtres nous avions.

Les priſonnières, détenues avec nous, montaient peu auparavant un vaiſſeau marchand & Français, que Georges Blak avait attaqué & pris. Celui-ci mécontent du peu de courage que ſes camarades avaient montré dans cette occaſion, leur avait fait de vifs reproches, & ſignifié formellement qu'ils n'auraient point leur part de ce butin, puiſqu'ils ne l'avaient pas mérité. L'un d'eux, nommé *ſir Burny*, avait formé, avec les autres, le projet de ſe défaire de Georges Blak à la première occaſion, d'aller à Saint-Domingue ou à Cuba vendre leur butin & de retourner à Londres pour y vivre tranquillement, loin de San-Verrado, leur île, qu'ils avaient en horreur pour maintes vexations que

Georges Blak & un nommé don Leſcar de Ribeïra, Gouverneur de cette Colonie, avaient exercées ſur eux. Ils étaient ſur le point d'exécuter ce complot, lorſque, frappés d'étonnement à la vue de mon île, ils s'en étaient approchés, nous avaient vus ſur le rivage, & voulaient y deſcendre pour s'emparer de nous. Le reſte s'explique de ſoi-même. Mais, demandai-je à ces nouveaux venus, pourquoi vous ont-ils mis aux fers, vous, leurs amis, leurs compatriotes? — Hélas! répondit l'un d'eux, parce que nous n'avions pas voulu entrer dans leur conjuration contre notre Capitaine, homme brave, généreux, & ſpirituel que nous regrettons infiniment. Nous ſommes vraiment Verradiens nous autres, au lieu que Sir Purny & ſes confrères ſont preſque tous des Anglais enlevés autrefois dans l'île de Cuba. Ils ont craint que nous ne conſpiraſſions à notre tour contre Sir Burny que nous déteſtons cordialement. — Ils vont donc à Saint-Domingue? — ou à Cuba; c'eſt ce que nous ne ſavons pas au juſte; mais nous n'y arriverons pas avec eux. Je les ai entendus aujourd'hui même, projetter de nous jetter tous à la mer avant le Soleil couché. — Les barbares! — c'eſt leur habitude: le vaiſſeau

Français, qu'ils ont pris hier, a été englouti dans les flots avec tous les hommes qui le montaient. Ils en avaient avant pillé la cargaison & retiré ces malheureuses femmes qu'ils vont maintenant sacrifier, puisqu'ils ne retournent point à San-Verrado.

Les femmes, à ce récit, pleurèrent, crièrent, s'arrachèrent les cheveux & se livrèrent aux plus affreux désespoir. Pour moi & Jerwik, peu émus des maux qu'on nous préparait, nous attendîmes patiemment la mort qui nous devenait chère après avoir perdu tout ce qui pouvait nous faire aimer la vie!

Nous voguions toujours cependant & ne voyions personne, lorsque vers le milieu du jour, le vaisseau s'agitant tout-à-coup, nous jugeâmes, au bruit que nous entendîmes, que nos Pirates devaient être en guerre avec quelque vaisseau bien supérieur au leur; car les balles qui venaient nous frapper nous parraissaient être d'un plus fort calibre que les nôtres. Jugez de nos inquiétudes!.... Le combat dura environ deux heures au bout duquel tems notre trappe s'ouvrit: soyez libres, nous dit une voix étrangère, soyez libres: vivez! A ces mots, on nous retire du noir cachot, on détache nos fers & l'on nous fait passer

ſur un autre bord qui nous parut Anglais.

Le Capitaine de ce nouveau navire, nous apprit que les Corſaires ayant voulu lui donner la chaſſe, il avait uſé de ſa ſupériorité ſur eux pour les attaquer; il en était venu à l'abordage & les avait tous taillés en pièces à l'exception du Chef & de quelques autres qu'il avait mis aux fers. Il nous dit en outre qu'il était chargé par le Gouvernement Anglais de pluſieurs négociations dans les Poſſeſſions Américaines, & qu'il allait commencer par l'île de la Providence où il avait des lettres de rappel à remettre au Gouverneur.

Nous paſſâmes ainſi de la plus profonde triſteſſe à la joie la plus inopinée. Nous attendions la mort & l'on nous rendait la liberté!... Je ne puis vous rendre, mes amis, la révolution qui s'opère en nous, lorſque nous paſſons rapidement de l'excès de l'infortune au comble du bonheur!.... Elle eſt étonnante, & je crois que l'on mourrait plutôt en apprenant une heureuſe nouvelle, qu'une affligeante.

Le Capitaine déſirant connaître nos aventures, chacun de nous le ſatisfit, &, dès que je lui eus dit mon nom, il me ſauta au col, m'embraſſa, me ſerra

étroitement, & s'écria : quoi ! Vous êtes Mylord Welly, cet homme infortuné dont les malheurs ſont connus de toute l'Angleterre !.... Eh, bon Dieu ! Il y a quinze ans que l'on vous y croit mort ! Qu'êtes-vous donc devenu ? Ah ! mon cher Mylord, que je me trouve heureux de vous avoir rencontré, de vous avoir ſauvé la vie ! Je le remerciai ſincèrement du ſervice qu'il m'avait rendu, & lui demandai s'il pourrait me donner des nouvelles de Miſs Woltymar, mon épouſe. — Mylady Welly, me repondit-il, n'eſt plus à Londres depuis plus de douze ans. Son frère l'a emmenée avec lui : ils ont vendu leurs biens, & l'on ignore ce qu'ils ſont devenus !.... A ces mots je retombai dans ma première douleur : à quoi me ſervira, m'écriai-je, de retourner dans ma Patrie, ſi je n'y retrouve plus le bien que j'y ai laiſſé !.. C'eſt changer de déſert !... O Jenny ! ô mon épouſe ! C'en eſt fait : nous ſommes ſéparés pour jamais !...

Le Capitaine & Jerwik eſſayèrent de me conſoler, & l'on ſongea à mettre dans la cale les ſix Verradiens que l'on avait trouvés avec nous, ils étaient les compagnons de ces pirates & les motifs de leur détention ne leur faiſaient point

d'honneur. Nous eûmes donc le ſoin de nous en aſſurer afin de tirer de leur bouche & l'aveu de leurs forfaits & des renſeignemens ſur la ſituation de leur Colonie. Quant aux douze priſonnières françaiſes, elles furent traitées avec tous les égards qu'elles méritaient; mais elles avaient trop de chagrins pour goûter tout entier l'heureux changement de leur fortune. L'une avait perdu ſon mari, l'autre ſon frere, l'autre ſon père : toutes étaient ſéparées de ce qui leur était cher. Elles ſont encore ici & n'attendent qu'une occaſion pour retourner dans leur Patrie.

Nous arrivâmes enfin à l'île de la Providence où le Gouverneur, ce digne Chevalier que vous voyez ici, nous fit tout l'accueil que nous devions attendre d'un homme généreux & ſenſible. Il prit part à nos peines, plaignit nos malheurs & eut la complaiſance de nous donner un abri chez lui où nous oublions l'éloignement où nous ſommes de notre Pays; mais il eſt queſtion maintenant d'une grande expédition. Les ſix corſaires Verradiens ont tout avoué dans les tortures. Nous connaiſſons la ſituation de l'île : ils doivent nous ſervir de guides, & c'eſt cette après-dinée même que nous devons partir pour

aller détruire cette caverne de brigands & soumettre la Colonie sous la domination Anglaise. Le Chevalier Corpley a bien voulu me donner le commandement de sa flotte, & nous allons mettre à la voile avec quatre cents hommes qui suffiront pour vaincre cinq à six cents espagnols des deux sexes, énervés & pris à l'improviste. Je devais, avant d'y descendre, vous aller chercher dans votre île, ô mes enfans, si toutefois j'avais pu la retrouver : mon ami me l'avait permis; mais je vous vois; mais l'Être suprême a comblé mon espoir & prévenu mes vœux ! Il m'a rendu en un seul jour & mes amis & mon épouse !... Que puis-je encore desirer? Que puis je... O Dieu! Ta bonté a passé mes espérances! »

Mylord Welly termina ainsi son récit & tout le monde admira cet enchaînement de circonstances qui toutes tendaient au même but. Il serait incroyable en effet qu'un vaisseau-corsaire fût attaqué par un vaisseau Anglais faisant route pour une île; que d'un autre côté, une faible pirogue conduisît des personnages intéressés, justement dans cette même île où vient d'aborder leur ami, si l'on ne savait qu'il est des êtres vraiment destinés à courir les aventures;

qu'ils font quelquefois si singulièrement secondés par le hasard..... Que dis-je! le hasard! Peut-on méconnaître la protection, la main visible d'un être souverain qui guide le malheureux, console le faible & donne un père à l'orphelin!.... Il arrive tant d'événements dans le cours de la vie, tant de révolutions dans une grande multitude, que, si l'on savait les aventures de tous les hommes, si l'on pouvait se procurer des preuves des choses qui paraissent les plus incroyables, tout serait vrai, il n'y aurait point de romans.

Mylord ayant fini de parler, Fanfan raconta tout ce qui lui était arrivé depuis sa séparation d'avec son cher protecteur, & son récit, qui faisait nécessairement suite à celui de Mylord, fut continué par le Comte d'Oresty. Tout le monde s'extasia sur le courage & l'intrépidité du vieillard Français : l'époux de Jenny l'embrassa, le remercia tendrement de lui avoir conservé ses chers élèves & sauvé son épouse. Il promit, ainsi que lui, aux deux sauvages Caïciens, de ne jamais les abandonner. Chacun versait des larmes, chacun était attendri : le généreux Gouverneur se félicitait de cette espèce de point de réunion que la Providence avait marqué

dans son île qui, dans cette occasion, justifiait son nom.

Il ne restait plus que Jenny dont les aventures piquantes devaient intéresser tout le monde & particulièrement Mylord. Elle en commençait le récit, lorsqu'on vînt avertir les convives que l'on allait mettre à la voile, que les vents favorables engageaient le Pilote à lever l'ancre, que les vaisseaux enfin étaient aleſtés, chargés & prêts à appareiller. Il fallût que Mylord partit. Comme il ne voulait point exposer ses amis aux hasards d'une pareille entreprise, il confia au Chevalier Corpley, Jenny, Fanfan, Lolotte & les deux Kerbadiens. Pour le Comte d'Orefty, malgré son grand âge, il voulût l'accompagner dans cette expédition. Il avait le prix de ses travaux, disait-il, il était tranquille sur le sort de ceux qu'il avait sauvés, peu lui importait de mourir! La vie ne lui était plus si précieuse, puisqu'elle ne pouvait plus être utile à personne. Il voulait en consacrer les restes à se venger, à venger Jenny, ses jeunes amis, & à sauver les jours de Mylord, s'il le pouvait, aux dépens des siens mêmes. Ce dernier s'opposa en vain à sa prière : il fallut lui céder. Qu'elle fut touchante, la séparation de tous ces infortunés! Que

de larmes furent verſées des deux côtés! Ceux qui reſtaient conduiſirent Mylord & le Comte juſqu'au port. Ils les virent s'embarquer & ſuivirent leur petite flotte, compoſée de trois vaiſſeaux, tant loin que leurs yeux purent la diſtinguer en mer.

Laissons donc Mylady Welly & nos Héros ſe repoſer de leurs fatigues chez le Gouverneur de l'île de la Providence, & ſuivons Mylord dans ſon expédition? Attaquons avec lui l'odieuſe Colonie Baytienne & tâchons de remporter la victoire?

## CHAPITRE IX.

*Bataille; Retour; Embarquement.*

Il ſemblait que le Ciel favoriſait cette entrepriſe: la traverſée fut des plus heureuſes, &, au bout de deux jours, la petite flotte, guidée pas les ſix priſonniers Baytiens, arriva, vers minuit, devant San-Verrado, où tout le monde étoit déjà plongé dans le plus profond ſommeil. Les ſentinelles ſeules, veillaient devant les paliſſades, pour empêcher que perſonne ne montât ſur la jettée & n'entrât dans les vaiſſeaux. Il

y avait sur la tour un canal qui se voyait de très-loin : piège perfide pour attirer les vaisseaux & les retenir.

Avant d'y arriver, Mylord détacha dans une chaloupe les six Verradiens auxquels il promit la liberté & une forte récompense s'ils entraient dans ses projets. Ceux-ci, préférant les biens qui leur étaient offerts à ceux qu'ils pouvaient espérer en servant sous Don Lescar, promirent tout & tinrent leur parole. En conséquence, ils entrent dans le port, &, s'étant fait connaître aux sentinelles, ils se font ouvrir les palissades, &, par des faux récits de leurs aventures, ils amusent toute la garde attroupée autour d'eux. A l'instant Mylord & le Comte à la tête de trois cents hommes seulement, descendent & fondent sur les gardes-port, qu'ils ont massacrés avant qu'ils ayent le tems de siffler & de se défendre. Un seul cependant s'était échappé; il court soudain dans la ville, sonne l'allarme, & réveille les habitans qui, tous endormis, ne savent ce qu'on leur veut, ni quels ennemis ils ont à combattre. Les Anglais, répandus dans les rues, égorgent les Verradiens à mesure qu'ils sortent de leurs maisons. Bientôt des brandons enflammés mettent le feu aux quatre coins de la ville; Don Lescar,

étonné, foudroyé de cette attaque subite, raſſemble à la hâte environ deux cents hommes & ſe met en devoir de repouſſer les aſſiégeants. Il s'avance en ordre, & le combat s'engageant, le carnage devient horrible!

D'UN côté les Anglais armés d'épées & de ſabres, de l'autre les Verradiens ſe défendants vigoureuſement avec d'énormes maſſues de *bambou*, chargées de nœuds & d'environ ſix pouces de diamètre ſur cinq pieds de long (1). Tous, animés par la rage & la fureur!.... Quelle bataille ils devaient livrer!

CEPENDANT les aſſiégés, peu faits au combat, énervés par la pareſſe & le plaiſir, ſuccombèrent les premiers. Pour achever de les réduire, cent hommes, qui étaient reſtés dans les vaiſſeaux,

(1) Les bamboux dont il eſt ici queſtion, n'étaient pas ces jolis & faux bamboux que nos petits maîtres achètent au Palais Royal, & qui ne leur ſervent qu'à éborgner les paſſans.

LE bambou qui croît dans les îles où il n'eſt pas fort commun, n'eſt point creux comme les bamboux épineux de l'iſthme de l'Amérique, ni ceux qui croiſſent dans les Indes orientales. Il croît juſqu'à trente à quarante pieds de hauteur, avec une groſſeur proportionnée. Le tronc a, de diſtance en diſtance, des nœuds qui contiendroient douze à quinze pintes de liqueur. Sa feuille reſſemble aſſez à celle du ſureau.

bombardaient la ville & râfaient la citadelle, dont la conſtruction n'était pas des plus ſolides.

Dans le fort de la mêlée, Don Leſcar ayant reconnu le Comte d'Oreſty, devint furieux : Traître, s'écria-t-il! je vais te punir de tes perfidies... meurs, vil ennemi!... — Barbare, s'écrie Mylord, en ſe jettant au devant de ſon ami, tu n'en as pas d'autre que moi! Reconnais Mylord Welly! — Toi? — moi-même! — je ſuis déjà vengé, j'ai fait égorger la mère de tes deux éleves.

Mylord, à ces mots reſte interdit : il ne ſe rappellait aucune circonſtance relative à cela, dans le récit de Fanfan, puiſque celui-ci ignorait lui-même que Don Leſcar connaiſſait ſa famille. Il était clair que Don Leſcar ſavait le ſecret de la naiſſance des deux Anglais. L'immolera-t-il? non : non il cherche à lui conſerver la vie, à le faire priſonnier, pour tirer de ſa bouche des détails qu'il croit beaucoup plus ſatisfaiſans. Amis, s'écrie-t-il aux ſiens! épargnez le Gouverneur? ſaiſiſſez-le ſi vous pouvez?

Ses ordres furent exécutés, & les Anglais ayant remporté la victoire, le fier Ribeira fut traîné, bouillant de

rage & garrotté, aux pieds de l'époux de Jenny.

Mylord ne perdit que vingt hommes dans cette expédition & tailla en piéces plus de trois cens Verradiens tant hommes que femmes; car ces dernières, armées de bamboux & de bâtons, s'étaient jettées dans la mêlée pour défendre leurs époux. Le reſte des habitans, ayant demandé quartier, les chefs Anglais firent ceſſer le carnage, arrêter les progrès du feu, & renfermer les priſonniers dans le Palais du Gouverneur, où ils furent gardés à vue.

Ce ſoin rempli, Mylord ſe hâta de voler à la priſon pour en tirer les malheureuſes femmes qui y languiſſaient. Il en trouva cent trente, dont cinquante perdirent la vie en revoyant la lumière.

Le jour vint cependant éclairer les déſaſtres de la nuit. Mylord ſatisfait de ſon expédition veut ſe rembarquer avec ſes priſonniers : il ſe rend donc au Port dans ce deſſein; mais... ô ſurpriſe! pas un ſeul vaiſſeau dans le port, pas une ſeule chaloupe!... Les cent hommes qu'il avait laiſſés ſur ſa petite flotte, en étant ſortis pour ſe répandre dans la ville &

ſecourir les leurs, les traîtres Verradiens avoient ſaiſi ce moment pour incendier tous les bâtimens, tant les leurs propres que ceux des Anglais.

Mylord avait bien entendu le fracas épouventable qu'avaient produit en ſautant les magaſins à poudre : il avait bien vu les cieux rougis du reflet des flammes ; mais dans le déſordre, dans le fort du combat, il avait attribué tout cela à l'incendie de la ville qui faiſoit des progrès rapides. En effet, ces feux ſe confondant, il était difficile au milieu d'un embraſement, d'en ſoupçonner un autre qui ſe paſſait à une demi-lieue & ſur mer !

Quelle eſt ſa douleur ! quelles ſont ſes inquiétudes ! plus de vaiſſeaux pour retourner à la Providence ? il faut reſter dans une île ſauvage, ſans abri, ſans tout ce qui eſt néceſſaire pour loger & nourrir quatre cens hommes des ſiens & environ trois cens priſonniers ! Que faire !... Il avait bien des charpentiers : ils pouvaient conſtruire un vaiſſeau ; mais il en fallait pluſieurs pour tranſporter une ſi grande multitude. C'était pourtant le ſeul parti qu'il y avait à prendre.

Mylord fit donc chercher dans les maiſons ſauvées des flammes, des ca-

bles, des toiles, des outils, en un mot, ce qui était indiſpenſablement néceſſaire à ſes ouvriers. Il fallut ſe contenter de ce que l'on trouva. Les charpentiers travaillèrent ſans relâche pendant trois mois & lancèrent à la mer deux petits bâtimens qui ne méritaient pas le nom de vaiſſeaux, n'ayant que très-peu d'agrès. Ils pouvaient plutôt paſſer pour de grandes barques, ou des bateaux plats.

Comme cela était inſuffiſant pour toute ſa ſuite, Mylord laiſſa dans l'île deux cens hommes pour garder les priſonniers & n'emmena avec lui que le reſte de ſes troupes, les quatre-vingt femmes qui reſtaient de cent trente retirées des priſons & Don Leſcar de Ribeïra.

Pendant ſon ſéjour à San-Verrado, Mylord penſait ſouvent à l'inquiétude où devaient être plongés Jenny & tous ſes amis. Il ne pouvait pas leur donner de ſes nouvelles, puiſqu'il n'avait point de vaiſſeau. Ces réflexions le jettaient quelquefois dans une mélancolie d'où le Comte d'Oreſty avait beaucoup de peine à le tirer.

Un jour qu'ils viſitaient tous deux les maiſons des inſulaires, guidés par un priſonnier, celui-ci leur montra la maiſon où demeurait Georges Blak. Mylord curieux d'examiner les effets qui

avaient appartenu à ce chef de pirates ; y monta soudain. Le voilà, lui & son ami, à feuilleter les papiers, à retourner les bijoux, & à lire au hasard tout ce qui lui tombait sous la main. Que devient-il à la lecture de ce billet ?

» O ma chère Adélina ! pourquoi suis-
» je forcé à tromper le meilleur des
» pères ! Pourquoi l'amour arrache-t-il
» des larmes à la nature ? Il croit que
» je me suis embarqué pour voyager !
» il croit que je n'existe plus !... Il me
» pleure !... Père sensible & respectable !
» pourquoi l'ambition t'a-t-elle aveuglé...
» Tu n'as qu'un fils ! Tu veux le sa-
„ crifier à l'intérêt, à l'orgueil d'un
„ grand nom... il n'a pas osé t'avouer
„ son amour.... Il a craint de te nommer
„ son épouse !... Les vertus ne sont-elles
„ pas des titres de noblesse ! Les quali-
„ tés du cœur ne sont-elles pas des
„ trésors inestimables !. Que dis-je ! ces
„ discours paraîtraient vains & ridicules
„ aux yeux du monde ! ô mon épouse,
„ ô mon Adélina ! que n'ai-je pu....
„ Mais il me pleure, ma chère, il me
„ pleure, ce bon père !.. Mon valet-
„ de-chambre.... je t'expliquerai tout
„ cela... ne crains plus pour mes jours,
„ ils sont en sûreté. Le traître Lord est
„ puni, mes blessures sont fermées....

„ pars toujours ? Je puis te confier à
„ des mains ſûres. Ton père, Derly
„ t'accompagnent... tu emmenes tes
„ enfans : je vous retrouverai tous à
„ Charle's Town ; j'embraſſerai ma Lo-
„ lotte, mon Fanfan ! qu'ils ſont jeu-
„ nes pour entreprendre un tel voya-
„ ge !... Adieu : embarque-toi ſans in-
„ quiétude, & ſonge que la mort ſeule
„ peut empêcher ton époux de voler
„ dans tes bras !...

Quelle lecture intéreſſante pour l'inſtituteur des enfans d'Adélina !... quelles ſenſations il éprouve !.. il relit cent fois cette lettre : elle n'eſt point ſignée ; mais il croit connaître l'écriture, il la connaît, elle eſt d'un de ſes amis ; mais lequel ? .. ſon eſprit flotte entre mille idées qui toutes ſe détruiſent. Il compare ce billet avec celui qu'il a trouvé ſur le corps de Derli. Ils partent de la même main à les examiner de près, mais ce dernier eſt ſi macéré, les caractères en ſont ſi dénaturés qu'il eſt preſque impoſſible de s'y reconnaître !

Une boëte à portrait frappe ſa vue : il l'ouvre : c'eſt une femme, la même dont il a les traits ſi effacés dans la boëte d'or de Derli !.. mais celle-ci eſt jeune, belle, fraîche. Elle tient deux enfans entre ſes bras, c'eſt Lolotte ! c'eſt Fan-

fan ! Ils vivent, ils respirent dans cette touchante image. Qu'ils étaient beaux à cet âge ! Lolotte est tout le portrait de sa mère ! Fanfan plus mâle, plus majestueux pour ainsi dire, fait un château de cartes sur lequel est écrit : *telle est la vie*! Quelle devise ! qu'elle est vraie !... tout est animé dans cette interressante miniature !.. Le nom de l'artiste est peint sur le cadre. C'est une jeune Française ! quel talent ! les Académies étrangères lui ont ouvert leurs portes.... Mylord en trouve la peinture excellente, elle lui retrace ses deux aimables enfans & leur mère !... Quelle découverte !

Milord & le Comte d'Oresty ne doutent plus qu'ils ne parviennent à trouver les parens de leurs jeunes amis. Avec de tel indices leur recherche est certaine ; ils emportent le tout, & sentent l'espérance ranimer leurs cœurs généreux ! ....

Cependant Don Lescar se vantait d'avoir immolé la malheureuse Adélina ; il la connaissait donc ?... Quelles inquiétudes pour nos sensibles Anglais !... Ce farouche Gouverneur avait refusé de dire ce qu'il savait de la naissance de Fanfan & Lolotte pendant les trois mois de séjour de Mylord à San-Verado. En vain celui-ci l'avait-il prié,

conjuré, menacé. Don Leſcar était reſté inébranlable. Il s'était toujours tu, dans le ſeul deſſein d'inquiéter ſon ennemi. Mais dans le vaiſſeau la crainte d'être jetté à la mer lui fit tout avouer. Il remit à Mylord la lettre d'Adélina, que les jeunes gens lui avaient remiſe à leur arrivée dans ſon île, & confeſſa qu'il avait envoyé en Angleterre un nommé *Livedo*, avec ordre de l'aſſaſſiner s'il pouvait la rencontrer. « Ce n'était, je l'avoue, que pour vous affliger, Mylord, continua-t-il, que je vous diſais, la nuit du combat, qu'Adélina n'était plus. Je ne pouvais pas ſavoir alors le ſuccès de cette entrepriſe, puiſque mon agent n'était parti de mon Royaume que ſept jours avant votre arrivée. Quoi qu'il en ſoit, craignez tout pour elle. Livedo eſt extrêmement adroit; il eſt preſque sûr qu'il réuſſira dans ſa recherche. »

Mylord à ce diſcours ſentit la terreur ſe diſſiper un peu dans ſon ame. Quelqu'étonnante que fût l'adreſſe que Don Leſcar attribuait à ce Livedo, il lui paraiſſait incroyable qu'un homme pût découvrir dans un Royaume entier une femme qu'il n'a jamais vue. Il fit néanmoins les plus vifs reproches au cruel Eſpagnol, & l'ayant fait remettre au

cachot, il attendit son retour dans l'île de la Providence pour tirer de ce scélérat une vengeance exemplaire.

Après deux jours de voyage il arriva enfin chez le Chevalier Corpley, qui, sur le récit de sa victoire, lui rendit tous les hommages que méritait une semblable expédition. Les braves soldats qui l'accompagnaient furent récompensés généreusement, ainsi que les six Verradiens qui avaient été les délateurs de leurs compatriotes; mais comme on ne leur avait promis que de l'argent & la liberté de quitter la Colonie, le Chevalier Corpley les renvoya avec Don Lescar, & les trois cent prisonniers que l'on fut chercher à San-Verrado, au Gouverneur de l'île Espagnole de Saint-Domingue, sous prétexte de les faire reconduire dans leur patrie. Ce Gouverneur, au lieu de reconnaître les bons procédés du Chevalier, trouva mauvais que des Anglais, des alliés ayant osé, sans son aveu, combattre & tailler en pièces des Espagnols. Il en porta des plaintes à la Cour d'Espagne, qui en demanda raison à Sa Majesté Britannique; ensorte que cette affaire, au lieu d'honorer les vainqueurs, attira par la suite des disgraces fâcheuses au Chevalier Corpley & à Mylord Welly. Mais revenons à ce dernier.

On peut juger avec quelle allégresse il embrassa son épouse & tous ses amis. Ceux ci, allarmés d'une absence de trois mois, commençaient à craindre pour ses jours ; mais ils le revoyaient, mais ils le serraient dans leurs bras, & tout chagrin était banni.

Le Chevalier, qui aimait beaucoup à donner des fêtes, en donna, quelque tems après, une superbe, où furent admis les quatre cent soldats, compagnons de Mylord, & les quatre-vingt prisonnieres de San-Verrado, ce qui faisait en tout quatre cent quatre-vingt huit personnes. Spectacle vraiment intéressant ! Réunion de héros & d'illustres infortunés qui faisoit honneur au cœur du Chevalier Corpley.

On se rappellera que le vaisseau qui sauva Mylord Welly des mains des compagnons de Georges Blak portait des lettres de rappel pour le Gouverneur de l'île de la Providence. Celui ci, après avoir remis le timon des affaires entre les mains d'un de ses Ministres désigné par son Roi pour lui succéder, équipa un vaisseau bon voilier, & s'embarqua pour les îles Britanniques avec le Comte d'Oresty. Mylord & Milady Welly, Lolotte & Fanfan, Jerwik & les deux Sauvages Caïciens. Quant aux belles

prisonnières, quelques-unes se fixèrent dans l'île, & les autres retournèrent sur différens vaisseaux, chacune dans leur patrie.

Quelle félicité pour tous nos héros!... Ils se flattèrent que le sort, las de les persécuter, allait enfin leur sourire. Lolotte & Fanfan étaient heureux; ils avaient avec eux tout ce qu'ils chérissaient; ils allaient vivre dans leur patrie, sous la conduite de leur protecteur, avec Jenny, Jerwik & le Chevalier Corpley qu'ils chérissaient tendrement. Quel avenir heureux.

Ainsi la Providence, qui veille sur tous les êtres délaissés, avait fait trouver à Fanfan & à Lolotte successivement un père, un fidele serviteur, un vieillard généreux & sensible, une belle captive qui leur tenait lieu de mère, deux Sauvages intéressans comme eux; enfin, un ami sage, vertueux & éclairé. Ces huit infortunés, unis par les chaînes de la plus douce amitié, formaient un corps qu'une seule ame animait. La piété, la sagesse, la prudence étaient des vertus communes à tous: tous étaient faits pour s'aimer!

Cependant le cours de leurs malheurs n'était pas terminé. Nous allons les voir revenir à Londres, où ils sont

attendus par des chagrins bien différens de ceux qu'ils ont éprouvés jusqu'à présent. Ils n'auront plus les besoins à craindre, mais la calomnie. Ils vivront en société, & regretteront la solitude. Ils ne jouiront plus de ce calme, de cette quiétude de l'ame que leur procurait, dans leur île, la paix & la pratique des devoirs. Ils vont connaître mieux ces hommes après lesquels ils ont tant soupiré! O Lolotte! ô Fanfan! ô mes intéressans héros, que d'assauts votre innocence va essuyer!... Mais ne prévenons point nos Lecteurs sur les incidens qu'ils vont rencontrer dans la quatrième partie de cet Ouvrage. Ils ont voyagé avec nous dans les îles Américaines; ramenons-les à Londres; qu'ils suivent avec nous les aventures des élèves de Mylord. Eh! puissent ces infortunés leur inspirer autant d'intérêt que nous avons pris nous-mêmes à eux en écrivant leur histoire!

*Fin de la troisieme Partie.*

# LOLOTTE
*ET*
# FANFAN.

# LOLOTTE
## *ET*
# FANFAN,
## *OU*
## LES AVENTURES
### DE DEUX ENFANS
ABANDONNÉS DANS UNE ISLE DÉSERTE.

*Rédigées & publiées ſur des Manuſcrits Anglais, par M. D**. du M**.*

L'être ſuprême veilloit ſur ces deux innocentes créatures, auſſi précieuſes à ſes yeux que les Rois & les Princes du monde. *Tome premier p.* 18.

*QUATRIEME PARTIE.*

A CHARLE'S-TOWN,
*Et ſe trouve à* PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, rue des Noyers, N° 33.

1788.

# LOLOTTE ET FANFAN,

## *OU*

## LES AVENTURES

*De deux Enfans abandonnés dans une Isle déserte.*

## QUATRIEME PARTIE.

### RETOUR DE LOLOTTE ET FANFAN, A LONDRES.

### CHAPITRE PREMIER.

*Les Nouvellistes ; la Romance ; l'Enlèvement.*

JUSQU'A présent Mylady Welly ne nous a point rendu compte de ce qui lui était arrivé depuis le naufrage de

son époux; jusqu'au moment de l'embarquement, nos voyageurs avaient été distraits par d'autres objets. Elle en avait bien fait part à Mylord, mais tous ses amis marquaient tant de desir de connaître ses aventures, qu'elle résolut de les satisfaire dans le vaisseau qui devait les conduire à Londres.

MAINTENANT qu'ils sont embarqués, entrons dans la chambre du Chevalier Corpley, où ils sont tous rassemblés, & écoutons parler l'infortunée Jenny, qui va elle-même fixer notre attention, sur des malheurs aussi douloureux pour elle, que ceux que lui avait jadis fait éprouver sa belle-mère, l'odieuse Mylady Woltymar.

„ MON époux était parti pour Sant-Yago: j'étais seule à Londres : enfermée entièrement dans mon hôtel, je ne recevais d'autre consolation que celle que me procuraient les lettres de Mylord. Je venais de donner le jour à un fils, lorsque j'en reçus une, qui m'apprit le départ de mon mari, de la Jamaïque, & son prochain retour à Londres. Quelle nouvelle! comme elle me flatta! Quels transports d'allégresse j'éprouvai à la lecture de cette chère lettre, que je relus cent fois!... Je me déterminai soudain à nourir mon enfant,

à ne jamais l'abandonner à des mains mercenaires. Je le lui montrerai, me disais-je, à son retour, je le jetterai dans ses bras, il le verra; il l'embrassera, ce gage touchant d'une union si long-tems traversée!... Père tendre, époux sensible, rien ne pourra plus le séparer de sa femme, de son fils!... Son fils! qu'il est intéressant!... Ce sont ses traits, oui c'est lui.... Il respire, il vit une seconde fois dans cette petite créature!.... O mon enfant! Mon cher enfant!...

Je le serrai sur mon cœur, & lui prodiguant les soins maternels, j'eus le bonheur de le voir croître tous le jours sous mes yeux.

Qu'il est touchant le développement d'un être auquel vous venez de donner la naissance!... Vous voyez peu-à-peu, ses yeux s'ouvrir au jour & se fixer sur celle qui le lui a donné : sa bouche lui sourit, ses bras, ses petites mains ne s'étendent que pour la caresser. Il ne connait qu'elle, il n'aime qu'elle : c'est à elle qu'il adresse ses premières plaintes, ses premiers mots, ses premiers baisers; il ignore s'il a des parens, des amis au monde, il ne connait que la douleur, & l'instinct de la nature porte son jeune cœur à s'épancher dans celui

de sa mère. L'intérêt n'est point le motif de sa reconnaissance; il la cherche, il l'aime, sans connaître tout ce qu'il lui doit!

Trois mois.... Six.... Neuf mois même, s'étaient écoulés, & mon époux ne revenait point. Il était embarqué, il me l'avait mandé, & il ne revenait point!... Quelle inquiétude!... Oh! qui pourra rendre les angoisses que mon cœur a éprouvées pendant ce laps de tems?... Sans cesse, les yeux fixés sur la rue, je croyais le voir dans tous les gens qui passaient. Frappait-on? Venait-on m'annoncer quelqu'un? C'était mon époux: mon cœur battait, se serrait; je prenais mon fils entre mes bras, je descendais, je volais!... Mais hélas! à tout moment détrompée, je revenais à pas lents dans mon appartement, & je versais des larmes!...

Enfin, ne pouvant plus vivre dans cette cruelle incertitude, je pris le parti d'écrire, de m'informer. Je fus en conséquence chez le Ministre de la marine, qui me promit de me rendre bientôt réponse & me donna parole à huitaine. Je m'étais fait accompagner par ma femme-de-chambre; nous étions descendues de voiture, pour traverser à pied Hyde-Park, & nous revenions

lentement à mon hôtel, lorſqu'un gros de nouvelliſtes aſſemblés, me fit prêter l'oreille. Oui, diſait l'un, il a péri à la hauteur de Bahama. — Qui? Le Nortemptom, revenant de Sant-Yago? — Lui-même. Un paſſager qui s'eſt ſauvé des flots, a mandé ce funeſte naufrage. — Y avait-il quelques perſonnes de marque? — On prétend que Mylord Welly le montait..... —

Mylord Welly, m'écriai-je!.... Et je tombai ſans connaiſſance. Les nouvelliſtes, occupés de leur objet, ne firent pas attention à moi; mais une femme d'un certain âge & fort bien miſe, ayant volé à mon ſecours, elle & ma femme-de-chambre vinrent à bout de me rappeller à la lumière.

Qu'avez vous, belle affligée, me dit l'inconnue? — Ah! ma chère Madame, j'ai tout perdu!... — Comment? — Mon époux!.. mon cher époux!... Il a fait naufrage: il n'eſt plus! — O Ciel!... — Oui, il eſt mort! Je l'ai perdu!... Pauvre Mylord Welly!... — Quoi, Mylord Welly! Quoi, cet homme infortuné? — Il eſt.... mort!... — Vous êtes donc Miſs Jenny?... Belle affligée?... Vous êtes donc cette infortunée Miſs Woltymar dont les malheurs ont arraché des larmes à toute l'Angle-

terre ? — Vous la voyez !... — Ah ! je veux être votre amie, votre meilleure amie !... Reconnoissez en moi la Baronne de Wolf-Bridce, qui demeure dans le quarré Saint James à deux pas de votre hôtel ? Belle recluse, on ne vous voit jamais ; pourquoi ne pas sortir, ne pas chercher à vous distraire !... — Moi ! — Ah !.. Venez mon bel Ange ? Ma voiture est à deux pas : renvoyez la vôtre ? Je veux vous reconduire ; je veux passer la journée avec vous, vous plaindre, vous consoler !

J'AURAIS préféré la solitude à toute espèce de consolation ; mais la Baronne & Clare m'avaient déjà prise par le bras : elles m'avait fait monter en voiture, & je ne pouvais pas quitter brusquement une femme qui paraissait prendre tant d'intérêt à mon sort. Je ne sais ce qu'elle me dit en chemin ; j'étais anéantie, la douleur oppressait mon cœur, ma langue était glacée ; je n'éprouvais enfin d'autre sentiment que celui de mes regrets. Arrivée à mon hôtel, la Baronne y entra sans façon, s'assit, me serra la main, & tâcha, mais envain, de me distraire ; je versais un torrent de larmes, j'appellais mon époux à grands cris, je le voyais, je lui parlais ; puis tout-à-

coup, un vuide affreux s'emparait de mon ame; je repouſſais tout le monde, je ne connoiſſais perſonne. Il n'y eut que la vue de mon fils qui mit quelque trève à ce délire. Je le regardai quelque tems ſans pouvoir proférer une parole, les ſanglots m'étouffaient; mon cœur, arroſé des pleurs les plus amères, s'agitait, gonflait ma poitrine & ſemblait vouloir s'en échapper.

La Baronne, craignant que la vue de mon fils ne me fît trop d'impreſſion, voulut qu'on l'éloignât de mes yeux. Non, m'écriai-je ſoudain, non! qu'on me l'apporte, qu'on le mette dans les bras de ſa mère?... Barbares! Que vous ai-je fait? Quel droit avez vous de m'arracher mon enfant?..... J'ai perdu ſon Père..... Voulez-vous me ravir ſon image, le ſeul bien qui me reſte!... Ah! Je te vois! Je t'embraſſe enfin!... Mon fils!... Tu n'as plus que moi, que moi ſeule dans le monde! Pauvre infortuné! Nous ſommes ſeuls pour nous dans la nature!.... Ah!...

Je paſſai ainſi la journée, livrée aux tourmens d'un ſombre déſeſpoir. La Baronne ne me quitta pas; elle voulût me faire prendre quelque nourriture, mais je refuſai tout! Le lendemain elle vint me voir, eſſaya de me conſoler, &

ne se retira que le soir. Elle continua ainsi ses visites pendant plus d'un mois.

Les malheureux sont confians, ils aiment ceux qui les plaignent, ils s'y attachent par degrés, & la sensibilité quelquefois les jette dans l'imprudence. La Baronne ne me plaisait pas absolument. Son caractère me paraissait léger & peu fait pour sympathiser avec le mien. Cependant, elle se captivait auprès de moi, elle entrait dans mes peines, &, ce qui acheva de lui gagner ma confiance, elle répétait sans cesse l'éloge des vertus de Mylord que la rénommée, disait-elle, avait publiées partout.

Elle vint donc à bout de m'intéresser; je me plûs avec elle. En son absence, j'étais sombre, triste, rêveuse: paraissait-elle, mon cœur s'ouvrait, mon ame se dilatait, j'éprouvais même un mouvement de joie, la seule que je pusse goûter dans ma cruelle situation.

Mon amie, me dit-elle un matin, je crains que le séjour de Londres n'altère votre santé: croyez-moi: venez passer quelque tems à la campagne? Le changement d'air pourra dissiper un peu cette sombre mélancolie, qui, si vous

n'y prenez garde, vous jetterait bientôt dans le spléen. Je possède à soixante quinze lieues d'ici dans la province de Leinster un Château!... Oh! Il vous plaira sans doute. Venez avec moi y passer six mois? Je suis sûre... Mille remercimens, mon aimable amie? Laissez-moi seule ici; j'y veux mourir!... — Y pensez-vous? Ne vous souvenez-vous plus que vous avez un fils, que vous devez vous conserver pour lui?... Eh mais, qu'est devenue la tendresse maternelle dont vous êtes pénétrée pour ce charmant enfant?... Allons, allons, je vous emmène, je vous enlève, il faut que vous veniez. — Mais, Madame... — Point de mais? Votre santé m'est chère: vous n'avez qu'une amie, ne la refusez pas? Votre Intendant est un homme sûr: il gérera vos affaires ici. Abandonnez lui votre hôtel pour six mois? d'ailleurs, le mien aura l'œil sur sa conduite. Vous pouvez vous en rapporter à moi..... Clare, Ayez soin de faire aujourd'hui tous les préparatifs nécessaires! Demain matin nous partirons: vous suivrez votre maîtresse.

Je m'opposai en vain à ce départ précipité: la Baronne m'en pressa tant, Clare elle-même, que j'aimais beaucoup, me donna des raisons si solides tant pour

la santé de mon cher fils, que pour la mienne, qu'enfin je consentis à tout ?... Complaisance fatale ! Ah ! qu'elle m'a coûté de larmes ! ...

Mon petit Charles avait déja près d'un an ; il était fort, vigoureux, & en état de supporter une voiture. Nous partîmes donc & arrivâmes au bout de deux jours à Kilkenny, ville considérable d'Irlande, dans la Province de Leinster, où était situé le château de la Baronne. Je le trouvai fort agréable. Il était sur le bord de la Nure, rivière qui arrose le Comté, & orné de bois, de parcs, & de bosquets délicieux. La Baronne n'épargna rien pour me faire fête dans ce charmant endroit. Elle se trouvait si heureuse, disait-elle, de pouvoir adoucir mes chagrins qu'elle regardait comme les plus doux de sa vie, les momens qu'elle allait passer avec moi. Je n'étais cependant pas d'un commerce fort agréable pour une femme du caractère de mon hôtesse. La langueur, la tristesse & le chagrin me consumaient, tandis que la gaieté, la folie même étaient son élément.

Elle me parlait souvent d'un frère qui voyageait autour du monde & qui devait bientôt revenir. Ah ! disait-elle, quel homme aimable que le Baron de

Volf-Bridce ! Qu'il eſt vertueux, doux, honnête ! Quelle ame ! Ah ! quelle belle ame ! c'eſt la vôtre, ma chère Milady, c'eſt votre cœur ! il n'eſt pas léger, étourdi comme moi, lui ; mais penſif, poſé : c'eſt un philoſophe, un vrai philoſophe. Je crois, que vous ſympathiſeriez bien enſemble. Je l'attends au premier moment. — Ma bonne amie, vous m'avez promis..... — Oui, je ſais que je vous ai promis de reſter ici ſeule avec vous, de ne point y recevoir perſonne. Auſſi dès qu'il arrivera, je l'enverrai tout uniment à Londres. Oh ! je tiendrai ma parole, ma chère Milady. Vous êtes ici comme chez-vous : quand vous ne vous y plairez plus, ou quand vous voudrez avoir de la ſociété, vous n'aurez qu'à parler & vos deſirs ſeront remplis.

Elle m'embraſſa & me laiſſa charmée des témoignages d'amitié qu'elle me donnait. Elle eſt vive, elle eſt folle, me diſais-je, mais ces caractères là cachent ſouvent un cœur ſenſible ! Quelle amie ! Que je ſuis heureuſe d'avoir trouvé dans mon malheur, une ame qui compatiſſe à mes peines !

J'avais déja paſſé trois mois à Kilkenny, & ma ſanté commençait un peu à ſe raffermir : celle de mon petit Char-

les devenait aussi plus robuste de jour en jour. Souvent je l'arrosais de larmes. Le souvenir de mon époux me suivait partout, & ma douleur n'était un peu calmée que lorsque j'étais avec la Baronne, dont les aimables saillies me distrayaient malgré moi.

Cependant je m'appercevais que depuis quelque tems, elle ne me tenait plus si fidelle compagnie. Son logement était séparé du mien; elle y restait souvent des journées entières, & ne me voyait qu'aux heures du repas. Toujours beaucoup de caresse, beaucoup d'affection, mais moins d'assiduité. Clare, ma seule confidente, m'avertissait quelquefois que la Baronne recevait chez elle, presque toute la journée deux jeunes gens dont les physionomies paraissaient sombres & sinistres. Je les ai épiés, ajoutait cette bonne fille, ils évitent de vous rencontrer, & vous examinent sans cesse à travers les croisées, lorsque vous vous promenez dans le jardin. L'un d'eux sur-tout paraît obstinément attaché à suivre toutes vos démarches. — Tu m'étonnes, Clare: je ne les ai jamais apperçus. — Je le crois. Ils paraissent craindre que vous ne les voyez. O ma chère maîtresse! Tenez, franchement.... J'appréhende... — Quoi? — Que sais-je? Tout

m'eſt ſuſpect dans cette maiſon. Les domeſtiques eux-mêmes évitent de me rendre des comptes. Ils ſont dans le ſecret..... Il ſe trame quelque complots!.... Retournons à Londres? Je tremble pour vous, je ſoupçonne quelque piège... Partons, partons promptement?

Les avis de cette fille étaient prudens; mais je les traitai de chimères... Quelle apparence que la Baronne, après tant de marques de tendreſſe, voulût m'entraîner dans un piège affreux!... Que lui avais je fait?... Quel ſujet!.. Il faudrait que ce fût un monſtre pour trahir une femme dont les malheurs lui ſont connus, & qui ſe livre à elle avec toute la confiance de la vertu. D'ailleurs, je la voyais tous les jours & tous les jours j'en recevais des marques d'amitié qui ne laiſſaient plus dans mon cœur aucun accès à la défiance. Cependant, ſa conduite me paraiſſait étrange: elle me parlait ſi ſouvent de ſon frère, & dans des termes ſi tendres; elle en faiſait l'éloge avec une affectation ſi outrée!.... La Baronne m'abuſait-elle? Voulait-elle me ſacrifier à ce frère que je n'avais jamais vu? Quel était ſon but?...

Une nuit que je ne dormais pas &

que j'étais occupée de ces réflexions, je crus entendre dans le jardin le son d'un instrument : l'amour que j'ai toujours eu pour la musique me fit prêter l'oreille, & j'entendis distinctement ces couplets, chantés sous me fenêtres par un homme qui s'accompagnait d'une guitarre.

COUPLETS.

O vous, belle dormeuse,
Cessez de sommeiller ;
L'amour, dans sa douleur affreuse,
Vient à minuit vous réveiller.
A la porte d'une belle,
Le fripon fait sentinelle ;
Puis il dit :
Paix, point de bruit,
L'amour chérit
La nuit.

O vous, beauté cruelle,
Ecoutez mes accens ;
Ecoutez un amant fidelle,
Prenez pitié de ses tourmens ;
Si vous trouvez téméraire
Cet aveu d'un cœur sincère,
Il vous dit :
Paix, point de bruit,
L'amour chérit
La nuit.

O vous, belle pleureuſe;
L'amour vient vous parler;
Quand il voit beauté malheureuſe;
Il prend ſoin de la conſoler
Seul il peut ſécher ſes larmes;
Rendre l'éclat à ſes charmes;
Puis il dit:
Paix, point de bruit;
L'amour chérit
La nuit.

O vous, belle rêveuſe!
Quel ſonge vous ſéduit?
Vous dit-il d'être généreuſe,
D'écouter l'amant qui gémit?
Dans ce jardin ſolitaire;
La lune ſeule l'éclaire;
Tout vous dit:
Paix, point de bruit;
L'amour chérit
La nuit.

Le chanteur ſe tut, & moi, étonnée, troublée de ce que je venais d'entendre, je ſentis mon cœur ſe ſerrer d'effroi. Quel était ce téméraire qui oſait m'inſulter à ce point? Le ton cavalier qui régnait dans ces couplets ne me donnait pas une haute opinion de l'honnêteté de leur auteur. Etait-ce un

de ces jeunes gens dont Clare m'avait parlé ? Etait-ce ce frére de la Baronne dont elle faisait tant d'éloges ? Oui, sans doute, c'était lui : ce ne pouvait être que lui..... Mais quelle hardiesse dans cette déclaration : quelle témérité dans cette démarche ! Quelle opinion avait-il donc de ma vertu ? Comment : au bout de six mois de veuvage, au milieu des larmes que m'arrachait le souvenir d'un époux justement adoré, il me supposait assez inconstante, assez imprudente pour ecouter de sang-froid l'aveu de son amour ! Et quel aveu ! Comment le faisait-il ? Est-ce ainsi que l'on attaque le cœur d'une femme vertueuse ?...

Je passai la nuit dans une agitation cruelle. Le cœur navré d'amertume, j'accusai mon infidelle amie ; je ne doutai plus de sa trahison. L'avenir s'ouvrit devant mes yeux : j'envisageai avec effroi tous les malheurs qui m'attendaient si je restais plus long-tems dans une maison où l'on attentait à mon honneur d'une manière si outrageante ; je me promis donc d'en sortir sur le champ, & j'attendis le jour avec impatience.

Il parut enfin ; Clare vint me trouver, apprit tout de ma bouche, & se disposa à faire tous les préparatifs n'é-

ceſſaires pour notre retour à Londres. Elle commençait à peine, que la Baronne entra : Que vois-je, mon cœur ! que faites-vous ? — Madame, je ſuis inquiete de mes affaires à Londres ; je ne reçois point de nouvelles de mon Intendant ; je veux voir par moi-même. — Ah ! des détours avec votre amie, mon bel ange !... vous me déguiſez.... — Non, je ne vous cacherai point que la hardieſſe de Monſieur votre frère, car je ne doute point que ce ſoit lui, a affecté ma ſenſibilité à un point..... — Qu'a-t-il donc fait ? contez-moi cela. — Cruelle perſonne !... vous me demandez !... — Eſt-ce parce qu'il a troublé cette nuit votre repos, en chantant des couplets qu'il a faits il y a cent ans ?... Il eſt arrivé d'hier ; je devais vous le préſenter aujourd'hui. C'eſt un petit mutin !.... Je lui avais expreſſément défendu de pincer de ſa maudite guitarre ; mais le charme de la nuit, la beauté de mon jardin & le démon de la muſique !... — Vous me trompez, Madame !... vous !... — Qu'eſt-ce qu'elle veut donc dire, cette chère enfant ? on la trompe !.... eh mais, en quoi ? — Quoi qu'il en ſoit, permettez-moi de me retirer, de retourner chez moi ;... je conſerverai toute ma vie le

souvenir de ce que je vous dois : je n'oublierai jamais les consolations que j'ai reçues de vous :... elles m'ont soulagée dans mes peines ;.... j'espère vous prouver toujours les sentimens de reconnaissance que vous m'avez inspirés.. — Oh ! de la reconnaissance !... quel grand mot !.... de l'amitié, ma chere, de l'amitié, & point de caprices. — De..... — Oui, de caprices. Là, convenez que c'en est un ?.... Mon frère s'amuse à faire des chansons pour toutes les *Iris* de l'univers : il en chante par hasard une en se promenant & vous prenez cela pour vous ! — Ah !... vous me percez le cœur !.... — Ma chére Madame Welly, je ne vous comprends plus !.... Vous voulez partir ? eh bien partez : la singularité de vos procédés m'étonne, m'afflige même ;... mais.... Adieu, je vous laisse ; je ne presse plus une ingrate..... — Qui ? moi, ingrate !....

La Baronne s'était retirée furieuse ; elle m'avait lancé un regard foudroyant ; j'avais perdu son amitié..... Son amitie ! que dis-je ! elle me trompait, elle abusait mon cœur facile & confiant, & je la regrettais & je m'accusais de donner peut-être trop de crédit à une aventure qui pouvait être l'effet du hasard... Quelles anxiétés !...

Cependant tout était prêt pour mon départ. La Baronne ne voulait plus me voir ; je m'étais préſentée chez elle ; elle m'avait refuſé ſa porte.... Que devais-je faire ?... ſuivre mon deſſein ? c'eſt ce que je fis. Je montai dans ma voiture avec ma fidelle Clare, & nous nous éloignâmes de ce lieu avec quelque regret. En vain Clare employait-elle toute ſon éloquence pour me perſuader que j'avais bien fait ; je l'accuſais de prévention ; je me repentais d'avoir donné trop de foi à ſes diſcours, & je me reprochais ma crédulité. J'allais peut-être retourner à Kikenny pour me jetter dans les bras de mon amie, & lui demander pardon de ce que j'appellais ma ſotte frayeur, lorſqu'au détour d'un petit bois, quatre hommes maſqués ſautèrent ſur mon cocher, le percèrent de coups, & vinrent enſuite m'arracher avec Clare de la voiture, où nous jettions les hauts cris. Je ne ſais ce que je devins : je m'évanouis ; on arracha mon fils de mes bras, on me ſépara de ma femme-de-chambre, & je ne revins à moi que pour contempler toute l'horreur de ma ſituation.

Je me trouvai ſeule dans une chaiſe fermée, avec un homme qui, au ſon de ſa voix, me parut être le même que

j'avais entendu chanter sous mes fenêtres. Barbare, m'écriai-je, qu'as-tu fait de mon enfant? — Ne craignez rien, belle Myladi, il est en sûreté. — O Ciel! je l'ai perdu!... Mon fils, mon pauvre Charles!... Traître, rends le moi, ou crains tout d'une mère désespérée!... — Qu'elle est belle comme cela!... Calmez vous un peu, aimable Jenny!... on aura soin de lui.... — Je ne le verrai plus! — Qui sait?...

L'IRONIE amère du lâche Wolf-Bridce m'enflamme de fureur; je saute sur un pistolet qu'il avait à ses côtés, & lui lâche le coup, avant qu'il ait le tems de m'arrêter. A l'instant il tombe baigné dans son sang. Je croyais l'avoir tué; mais m'appercevant qu'il n'a que l'épaule cassée, je crie soudain au secours.

CEPENDANT le cocher, au bruit du pistolet, avait arrêté sa voiture: la portière s'était ouverte; plusieurs cavaliers étaient montée précipitamment.... Que devins-je en reconnoissant au milieu d'eux mon frere, le cruel Chevalier Kigston.... Il était pâle; la rage étoit peinte sur sa physionomie. Il se jette sur son ami, m'accable d'injures; & me faisant arracher de la chaise de poste, il me jette dans une autre, y monte avec moi, & fait voler le pos-

sillon. Je sentis toute l'étendue de mon malheur, en y trouvant la perfide Baronne elle-même, qui, honteuse de me voir, ne savait quelle contenance tenir. Je lui fis les reproches les plus sanglans; je pleurai, j'implorai la clémence de mon frère; tout fut inutile. Je fus conduite, malgré moi, jusqu'à Portsmouht, où nous attendîmes un vaisseau qui devait mettre à la voile sous deux jours.

Jugez de ma situation pendant ce fatal voyage! au milieu de mes deux mortels ennemis, privée de mon fils: de ma chere Clare, ignorant où j'allais!.... je n'avais pour défenses que mes larmes, pour consolation que ma vertu!...

Je dois maintenant vous expliquer les motifs qui avaient engagé la Baronne de Wolf-Bridce à me trahir si cruellement.

Mon frère avait fait connoissance, dans ses voyages, du frère de cette perfide amie. Tous deux également scélérats, ils s'étaient juré une amitié inviolable. Kigston allait épouser, dans la nouvelle Angleterre, une jeune héritière fort riche, lorsqu'il avait appris que Mylord Woltymar était mort depuis plus d'un an. La cupidité l'ayant

déterminé à revenir à Londres, il s'était fait accompagner du Chevalier, son digne ami. La Baronne, chez laquelle ils descendirent, se prit de passion pour mon frère; celui-ci, voulant profiter de cet attachement pour la faire entrer dans ses projets, la conjura de ne pas me faire savoir son retour. En conséquence, la Baronne m'emmena à sa campagne, pour laisser à Kigston tout le tems d'exécuter à Londres ses odieux desseins. Il sut en profiter, & vint à bout, aidé par des Procureurs frippons, qui exhibèrent de faux actes, à s'emparer de tous mes biens. Mon Intendant fut mis dans le complot; on contrefit ma signature, &, par des détours de chicane que je ne puis concevoir, mon frère s'appropria tout, vendit tout, convertit tout en espèces, & tout cela, sans que j'en eusse la moindre connoissance. Malheureusement pour moi, mon mariage n'était pas déclaré ouvertement. Mylord avait son hôtel séparé; ses biens étaient à lui; & bien qu'on sût secrétement que j'étais son épouse, je ne passais légalement que pour Jenny, fille d'un premier lit, de Mylord Woltymar. Enfin il trouva le moyen de me spolier de l'héritage de mon père, auquel certainement j'avais

des droits aussi authentiques que les siens.

Quand Kigston eut ainsi mis ordre à ses affaires, il se rendit avec son ami à Kilkenny où la Baronne l'attendait avec impatience. Son frère qui m'avait entrevue plusieurs fois, devint éperduement amoureux de moi. On résolut de m'enlever; mon frère, qui détestait mon époux & voulait se venger sur son fils innocent, me l'enleva dans le moment où je tombai évanouie & je me trouvai ainsi à la merci de mes ennemis sans pouvoir m'arracher de leurs mains.

Le Chevalier Wolf, malgré sa blessure se fit porter à Portsmoth, où mon frère l'attendait &, tous quatre embarqués, il fut confié aux soins du chirurgien du vaisseau qui, en moins d'un mois le tira d'affaire. Le but de mon frère était de mon conduire à Boston où il avait laissé sa prétendue, de l'épouser, de me donner ensuite à l'infâme Wolf-Bridce & se moquer de la Baronne qui, ignorant son projet, avait consenti à le suivre par-tout. Vous verrez bientôt comment cette méchante femme fut punie de sa trahison envers moi.

## CHAPITRE II.

*Boſton ; l'Aſſaſſin ; les Surpriſes.*

Je ne vous dirai point combien de larmes je verſai, combien d'imprécations j'adreſſai à mes cruels raviſſeurs. Je voulus vingt fois m'arracher la vie ; mais on m'en avait ôté les moyens : toute arme homicide était éloignée de moi. J'étais gardée à vue dans une chambre étroite & mes perſécuteurs étaient inſenſibles à mes cris !... ô mes amis ! que de mots j'ai ſoufferts !

Nous arrivâmes à Boſton où nous deſcendîmes chez le Comte Haſtolf. Sa fille, promiſe à mon frère, était en tout digne de lui. Haute, violente, dure & même cruelle, elle avait tout pour l'attacher : on peut dire en vérité que ces deux caractères-là étaient faits l'un pour l'autre. Leur mariage ſe fit peu de tems après. On m'avait peinte à tous ces gens-là, des couleurs les plus de noires ; tout le monde me fuyait, tout le monde m'outrageait ; ſeule, enfermée dans un appartement obſcur, obſédée ſans ceſſe par le Chevalier Wolf, je n'avais d'autre conſolation que celle que je goûtais dans

dans la compagnie de la Comteſſe Haſtolf, mère de ma belle-ſœur, femme ſenſible & infortunée comme moi. Faible de caractère, ſon mari & ſa fille avaient pris ſur elle un aſcendant incroyable ; on ne la conſultait ſur rien, on faiſait tous ſans ſon aveu, & cette épouſe malheureuſe était ſans ceſſe noyée dans les larmes. Nous confondions les nôtres enſemble, & c'était le ſeul charme qui pût adoucir nos douleurs.

Cependant la Baronne de Wolf-Bridce ne vit pas ſans indignation à quel point elle avait été trompée par mon frère. Aveuglée par ſa rage, elle prémédita une vengeance ſanglante, mais qui tourna contre elle. Le projet cruel qu'elle forma d'empoiſonner Kigſton & toute la famille Haſtolf fut découvert, & l'infortunée Baronne, pour éviter d'être livrée à la rigueur des loix, but elle-même la coupe qu'elle avait remplie pour les autres. Elle demanda à me voir à ſes derniers momens : j'y fus pour ne pas la déſeſpérer. Alors elle me conjura de lui pardonner, me témoignant le regret qu'elle avait de m'avoir trahie, & mourut, juſte victime de ſa faute. Le Baron, ſon frère, parut moins ſenſible à ſa perte que moi-même. Gangrené de tous les vices, ſon

cœur était inaccessible aux cris de la nature & de la pitié. Il ne cessait de m'obséder pour que je lui donnasse la main. Mon frère, me croyant veuve, me priait, me menaçait; mais j'étais obstinément déterminée à mourir plutôt que de consentir à cet hymen qui me faisait frémir d'horreur. Enfin le ciel m'enleva un de mes persécuteurs: le Baron Wolf-Bridee ayant pris querelle avec un Anglois, fut percé d'un coup d'épée dont il expira en vomissant contre le ciel & la terre les plus affreuses imprécations.

Persuadée que j'étais, que mon petit Charles avait été assassiné, je ne fis aucune tentative pour retourner dans mon ingrate patrie où j'avais tout perdu, fortune, époux & fils; &, consolée par l'aimable compagnie de madame Hastolf, je fixai mon séjour à Boston, pays vraiment enchanteur. Mon frère m'ayant accordé beaucoup plus de liberté, après la mort de son ami, j'eus tout le tems d'examiner & d'étudier cette fameuse capitale de le nouvelle Angleterre. Vous ne serez peut-être pas fâchés, mes amis, que je vous en donne quelques détails.

Vous savez que la nouvelle Angleterre est une Province de d'Amérique

Septentrionale, près du Canada & de la mer, d'environ ſoixante & dix lieues de long : elle eſt extrêmement fertile. Le rivage produit de bons ports & eſt bordé de toutes parts, de quantité d'îles remplies de différentes ſortes de bois. La mer eſt très-poiſonneuſe près du rivage, & fort commode pour les ſalines. L'intérieur du Pays fournit un grand nombre d'oiſeaux divers & de bêtes fauves, principalement de cerfs. Les ſauvages y ſont diſtingués par des habitations, & chaque bourg fait un peuple à part. Ils troquent avec les Anglais les fourures, qui ſont leurs richeſſes, pour de la poudre, du plomb & des armes à feu ; & les Anglais trouvent dans le Pays, du lin, du fer, de l'ambre, de la poix, du goudron, des cables, des mats & diverſes ſortes de grains. Ils y ſont en grand nombre & fort riches. Les habitans de cette Colonie ſe ſont impoſés eux-mêmes des loix auxquelles ils ſe conforment ; ils ont auſſi un certain nombre de Cours de Juſtice. Preſque tous ſont près bytériens rigides & forts exactes ſur cet article.

Les étés ſont, dans ces climats, plus cours & plus chauds que les nôtres ; les hivers plus longs & plus froids : cependant l'air y eſt ſain, avec ſi peu de

variété qu'on y jouit souvent du tems le plus pur & le plus serein, pendant deux ou trois mois consécutifs.

Boston, qui est la Capitale de la nouvelle Angleterre, est grande, forte & très-belle. Cette ville est agréablement située dans une Péninsule (1) de quatre milles de long, au fond de la belle Baie des Massachusets. Elle est défendue contre l'impétuosité des flots par quantité de rocs, qui se font voir au-dessus de l'eau, & par une douzaine de petits îles, la plupart fertiles & habitées. La Baie n'a qu'une entrée sûre & de si peu de largeur qu'à peine trois vaisseaux y peuvent passer de front; mais l'extérieur offre un mouillage commode pour cinq cents voiles au moins. La plus remarquable de ces îles se nomme l'*île du Château*, & présente effectivement un Château ou un fort, si favorablement situé à une lieue de la ville, dans le canal même qui y conduit, qu'aucun vaisseau n'y pourrait passer sans se mettre au hasard d'être abîmé

(1) Une *péninsule* est une presqu'île qui n'est jointe au continent que par une langue de terre, de sorte qu'on est environné d'eau, à l'exception du sillon de la terre qui va de la presqu'île au continent.

par l'artillerie. On y compte, en plusieurs batteries, environ cent pièces de canon, qui sont si bien disposées qu'elles peuvent battre un vaisseau par l'avant & l'arrière avant qu'il ait le tems de lâcher sa bordée. Pendant la guerre, cinq cents hommes sont exemptés des devoirs ordinaires de la milice pour se tenir toujours prêts au service du Château; &, s'il est vrai, comme on me l'a assuré, que dans l'espace de vingt-quatre heures, Boston peut armer dix milles hommes pour sa défense, on doit juger que ses habitans n'ont rien à craindre de la surprise. Il y a d'ailleurs, à deux grandes lieues de la ville, un fanal fort élevé, dont les signaux peuvent être apperçus de la forteresse qui les répète aussi-tôt pour la côte, &, dans le besoin, Boston donne aussi les siens pour répandre l'allarme dans toutes les habitations voisines.

La Baie de Boston est assez large pour contenir toute notre marine militaire. Aussi les mats des vaisseaux y forment-ils, dans la saison du commerce, une espèce de forêt comme dans les ports d'Amsterdam & de Londres. Le fond de la Baie forme un mole (1) d'en-

(1) *Mole* ou *moule*. C'est une espace formé

viron deux mille pieds de long, couvert, du côté du Nord, d'une rangée de magasins. Il s'avance si loin dans la Baie que les vaisseaux, même les plus grands, peuvent décharger sans le secours des allèges (1). La principale rue de la ville, qui vient jusqu'à l'extrémité du mole, offre en face, à l'autre bout, l'Hôtel-de-Ville, grand & bel édifice où l'on a réuni la Bourse, la Chambre du Conseil, celle de l'Assemblée Générale, celle du Corps Municipal & toutes les Cours de justice.

La forme de la ville, qui est disposée en forme de croissant autour du port, & qui contient entre trois à quatre mille maisons, forme une belle perspective. Le quai est assez haut, les rues sont larges, & il ne manque rien à la beauté des maisons, mais le pavé est extrêmement mauvais. Aussi est-il défendu d'y faire galopper des chevaux, sous peine d'amende.

---

par des jettées qui rompent le choc des lames de mer, & mettent les vaisseaux en sûreté. C'est un port fait de mains d'hommes.

(1) *Allège*. Bateau ou embarquation propre à décharger & charger les vaisseaux dans les rades. Ainsi toute espèce de bâtiment peut-être une allège pour celui qui est chargé & dont il prend la cargaison.

Boston contient dix Eglises dont les noms marquent la variété des Sectes dont cette Colonie est composée : telles sont l'Eglise Anglicane, l'Eglise Française, l'Eglise Anabaptiste, l'Eglise Quaker, &c. &c. Ce mélange bizarre n'empêche point que la société n'y soit aussi douce que dans les meilleures de nos villes Anglaises. La plupart des Négocians, qui font assez souvent le voyage d'Europe, en rapportent les modes & les usages. J'ai passé rapidement de Londres à Boston, & je ne me suis point apperçue, quant au commerce de la vie, que j'aie changé de demeure. J'y trouvai le même air, la même conversation, les mêmes habillements, la même propreté dans les meubles, les mêmes goûts dans les mets & leurs préparations : en un mot Boston est la plus florissante ville de l'Amérique Anglaise. On en a vu partir, dans une seule année, six cent voiles pour l'Europe & d'autres lieux. C'est la résidence du Gouverneur, le Siège des Cours de Justice, celui de l'Assemblée Générale & le centre de toutes les affaires du Pays. La ville a environ deux milles de long, & près d'un mille dans sa plus grande largeur. La Baie des Massachusets, au fond de laquelle elle est située, est d'une

beauté remarquable & s'étend d'environ huit milles dans les terres.

J'AI passé près de sept ans dans cette ville, toujours plongée dans la douleur la plus amère. J'avais perdu depuis deux ans ma fidèle amie, l'aimable Comtesse Hastolf: les chagrins avaient altéré sa santé, elle était morte à la fleur de son âge!..... Seule, livrée à moi-même, je croyais finir mes jours dans la Colonie Anglaise, lorsqu'une circonstance nous en arracha, moi & mon frère. Son épouse perdit la vie en la donnant à une fille qui expira quelques jours après. Malgré que Kigston n'eut pas tout lieu de se louer de son épouse, le séjour de boston lui devint insipide, il me proposa de retourner à Londres; j'acceptai la proposition & nous nous embarquâmes. Depuis la mort du Baron de Wolf-Bridge, il m'avait traitée avec beaucoup plus de douceur. Moi, qui ne conserve aucun ressentiment des maux qu'on m'a faits, je diminuai de froideur à son égard. Je ne pouvais pas lui rendre mon amitié après la cruauté qu'il avait exercée sur mon fils, en l'abandonnant, ainsi qu'il me l'a avoué depuis, dans la même forêt où l'on m'avait enlevée & séparée de ma fidèle Clare; mais, obligée de vivre avec lui, je m'accoutumai peu à

peu à son humeur, & je cédai à la nécessité. Nous revenions donc dans notre Patrie, lorsque le vaisseau fut attaqué, pris & coulé bas par Georges Blak; mon frère fut percé de coups & moi conduite au cruel Don Lescar, qui, furieux de la résistance que j'opposais à ses desirs, me fit traîner dans les prisons fétides de San-Verrado, où je restai une année entiére & ou j'aurais infailliblement terminé mes jours, sans la générosité du Comte d'Oresty & l'intérêt que ces deux aimables jeunes gens voulurent bien prendre à moi, sans me connaître. Ah! Qui pourra jamais m'acquitter envers des êtres bienfaisants auxquels je dois tout à la fois l'honneur, la vie & le bien inexprimable d'embrasser mon cher époux!... „

Tout le monde versa des larmes au récit des malheurs qu'avait essuyés l'infortunée Mylady Welly; les caractères de Kigston, de Wolf-Bridce, de sa sœur, révoltèrent ces ames sensibles. Elles ne pouvaient concevoir comment il y avait des gens assez méchants pour faire le mal, uniquement pour le seul plaisir de le faire. En effet pourquoi enlever une femme à ses Domestiques, à ses amis; pourquoi arracher de ses bras son fils innocent pour l'exposer à la voracité des

bêtes fauves ? Ces crimes odieux sembloient n'avoir aucun but ; mais la haine, mais la vengeance, mais la férocité !..... Ah ! qui ne sait de quoi sont capables des scélérats qui n'ont nulle retenue ; que l'intérêt domine, que la vertu humilie, & qui sans foi, sans cœur, sans religion, se familiarisent avec le crime !.. Kigston n'avait jamais pu pardonner à Milord Welly de ce qu'il avait été plus brave que lui, & il s'en vengeait sur son fils. Il n'avait jamais pu pardonner à sa sœur sa répugnance pour le cloître où il voulait la renfermer, pour la sacrifier à ses vues intéressées, & il lui ravissait ses biens, & il la punissait par l'exil & les mauvais traitements, d'avoir donné la main à l'homme qu'il détestait le plus dans le monde.

Enfin ce monstre avait lui-même rencontré la punition de ses forfaits ; Jenny était libre, Jenny avait retrouvé son époux, celui-ci avait retrouvé ses chers élèves : tous nos voyageurs étaient contents, heureux : ils retournaient dans leur Patrie !....

Il y avait dans le vaisseau un homme d'une quarantaine d'années, nommé Harton-Bozz, aimable, bienfait, doux, insinuant, il savait gagner les

cœurs par ces charmes si puissants dans le siècle où nous sommes, les manières & l'esprit de société. Les manières tiennent au physique : c'est une figure intéressante, un son de voix mielleux, un geste affectueux, une timidité préparée, ou une assurance polie, qui ne choque jamais la vanité d'autrui. Les manieres préviennent d'abord les hommes favorablement & l'esprit de société achève de les séduire. Il consiste en un luxe de saillies & de mots heureux ; une abondance de citations, un persifflage adroit & mordant, une manière de dominer sur les autres en leur laissant toujours un côté par où ils puissent briller ; car les hommes n'aiment point à être effacés ; mais un petit degré de supériorité les enchante, les étonne, & les force à l'admiration. Damon, homme du jour, est-il dans une société où l'on déchire un absent : il en parle, sans le connaitre, il enchérit sur la calomnie, il cite des faits contre lui & finit par écraser le malheureux que l'on n'avait que légèrement blessé. Il court dans une autre maison : on y fait l'éloge de ce même absent qu'il vient d'abîmer. Dès-lors il change de langage, se vante d'être son ami,

raconte de lui des traits charmants & finit par porter aux nues l'homme que les autres ne louaient que modérément. Tel eſt l'eſprit de ſociété, telles ſont les manières. Avec ces deux qualités, on eſt ſûr de réuſſir. Le bon cœur, le bon eſprit ne ſont comptés pour rien, il ſuffit d'en avoir l'écorce. L'homme peu favoriſé de la nature du côté du phyſique, l'homme doué d'une timidité fondée ſur la modeſtie, dont l'eſprit ſolide ne peut créer une ſaillie, dont le cœur droit & ſenſible ne peut ſe prêter à la ſatyre ni au perſifflage, ne peut percer qu'avec des talens au moins doubles, & des efforts multipliés. Voyez-le dans un cercle? Il ne haſarde point ſon ſentiment dans la crainte de ſe tromper. Il ne loue point, s'il ne connaît pas la perſonne dont on parle, il ne calomnie, ne médit point, parce qu'il a ces vices en horreur, & par conſéquent il n'a rien à dire. Auſſi chacun ſe dit tout bas: *Quoi! c'eſt-là Monſieur un tel dont on nous a tant parlé! Eh mais, il eſt ſimple cet homme-là! On nous diſait qu'il avait de l'eſprit, en vérité il ne paraît pas; il ne ſait pas dire deux mots!.....* On tourne le dos à mon homme pour écouter un étourdi au ton tranchant &

ſouillant : peu à peu il eſt évincé de toutes les ſociétés, &, pour y rentrer, il faut qu'il ait un mérite tranſcendant, manifeſte, éclatant. Dès lors ce n'eſt plus par amitié ni même par une haute eſtime de ſa perſonne qu'on le reçoit, mais par orgueil, & pour dire : *J'ai eu Monſieur un tel, cet homme célèbre, à dîner aujourd'hui chez moi.*

Sir Harton s'était donc inſinué dans les cœurs & même dans la confiance de nos voyageurs. Il les avait plaints & loués, c'était-là le ſeul moyen de les gagner, il réuſſit toujours ; mais au fond, il avait d'autres vues ; Lolotte avait ſu toucher ſon cœur, il l'adorait, il ſe flattait de s'en faire aimer & de venir à bout, par les fins les plus coupables, de ſéduire cette jeune innocente qu'il ne voulait point épouſer par ce qu'il avait réſolu de garder le célibat. Rien de plus dangereux qu'un célibataire de quarante ans. Aguerri au vice, il mépriſe toutes les femmes, parce qu'il n'en a jamais connues que de mépriſables, & ſe fait un jeu de ſéduire l'innocence, parce qu'il s'apuie ſur ce faux principe, que s'il ne profite pas de cette bonne fortune, elle tombera à un autre : perſuadé qu'il eſt qu'il n'exiſte point d'honnête femme,

tueuſe Adélina, vous ſouvient-il que vous fûtes mère ?... — Monſieur !... ah !... épargnez !... — Lolotte... Fanfan... — Dieu !... — Ils ſont ici, ils y ſont !... — Mes enfans !...

Lolotte & Fanfan ſont dans la chambre, ſur le lit de leur mère, ſur ſon ſein qu'ils baignent de larmes !... — O mes enfans !... eſt ce bien vous ?... Je vous vois... je vous preſſe entre mes bras !... Momens délicieux !... Etre céleſte qui me les avez conſervés !... ah !... que je vous dois !... Mais oui ce ſont eux !... ce ſont leurs traits !... oui les voilà... Voilà leur père... ce pauvre d'Oreſty !...

D'Oresty, s'écrie le Comte, qu'entends-je ?...

Ici la plume nous tombe des mains; il eſt impoſſible de peindre cette ſcène avec toutes ſes couleurs. Nous prions le Lecteur de ſuppléer à ce que nous ſommes dans l'impuiſſance de tracer...

Adélina, ſes enfans, leur ayeul ſont liés étroitement. Également étonnés d'une rencontre auſſi ſingulière, ils s'interrogent ſans ſe répondre, ſe parlent tous à-la-fois, & éprouvent mille ſenſations différentes les unes des autres, mais toutes également délicieuſes.

Quoi ! c'eſt leur ayeul, quoi ! le Comte d'Oreſty !... Le Lecteur, s'il

eſt ſurpris de cet événement, peut retourner ſur ſes pas, & voir que nous l'avons préparé à cette ſurpriſe. En effet, qu'il reliſe la maniere dont le Comte récite ſon hiſtoire aux deux jeunes gens ſur le port de San-Verrado ; qu'il reliſe ſur-tout la lettre du mari d'Adélina trouvée par Mylord dans la chambre de Georges Blak ?.. Il ſera peut-être étonné que l'Ambaſſadeur Français n'ait point reconnu l'écriture de ſon fils ; mais s'il daigné réfléchir que quinze ans s'étaient écoulés ; que le Comte croyait ſon fils mort ; que ſa vue était extrêmement affaiblie, & qu'il était bien loin de penſer qu'il fût le père de Fanfan & Lolotte, puiſqu'il ignorait abſolument ſon intrigue & ſon mariage avec Adélina, dont même il n'avait jamais entendu prononcer le nom. Cette aventure ne peut être taxée de fabuleuſe ni d'incroyable. D'ailleurs, les Grands s'écrivent peu. Bien des peres certainement connaiſſent indirectement l'écriture de leurs enfans. S'ils n'en reçoivent point de lettres, il eſt peu d'occaſions où dans la Nobleſſe un fils écrive à ſon père D'ailleurs, le laps de tems & la prévention où le Comte était que ce ne pouvait pas être ſon fils, ſont des motifs qui peuvent détruire les doutes que le Lec-

teur pourrait concevoir sur une aventure qui, si elle n'était pas vraie, serait au moins vraisemblable.

Ah, Monsieur, disait Adélina!... quoi! vous êtes le père?... — Oui je le suis... votre père, celui de ces enfans... mais mon fils!... il respire donc? — Hélas! je l'ignore... Enlevée par Georges Flak, sauvée par miracle, je suis revenue à Londres; je m'en suis informée; on ignore ce qu'il est devenu!... Vous voyez cette vertueuse amie... Elle seule me console, elle seule me tend une main secourable!... Nous revenions hier de Jame's-Park, & nous nous entretenions de mes malheurs... Oui, me disait-elle, en me serrant la main, oui je veux être tout pour la malheureuse Adélina... — Adélina! C'est elle, s'écrie un homme en lui plongeant un couteau dans le cœur! — Ciel, m'écriai je! Non ce n'est pas elle, barbare! c'est moi! assouvis ta rage. — N'importe, dit-il, périssez toutes deux!... Voyez comme Don Lescar sait venger son ami!...

Il me frappe soudain de plusieurs coups, & se sauve; mais enfin il est arrêté le scélérat! Nous saurons de sa bouche quel rapport ce Don Lescar, dont je n'ai jamais entendu parler, peut avoir

avec moi !... Mais mes enfans !... mes enfans !... venez donc, venez donc encore embrasser votre mère !...

Les effusions recommencèrent.... Le Comte d'Oresty admira cette providence tutélaire qui lui faisait retrouver sa fille & ses enfans !.... Il leur avait servi de guide depuis leur sortie de l'île inconnue, il savait par cœur leurs aventures & n'avait pu les reconnaître. Il est vrai, qu'il ignorait celles de son fils, & nous verrons dans le récit des malheurs d'Adélina qu'il n'en avait même aucune idée. Mais, ce récit qui rallentirait la marche de cette histoire, nous le renvoyons à une époque non moins intéressante que celle-ci & qui nous donnera d'autres détails que nous ne pouvons pas connaître dans ce moment.

L'amie d'Adélina se nommait la Marquise d'Okinville : riche, bonne, généreuse, elle avait pris la mère de Fanfan & Lolotte en amitié. Elle la logeait & la traitait absolument comme son égale. Blessée par le perfide Ivedo : ( car l'on a dû reconnaître ce cruel agent de Don Lescar dans l'assassin d'Adélina ) blessée, dis-je, par ce traître, elle avait consenti à être transportée chez Mylord Welly, sa maison étant

& que la vertu, même la plus austère, cede tôt ou tard aux attaques d'un homme adroit. Sir Harton était donc l'ami de Milord; doué d'un esprit fin & souple, il avait pris le ton de nos héros, ne parlait que de vertu, de religion & de sagesse. Qui ne s'y serait fié! L'époux de Jenny, malgré toute son expérience, y fut pris & lui conta toutes ses avantures, dont on verra par la suite que l'autre fut profiter.

Cependant le voyage fut heureux, le vaisseau arriva à bon port, & notre petite troupe, munie d'habits & de toutes les choses nécessaires à la vie, se rendit à Londres. Milord Welly, pendant une absence de quinze ans, avait perdu tous ses biens. On l'avait cru mort, & aucun parent ne s'étant présenté, le Roi s'était emparé de tout ce qui lui appartenait. L'époux de Jenny fut se jetter à ses génoux avec ses deux élèves. Le Monarque les releva avec bonté, & fit rendre au fils de son ancien serviteur une partie de son bien. Le reste avait été dispersé en frais, ainsi Milord fut obligé de se contenter du peu qu'il recouvrait.

Sir Harton était fort riche. Il lui proposa, ainsi qu'au Chevalier Cor-

pley, qui voulait vivre tranquille, & au Comte d'Oresty, de venir tous habiter un château superbe qu'il avait à deux lieues de Kildare, ville d'Irlande dans la province de Leinster. Tous acceptèrent cette offre avec empressement. Ils étaient résolus de ne jamais se quitter, & sir Harton leur en procurait les moyens. Tout fut donc arrangé pour le départ. Mais, avant de sortir de Londres, Milord Welly voulait faire des informations qui puissent lui faire découvrir les parens de Lolotte & Fanfan. Il fut en conséquence chez Goslow, Hologer dans Conduit-Street, pour lui demander à qu'il il avait vendu la montre qu'il avait trouvée sur Derly, & s'il pourrait lui donner des renseignemens là dessus. Goslow était mort. Son gendre tenait l'attelier; il chercha dans un registe, & trouva effectivement le numéro de la boëte avec le nom de l'acheteur. Il y avait: Vendu à sir Jak Derly une montre à boëte d'or, numéro 215, ce 30 Mai 1730. Milord, peu satisfait de ces détails, écrivit à Paris à la jeune Artiste qui avait peint le portrait d'Adélina trouvé à San-Verfado dans la maison de Georges Blak. Elle répondit qu'étant à Londres, un Seigneur lui avait

amené cinq fois chez elle une Dame avec deux petits enfans, qu'elle les avait peints dans ces cinq seances ; mais que ces personnes ne s'étant pas fait connaître, elle ignorait leurs noms & leur demeure. Aussi peu instruit de ce côté que de l'autre, Mylord s'informa, dans Peccadilly, d'un jeune homme qui devait s'être embarqué en telle année à l'insu de sa famille. On lui répondit que l'on ignorait ce qu'il voulait dire, que personne ne s'était évadé de Peccadilly, & que ceux qui avaient quitté ce quartier pour voyager y étaient tous revenus. Mylord commençait à désespérer de réussir dans ses recherches, lorsqu'un soir qu'il revenait avec le Comte d'Oresty & le Chevalier Corpley de Pall-Mall, où il avait fait de nouvelles perquisions, il entendit deux femmes crier au meurtre, à l'assassin. La nuit était des plus obscures ; au détour d'une rue un homme pâle, égaré, un couteau sanglant à la main, se jette dans le Comte d'Oresty qu'il pense renverser. Le Chevalier & Mylord saisissent le scélérat. Les *Watchmen* s'assemblent (1). Il est arrêté & conduit en

(1) Il y a à Londres, à chaque coin des rues un homme qui s'y poste le soir, avec une cre-

prison. Milord & ses deux amis s'avancent du côté où gémissaient les deux femmes qui venaient d'être blessées. Une seule l'était grièvement, & paraissait invoquer la mort. — Mesdames, le malheureux est arrêté. — Que m'importe : pourquoi ne m'a-t-il pas arraché entièrement la vie ?... —

L'AUTRE femme soutenait son amie, & s'écriait : O ma chère Adélina !... — Adélina, s'écrie Milord, Adélina ! O Ciel ! ô bonheur !... Son logement n'était pas éloigné ; on y conduit les deux victimes. Jenny se présente, les console ; elles sont mises au lit. Un Chirurgien est appelé ; il déclare qu'Adelina n'est point en danger, ni son amie non plus. Mylord se rend auprès des malades, & la mère de Fanfan & Lolotte lui tient ce discours : Qui que vous soyez, homme généreux, dites-moi comment je suis connue de vous ? — O Madame, Madame ! que je bénis le Ciel d'une rencontre aussi inespérée !.. — Hélas !... expliquez-vous ! — Ver-

---

telle pour crier l'heure & veiller à la sûreté. On les appelle des *Watchmen* ; s'il arrive quelque accident, on crie : aux *Watchmen* ! à l'instant un d'eux avertit les autres avec sa crecelle ; ils se rassemblent tous, & arrêtent le malfaiteur.

trop éloignée ; mais dès-qu'elle fut un peu rétablie, elle s'y fit reconduire. Pour Adélina, son beau-père, & tous ses amis ne voulurent jamais en être séparés. La Marquise d'Okinville, femme sensible & vertueuse, consentit à regret à perdre son amie, & trouva le moyen de glisser dans la main de Lolotte, qui ne savait pas ce qu'on lui donnait, un contrat de rente de trois cent livres sterlings. Adélina lui renvoya ce présent qui blessait sa délicatesse ; mais Madame d'Okinville lui écrivit une lettre où elle lui témoignait combien elle se trouvait offensée de ce procédé, & que si elle voulait lui prouver sa reconnaissance des légers services qu'elle en avait reçus, son amie devait accepter ce contrat qui ne la gênait point, & dont l'emploi lui était précieux, puisqu'il devenait la recompense de la vertu malheureuse.

Adélina garda donc ce bienfait & n'en rougit point. L'orgueil se trouve humiliée des présens de l'amitié ? la modestie s'en applaudit & s'en glorifie.

## CHAPITRE III.

*L'Hermitage ; le Solitaire ; le Ministre Sompton.*

CEPENDANT l'affaire de Livédo faisait du bruit, la justice le poursuivait, Adélina & la Marquise d'Okinville avaient été obligée de paroître souvent en confrontation avec ce scélérat. Enfin, la noirceur de son crime faisit d'horreur les chefs du Parlement. Il fut condamné aux derniers supplices qu'il subit aux yeux de tout Londres. Dès-lors Adélina fut assaillie de curieux. C'était un tumulte, une foule étonnante dans la rue où elle demeurait avec Mylord & ses amis. Pour se soustraire à ces importunités, ils se décidèrent tous à partir de nuit pour le château de Sir Harton. Ce qu'ils firent au nombre de onze. Savoir: Sir Harton, Adélina, Mylord & Milady Welly, Lolotte & Fanfan, le Comte d'Oresty, le Chevalier Corpley, Mioco, Filoli & Jerwik.

IL était à soixante quatorze lieues de Londres, à deux lieues de Kildare, ville à marché d'Irlande, dans la province

de Leinster, capitale du Comté du même nom, situé dans la cure de Rosey, dépendante de l'Evêque de Kildare, qui, lui-même est suffragant de Dublin dont il n'est éloigné que de neuf lieues, tout y était enchanteur ; forêts, prés, parcs, bosquets, ruisseaux, la nature n'avait rien épargné pour rendre ce séjour délicieux. Cependant, Jenny y éprouva un serrement de cœur, en pensant qu'elle avait demeuré huit ans avant à sept lieues de-là, à Kilkenny où on lui avait ravi son petit Charles. Elle questionnait toutes les physionomies & croyait le voir dans tous les enfans qu'elle rencontrait ; mais, vain espoir! Sans doute les bêtes féroces l'avaient dévoré dans les bois où on l'avait abandonné, ou il y était mort de faim & de misère!...

Arrivée chez Sir Harton, chacun y trouva un appartement commode, & rien ne fut épargné par ce riche négociant pour leur rendre leur solitude agréable.

Tous ces amis réunis, jouissaient du bonheur le plus parfait. Il ne manquait à leur félicité que d'avoir avec eux la Marquise d'Okinville, cette femme généreuse, l'amie d'Adélina ; mais sa famille, ses liaisons la retenaient à Londres,

dres, & ils recevaient ſouvent d'elle des lettres charmantes qui ſe liſaient en commun ſous la feuillée, & qui procuraient à nos Héros des plaiſirs plus vrais que ceux des villes; les plaiſirs de l'ame !...

Cependant Sir Harton, préparait ſourdement auprès de Lolotte les batteries qu'il voulait faire jouer, pour l'entraîner dans ſes pièges. Il employait la ſéduction la plus raffinée & la plus dangereuſe pour l'amener à ſon but, & les moyens qu'il prenait s'accordant juſtement avec le caractère d'innocence & de ruſticité qu'avait conſervé la fille d'Adélina, il était à craindre que Lolotte ne tombât, malgré elle, dans quelque embûche, dont elle ne pût ſortir qu'aux dépens de ſon honneur. Sir Harton avait ſouvent des converſations avec elle, où il déployait la morale la plus commode & la plus licentieuſe; mais, ce qui le déconcertait, c'eſt qu'elle allait tout redire à ſon frère, à ſa mère & à Mylord Welly. Il était alors obligé de mettre plus de retenue dans ſes propos ou de prendre ſes rapports ſur le ton de la plaiſanterie. Il ſe détermina donc à attendre du tems que ſa morale ait germé dans le cœur de ſa victime & qu'elle devint ſenſible à ſon amour.

QUATRE ans s'étaient passés ; Sir Harton avait mille égards pour ses hôtes, qui, de leur côté n'étaient pas ingrats de l'amitié qu'il leur témoignait & du logement qu'il leur accordait. Ils allaient souvent faire des promenades solitaires dans les champs & rapportaient avec eux la santé & l'appétit. Dans une de ces promenades, Fanfan & Lolotte, en jouant & en sautillant, s'étaient un peu écarté de leur compagnie. Ils aperçurent au milieu d'un bois une maison entourée de Cyprès & peinte en noir de tous les côtés. Cette vue les frappa. Le jour éclairait ce manoir sinistre, ombragé par des arbres touffus, des collines & des montagnes ; un amas d'eau bourbeuse entourait cette espèce de prison. On y entendait le croassement sinistre de tous les animaux aquatiques. Les corbeaux, les chouettes, les chauve-souris, amis de la nuit, perchaient autour & faisaient retentir les airs de leurs tristes concerts. Tout, dans ce lieu sombre, pénétrait d'effroi & d'un sentiment religieux qui donnaient le desir de connaître l'Hermite qui habitait une demeure si lugubre.

QUAND Lolotte & son frère eurent bien examiné l'extérieur de ce manoir,

ils furent rejoindre leur compagnie, à qui ils racontèrent ce qu'ils venaient de voir. Chacun y fut, par curiosité & s'en revint pénétré d'horreur. Personne ne paraissait dans cette maison. Elle semblait être inhabitée. Qui l'avait fait bâtir ? A qui appartenait-elle ? Mylord ayant interrogé quelque paysans des environs, on lui répondit, que cette espèce de caverne était habitée par un fou, un insensé, qui avait un commerce secret avec le Diable, & que, s'il voulait s'en convaincre, il pouvait frapper à la porte, que ce fou lui ouvrirait, qu'il lui montrerait sa caverne & qu'il le verrait même devant lui conjurer l'Esprit-Malin.

Mylord ne put s'empêcher de rire à ce discours. Comme il ne croyait en aucune manière aux revenans, il témoigna quelque desir d'aller voir ce Sorcier. Tous le monde voulut aller avec lui ; mais dans la crainte que les dames ne cédassent à la peur, il ne prit que les hommes pour l'accompagner dans cette expédition. Voilà donc Mylord, le Comte, le Chevalier Corpley, Jerwik, Sir Harton & Fanfan qui s'acheminent vers la caverne enchantée. Ils frappent : un bruit horrible se fait entendre : une voix formi-

dable s'écrie : qui que vous soyez, n'entrez point dans ce lieu d'horreur. La douleur, & le tourment, qui l'habitent, ne peuvent donner accès à la frivolité & à la curiosité... Mylord persiste : un homme à barbe noire, à long manteau, se présente & lui demande ce qu'il veut. — Vous consoler, ô mon Père ! voir votre triste demeure.... — Entrez & frémissez ?...

Ils entrent dans une espèce de souterrain obscur & peint en noir comme l'extérieur de la maison.... O étrangers ! leur dit en chemin le prétendu Sorcier, venez voir ce que peuvent le désespoir & le regret !... J'ai tout perdu !.. Je pleure & pleurerai toujours !.. — Qui les cause, ces regrets ? — La perte de tout ce que j'aimais... Lisez ?.. Sur les murs du caveau, il y avait :

Ici gémissent la nature & l'amour.

Vous avez aimé, s'écrie vivement Mylord ? — J'aime encore .... Mais hélas ! Une ombre, un vain phantôme !.. Elle n'est plus !.. — Votre amante ?.. — Mon épouse !.. Mes enfans !... — Vos enfans !.. — Oui mes enfans !.... Je les ai perdus !... — ô ciel ! si c'était.... — ils sont péris dans les flots !... Ma pauvre femme ! — Son nom ? — Je le tais : c'est le seul secret que je me

fois réfervé !.... — Y a-t-il long-tems ? — Seize ans !.... — Seize ans ?.. — Son nom ?.. Te le dire... à toi qui me l'as ravie !... — Qui, moi ?... — Oui toi.. Tu l'as percée de coups !... — Dieux ! y penſez-vous !... — Mais non, pardonne ? Je m'égare !.... Elle eſt morte dans les flots.... Tiens : vois ce monument ? Il t'apprendra tout.

Un tombeau, eſpèce de cénotaphe, était aubout du ſouterrain ; c'était un monticule de terre, éclairé par une fente de rocher qui laiſſait un paſſage aux rayons du jour. Deux myrthes croiſſaient au pied du monticule ; un noir cyprès planté ſur le rocher, y laiſſait tomber quelques feuilles que le ſolitaire ramaſſait & dont il couvrait ſon tombeau. Une pierre couvrait le pied de la butte, on y liſait ces mots :

Ci git la plus belle des belles,
La mort la moiſſonnée aux jours de ſon printems ;
Ci giſſent deux enfans, ſes images fidelles....
L'hymenée & l'amour les pleureront longtems !

Arrivé à ce monument, le ſolitaire ſe jetta deſſus, s'y roula, cria, pleura, puis tout-à-coup, ſe relevant, il ſe mit à chanter ; mais ſes accens lugubres étaient ſi étouffés qu'à peine

on pouvait les entendre. Voici ce qu'il chantait :

## Romance du Solitaire (1).

O que n'ai-je assez de larmes
Pour pleurer dans ce réduit !
Dans mes mortelles allarmes,
J'en verserai jour & nuit !
O, pour me réduire en poudre ;
Le ciel ne peut-il s'ouvrir !...
Des Dieux que n'ai-je la foudre ;
Pour m'en frapper & mourir !...

Je t'ai vu, ô mon épouse,
M'embrasser dans tes enfans !...
J'ai vu la parque jalouse
Rompre le fil de tes ans...
Oui, j'ai vu l'enfer lui-même,
S'ouvrir lors de ton trépas ;
Mais j'ai vu l'Etre suprême
Te recevoir dans ses bras...

Mais voilà mon fils, ma fille
Qui s'offrent à mes esprits...
Vous voilà, chère famille,
Vous m'appelez à grands cris...

---

(1) On trouve ces airs des romances de cet ouvrage, chez Imbaut, rue Saint-Honoré, N°. 627, *au Mont d'Or.*

Voilà leur touchante mère
Qui les preſſe devant moi...
Arrête?... voilà leur père
Qui les embraſſe avec toi...

C'en eſt fait!... vaine chimère
Où vont s'égarer mes ſens...
C'en eſt fait; douleur amère,
Je n'entends plus leurs accens;
C'en eſt fait pour ma tendreſſe;
Je dois vivre pour ſouffrir...
Seul, en proie à ma triſteſſe,
C'en eſt fait..., il faut mourir...

QUAND le ſolitaire eut fini de chanter, il crut entendre la voix de ſon épouſe, s'arrêta, prêta l'oreille & retomba dans ſon déſeſpoir.

MYLORD, déſirant ne ſe point tromper dans ſes doutes, & reſpectant le ſecret de ce malheureux père, s'aviſa d'un expédient pour tourner ſes ſoupçons en certitude. Il avait ſur lui le portrait d'Adélina tenant ſes deux enfans dans ſes bras, il le gliſſa adroitement ſur le cénotaphe, ſur lequel le ſolitaire avait toujours les yeux.... — Que vois-je! Adélina!.. — Adélina, s'écrie Mylord, & Fanfan!... Le voici!.... — Mon père!.. — Que dites-vous!... Oui!.. Eh mais oui? Le voilà!...

Eſt-ce bien toi, chère ombre !... — Oui, mon père, j'exiſte, graces aux ſoins de ce digne Mylord : j'exiſte, ma mère & ma ſœur auſſi !.... — Oh ! que vois-je ! Ils vivent, ils reſpirent !.. Je les reverrai !.. mon fils, mon cher fils !...

La joie avait totalement aliéné l'eſprit du Chevalier d'Oreſty ; il faiſait mille extravagances, renverſait ſon cénotaphe, effaçait ſes lugubres légendes, remerciait le ciel & retombait ſur ſon fils !.... Le Comte, de ſon côté, le ſerrait dans ſes bras..... ô mon cher Chevalier ! n'as-je pu te méconnaître ſous cet habit de la douleur !.... reconnais ton père ; embraſſe-le, ton vieux père ! — Arrêtez ;.... trop de ſenſations,.... épargnez-moi.... Quoi, mon père..... Quoi, mon épouſe, mes enfans !..... tout ce qui m'eſt cher exiſte, & je les ai pleurés ſeize ans !... Oh mon Dieu ! mon Dieu !... que de coups !...

Cependant Jerwik s'était détaché, & courant à perdre haleine, il était allé chercher Adélina, Lolotte & Jenny, qui ſe promenaient aux environs.... O ma bonne Madame !.... ma pauvre maîtreſſe !.. venez le voir : c'eſt lui !... il vit !.... — qui donc ? .. Eh mon Dieu ! lui, Monſieur !.... — Acheve ? — Votre époux, le Chevalier d'Oreſty. Il

embraſſe ſon père, il embraſſe ſon fils!... venez donc, venez donc!...

Adélina, Lolotte, Jenny avaient déjà couru, volé à l'hermitage. Elles y étaient; elles ſerraient le Chevalier dans leurs bras. C'étaient des cris, des exclamations, des ſoupirs de part & d'autre..... Ils ſe voyaient, ils ſe trouvaient tous réunis... Quelle joie! quel bonheur!....

Quand ils ſe furent tous livrés à leurs tranſports, le Chevalier leur montra le lieu qu'il avait habité ſeize ans, & où il avait toujours pleuré pendant ſeize ans. Voilà, leur dit-il, mon lit, cette natte de paille!.... voilà les fruits groſſiers dont je me ſuis nourri & qui croiſſent abondamment dans la forêt prochaine!..... voilà l'oratoire où j'ai prié l'Etre des êtres qui m'a entendu & m'a exaucé!... voilà enfin le monument que je vous avais élevé, ô trop chère famille, & où j'ai tant verſé de larmes!... Adieu ſéjour d'horreur, adieu!... vos voûtes ne retentiront plus de mes gémiſſemens!.... vos pierres ne ſeront plus creuſées par mes pleurs!... J'ai retrouvé ma femme & mes enfans; j'ai retrouvé le bonheur!..... Adieu, pour jamais!....

Cependant les chagrins avaient conſidérablement altéré ſa ſanté. Le phy-

sique affecté avait attaqué le moral. Son cerveau, ébranlé par les secousses de la douleur, était faible & presqu'aliéné;.... son costhume était hideux; ses cheveux & sa barbe noire faisaient ressortir un teint morne & plombé; ses yeux étaient hagards, ses joues creuses, & son corps, livré au marasme le plus effrayant, ressemblait plutôt à un spectre qu'à un être raisonnable.... Il regarda plusieurs fois douloureusement sa demeure, avant de monter en voiture; puis enfin, ne pouvant plus l'appercevoir, il se livra entièrement au bonheur de revoir sa famille & ses amis.

Arrivé au château, on le dépouilla de ses lugubres vêtemens. Ses cheveux furent treſſés, sa barbe coupée, &, dans cet état, le Comte d'Oreity le reconnut mieux qu'il n'avait fait, le trouvant dans un état si déplorable. Le Chevalier n'avait pas plus de quarante ans, & il en paraissait cinquante, effet de la triste vie qu'il avait menée dans la forêt de Kildare; mais les soins, les bons traitemens, & plus que tout cela, le contentement du cœur parvinrent à lui rendre la santé & la gaieté. Il eut cependant tout le reste de ses jours quelques momens de délire, mais faibles, momentanés, & de loin en loin.

Sir Harton, déconcerté par ce nouvel obſtacle, commençait à déſeſpérer de venir à bout de ſes projets. Lolotte d'ailleurs, fière, innocente & vertueuſe, le repouſſait tellement & le menaçait tant de fois de la colère de ſa famille, que le perfide Négociant, malgré toute ſon adreſſe, ſe déterminait à renoncer à ſon entrepriſe, lorſqu'une circonſtance vint accroître ſon dépit & lui rendre toute ſa fermeté.

Nos amis réunis, ſe ſuffiſant à eux-mêmes, ne voyaient d'autre ſociété dans leur village que le Recteur de la paroiſſe, nommé *Sompton*, Miniſtre ſage, éclairé & vertueux. Une femme, une fille compoſaient toute ſa famille. Quelle aimable perſonne que Miſtriſſ Juliette Sompton! A l'âge de ſeize ans elle avait tous les talens que l'on ne poſſède ordinairement qu'à trente. Outre les talens d'agrément, elle ſavait la langue latine, le français, l'italien & l'eſpagnol. Livrée aux ſciences renfermées dans les mathématiques & la phyſique, on la voyait ſouvent réſoudre les problêmes les plus difficiles de l'algèbre & de la trigonométrie: ou bien, l'aſtrolabe à la main, déterminer le cours des aſtres & prédire les révolutions des planètes. Douce, ſans timidité, ſavante, ſans

pédantiſme, elle avait tout pour charmer; auſſi Fanfan ne la vit-il pas ſans éprouver un ſentiment qu'il prit d'abord pour de l'admiration, mais qui, dans le fond, n'était autre choſe que de l'amour. Cependant il craignait de s'y livrer; Juliette n'était pas noble, elle n'avait point de bien; le Comte d'Oreſty & le Chevalier ſon père, pouvaient s'oppoſer à cette union..... N'importe; miſtriſs Sompton était aimable, Fanfan céda à l'aſcendant irréſiſtible qui l'entraînait, & devint éperdument amoureux de la belle Juliette.

D'un autre côté, le reſpectable Recteur avait un neveu, jeune-homme charmant, doué de la plus jolie figure & de tous les talens. Son cœur était pur, droit, vertueux, & ſon eſprit vif & orné.

Le Miniſtre Sompton n'était pas riche; c'était ce neveu nommé Jak, qui faiſait tout chez lui; le labourage, le ſervice de l'Egliſe, les commiſſions & le tranſport des grains & laitage; il vaquait à tout. Comme il apportait tous les matins différens comeſtibles au château de Sir Harton, il avait occaſion de voir Lolotte. Quelle impreſſion elle fit ſur ſon cœur ſenſible! elle l'avait remarqué de ſon côté; mais le préjugé l'em-

pêchait de se livrer à tous les sentimens que lui inspirait ce jeune homme. Cependant leurs cœurs simples & naïfs aimaient à s'épancher ; leurs ames étaient d'intelligence, leurs yeux se cherchaient, ils restaient souvent des heures à se regarder, finissaient par rougir, & se séparaient confus, sans avoir dit un mot. Assez souvent ils se parlaient, mais de choses indifférentes ; Lolotte faisait l'éloge de ses parens, de ses amis, & Jak lui témoignait combien il respectait & chérissait son oncle. Fanfan se mettait souvent de la partie, & ne tarissait pas sur l'éloge de Mistris Juliette ; il faisait mille questions à Jak, qui lui peignait les vertus de sa cousine, & indirectement celles de Lolotte. Ainsi ces trois jeunes-gens s'entendaient sans s'expliquer & se cherchaient sans cesse...

Quatre ans s'étaient encore écoulés, & Lolotte & Fanfan ;.... mais ne cesserons-nous jamais de les nommer ainsi ? Ils ont vingt-trois à vingt-quatre ans & nous leur laissons encore ces noms que leurs parens leur avaient donnés dans leur enfance ! Changeons : appellons désormais Fanfan, le Chevalier Roselle d'Oresty, du nom de son père, & Lolotte Miss Charlotte Blett-Windzel, du nom de sa mère. Tant que nous

avons méconnu leur famille, il a fallu les nommer Fanfan & Lolotte ; mais à préſent nous ſçavons de qui ils tiennent le jour, oublions ces noms que leur âge ne leur permet plus de porter.

Quatre années s'étaient donc écoulées, & les enfans d'Adélina avaient laiſſé prendre à l'amour un empire deſpotique ſur leurs cœurs. Jak était beaucoup plus jeune que Miſs Blett de près de huit ans ; mais ſa couſine était née le même jour que Roſelle ; ainſi ces jeunes gens étaient à peu près aſſortis : d'ailleurs l'amour connaît-il les âges & les convenances ?

Le Miniſtre Sompton & ſa famille ſe rendaient tous les ſoirs au château ; là, réunis, on deſcendait dans le parc, on s'amuſait à mille petits jeux, ou à des lectures ſcientifiques & intéreſſantes. Le Recteur débitait une morale ſaine & pure, où nos illuſtres infortunés ſe parlaient de leurs aventures. Ce fut dans une de ces ſoirées délicieuſes que le Chevalier d'Oreſty raconta les ſiennes à ſon père qui les ignorait. Nous allons y joindre celles de ſon aimable épouſe, & ſatisfaire la curioſité du lecteur, qui ſans doute attend de nous, & depuis longtems, l'hiſtoire des parens de ſes jeunes amis, & le ſecret de leur naiſſance.

## CHAPITRE IV.

*La belle Indigente ; le Grabat ; les deux Jumeaux*

LE Comte d'Oresty, avant d'être nommé Ambassadeur de France en Angleterre, jouissait à Paris de la plus grande considération. Honoré de la faveur de son Roi, & lié intimement avec le premier Ministre, il se flattait de voir un jour son fils épouser la nièce de cet homme puissant, qui pouvait élever sa famille au plus haut degré & la placer même à côté du trône. Les deux jeunes-gens, destinés l'un à l'autre dès l'enfance, ne s'aimaient pas. Mademoiselle Sophie T** n'avait point cette douceur, cette sensibilité qui caractérisait le Chevalier d'Oresty. Il avait tout pour plaire, elle avoit tout pour se faire haïr. Mais doué d'une timidité excessive, le Chevalier n'osait pas déclarer à son père l'aversion qu'il avait pour Mademoiselle T**. Son cœur n'étant point encore engagé dans les fers d'une autre, il se promettait d'obéir au Comte, quoiqu'il lui en puisse coûter.

Sur ces entrefaites, le Comte, nom-

mé Ambaſſadeur de France, partit pour Londres avec toute ſa famille. Il y emmena ſon fils, non dans le deſſein qu'il y fixât ſon ſéjour, mais pour qu'il pût, en voyageant, orner ſon eſprit & ſe rendre plus digne de Mademoiſelle T, qui n'avait pas encore l'âge nubile, & que l'on élevait dans un Couvent. Le Comte, après avoir pris tous ſes arrangemens avec le Miniſtre, & promis que dans quatre ans il lui renverrait ſon fils, fut donc s'établir en Angleterre, avec ſa femme, ſa fille & le Chevalier.

Après avoir pris un hôtel dans Peccadilly, le Comte tint à ſon fils ce diſcours, qu'il accompagna des menaces les plus foudroyantes. « Mon fils, te voilà dans un pays où les femmes, ſans avoir la vivacité des Françaiſes, n'en ont pas moins ce charme & ces grâces ſéduiſantes qui enflamment un cœur de dix-huit ans. Prends-y garde, mon fils; ſonge que tu es deſtiné à Mademoiſelle T**, à la nièce d'un homme de qui dépendent ton élévation & ta fortune; ſonge que ma parole eſt donnée, que la tienne même eſt engagée dès ton enfance, & crains d'encourir ma malédiction, ſi quelque feu follet, quelque accès d'amour t'éloigne de ces liens que j'ai préparés pour toi, & qui doivent

faire la consolation de ma vieillesse; tu me connais... je te laisse y penser ».

Le Chevalier, foudroyé par cette menace, bien qu'il n'aimât encore personne, sentit le poids des chaînes dont on le chargeait; &, loin de s'attacher à Mademoiselle T**, sa haine augmenta pour cette riche héritière qu'il n'aimait déjà pas beaucoup, & que la nécessité où il était de l'épouser rendait plus odieuse à ses yeux. Il se promit cependant de se résigner aux ordres de son père, & de veiller sur son cœur, mais c'est justement lorsque l'on est le plus en garde contre ses affections, que l'amour se plaît à décocher ses traits perfides. L'enfant malin, piqué de la résistance d'un cœur qui manque à son empire, le guette, le blesse adroitement & s'envole en riant de son triomphe.

Un soir le Chevalier revenait de Covent-Garden (1), où il avait vu jouer *Macbeth*; frappé du merveilleux qui regne dans cette superbe tragédie, il admirait le contraste étonnant qui distingue le théâtre anglais & le nôtre. L'ombre du Roi détrôné, qui vient s'asseoir à table, à côté de son assassin, lui paraissait un trait sublime. Le délire de Ledy Mac-

(1) Un des deux théâtres de Londres.

beth qui vient au cinquieme acte, pâle, & égarée, les cheveux hériſſés, & une lampe à la main, chercher ſon époux au milieu des furies, était à ſes yeux un des reſſorts les plus frappans que l'auteur eût pu faire jouer (1). Tout en repaſſant en lui même les morceaux de ce chef-d'œuvre, il avait deſcendu le *Strand*, pris *Charing Groſſ*, (place ſuperbe où l'on voit la ſtatue équeſtre du malheureux Roi Charles I (2), & paſſé par *Parliament-Street*. Il était déjà devant *White-Hall*, & marchait au haſard lorſqu'il ſortit de ſa rêverie en entendant les pleurs que verſait une jeune fille qui marchait à côté de lui. — O mon père, diſait-elle à voix baſſe, ô mon pauvre père!... Tu vas mourir, je vais te perdre!... — Qu'avez-vous, belle affligée? — Monſieur... — Parlez, parlez ſans crainte? Ne me ſuppoſez pas, je vous prie,

(1) *Madame Siddons*, qui joue maintenant ce rôle, y eſt étonnante. Sans crier, elle ſait inſpirer la terreur. On frémit, malgré ſoi, d'horreur ſeulement en la voyant congédier les convives, au repas que vient troubler le ſpectre.

(2) Cette ſuperbe ſtatue fut, dit-on, vendue à la livre à un chaudronier, pendant les troubles. Quand tout fut calmé, on la racheta pour l'édifier dans *Charing-Groſſ*. Heureuſement que cet homme ne l'avait pas encore miſe à la fonte.

d'autre motif que l'intérêt que je prends à tous les malheureux ? — Soulfrez, Monſieur, que je vous cache !... — Vous avez des chagrins, & vous ne voulez pas que je les ſoulage, ſi je le puis !... Oh ! non, Monſieur ! Cela vous eſt impoſſible !... — Vous piquez ma curioſité, belle Miſtriſſ !... De grace, ne me refuſez pas ? — Puis-je avouer ?.. — Avouez ? Ne craignez rien. Les ſecrets de l'infortuné ſont ſacrés pour un bon cœur.

L'INCONNUE le fixe, verſe des larmes, & lui dit : je ne ſais, homme généreux, vous m'inſpirez de la confiance !... La honte que l'on éprouve à peindre ſa misère... Je me ſens le courage de la ſurmonter !... Daignez m'écouter ? Ce n'eſt point pour implorer de vous des ſecours que je rougirais d'accepter ; mais pour vous ſatisfaire & ſoulager mon cœur que je vais vous raconter mes malheurs. Adélina Blett-Windzel eſt mon nom. Mon père, Sir Wimans-Windzel eſt un vieil Officier retiré du ſervice. Apres avoir ſacrifié ſa vie & ſa fortune à ſon Roi, il n'a retiré aucune récompenſe de ſes travaux. Les envieux, les intrigans qui aſſiègent la porte de la faveur, en ont toujours repouſſé mon père. Il languit avec moi dans la plus affreuſe misère. Il n'a plus que

moi ; ſon épouſe n'a pu ſurvivre à ſes chagrins. Derly, un jeune homme que mon père, dans ſes momens heureux, avait adopté pour fils & pour ami, était le ſeul qui put nous ſoutenir par ſon travail ; mais hélas ! Des banqueroutes frauduleuſes, l'ont mis dans l'embarras ; il eſt en priſon depuis huit jours, & depuis huit jours nous manquons de tout !... Mon père expire de douleur, & moi je pleure !.. — Ah Dieux !... Voilà ma bourſe, prenez ?... volez ?.. Ah ! mon cher Monſieur !.... Je ne puis la recevoir. Mon père, malgré ſes beſoins urgens, a conſervé toute la fierté d'un Gentil-homme. Il mourrait de douleur, s'il ſavait que j'euſſe accepté des ſecours qui l'humilieraient ! Je travaille à mille petites choſes ; mais mon gain eſt ſi borné !.... — Permettez moi, belle Miſſ, de vous dire que la fierté de votre père eſt déplacée ?... Il mourrait de douleur !.. Aime-t-il mieux mourir... — Je vous entends : je le plains comme vous ; mais il s'eſt vu opulent ; mais il a eſſuyé des injuſtices, & l'humanité, je l'avoue à regret, eſt odieuſe à ſes yeux !... — Il déteſte les hommes ! — Ils ont cauſé tous ſes malheurs ! — Il en eſt de vertueux, de ſenſibles... Je veux le voir, ce malheureux père... Où logez vous ? — Hélas !

dans cette maiſon ; mais il faudrait trouver quelque prétexte pour qu'il ne connût point la manière dont je vous ai rencontré & que ſon orgueil n'en ſouffrit point !... — Laiſſez-moi faire, belle Adélina ?... J'eſpère adoucir ſes maux & vous le rendre ! — Ange tutélaire !.. — Point d'éloges ? Je n'en mérite point encore !...

Le Chevalier, ému juſques aux larmes, arrive, avec Miſſ Blett, juſqu'à une maiſon qui avoiſinait la ſuperbe Collégiale de Weiſtminſter, il monte un eſcalier tortueux qui le conduit à une eſpèce de grenier mal clos, où le vieillard giſſait ſur un grabat. — Eſt-ce toi, mon enfant, demande-t il d'une voix mourante ? — Oui, mon père... Voilà quelqu'un qui voudrait vous parler... Que me veut-il ? — Pardonnez, reſpectable vieillard ? J'ai appris que Derly, mon ancien ami était détenu pour dettes, & je viens vous demander la demeure du Bailiff qui le retient chez lui, & la ſomme qu'il doit afin de pouvoir le retirer & vous le rendre. — Qui vous rend ſi généreux ? — Ce n'eſt point générolité, c'eſt juſtice. Derly m'a prêté il y a quelque tems cent guinées que je n'ai pu... — Cent guinées !... Il ne les a jamais poſſédées ? — Vingt guinées

en argent, &, pour le reſte, un billet que j'ai fait eſcompter!.. — Un billet... pour vous obliger... Je n'entends rien à cela... Il valait mieux qu'il payât les vingt livres ſterlings qui l'ont fait mettre en priſon! — J'en ſuis la cauſe: je devais les lui rendre plutôt! — Qui êtes vous, Monſieur? Comment vous nommez-vous?... Il ne m'a jamais parlé... — Permettez que je vous taiſe mon nom?... Derly... Me connaît bien... Et me reconnaîtra, j'en ſuis ſûr... — Vous a-t-il livré quelques marchandiſes de ſon état?— Jamais... — Mais comment? d'où vous connaît-il?... — Digne vieillard, je vois que ce ſecret vous inquiète. Souffrez que j'aille retirer mon ami d'un embarras où je l'ai plongé innocemment. Nous reviendrons enſemble: je vous le rendrai, & il vous dira lui-même qui je ſuis.

Le Chevalier avait été fort embarraſſé pendant cette converſation. Il s'était vu obligé de mentir & cela lui coûtait; mais le motif qui le faiſait altérer la vérité était ſi louable!.. Ah! plût au ciel que l'on ne trompât jamais les hommes que de cette manière!...

Il ſortit, & ne voulut point laiſſer ſa bourſe ſur une table, comme il auroit pu le faire, dans la crainte d'affli-

ger & d'embarraſſer la ſenſible Adélina, car, ce n'était pas le tout que d'avoir de l'argent & de le dépenſer. Une aiſance inattendue eût allarmé le vieillard. N'ayant pas de reſſources qui puſſent lui procurer une forte ſomme, il eût queſtionné ſa fille, & peut-être eût-il appréhendé qu'elle n'eût cédé... Mais, cet odieux ſoupçon n'eût point entré dans ſon ame, il connaiſſait la vertu d'Adélina; elle était pure, auſtère même, & c'était ſon ſeul tréſor!

Cependant cette ſcène touchante avait troublé le Chevalier d'Oreſty. Il emportait dans ſon cœur l'image d'Adélina. Et, ce qu'il ne prenait d'abord que pour de l'admiration & de l'intérêt était réellement le germe d'un amour naiſſant, dont il ne s'apperçut que lorſqu'il ne fut plus tems de le réprimer.

Il ſe livra toute la nuit à ſes réflexions, & le lendemain, il ſe rendit chez le Bailiff, demanda Derly, lui conta tout & le pria d'être d'intelligence avec lui pour tromper Sir Windzel. Derly était une homme d'une trentaine d'années, grand, bienfait, doux & plein de probité. Orphelin dès ſon enfance, il avait intéreſſé le père d'Adélina. Celui-ci, l'avait élevé, lui avait

donné, ainsi qu'à sa fille, l'éducation la mieux soignée; mais Sir Windzel ayant éprouvé des revers de fortune, Derly avait profité des talens que son bienfaiteur lui avait donnés pour travailler & lui rendre les secours qu'il en avait reçus. En conséquence, il travaillait dans le bijou & vivait ainsi pour eux du produit & de la vente de ses petits ouvrages. Une banqueroute l'avait ruiné, & pour vingt misérables livres sterlings, les Bailiff l'ayaient arrêté. Le Chevalier paya tout, le fit sortir & vint chez le père d'Adélina auquel Derly le présenta comme un ami, qui lui devait en effet une somme d'argent considérable. Par cet innocent stratagême, le Chevalier put librement exercer sa générosité & mettre Derly en état de recommencer ses travaux. Adélina, qui était au fait de tout, admirait la générosité de cet homme bienfaisant, & bientôt son cœur sensible passa de l'estime à l'amour. Le Chevalier ne s'était pas fait connaître pour ce qu'il était. Il craignait que son rang n'en imposât à ses nouveaux amis & surtout à Adélina qu'il chérissait à l'égal de la vie. Tous les soirs, il les voyait, causait avec eux, & s'en retournait brûlant d'amour & de desirs. Adélina, de

son

ſon côté, éclairée ſur la nature de ſes ſentimens, frémit d'une paſſion dont elle craignait les ſuites. Elle ne connaiſſait le Chevalier que ſous le nom de Roſey, jeune homme qui voyageait pour s'inſtruire. Elle le voyait embarraſſé ſur les queſtions qu'elle lui faiſait ſouvent relativement à ſon état. Sa diſſimulation l'affligeait, l'inquiétait même. Elle craignait de s'être attachée à un homme indigne de ſon eſtime. Quelles triſtes réflexions pour la vertueuſe Adélina!

Le Chevalier cependant avait déclaré ſa paſſion; on l'avait écouté ſans colère. Sir Windzel lui-même, lui promettait ſa fille, s'il ſe faiſait connaître plus amplement & d'une manière qui ne laiſſât plus de doutes ſur ſa condition & celle de ſes parents. Que l'amour eſt ingénieux!... Le Chevalier s'aviſa d'un expédient qui lui réuſſit. Il connaiſſait le caractère de ſa ſœur. Il était bon, ſenſible & généreux: il oſa tout lui déclarer. — Ma ſœur, lui dit-il, j'aime, j'adore, j'idolâtre!. — Qui? — La beauté, la candeur & la vertu!... — Mais encore?... Ma ſœur, elle eſt noble, oh oui elle eſt noble; mais.... — Elle n'eſt pas riche, n'eſt-ce pas? — Ni titrée. — Mon frère, y penſez-vous? — J'ai tout penſé, tout

réfléchi, ma sœur!... Il y a déjà deux ans que dure cette union intime!... Il faut que je meure, si je ne l'épouse!... — Mais, mon père, Mlle. T** à qui vous êtes promis!... — Que vous m'affligez en me rappellant!... Ma sœur, ah! Voyez-là! Voyez-là?... Vous en serrez charmée, enchantée!... — Je n'en doute pas, mon cher Chevalier, je vous connais: vous ne pouvez faire un choix indigne de vous... Mais sentez-vous l'irrégularité de cette démarche? — Il n'y en a point.... C'est le sceau de l'hymen que j'ambitionne! Nous irons ensemble... Vous connaîtrez son père, vous la connaîtrez, & vous m'aiderez de vos conseils!

Mlle. d'Oresty s'opposa envain aux desirs de son frère: elle l'aimait; elle l'avait vu naître, &, malgré toute la répugnance qu'elle avait pour une démarche qui blessait sa délicatesse & même son honneur, elle céda. Ils entrent chez Sir Windzel. d'Oresty lui présente sa sœur *qui vient d'arriver.* Adélina fait briller ses graces, son esprit, & Mlle. d'Oresty la quitte pénétrée d'estime & d'amitié pour cette aimable personne. Cependant, elle déclare à son frère qu'elle ne veut pas s'engager plus

avant dans cette intrigue, qu'elle se répent déjà de sa complaisance, & lui donne les conseils les plus sages pour le détourner d'une passion qu'elle prévoit devoir faire son malheur. Le Chevalier est inébranlable, & jette ses plans d'un autre côté.

Un certain Lord Gordow faisait sa cour à Mlle. d'Oresty, dans le dessein de l'épouser. Celle-ci, qui était déjà parvenue à l'âge de trente ans, & qui fuyait l'hymen, cherchait à éconduire cet homme d'un caractère faux, & qui l'importunait. Le Chevalier va le trouver, lui promet, en étourdi, la main de sa sœur, s'il veut l'aider dans ses desseins. Lord Gordow se rend chez Sir Windzel, lui dit qu'il connaît le jeune Rosey, qu'il est orphelin; mais que sa naissance est honnête, & ses biens considérables. Tout est arrangé, & le mariage se fait dans une maison de campagne du Lord, à l'insçu de tout le monde, & même de mademoiselle d'Oresty.

Le lendemain, le Chevalier déclare à son épouse & à ses parens, qu'il est le fils de l'Ambassadeur de France!..., Quelle surprise! Quels reproches!.... Le père furieux l'accable de malédictions, maudit sa fille, maudit Derly,

& ſe retire déſeſpéré, dans un fauxbourg de Londres, d'où il jure qu'il ne ſortira jamais !... Adélina veut ſuivre ſon père? ſon époux, Derly, Lord Gordow la retiennent. Le déſeſpoir s'empare de ſes ſens : tantôt elle cherche à ſe ravir le jour, tantôt elle veut aller ſe jetter aux pieds du Comte, lui avouer qu'elle a été trompée, ſéduite même!... Elle flotte dans ſes réſolutions.... repouſſe ſon malheureux époux, qu'elle accable des noms les plus odieux !..... Mais elle eſt mère, mais elle porte dans ſon ſein, un gage de ſon union !... Que fera-t-elle ?... Elle ne peut que gémir, & ſe ſoumettre à ſa deſtinée... Son époux, obligé de paſſer la journée dans le ſein de ſa famille, ne la vois que le ſoir. Derly ſeul la conſole, Derly, ſans le ſavoir, eſt la cauſe de ſes malheurs... Il les partage, les adoucit, & peu-à-peu le calme ſe rétablit dans tous les eſprits.

Cependant Lord Gordow preſſe le Chevalier de tenir la parole qu'il lui a donnée. Celui-ci, ivre d'amour, & étourdi comme on l'eſt à vingt ans, avait promis plus qu'il ne pouvait tenir. En vain preſſait-il ſa ſœur de céder aux vœux de ſon ami, elle s'y refuſoit obſtinément, & ignorant le ſer-

vice que Lord Gordow avait rendu à ſon frère, & dont elle était le prix, elle lui faiſait ſouvent des reproches de l'intérêt qu'il prenait à un homme, dont le caractère était odieux, & qui devait faire ſon malheur. Le Chevalier ſentait la force de ſes raiſons, & revenait dire triſtement au Lord qu'il n'était pas plus avancé que la veille. Celui ci, voyant bien que jamais il ne poſſéderait Mademoiſelle d'Oreſty, diſſimula ſon reſſentiment, & ſe propoſa de tirer une vengeance exemplaire de l'inſulte qu'il prétendait lui être faite.

Il était trop rafiné dans ſa malignité, pour aller déclarer au Comte d'Oreſty, le mariage clandeſtin de ſon fils; il eût été compromis dans cette affaire, &, d'ailleurs, il voulait conſerver ce grand coup pour le dernier; mais il eut la baſſeſſe de dire à l'Ambaſſadeur, que le chevalier entretenait publiquement une femme, qu'il en avait déjà deux enfans, & que s'il ne mettait ordre à cette conduite, il perdait ſon fils; il eut la ſcélérateſſe d'ajouter que ſa fille connaiſſait la maîtreſſe de ſon frère, qu'elle la voyait même ſouvent chez elle, &c. &c. Le Comte, ſurpris & indigné de ce déſordre, fit épier le Chevalier, & découvrit, qu'effective-

ment il allait tous les soirs dans une maison, où un homme & une femme demeuraient ensemble avec deux enfans qu'elle nourissait elle-même. Ces deux enfans étaient jumeaux, Adélina leur avait donné le jour & les alaitaient. Fanfan, cependant, devait être l'aîné, car il était venu au monde le dernier.

Le Comte, sûr de la vérité ce qu'on lui avait rapporté, s'en prit à sa fille; il l'accusa de donner les mains à cette infâme conduite, & finit par l'avertir qu'il allait faire enlever cette femme & conduire son fils à Paris. Que l'on juge de la situation de mademoiselle d'Oresty!... Elle se douta sur le champ que ce coup partait du perfide Lord Gordow. En vain assura-t-elle son père que c'était malgré elle qu'elle avait fait cette démarche inconsidérée, que, depuis, elle n'avait jamais revu cette femme dont au reste la vertu était connue, & qu'elle ignorait si son frère la voyait toujours. L'infortunée fut mise le même jour au couvent; mais, avant d'y entrer, elle eut le tems de faire savoir au Chevalier tout ce qui s'était passé. Quel embarras pour ce tendre époux! Comment avertira-t-il son épouse du complot affreux qui se trâme contre son honneur? car il faut absolument chan-

ger de demeure, & cela, ſur le champ. Derly fut mis dans la confidence ; Derly s'y prit le plus adroitement qu'il put pour prévenir Adélina ſur cette affaire ; elle pleura, embraſſa ſes enfans & conſentit à tout. En conſéquence, le Chevalier tranſporta ſon ménage dans une petite maiſon qui avoiſinait le Parc Saint-James, & ſe détermina, pour éviter tous les ſoupçons, à ne voir ſa famille que la nuit.

Le Comte d'Oreſty, de ſon côté, qui ne connaiſſait Adélina que ſous le nom de Miſs Blett Windzel, avait obtenu ſon ordre ; mais au moment de l'exécuter, on ne trouva plus perſonne. Derly ſeul était reſté dans la maiſon ; il avait conſenti à ſe ſéparer extérieurement de la fille de ſon bienfaiteur, afin de prévenir les recherches. Ainſi l'épouſe du Chevalier, ſous le nom de Miſs Adélina, vivait ſeule avec ſes deux enfans & une fille domeſtique, qui les menait ſouvent promener dans le parc Saint-James, & de-là, les conduiſait à leur vieux grand-père, qui tenait toujours rigueur à l'égard de ſon gendre, mais, qui ne pouvait ſe priver du plaiſir d'embraſſer ſes petits enfans. Le bon Windzel pleurait, les embraſſait, *les piquait avec ſa longue barbe*, ( comme diſait

Fanfan, dans ſon récit à Mylord,) & finiſſait par leur donner des bombons, *ce qui les amuſait beaucoup.* Le Chevalier avait obtenu de Sa Majeſté Britannique, une petite penſion, pour cet ancien & fidèle ſerviteur, Il avait employé, pour cela, le crédit de ſon père, qui l'avait fait avec zèle, ſans ſe douter des liens qui attachaient ſon fils à ce bon vieillard. Tout était rentré dans l'ordre, le Comte avait fait au Chevalier, des réprimandes ſur ſon inconduite, le jeune homme s'était récrié ſur la vertu de Miſs Blett, &, pour ſatisfaire ſon père, lui avait promis de ne plus la revoir. Mais il ſe dédommageait bien la nuit, de la contrainte où il était. Il s'évadait adroitement, accompagné d'un ſeul valet-de-chambre, qui était dans ſa confidence, volait chez ſon épouſe, & pour éviter les ſoupçons que les voiſins euſſent pu concevoir, il entrait par une fenêtre de rez-de-chauſſée, qui donnait ſur une vaſte place, en ſorte qu'il ne pouvait être apperçu de perſonne, l'endroit n'étant point du tout paſſager.

CEPENDANT ce manège ne pouvait durer long-tems. Quatre ans s'étaient écoulés, pendant leſquels Mademoiſelle d'Orefty avait ſuccombé à la faibleſſe de ſa complexion & à ſes chagrins. Elle

était morte, & le Comte, qui l'avait retirée du couvent, quelques jours avant sa maladie, l'avait beaucoup pleurée. Il n'avait plus qu'un fils unique : ce fils avait ving-quatre ans, il était tems de l'établir, il était tems de tenir la parole qu'il avait donnée au Ministre Français, pour sa nièce, Mademoiselle T**. Il en parla donc au Chevalier, dans des termes si pressans, que celui-ci, qui connaissait l'ambition & l'humeur inflexible de son père, doué d'ailleurs d'une timidité insurmontable, n'osa pas lui déclarer son mariage, & ne vit plus que la fuite pour dernière ressource !

Au fond, la conduite de l'Ambassadeur était sévère, mais elle n'était point injuste. Ce vieillard ambitieux & ferme dans ses desseins, voyait, dans cette alliance, l'élévation prochaine de sa famille. Mademoiselle T** était riche, belle, & possédait tous les talens. Elle tenait à la noblesse de France la plus distinguée. Elle était faite en tout, pour honorer son fils & le rendre heureux, si toutefois on peut l'être par les honneurs & les richesses. Malgré tous les avantages qu'il entrevoyait dans cette alliance, il a, depuis, avoué vingt fois, que si son fils eût eu le courage de lui déclarer son mariage avec Adélina, il

lui aurait pardonné, & se fût trouvé heureux d'avoir une bru si aimable, & des petits-enfans aussi intéressans ; mais, ce n'est souvent que lorsque les événemens sont passés, que nous nous faisons un plan de conduite. On se dit, lorsque l'on voit comme les choses ont tournées : *Eh bien, si je les eusse sues, je me serais comporté de telle manière....* Eh ! comment peut-on répondre de ses actions ! Elles sont, la plupart du tems, gouvernées par le hasard, les circonstances & la disposition où l'on se trouve !

## CHAPITRE V.

*Détails nécessaires ; le Cauchemar ; le Faux ami.*

LE Chevalier d'Oresty fit part de son projet à Derly & à Adélina. » J'ai, leur » dit il, un parent à la Caroline, allons » nous réfugier auprès de lui, allons » implorer sa protection & son appui. » Nos enfans ont trois ans & demi, ils » sont forts, vigoureux, ils supporte- » ront le voyage, &c.. «

Il allait continuer, mais Adélina, se jettant sur ses enfans, & pressentant peut-être tous les malheurs qui les attendaient, les arrosa de larmes, & jura

que jamais elle n'entreprendrait avec eux un ſi long voyage. Derly eſſaya en vain de lui en remontrer la néceſſité, elle fut ſourde à tout. Le Chevalier fut donc obligé d'attendre du tems, à prendre un parti, pour ſe conduire ſuivant que les circonſtances l'exigeraient.

Huit jours après, le Comte entra dans ſon appartement, & lui dit : Mon fils, tout eſt arrangé pour votre voyage, vous partirez aujourd'hui pour Paris. Le Miniſtre & ſa niéce vous attendent. Voilà pour cent mille francs de billets, que je vous donne pour célébrer votre hymen avec éclat. Je ne puis vous ſuivre, vous le ſavez : ma charge me retient ici ; mais allez ? Mon ami vous ſervira de père, j'ai ſa parole, il a la mienne, ſoyez prêt à minuit ?

Le chevalier, frappé de ce coup inattendu, & toujours retenu par un excès de timidité, ne répondit rien, fit les préparatifs néceſſaires, non pour le voyage de Paris, mais pour celui de la Caroline, & écrivit à la hâte le billet que Mylord Welly trouva ſur Derly, & qui était ſi effacé. Nous allons le tranſcrire entièrement, pour donner à nos lecteurs la facilité de lire les mots

remplis par des points, dans le premier volume ce cet ouvrage.

London, *ce 7 Mai* 1731.

» Je n'ai que *le tems* de partir, ma » chere Adélina, & *je me rends à Charles-* » *Town*, *dans la* Caroline. *Emmene* tes » enfans *avec toi*, & viens, *sous la con-* » *duite de* Derly, *me rejoindre à Plymouth*, » *où je vous attendrai?* Depuis plus de » quatre ans, que *dure* notre union, » voici la première *fois que nous sommes* » *séparés!... Adieu! Le tems presse!* Ta » fidelle *Syrmin* me trouvera *dans* Pec- » cadilly, jusqu'à minuit. Je serai à » Plymouth dans trois jours, au plus » tard.

Quel coup de foudre pour la sensible Adélina!... Il fallut partir cependant, il fallut se résoudre à rejoindre un époux, qui, malgré tous les chagrins qu'il lui causait, était tendre, doux & généreux!... Elle envoya Mistris Syrmin, sa femme-de-chambre, dans Peccadilly, ainsi que son époux le lui avait recommandé. Cette fille en reçut pour plus de quarante mille francs de billets, & revint les rapporter à sa maîtresse, qui fit les préparatifs nécessaires, & partit le surlendemain pour Plymouth, avec ses deux enfans &

Derly... Derly !... Digne ami, qui ne voulut jamais se séparer de cette malheureuse famille !... Ils avaient encore un autre compagnon de voyage... Sir Windzel lui-même ! Ce bon vieillard était tellement attaché à Lolotte & à Fanfan, que, dès qu'il fut leur départ de Londres, il jura de les accompagner par toute la terre. Tous quatre arrivèrent en trois jour à Plymouth, où ils trouvèrent le Chevalier, qui les attendait. Il était parti à minuit de Londres, où il avait embrassé son père. Celui-ci le croyait parti pour Paris, lorsqu'il reçut, quatre jours après, une lettre portant ce mots.

MON PÈRE !

» PARDONNEREZ-VOUS à votre fils, » s'il diffère, pour quelque tems, l'exé- » cution de vos ordres !... Je ne suis » point encore d'âge à me marier... » Mademoiselle T** est riche, belle ; » mais je ne ressens point pour elle, cet » amour indispensablement nécessaire » pour assure le bonheur d'un ménage.... » Permettez-moi de faire ce que j'ai » long-tems desiré, un voyage autour » du monde, bientôt votre fils revien- » dra digne de vous & de vos bontés. » Ne mettez point d'obstacle à ce des-

» ſein ?... Il eſt inébranlable !... Adieu » mon père !.. Je m'embarque ſous » deux heures.

Le Chevalier réuni à ſon épouſe, à ſes enfans, à tout ce qui lui était cher, verſa des larmes de joie & de douleur. Il fallait s'expatrier, il fallait fuir le meilleur des pères, cauſer ſa mort, peut-être !... Quelle extrémité !....

Cependant le vaiſſeau mettait le même jour à la voile; toutes les malles y étaient portées, tout était diſpoſé pour le départ, lorſque le lâche Lord Gordow, qui voulait perdre la famille d'Oreſty, à quelque prix que ce fût, entra ſoudain dans l'auberge, & regardant fièrement le Chevalier: Jeune homme, lui dit-il, penſes-tu prendre ainſi la fuite, & déſeſpérer ton père, ſans que ſes amis ne t'arrêtent dans tes projets. — Traître, il y a long-tems que je voulais laver dans ton ſang, l'affront que tu as fait à mon épouſe !... Défends tes jours ?

Le Chevalier tire ſon épée, mais Lord Gordow, plus adroit, l'a déjà prévenu; l'époux d'Adélina, tombe baigné dans ſon ſang !.... Quel ſpectacle ! Quel affreux ſpectacle pour ſa femme & ſes enfans !... Derly & le vieillard étaient ſortis; ils ne virent point cette ſcène

cruelle !... Auſſi-tôt le Chevalier eſt tranſporté bleſſé, dans une chaiſe de poſte... *C'eſt l'ordre du Roi*, s'écrie fauſſement Lord Gordow !.... Perſonne n'oſe parler, perſonne n'oſe ſecourir l'infortuné !...

CEPENDANT la chaiſe de poſte s'éloigne, & l'infâme Lord veut auſſi faire enlever la gémiſſante Adélina & ſes enfans ; mais Derly eſt revenu, mais Derly s'eſt oppoſé à ſes deſſeins ; Gordow prend la fuite, & ſe contente du captif qu'il veut ramener à ſon père, & s'en faire un mérite auprès de lui. On demandera peut-être, quel était ſon but en agiſſant ainſi : il n'en avait point d'autre, qu'un eſprit de vengeance & de méchanceté ; de vengeance, pour remontrer au Comte d'Oreſty, la fidélité & le zèle d'un gendre qu'il avait réfuſé, & dont la perte, à ce qu'il voulait lui faire accroire, avait coûté la vie à ſa fille : méchanceté, parce qu'il trouvait l'occaſion de faire le mal, & qu'il la ſaiſiſſait avidement.

ENFIN Adélina eſt reſtée ſeule avec ſon père, ſes enfans & ſon ami. Derly, étourdi de tout ce qui vient de ſe paſſer, ſe repent de n'avoir point tiré du perfide Lord une vengeance éclatante ; mais il n'eſt plus tems, & un autre ac-

cident les livres tous à de nouveaux regrets. Sir Windzel, altéré par cette révolution, éprouve une attaque d'apoplexie, à laquelle il était fort sujet, meurt subitement entre les bras de sa fille. Autre douleur !... Ce bon vieillard n'est plus. Le voyage est différé, & nos infortunés ne savent plus quel parti prendre. Le lendemain, Adélina reçoit de son époux, la lettre que l'on a lue à la fin de notre troisième partie, & que Mylord Welly avait trouvée depuis à San-Verrado, dans la chambre de Georges Blak. Elle se détermine à suivre les ordres de son époux, & trois jours après, un vaisseau s'étant trouvé aleſté, & prêt à appareiller pour la Caroline; elle s'embarque avec Derly, Lolotte & Fanfan!

Laissons les voguer, & revenons au Chevalier d'Oresty, que Lord Gordow enlève, blessé, dans une chaise de poste. Au détour d'une forêt, une troupe de bandits se présente; un d'eux lache au postillon un coup de pistolet, un second casse la tête au Lord Gordow, qui cotoyait à cheval, la voiture du blessé; & tous s'avançaient vers la chaise, pour l'ouvrir, & massacrer le Chevalier, lorsqu'appercevant qu'ils étaient poursuivis par une brigade, ils prennent la fuite à

la hâte. Cependant la voiture était arrêtée ſans guide, la brigade s'en approche, la fait conduire au plus prochain village, & le Chevalier, mis dans un lit, & ſoigné par un excellent Chirugien, eſt déclaré hors de danger. Il avait un valet-de-chambre affidé, qui ne l'avait pas voulu quitter: ce domeſtique pouſſé par un zèle outré pour ſon maître, s'aviſe de profiter de cet événement, pour écrire lui-même, au Comte d'Oreſty, que ſon fils eſt mort. En conſéquence, il envoye à l'Ambaſſadeur un paquet cacheté de noir. Ce malheureux père l'ouvre, & reſte pénétré de douleur, en y liſant ces mots:

MONSEIGNEUR,

« C'EST avec la plus vive affliction » que je prends la plume pour vous » mander que Monſieur vôtre fils.... » Mon pauvre Maître !... (Puis-je » achever !...) s'eſt battu avec un in» connu..... Il eſt mort, Monſeigneur !.... » Je l'ai perdu au moment où il met» tait, ainſi que moi, le pied dans le » vaiſſeau qui devait nous conduire à » Conſtantinople.... Je lui ai fait rendre » les derniers devoirs, & vous pourrez, » quand vous voudrez, lever ſon ex» trait mortuaire ici... Je n'en puis écrire

» davantage.... Mes larmes baignent » ce papier !... Excuſez-moi, Monſeigneur, je m'acquitte d'une commiſſion bien douloureuſe !.... Conſolez-vous, s'il ſe peut, & tâchez d'oublier pour jamais votre malheureux » fils !

» J'ai l'honneur d'être, &c....
CLAUDE BRISTON.

Plymouth, ce 18 Mai 1731.

LE but du valet, en écrivant cette lettre, était de laiſſer à ſon Maître la liberté de vivre, avec ſa famille, dans des contrées éloignées, ſans que ſon père, qui le croirait mort, pût troubler ſon repos & le forcer à revenir à Londres où à Paris. En un mot, le trop fidèle Briſton, crut bien faire, envoya ſa lettre, & revint, tout glorieux, auprès de ſon Maître à qui il ſe vanta de l'expédient qu'il venait d'imaginer & d'exécuter.... Que l'on juge de la douleur du Chevalier ! Il ſe repréſenta le déſeſpoir de ſon père ; il le vit ſeul iſolé, ſans famille, ſans fils, verſer des larmes amères & mourir, conſumé par la douleur ! Que fallait-il qu'il fît ? La lettre était partie, elle devait arriver avant la ſienne, s'il eût écrit pour détromper le Comte : le coup allait être porté !...

Il s'affligea & laiſſa les choſes telles qu'elle étaient. Néanmoins il blâma, gronda même le valet-de-chambre, de ſon zèle outré, & écrivit ſoudain à ſon épouſe. Quinze jours après, il revint à Plymouth &. s'embarqua pour aller réjoindre ſa chère famille à Charle's-Town. Revenons à Adélina.

Le Capitaine du vaiſſeau, nommé Georges Blak, conçut pour cette belle paſſagère, la plus violente paſſion. Il oſa même la lui déclarer; mais Adélina, indignée de la témérité de cet homme, le repouſſa ſi vigoureuſement que, perdant toute eſpérance de s'en faire aimer, il réſolut d'uſer de ruſe pour la poſſéder. Une vieille parente qu'il avait, & auſſi méchante que lui, ſe chargea de la ſéduire par les diſcours les plus captieux : tout fut inutile : Adélina & Derly firent à cette femme les reproches les plus ſanglants & menacèrent le Capitaine de ſe plaindre à l'Amirauté des mauvais traitements qu'ils éprouvaient de lui. Ce traître, craignant d'être perdu conçut l'infâme projet de ſacrifier Derly & les deux enfans pour s'aſſurer la poſſeſſion d'Adélina. En conſéquence, il eut la cruauté de faire jetter dans une chaloupe ces trois infortunés à la hauteur des îles Antilles.

Derly, en ſe défendant, fut percé d'un coup mortel, c'eſt ce qui avait engagé Georges Blak à dire à Adélina : *Oui, Madame, il eſt mort ! Je l'ai tué !* Réclamation que les enfans, bien qu'ils euſſent confondu les événements, avaient retenue parce qu'elle les avait ſingulièrement frappés.

A peine Adélina ſe vit-elle ſéparée de tout ce qui lui était cher, qu'elle pleura, cria, ſe déſeſpéra ; mais le cruel Georges, prétextant qu'il avait des ordres ſupérieurs pour agir ainſi, la fit mettre à fond de cale juſqu'à ſon arrivée à Charle's-Town. Nous n'eſſayerons point de peindre la douleur de la triſte Adélina. Nos pinceaux ne ſont point ſuffiſants pour rendre avec énergie le déſeſpoir de cette mère infortunée !

Tout cela ſe paſſa en deux mois, tems que mit le vaiſſeau dans ſon voyage : arrivé à Charle's-Town, Georges Blak, qui y avait ſon habitation, fit enfermer Mis Blett dans un obſcur caveau. Sa vieille parente, l'infâme Miſtris Morling fut chargée de la garder, à vue, & de l'y laiſſer juſqu'à ce qu'elle ſe fût rendue docile aux deſirs du Capitaine. Adélina invoqua la mort dans cette étroite priſon ; ce fut en vain,

Adélina ne put l'obtenir. Les larmes & les chagrins altérèrent sa santé, sans dissoudre entièrement son être. Elle conjurait le Ciel, appellait ses enfans à grands cris : tout était sourd à sa voix, tout était inexorable ! Elle ne voyait que la vieille Morling, l'accablait d'outrages, la suppliait de lui arracher la vie?... Vaine prière !.... La mégère implacable, la raillait, lui donnait des conseils pernicieux & la menaçait de toute la colère de son digne parent, si elle refusait de se prêter à ce qu'elle appellait *son bonheur* !.... Quels supplices pour la mère des nos jeunes amis !....

Cependant Georges-Blak craignait que cette affaire ne transpirât. Il résolut de s'absenter de Charle's Town, &, pour cet effet, arma un vaisseau qui devait le conduire à l'île Espagnole de Saint-Domingue, où il avait des marchandises à transporter.

Un jour qu'il était sur le rivage, un jeune homme qui débarquait d'un bâtiment Anglais, s'adressa à lui : Pourriez-vous me dire, Monsieur, s'il y a long-tems que le vaisseau *le Prince de Galles* est arrivé en cette rade? — Oui, Monsieur; vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'à moi, car j'en suis le Capitaine !.... — Ah! Dites-moi; une

jeune Dame, avec ſes enfans & un ami ſont-ils ?.... — Vous les connaiſſez ? — Je le crois ; c'eſt mon épouſe. — Ah Ciel !... Ah ! Malheureux jeune homme !.... — Dieu !... Qu'y-a-t-il ? Que leur eſt-il arrivé ?.... — Puis-je vous l'apprendre ? ... — Parlez ? Adélina !... — ... Je ne puis !... — Monſieur, Monſieur ? Faites ceſſer l'inquiétude ?... — Ils ne ſont plus !.. — Maheureux ! — Nous étions deſcendus, pour faire eau, dans une Iles des Antilles ; pluſieurs perſonnes, qui s'étaient avancées dans les terres, pour viſiter le Pays, ne s'étant pas rendues au ſignal donné.... Je fus obligé d'envoyer la chaloupe pour les prendre !..... Elle approchait de mon bâtiment, lorſqu'un monſtre furieux, qui s'élança de l'océan, fit chavirer la chaloupe & périr les malheureux paſſagers !... Ils étaient de ce nombre !... — Eſt-il croyable, ô Ciel !.. — Ah ! J'ai perdu, moi-même mon frère, mon cher frère !... Il a péri avec eux !... — Quoi ?.. — Je le pleurerai toute ma vie !.. — Un monſtre peut-il ?.... — Et mon digne ami Smith !.... Il y était auſſi, Monſieur !.... Que de larmes j'ai verſées !... — Il eſt donc vrai !... Mon épouſe, mes enfans !... Mon ami !... — Ah ! Que je reſſens vos peines ! Elles augmentent les miennes !...

Venez chez moi, Monsieur !.... Je vous offre un asyle qui... — Non : Je veux fuir.... Je veux quitter ce pays qui me devient odieux !... O ma chère famille !... Qu'êtes-vous devenue ?... — Venez, malheureux étranger ? venez chez un homme qui vous plaint, & sent pour vous une amitié singulière !... Je ne souffrirai pas que vous acceptiez une autre demeure !... Venez avec moi ?...

On conçoit sans doute toute la politique du détestable Georges ! Il craignait que le Chevalier ne fût instruit par un autre de.... Mais ne nous arrêtons point sur ce trait affreux de notre histoire ; il n'est pas le seul que nous ayons souffert à raconter !

Toute autre personne que le Chevalier d'Oresty aurait cherché à approfondir un événement aussi peu naturel, & qui, par son merveilleux, semblait plutôt un conte apocryphe qu'une réalité ; mais dans la douleur calcule-t-on comme de sang-froid ? Les aventures les plus singulières paraissent si simples quand on en tient le fil ! Tout époux affligé eût sans doute ajouté foi aux fables captieuses du scélérat Georges. D'ailleurs, quelle apparence qu'il en imposât ? Ce n'était point un ennemi ; il pleurait lui-même la perte d'un frère &

d'un ami ! Il arrive des choſes ſi ſingulières en mer ; & parce que l'on n'aura point eu d'exemple d'un accident, eſt-il dit pour cela qu'il ne puiſſe pas arriver ? Sa parente, Morling, pleure comme lui ; des amis de Georges qui ont monté le même vaiſſeau racontent le même événement, & comme lui... Six témoins affirment la choſe : peut-on douter encore après des preuves ſi convainquantes ?

Malheureux d'Oreſty !... quel eſt ton aveuglement ! tu habites la même maiſon que ton épouſe ; une ſeule voûte te ſépare de l'objet que tu pleures, & tu ne peux entendre ſes gémiſſemens !... Oh ! qui t'inſtruira, qui t'éclairera ?... Le Ciel peut-être. Pourſuivons.

Deux jours après ſon arrivée, il avait tant verſé de larmes dans la journée, que le ſoir, accablé de triſteſſe, il s'était retiré dans ſon appartement que Georges avait eu ſoin de lui aſſigner au bout de ſon habitation. Vers le milieu de la nuit un ſonge funeſte altère ſon cerveau ; il ſe réveille en ſurſaut, & ne pouvant recouvrer le repos, il ſe lève, deſcend dans le jardin, & ſe promène en rêvant à ſes malheurs. La douleur conduit au ſommeil... Il arrive ſur un tertre de gazon qui régnait juſqu'au

pied

pied de la maiſon par les derrières. Des ſoupiraux de cave l'avoiſinaient ; mais il n'y faiſait pas attention ; il s'étend ſur la pelouſe, & peu-à-peu Morphée appeſantiſſant ſes yeux, il rêve qu'il eſt dans le vaiſſeau qui l'a conduit à Charle's-Town. Adélina ſe préſente à ſes regards, ſanglante & ſortant de la mer. Il la voit, l'embraſſe, & entend même ſes accens. « O mes enfans s'écria-t-elle !... ô mon ami !... je ne vous verrai plus !... un traître vous a arrachés de mes bras !... malheureuſe !... — Eſt-ce toi que je vois ?... eſt-ce toi que j'entends chère ombre ? — O mon cher époux !... quand tu ſauras mes malheurs !... peut-être es-tu ici, peut-être es-tu arrivé à Charle's-Town !... — Oui, j'y ſuis, Adélina !... — C'eſt lui ! d'Oreſty ?...

Un cri perçant qu'avait jetté la malheureuſe Adélina avait retiré le Chevalier de ſon aſſoupiſſement. Il croyait la voir en ſonge ; il entendait ſes accens ( hélas ! c'étaient bien les ſiens ! ) & lui répondant dans cette eſpèce de cauchemar, il avait élevé la voix aſſez haut pour que ſon épouſe l'entendît du fond de ſa priſon, & la reconnût. Le Chevalier réveillé, & attribuant cette viſion à l'agitation de ſes ſens, s'était retiré avec effroi de ce lieu d'horreur,

& prévenu toujours que ce n'était qu'un ſonge, il croyait en ſe ſauvant entendre encore Adélina qui l'appelait à grands cris !... La nuit obſcure, le ſilence, l'horreur des morts, des ombres pâles & ſanglantes qu'il avait vues, tout le glaçait d'horreur & le pourſuivait dans ſa fuite. A peine avait-il fait cent pas qu'un coup de piſtolet part & lui caſſe le bras; il tombe baigné dans ſon ſang. Briſton ſon fidèle valet-de-chambre, qui s'était apperçu de ſon évaſion, & le cherchait dans le jardin, accourt, s'approche, & frémit en reconnaiſſant ſon maître. Georges Blak, qui venait de tirer le coup, arrive pour conſommer ſon crime; mais voyant qu'il n'eſt pas ſeul, il change de note : Ah! mon ami!... quoi! c'eſt vous!... Malheureux, qu'ai-je fait!.., Dieux vengeurs!... puniſſez-moi!... ai-je pu me tromper!... j'ai cru qu'un voleur... mais c'eſt lui, c'eſt mon ami!... ah! frappe!... venge-toi!... — Ce n'eſt rien, cher Georges!... mon bras a été ſeulement effleuré!...

Georges appelle au ſecours; on vient; on tranſporte le bleſſé dans ſon lit. Les Chirurgiens ſont appelés; on le fait ſouffrir; on met des écliſſes à ſon bras, qui était plus qu'effleuré, & en moins d'un mois il eſt en état de partir,

Georges se désespérait d'avoir manqué son coup ; il avait épié l'époux d'Adélina ; & l'ayant vu descendre dans le jardin, l'ayant sur-tout entendu causer avec sa captive, il croyait tout découvert, & ne voyait d'autre parti à prendre, pour étouffer cette affaire, que celui de massacrer le Chevalier ; mais il voyait par ses discours qu'il ne savait rien, & se félicitait de ne lui avoir point ôté la vie.

Le Chevalier de son côté maudissait un accident fatal qui l'arrêtait à Gharle's-Town qu'il avait en horreur. Pendant sa maladie, son esprit s'était aliéné ; il tenait des discours sans suite & dénués de bon sens. Le pauvre Briston se désolait de voir l'état de son maître ; il ne le quittait point, & pleurait avec lui. Dès qu'il fut rétabli il s'informa du parent chez lequel il voulait se réfugier à Charle's-Town ; mais ayant appris qu'il en était parti depuis deux mois pour voyager, il songea à s'embarquer & à revenir en Angleterre, où il voulait se jetter aux genoux de son père, lui avouer tout, & passer ses jours avec lui. En conséquence il prit congé de Georges Blak ; mais celui-ci qui craignait que, dans un autre vaisseau, le Chevalier n'apprit ce qu'il avait tant d'intérêt à cacher, lui proposa de le mêner à Saint-

Domingue avec lui. Son bâtiment devait mettre à la voile dès le lendemain. D'Oresty accepta son offre. Peu lui importait le coin de la terre où l'on voulait le conduire. Par-tout il trouvait dans son cœur l'image d'Adélina!...

Son voyage fut heureux. Georges Blak, qui n'avait point intérêt à lui ôter la vie, ne fit aucunes tentatives pour la lui arracher, & eut même pour lui tant d'égards que l'infortuné, le regardant comme son meilleur ami, s'était attaché à lui, & le quitta avec quelque regret. A Saint-Domingue l'époux d'Adélina s'embarqua pour Plymouth, & revint à Londres, où il apprit que son père était retourné à Paris. Il écrit à Paris; on lui répond que le Comte vient de partir pour l'île de Cuba avec son ami le Baron de Lerval. Dégoûté de la vie, le malheureux Chevalier congédie son fidèle Briston en le récompensant de ses services, &, cherchant par toute l'Angleterre un lieu propre à entretenir sa douleur, il s'arrête dans une forêt aux environs de Kildare, y fait bâtir un hermitage sombre, affreux, & s'y confine pour le reste de ses jours; c'est dans ce lieu sinistre que Milord Welly le retrouva pâle, défait & l'esprit un peu aliéné.

Adélina avait cependant reconnu la

voix de son époux : elle l'appellait à grands cris, personne ne lui répondait. Elle entend un coup de pistolet.... Dieux !... est-ce lui qu'on immole ?.. Ah ! sans doute, c'est lui ; il est mort ; il ne répond plus à son épouse ; il ne peut pas l'avoir méconnue !... Oui, c'est lui ; il n'est plus ; le barbare Georges l'a massacré !... O nouveau sujet de larmes !...

Elle passe ainsi la nuit, agitée d'un sombre désespoir. Le lendemain, Mistris Morling descend dans son caveau, & l'interroge adroitement pour savoir si elle a reconnu la voix du Chevalier. — Oui, barbare, s'écrie Adélina, oui, je l'ai reconnue : c'est lui ; oh ! c'est lui, vous ne pouvez le déguiser !... Cruelle ! ce coup de pistolet !... Dieux !...

Mistris Morling la rassure, lui apprend que son époux existe, & que Georges Blak va le reconduire dans sa patrie .... Nouvelles terreurs pour la sensible Blett. Il l'emmène !... Mais il va l'égorger, l'abandonner sans doute comme ses enfans !...

Peut-on se bien représenter les angoisses qu'éprouve successivement cette infortunée !... un sujet de crainte cesse, un autre vient troubler ses sens !...

Elle passe ainsi un mois dans les plus vives anxiétés. A la fin, Georges l'aver-

tit qu'il s'embarque pour Saint-Domingue; que son voyage ne durera pas plus de six mois; qu'à son retour, il espère la trouver plus docile, & moins obstinée; qu'au surplus, si, jusqu'à ce terme, elle n'a point pris son parti, c'est fait de ses jours; puis il recommande à sa parente d'avoir pour cette chère captive tous les égards qu'elle mérite, de lui donner un peu plus de liberté, & de lui conserver ce trésor, qu'il estime plus que la vie.

Il s'embarque enfin: Adélina est retirée dans son caveau, & confinée dans un pavillon isolé au milieu du jardin, d'où elle ne sort jamais, & où elle ne peut parler à personne. La détestable Morling est la seule qu'elle voie, qui lui tienne compagnie. Point de domestiques affidés, ni compatissans. Sa fidelle Syrmian lui a été enlevée; on ignore ce qu'elle est devenue. Elle est seule au milieu d'une grande habitation, & seule, elle peut pleurer ses malheurs.

## CHAPITRE VI.

*Les doubles Clefs; Charle's-Town.*

Il y avait plus d'un an qu'Adélina, enfermée dans la maison de Georges Blak,

commise à la garde de Miſtris Morling, gémiſſait & déſeſpérait de jamais recouvrer la liberté, lorſque le ciel qui entendit ſes cris, lui en procura les moyens. Une nuit qu'elle ne dormait pas, elle crut entendre ſous ſes fenêtres, qui étaient grillées, la voix d'un homme qui l'appellait doucement par ſon nom : Madame, Adélina, êtes-vous ici? Répondez moi; ne craignez rien; je viens vous ſauver.... — Eſt-ce moi qu'on appelle? — Dieu! c'eſt elle! la voilà! O ma chère maîtreſſe! deſcendez, deſcendez?.. — Eh! le puis-je, homme généreux? Ah! qui que vous ſoyez, ſauvez-moi, ſauvez-moi!... — Eh oui; je viens pour cela. Heureux Briſton!.. Ah! mon maître, où êtes-vous? que ne puis-je!... — Quoi! c'eſt toi, fidèle Briſton, c'eſt toi, mon pauvre ami! & mon époux, où eſt-il? .. — Vous ſaurez tout cela : il faut d'abord vous ſauver; c'eſt le principal... —. Mais comment? Je ſuis enfermée ſous vingt clefs; des eſpions me guettent ſans ceſſe.... Toi-même, tu riſque tes jours.... — Que je vous ſauve, & que je les perde après, je ſerai trop heureux!... J'ai ſu me procurer une clef de la porte de derrière, & toutes les nuits, je puis entrer ici. — Mon ami, on t'égorgera, ſi on te voit.

— Ne craignez rien, je suis armé. — Il vaux mieux employer les voies judiciaires. Demain, cours à l'Amirauté, peins mes malheurs, conjure pour moi, fais ensorte..... — Y pensez-vous, malheureuse Adélina! au moindre bruit de mes plaintes, vos tyrans vous sacrifieront, pour éviter les recherches de la justice. Non; il faut absolument vous tirer d'ici par ruse ou par adresse: je connais tous les détours de cette maison. Adieu. Comptez sur moi; je vous quitte un moment pour vous délivrer, ou mourir avec vous.

Briston se rend soudain à l'appartement de la cruelle Mistris Morling, y entre avec une double clef, la saisit dans son lit, lui ferme la bouche, l'attache avec des cordes, & lui demande, le pistolet sur la gorge, les clefs du pavillon d'Adélina. Morling résiste en vain; elles les indique du doigt. Briston, s'en emparant, la laisse garottée, vole à la prison, en retire sa malheureuse maîtresse; & tous deux s'évadant par la petite porte, se rendent au palais du Gouverneur, lui content ce qu'ils viennent de faire, & implorent sa protection. Celui-ci attendri, envoie soudain chez Mistris Morling: on l'enlève, on la traîne dans un cachot. Cette femme,

intimidée à l'aſpect des ſupplices, avoue tout, convient de tout, & ſe rejette ſur ſon parent, qu'elle accuſe de l'avoir ſéduite par les menaces. Adélina & Briſton ſont libres enfin, & vont être vengés. Bien que la conduite de ce dernier ne fût pas conforme aux loix, le Gouverneur lui pardonna la violence qu'il avait employée, combla ces infortunés de préſens, & les accompagna juſqu'au port, où ils s'embarquèrent pour Porſtmouth.

Le lecteur eſt ſans doute curieux de ſavoir comment Briſton avait pu ſe procurer des fauſſes clefs pour pénétrer ainſi dans la maiſon de Georges Blak, c'eſt à nous à contenter ſa curioſité.

Briston avait ſouvent entendu raconter au Chevalier d'Oreſty ſon aventure nocturne de Charle's-Town, &, lui-même, pendant le ſéjour qu'il y avait fait, avait remarqué tant de myſtère dans la conduite des domeſtiques & de Miſtris Morling, qu'il ſe repentait de n'avoir point cherché à confirmer les doutes qui s'élevaient dans ſon ame. Séparé de ſon Maître, il ne lui était pas moins attaché, & refléchiſſait ſans ceſſe ſur ſon aventure, lorſqu'un jour il ne fut pas peu ſurpris de rencontrer, dans une rue de Londres,

Miſtris Syrmin. Cette fille lui raconta que ſa maîtreſſe Adélina étoit enfermée à Charle's Town dans la maiſon du cruel Georges, qu'elle en était ſûre, & qu'elle ſavait toutes les particularités de cette affaire. Briſton ſe les fit détailler & lui demanda enſuite comment elle était revenue à Londres. — Georges, lui répondit-elle, après m'avoir ſéparée d'Adélina, m'offrit de grands préſens, ſi je voulais retourner dans ma Patrie, & lui promettre de ne révéler à perſonne cette aventure. Ma foi, moi, je craignais pour ma vie : j'acceptai ſes offres & je n'ai jamais conté cela à d'autres qu'à vous. — Briſton fit à cette fille les plus vifs reproches ſur ſon ingratitude. Il la quitta, pénétré de zèle, & ſe promit d'employer les biens que le Chevalier lui avait donnés, à délivrer Adélina. Ce fidèle ſerviteur fit donc encore une fois le voyage de la Caroline & trouva le moyen de ſe procurer la clef du jardin & celle de l'appartement de Miſtris Morling. Cela n'eſt pas très-difficile à croire : les domeſtiques boivent enſemble, ſe prennent de vin, s'endorment, & celui qui ne dort point, profite du ſommeil des autres pour examiner ſes clefs aſſez bien pour pouvoir en faire faire de ſemblables. Il s'était

ainſi introduit chez l'odieuſe Morling & avait eu le bonheur de réuſſir dans ſon entrepriſe.

Avant de ſortir de la Caroline, voyageons quelques momens dans cette Colonie Anglaiſe, & tâchons de prendre, ſur cette belle contrée de l'Amérique Septentrionale, quelques renſeignemens certains ?

La Caroline, découverte en 1512, par Ponce de Léon Eſpagnol, paſſa en 1661 ſous la domination des Anglais qui s'y établirent & lui donnèrent le nom de *Caroline*, en l'honneur de leur Roi Charles II. On la diviſe en deux parties, qui forment aujourd'hui deux petits Gouvernemens, celle du Nord & celle du Sud ; mais la dernière porte ordinairement, ſeule, le nom de Caroline, parce qu'elle eſt la plus peuplée. Tout le monde ſait qu'elle eſt diviſée en ſix comtés : deux dans la Caroline du Nord ; *Albermale* & *Clarendon* ; & quatre au Sud *Craven*, *Berkley*, *Colleton* & *Carteret*.

Le premier, qui eſt le Comté d'Albermale, borde la Virginie ; il eſt arroſé par une rivière du même nom. Dans l'origine, ce Comté a eu plus de plantations qu'aucun autre ; & il s'y raſſembla d'abord plus de trois cent familles ;

mais le Comté d'*Ashley* l'emporta bientôt. La rivière d'*Albermale* offre, sur ses bords, quantité d'Anses (1) qui mériteraient elles-mêmes le nom de rivières, si leurs eaux venaient de plus loin dans les terres.

Après le Comté d'Albermale, on entre dans celui de Clarendon. Les environs de la rivière qui l'arrose, sont habités par une Colonie de la Barbade. Les Indiens voisins sont les plus sauvages de toute la Province.

D'ici, on passe immédiatement dans la Caroline du Sud, séparée de l'autre par la rivière *Zamti*. Le premier Comté qui se présente est celui de *Craven*; habité par un mélange d'Anglais & de Français, dont les derniers ont un établissement particulier sur la rivière de *Zamez*. Berkley, second Comté, où l'on passe aussi du Nord au Sud, n'est bien peuplé que du côté Méridional, qui est arrosé par les rivièresd'*Ashley* & de *Cooper*.

---

(1) *Anses*, nom que l'on donne à une baie ou grande plage de mer qui entre dans les terres, & dont les rivages sont courbés en arc, *sinus latior*. On le donne aussi à un enfoncement de mer qui est entre des promontoires, & qui est plus petit que le golfe & la baie, *sinus angustior*.

Les parties Nord-eſt du Comté *Colleton* ſont encore habitées par des Indiens ; mais ces rivières offrent quantité de plantations Anglaiſes dont la plupart peuvent porter le nom de Bourgades.

Le Comté de *Carteret* n'eſt preſque point habité, quoiqu'il paſſe pour le plus agréable & le plus fertile de la Province.

Les Indiens de cette Contrée étaient plus féroces que ceux de la Virginie ; mais leurs guerres mutuelles & pluſieurs maladies contagieuſes en ont détruit un grand nombre. La dureté naturelle de leur caractère ne leur ôte point un grand goût pour la danſe.

Le terrein de la Caroline eſt uni. Dans l'eſpace de cent milles de long, ſur la même largeur à peu près, on ne rencontre aucune hauteur conſidérable. Derrière une vaſte étendue de pays plat, règne une haute chaîne de montagnes qui courent parallement avec la Floride, la Caroline, la Virginie & Marland. C'eſt ce qu'on a déjà nommé les monts *Apalaches*. Ces monts dominent un Royaume, nommé comme eux, *Apalache*, qui s'étend dans la Floride & ſe diviſe en ſix Provinces, qui, chacune ont un Chef particulier ſoumis au Sou-

verain. Les Peuples fort policés, y ont, presque tous, embrassé le Christianisme.

La Province est capable de contenir & de nourrir au moins cinquante fois le nombre de ses habitans actuels : elle produit particulièrement d'excellent riz. On y sème le bled d'inde ou le maïs depuis le premier Mars jusqu'au dix de Juin. Un acre de terre commune produit depuis dix-huit jusqu'à trente boisseaux. La saison pour semer le riz, est entre le premier Avril & le vingt de Mai : on le sème dans des sillons, à dix-huit pouces l'un de l'autre. Chaque acre de riz donne rarement moins de trente boisseaux & quelquefois plus de soixante ; mais ordinairement la récolte monte ou baisse entre ces deux termes, suivant la qualité du terrein. Cette dernière moisson se fait en Septembre, jusqu'au huit d'Octobre, & devient de plus en plus si abondante qu'elle est pour l'Angleterre un commerce annuel de plus de quatre-vingt mille livres sterlings.

Les vers à soie commencent à y prospérer très-bien. La résine, le tar ou goudron, & la poix sont en abondance dans toute la colonie. On tire la résine en ouvrant, dans les troncs d'arbres,

des sillons qui descendent jusqu'au pied, où se trouvent des bassins pour la recevoir. On ôte l'écorce du côté où se trouve le soleil, afin que le suc, poussé par la chaleur, découle plus abondamment. On le fait cuire ensuite dans de grandes chaudières, où il se change en résine. Le tar & la poix se tirent par les méthodes communes.

L'AIR est sain à la Caroline, & les fruits excellens. Il y a des abeilles en quantité, & des vignes qui viennent fort bien. Les villes principales sont Albermale & Charle's-Town, que l'on regarde même comme la capitale de la province. Examinons maintenant cette ville, où a gémi si long-tems la mère de nos deux enfans.

CHARLE'S-TOWN est situé à deux lieues de la mer, sur une langue de terre, entre les rivières d'Ashley & de Cooper; mais particulièrement arrosée par l'Ashley. Elle jouit de l'avantage de deux anses, l'une au nord, & l'autre au sud: c'est le seul port libre de la province. Les fortifications de la ville servent plutôt à l'orner qu'à la défendre: elles consistent en six bastions, trois sur la rivière d'Ashley, & trois sur celle de Cooper, avec une demi-lune de chaque côté. La disposition de

ces bastions est si mal entendue, qu'on ne peut pas en tirer beaucoup d'utilité. Un fort qui commande l'embouchure de la rivière d'Ashley, rend seul le passage difficile.

Charle's-Town est le centre du commerce de la Caroline. Il ne manquerait rien à sa situation, si l'on pouvait y recevoir des navires au-dessus de deux cens tonneaux. Les grands chemins sont de la plus grande beauté pour l'alignement, & tous les environs sont également agréables & fertiles. La ville a plusieurs grandes rues qui la coupent en plusieurs lignes, & l'on y remarque quantité de beaux édifices. L'église paroissiale en est un des plus magnifiques. C'est un modèle d'architecture, & sa hauteur est considérable. Les Presbytériens & les Anabaptistes ont leurs églises dans la ville; & celle des Presbytériens Français fait le plus bel ornement de la grande rue. L'église des Quakers est reléguée dans un fauxbourg éloigné, & près de la rivière d'Ashley. On trouve encore à Charle's-Town des écoles & une bibliothèque publiques. On ne compte pas plus de quatre à cinq cens familles dans la ville & les fauxbourgs; mais l'air étant favorable à la propagation, il n'y a presque point de

mariage qui ne produiſe dix à douze enfans. La ville eſt avoiſinée de belles & agréables plantations, qui forment autant de petites bourgades & de maiſons de campagne. Cette capitale eſt la réſidence du Gouverneur-général, & le ſiège des principales Cours de Juſtice. On peut dire, en un mot, que Charle's-Town eſt l'ame de toute la province.

ADÉLINA cependant était arrivée à Londres avec ſon fidèle Briſton. Tous deux s'étaient informés du Chevalier d'Oreſty; tous deux avaient fait les plus exactes perquiſitions. Perſonne n'avait pu leur en donner des nouvelles: il était mort ſans doute, ou avoit paſſé dans des contrées éloignées. Quelle cruelle incertitude!... A la fin déſeſpérant de jamais le rencontrer, ils réſolurent de ſonger à gagner leur ſubſiſtance. Adélina n'avait rien, & le pauvre Briſton avoit mangé en voyage le peu de bien qu'il poſſédait: il s'était ruiné pour ſa maîtreſſe. Quelle fidélité!... elle eſt.... Que dis-je! non, elle n'eſt point rare. On en voit de tems en tems paraître de ces ames ſenſibles, qui, nées dans la ſervitude, ont tous les ſentimens que doit donner la nobleſſe: on en a vu en France, en Angleterre & par-tout

de ces généreux ſerviteurs qui ſe ſont dévoués au travail le plus opiniâtre pour ſoutenir leurs maîtres, que les coups du ſort avaient plongés dans la plus extrême indigence. Accourez, cœurs vraiment nobles & élevés, accourez !... venez vous joindre à mon fidèle Briſton, à mon bon Jerwik, & prouvez, en corps, qu'il exiſte des ſentimens dans ce que l'orgueil appelle *des petites Gens* !

Briston avait été élevé chez la Marquiſe d'Okinville. Celle-ci, qui l'avait placé auprès du fils de l'Ambaſſadeur Français, revit, avec plaiſir, cet ancien ſerviteur de ſa famille. Elle apprit tous les malheurs d'Adélina, voulut la voir, l'embraſſa; & pénétrée d'intérêt pour cette infortunée, dont elle avait connu l'époux, elle la pria de regarder ſon hôtel comme le ſien, & de vivre avec elle. Adélina rencontrant dans cette maiſon un aſyle honnête & décent, accepta l'offre de la généreuſe Marquiſe, & vécut de ſon amie juſqu'au moment où, revenant de James-Park, elles furent attaquées & bleſſées par *Livedo*, qui, depuis long-tems, cherchait dans Londres la malheureuſe victime de Georges Blak. Cette aventure, funeſte en elle-même, devint heureuſe, puiſqu'elle

lui fit reconnaître Mylord Welly, & ſes deux enfans.

Pour le bon Briſton, il y avait deux mois qu'une maladie contagieuſe, qui régnait alors par-tout Londres, l'avait emporté à la fleur de ſon âge. Il était mort entre les bras de la ſenſible Adélina, & en regrettant peu la vie, puiſqu'il avait eu, diſait-il, le bonheur d'être utile à ſa chère maîtreſſe.

Le récit des malheurs du Chevalier d'Oreſty & d'Adélina intéreſſa vivement les auditeurs. Le Recteur Sompton débita, à ce ſujet, une morale pure & vraie: il prouva que la déſobéiſſance du Chevalier aux ordres de ſon père, avait cauſé toutes ſes infortunes; les ſiennes, celles de ſes enfans, & celles du Comte d'Oreſty lui-même. Il blâma enſuite l'ambition des parens, qui ne conſultant que l'intérêt ou la grandeur pour établir leurs enfans, & finit, en faiſant l'éloge d'une paſſion honnête, fondée ſur la vertu & les convenances. Tout le monde applaudit, à la ſageſſe de ſes préceptes. Miſs Blett & ſon frère le Chevalier Roſelle en profitèrent, pour s'affermir dans leurs inclinations. Juliette & Roſelle ſe régardèrent, & Jak & Miſs Blett rougirent: tous quatre embarraſſés, s'éloignerent de leur com-

pagnie, & furent se retrouver dans un petit bosquet, où l'amour & les mistères les encouragèrent à se faire des aveux tendres, qui furent réciproquement bien reçus. Les deux enfans d'Adélina ne savaient point masquer leurs sentimens. Elevés dans les bois, ils ignoraient ces détours auxquels nous accoutumons l'enfance. Je dis que nous les y accoutumons, & je puis le prouver.

On menace les enfans, on les corrige sévérement, pour des mistères, pour des espiégleries, qui tiennent à leur âge, à la faiblesse de leur cerveau, à l'inexpérience de leur cœur. La crainte les fait d'abord balbutier quand on les interroge: peu-à-peu, ils sentent la nécessité de dissimuler, de mentir, & s'accoutument insensiblement à altérer la vérité. Ce défaut germe & croit avec eux: ils contractent une sorte de timidité, une défiance de ceux qui les entourent, & deviennent faux ainsi par degrés. Que faudrait-il donc faire? Leur passer tout? Non; mais leur inspirer de la confiance, les punir peu, les louer, les récompenser largement, pour quelques traits de franchise, leur remontrer avec une éloquence à leur portée, les conséquences de ce qu'ils font. Par-là,

on deviendrait leur confident, leur ami : leur ame ſerait pure, leur cœur droit, leur caractère franc & ouvert. La froideur les punirait, l'amitié les récompenſerait, & ils céderaient plus à ces deux ſentimens, qu'aux menaces & à la crainte. C'était ainſi que Mylord Welly avait agi avec ſes deux élèves; & l'expérience lui prouvait qu'il ne s'était point trompé dans le but de ſon éducation.

Blett & Roſelle donc avouèrent leur amour à leurs parens, ils nommèrent Jak & Juliette, & les conjurèrent de faire leur bonheur. Mylord & Adélina leur promirent de former cette union, ſi ils reconnaiſſaient réellement que les objets de leur tendreſſe fuſſent dignes d'eux. Ils ſe propoſèrent d'en parler au Miniſtre Sompton, à la première entrevue. Sompton y conſentit : Juliette, leur dit-il, eſt une excellente perſonne. Elle a tout pour plaire, & pour intéreſſer. Eh ! comment ne ferait-elle pas le bonheur de ſon époux, quand elle eſt la conſolation de ſon père!... D'ailleurs je ſais qu'elle aime le Chevalier Roſelle.... Elle l'aime, j'en ſuis ſûr, & ſi vous n'euſſiez point conſenti à leur mariage, j'aurais tâché de m'oppoſer aux progrès de ſa paſſion ; mais enfin ils ſeront unis, & quand vous vou-

drez.... Pour Jak... Je vous l'avouerai, il n'eſt point mon neveu... — Comment? — Non, il ne m'appartient en rien; c'eſt un pauvre orphelin que j'ai adopté, & qui reconnaît bien par la bonté de ſon caractère, toutes les obligations qu'il m'a.

Le Comte d'Oreſty & ſon fils, à ce récit, ſentirent ranimer en eux, la fierté que donne la nobleſſe. Ils déclarèrent formellement, que, jamais Miſs Blett ne deviendrait la femme d'un homme ſans parens & ſans aveu. Quelle douleur pour la ſenſible Charlotte!... Elle ſentit toute l'étendue de ſon malheur, & maudit l'inſtant où elle avait quitté ſon île, pour venir habiter un ſéjour, qui, pour elle, allait devenir inſupportable! Ses larmes affligèrent le bon Mylord Welly, & ſa tendre mère; mais l'ayeux & le Chevalier mettaient à cette union, un obſtacle inſurmontable. Ils ne purent que conſoler Charlotte Blett, & gémir avec elle du faux point d'honneur qui dominait ſes parens!

Cependant Sir Harton, inſtruit de tout, ſentit réveiller ſa jalouſie & ſon amour. Déterminé à poſſéder à quelque prix que ce fût, l'objet de ſa tendreſſe, il employa, pour la ſéduire, une ruſe cruelle, qui heureuſement, tourna contre lui.

Un soir, que toute la compagnie rentrait au château, après avoir passé la journée à se promener dans les champs, on s'apperçut que Miss Blett & Jak n'y étaient pas.... Que sont-ils devenus? Pourquoi se sont-ils écartés?... Quelle inquiétude pour tous leurs amis! Au bout d'une heure, un domestique de Sir Harton arrive tout essoufflé: Ah! Monsieur, Monsieur!... Jak vient d'enlever Miss Blett; on les a vu passer dans une chaise de poste, ils s'éloignent, & vont du côté de Kil-Dare.!...

Quelle nouvelle! Quelle consternation!... Jak, un jeune homme timide, un enfant de dix-sept ans, qui n'a jamais quitté son protecteur, ses amis... Il fuit, il enlève Charlotte!... Cela est-il concevable! Cependant ils ne reviennent point... Il faut envoyer après eux, les faire arrêter par-tout où on les trouvera... Ce sont les premiers soins qu'il faut prendre. Le Ministre est déconcerté, Adélina pleure, Mylord réfléchit, & Roselle est furieux. Quelle trahison, s'écrie-t-il! Quoi, ma sœur, quoi Jak que j'ai toujours cru... Viens avec moi, Mioco, viens? ne nous arrêtons pas?... Nous vous la ramene-

rons, oh oui!... Nous les trouverons, comptez sur nous?

ADÉLINA, Mylord, le Comte veulent arrêter Roselle: vaines tentatives, il est monté à cheval, il est déjà parti avec son ami Mioco; ils traversent de nuit, les forêts, les hameaux, & arrivent à la pointe du jour, à une espèce de château fortifié de tous les côtés. Accablés de fatigue, ils descendent de cheval, & s'informent du nom du maître de ce vieux manoir. Il appartient, leur répond-on, à Monsieur le Baron Holfding, qui s'y est confiné depuis plus de vingt ans. Munis de cette réponse vague, ils allaient quitter ce lieu & continuer leurs poursuites, lorsque des gémissemens viennent frapper leurs esprits. Ils partent du château. Roselle en est sûr; il a cru reconnaître la voix de sa sœur. Y serait-elle enfermée?.... Une autre voix se fait entendre: *On croira que c'est moi*! s'écrie-t-on. C'est Jak, oh! c'est Jak, Ils gémissent tous deux!... Roselle demande à parler au Baron Holfding... Il refuse sa porte, il ne voit personne!.. Quel est ce Baron Holfding?... Comment connaît-il Miss Blett; pourquoi la retient-il chez lui!... Cette réflexion embarrasse le Chevalier & Mioco. Ils se sont sans doute trompés dans leurs

leurs soupçons. Ce ne peut être Charlotte ni Jak, qu'ils ont entendus! Quand on est bien occupé de quelqu'objet, tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons nous frappe. Nous y cherchons & nous trouvons même des rapports avec ce qui nous intéresse : tout l'offre, tout le reproduit à nos yeux, & notre esprit prévenu, forme mille doutes, que la réflexion détruit & confond.

Ils vont s'éloigner... Mais quelle nouvelle exclamation!... *Barbare Harton!... Arrache-moi plutôt la vie!...* Harton! Harton!... Il les a donc trahis? C'est donc lui qui a enlevé Charlotte?... Mais non. Elle s'est sauvée avec Jak. Jak est avec elle; il se désespère aussi!... Qu'a de commun Harton qu'ils ont laissé dans son château avec tous ses amis?... Quoi qu'il en soit, Miss Blett est enfermée dans cette forteresse : il faut l'en retirer.

Roselle & Mioco passent la journée à examiner les dehors du château par un seul côté accessible; un énorme fossé, plein d'une eau bourbeuse, règne tout autour. Les murs du parc sont hauts & unis : il est impossible d'y pénétrer!..

La nuit arrive enfin; le silence es-

frayent des bois, loin d'intimider le fils d'Adélina, lui paraît favorable à ses projets. Une seule croisée du château est éclairée; des gémissemens arrivent à eux plus distinctement; c'est Charlotte : voilà sa prison; comment la sauver? Il y avait, auprès des fossés, des arbres très-hauts; Roselle & Mioco, accoutumés à cette sorte d'exercice, y grimpent lestement. Ils sont en face de la croisée ouverte; ils voient Miss Blett, ils la voient!... Elle est seule. Appuyée sur sa fenêtre, elle verse un torrent de larmes... On ouvre sa porte; c'est Sir Harton; il veut la consoler, lui montre de l'or, des bijoux. Elle le menace, jette des cris effroyables... Le traître sort.. Miss Blett est encore une fois seule... Pourront-ils se faire entendre? Leur voix ira-t-elle jusqu'à elle?... O ma sœur! ma pauvre Lolotte!... — Qu'entends-je?... on m'appelle!... — C'est Fanfan, c'est ton frère. — Ciel!... où es-tu?... — En face de toi, sur un arbre. — Ah!... sauve-moi du perfide Harton!... — Cela se peut-il? Comment? — Eh! le sais-je! Je suis enfermée ici!... Jak, le pauvre Jak est dans une autre prison!... — Ma sœur es-tu hardie? — Tu en doutes, frère? — Jette-toi dans le fossé!... —

Mais Jak!... — Nous le ſauverons! du courage!...

Roselle & Mioco ſont deſcendus; ils ont arraché, à force de bras, une énorme branche qu'ils ont lancée à l'eau. Le ſauvage Caïcien eſt déjà dans le foſſé; l'intrépide Roſelle s'y eſt jetté auſſi; mais Charlotte balance, mais elle craint non pour elle, mais pour ſon amant. Si Jak était avec elle, ils ſe ſauveraient tous enſemble. A la fin, excitée par les exhortations de Mioco & par le danger que court ſon frère, elle monte ſur la croiſée, prend ſon élan, & ſe précipite avec un courage héroïque. Mioco l'attrape le premier. Tous trois nagent avec la branche qui leur ſert à fendre les flots, & les voilà ſur la terre trempés & preſque évanouis...

Cependant on a entendu du bruit dans le château. On s'eſt levé; on a volé à la chambre de Charlotte... Quelle ſurpriſe! Elle n'y eſt plus! Par où s'eſt-elle ſauvée? Par la fenêtre?.. On regarde de tous les côtés dans le foſſé... Elle n'y eſt point. Aurait-elle péri dans les flots? Sir Harton deſcend, ſort, examine, & reſte foudroyé d'un événement qui l'étonne, & qu'il ne conçoit pas!

## CHAPITRE VII.

*Les Mariages ; la Nouvelle Colonie ; Conclusion.*

PENDANT ce tems Roselle, sa sœur & Mioco avaient repris leurs sens. Ils s'embrassaient, se questionnaient & cherchaient quelqu'expédient pour retirer du fort leur bon ami Jak. Un homme armé se présente à eux ; c'est sir Harton. Quoi ! c'est vous, Charlotte ! c'est vous !... Eh bon Dieu ! par où avez-vous donc passé ?... — Lâche, s'écrie Roselle en le saisissant, rends-nous Jak, ou tu es mort !...

SIR Harton veut se servir de ses armes ; Mioco les lui arrache. — Mais, Chevalier, que voulez-vous dire ?... Je n'entends rien. . — Traître !... — Comment ! j'arrive ici pour chercher votre sœur, & vous... — Barbare ! tu veux mier... Rends-nous Jak, te dis-je, ou c'est fait de ta vie ! — Volontiers ; venez avec moi... — Non, non, perfide ! nous n'irons pas avec toi : il y a tout à craindre des scélérats...

PENDANT que sir Harton voyoit le pistolet prêt à lui casser la tête, une au-

tre scène se passait dans le château. Le bruit courait que Miff-Blett venait de se jetter dans le fossé. Les domestiques, qui enflent tout, & qui n'avaient point vu sortir sir Harton, ajoutaient qu'il s'était aussi précipité dans l'eau. D'autres, effrayés, publiaient qu'il y avait dans la forêt trente hommes prêts à investir le château. L'allarme & le désordre régnaient par-tout. Le vieux Baron Holfding, saisi d'effroi à ces nouvelles, & qui n'avait voulu qu'obliger son ami Harton, se résout, pour éviter d'être égorgé, à lâcher son prisonnier. Jak, délivré & désespéré de ce qu'il apprend, tourne autour du fossé, appelle Charlotte à grands cris, & arrive au lieu où il était si ardemment désiré. C'est lui, c'est elle, s'écrient-ils tous à-la-fois ! Nous sommes réunis ! O bonheur !... A l'instant ils lâchent le perfide Harton. Charlotte monte en croupe derrière son frère. Jak & Mioco sont à cheval ensemble, & les voilà qui galoppent, qui galoppent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au plus prochain village, où nos trois nageurs changent d'habits, prennent quelque nourriture, & remontent sur leurs dociles coursiers, qui les ramènent ventre à terre au château, où ils étaient attendus impatiemment. —

Les voilà, les voilà, s'écrie Filoli, les voilà ! quelle joie ! Tout le monde court au-devant d'eux. Avez-vous rencontré sir Harton, leur demande Mylord ? — Oui, sans doute. — Il était parti après vous pour vous rejoindre & vous aider dans vos recherches. — Le traître ? — Que veux-tu dire Rosselle ?

Le jeune homme raconte soudain la trahison de cet indigne ami. Étonnés, confondus, tous, bien loin de gronder Jak & Miss Bleiz, les plaignent, les consolent, & se déterminent d'un commun accord à quitter sur-le-champ le logement qu'ils occupaient dans la maison du Négociant, & à chercher un autre asile.

Le Ministre Sompton avait une maison très vaste. Il offrit à ses amis de les y retirer jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé à louer une autre demeure. On accepta ses offres, & sans attendre le retour du propriétaire, on déménagea à la hâte, & l'on fut s'installer dans la maison presbytérale du village de Rosey.

Sir Harton, de son côté, était resté fort sot, &, tout étourdi, il était rentré dans la forteresse où son ami, le vieux Holfding, lui avait tout conté.

Honteux, surpris de tant d'événemens multipliés, il n'osait plus retourner chez lui. Quand il avait fait enlever Miss Windzel & Jak, il avait eu pour but de les noircir aux yeux de leurs parens, de les tenir enfermés dans le fort de son ami, jusqu'à ce qu'il fût venu à bout de séduire Charlotte, & de les faire embarquer ensuite de force pour les îles Britanniques, où il voulait les séquestrer. Tout avait manqué, tout était découvert. Qu'allait-il devenir? Il était perdu de réputation. A la fin il se détermina à braver l'orage, & revint à son Château. Mais quel étonnement! Personne! Ils n'y sont plus! Ils demeurent chez le recteur de la Paroisse... Il se garda bien d'aller leur rendre visite, &, leur tournant le dos, il se promit de saisir toutes les occasions qui s'offriraient pour nuire à ces amis réunis & vertueux.

Ils ont donc encore un fois recouvré la paix & la tranquillité! Les cœurs des quatre jeunes gens sont, seuls, en butte aux plus violens orages. Ils pressent, ils conjurent leurs parens de les unir : ils sont inexorables! Cependant le Comte & le Chevalier d'Oreily, qui s'opposaient à leur bonheur, commençaient à fléchir un peu lorsqu'une cir-

conſtance vint les déterminer tout à fait & leur faire même un devoir de ce qu'ils regardaient auparavant comme une honte.

Un matin que Jenny & Adélina étaient à l'Egliſe, où le Miniſtre venait de prêcher avec toute l'éloquence qui le caractériſait, une femme âgée, à genoux vis-à-vis d'elles, ſe mit à les examiner attentivement; peu à peu elle s'attendrit, ſort, &, les attendant à la porte du Temple, elle ſe jette aux pieds de Jenny en verſant un torrent de larmes : Ah!... Puis-je vous méconnaître!... Ma chère Maîtreſſe!... — Qui êtes-vous, ma bonne femme? Comment vous nommez-vous? — Les chagrins vous ont bien changée, malheureuſe Jenny!.... Mais je vois que le tems a fait encore plus de ravages ſur votre fidèle ſervante. — Vous, mon Dieu! Et votre nom? — Vous ne reconnoiſſez pas votre ancienne femme de chambre, votre bonne Clare? — Clare! Toi? — Oui, moi-même. — O mon amie! Ma chère amie! Eh par quel haſard? — Ce n'eſt point par haſard, c'eſt exprès que je ſuis venue à Roſey, pour vous voir & vous embraſſer! — Viens, viens avec moi? Tu me conteras tout, je le veux : tu me conteras tout?

Mylady Welly étonnée, attendrie en retrouvant son ancienne compagne, celle qu'on lui avait arrachée en sortant du Château de la Baronne de Wolf-Bridee, la prend par la main & court promptement au presbytère, où la montrant en triomphe à tous ses amis ; je l'ai retrouvée, s'écrie-t-elle, ma bonne Clare ! La voilà ! C'est elle !... Chacun l'embrasse, on la fait asseoir, &, quand elle a repris ses sens, elle leur tient ce discours entre coupé de mille sanglots.

» A l'instant où ces quatre coquins sautèrent à la portière de votre voiture, dans la forêt de Kilkenny, vous vous rappellez sans doute, ma chère Maîtresse, qu'évanouie, vous fûtes transportée dans une autre chaise de poste qui soudain s'éloigna rapidement. Je tenais votre enfant entre mes bras & je courais après la chaise en criant de toutes mes forces, lorsqu'un de ces hommes masqués, se retournant vers moi, m'accable de coups, enlève le pauvre petit Charles & me laisse étendue par terre, sans connaissance. Revenue à moi, je me trouvai seule au milieu de la forêt que je remplis de mes cris. Où est-elle, m'écriai-je, ma bonne Maîtresse ! Où est-il son fils, mon pau-

vre petit ami !... Barbares ! Ah ! Pourquoi m'avez-vous séparée de tout ce qui m'est cher au monde ! Malheureuse Claire !... Malheureuse Jenny !... Je restai environ deux heures à courir dans la forêt, toujours en vous appellant, toujours en appellant le petit Charles. Tout était sourd à mes cris. Enfin un Bûcheron m'entendit : cet homme généreux & sensible, vint à moi, me consola, me dit qu'il demeurait avec sa femme dans un des fauxbourgs de Kilkenny, qu'ils venaient de perdre une fille qu'ils chérissaient, & que, si je voulais rester avec eux, je leur en tiendrais lieu. Malgré que je ne fisse pas beaucoup d'attention à tout ce qu'il me disait, je le remerciai & revins avec lui, à sa maison, où son épouse me donna tous les témoignages d'amitié & d'intérêt que vraiment ma situation devait inspirer. Je détestais la vie ; la solitude seule pouvait me plaire ; je restai avec ces bonnes gens qui, sans être riches, étaient à leur aise, & auxquels j'ai rendu mille petits services pendant plus de quinze ans que j'ai demeuré chez eux. J'oubliais de vous dire que le récit de l'aventure dont j'avais été témoin & victime, s'étant répandu dans la ville, la Justice fit mille perquisitions qui toutes

furent infructueuſes. La Baronne de Wolf-Bridce avait vendu ſon Château depuis huit jours, & le nouveau propriétaire ignorait abſolument ce qu'elle était devenue. On a ſu depuis (car tout ſe découvre tôt ou tard) qu'elle s'était embarquée à Portſmouth; mais il n'était plus tems de courir après.

J'AVAIS donc paſſé plus de quinze ans avec cette honnête Bûcheron & ſon épouſe, lorſque le bruit d'une exécution fameuſe qui ſe fit à Londres arriva juſqu'à nous. Les détails du procès me furent racontés. Adélina, diſait-on, avait manqué d'être aſſaſſinée par un nommé Livedo, mais elle avait été ſecourue à tems par Mylord Welly! Mylord Welly! Ce nom me frappa. Il exiſte donc, demandai-je? — Oui, ſans doute; il a retrouvé ſon épouſe. Tous deux vivent à Londres, avec des amis qui... &c. On me fit la deſſus des récits ſi exacts que, tranſportée de joie de ſavoir que mes bons Maîtres vivaient, je me rendis ſoudain à Londres. Mais il était trop tard. Vous en étiez partis depuis pluſieurs années. Où ſont-ils allés? Quelle ville ont-ils été habiter?.... On ne put me l'apprendre & je revins chez mon hôte, triſte, & déſolée de n'avoir pas pu vous voir. Je commençais

à perdre tout espoir de vous rencontrer, lorsque l'on nous raconta, il y a quelques jours, l'aventure de Sir Harton & de Miss Blett Windzel. J'appris par ce moyen que vous demeuriez ici chez le Recteur de Rosey. Je ne vous dirai point que j'ai volé dans le désir de tomber à vos pieds : graces au Ciel, je vous vois, je vois votre respectable époux & mes vœux sont comblés !... Hélas ! J'entends vos soupirs, malheureuse mère !.... Que ne puis-je vous rendre votre fils !... Mais, où il a été emporté par ces monstres furieux, ou il l'ont abandonné dans la forêt de Kilkenny !....»

Le Recteur Sompton, qui avait écouté attentivement le récit de cette fille, l'interrogea soudain avec émotion : Quel âge avait-il ? — Environ deux ans. — Reconnaîtriez-vous les vêtemens dont il était couvert ? — Oh oui. — Et moi aussi, s'écrie Jenny !... — Attendez ?.....

Le bon Ministre court, revient & étale aux yeux de ces deux femmes émues, des langes tissus de soie & d'or & sur lesquels il y avait des chiffres brodés représentans un J. & un W. Ah ! Les voilà, s'écrient ensemble & Clare & Jenny ! Oui je les reconnais, poursuit cette dernière ! . . . . Voilà ces chiffres que ma propre main à tracés !

Les voilà!.... Jenny & Welly!.... Mais, digne Miniſtre, comment?.... — Approche, Jak? Cours embraſſer ta mère?.... — Ciel! O Ciel!... Ah Mylord! Ton fils!....

Jak eſt ſoudain embraſſé par Mylord, Jenny & la bonne Clare, qui le ſerrent tous à l'étouffer. Il les arroſe de larmes & court enſuite au généreux Miniſtre que tous remercient de l'avoir conſervé. — Oui, dit-il, je paſſais par la forêt de Kilkenny, pour revenir à Roſey, lorſqu'un petit enfant perdu, & criant de toutes ſes forces, frappa ma vue. Il était beau, touchant. Ses petites mains ſe tendirent vers moi, ſes yeux implorèrent ma généroſité. Il ne pouvait que dire *maman! ma... man*! & le diſait ſi douloureuſement qu'il m'arracha des larmes. Emu de compaſſion, je le pris dans mes bras, & le mettant ſur mon cheval, je courus toute la forêt pour voir ſi je ne rencontrerais point ſes parens.... Il était couvert de ſang, je jugeai que l'infortuné avait été abandonné à la rapacité des bêtes féroces. Il me parlait à ſa manière, me careſſait, m'appellait ſon papa.... Je ne pus me réſoudre à l'abandonner une ſeconde fois, ni à le livrer à la charité des Hôpitaux. Je l'emportai donc, &, lui laiſ-

sant ignorer son sort, je l'élevai sous le nom de mon neveu. Il m'a cru son oncle jusqu'à présent & m'a bien dédommagé des services que je lui ai rendus dans son enfance.

Le bon Ministre fut encore embrassé, remercié, Jak ne se possédait plus; Mylord, son épouse, fondaient en larmes & tous les spectateurs étaient émus. Charlotte sur-tout!.... Oh! Quel intérêt Charlotte prenait à cette scène!.... Elle fit son bonheur. La famille d'Oresty, qui devait tout à Mylord Welly, crut même ne pas s'acquitter assez envers lui, que d'unir Miss Blett à son fils. C'était un parti sortable en tout point. Et, pour reconnaître le service signalé que le digne Sompton avait rendu au petit Jak, le Chevalier Rosélle fut uni à sa chère Juliette. Ces deux hymens se célébrèrent le même jour. Le Recteur maria les jeunes gens; le Chevalier Corpley les dota, la fidèle Clare resta avec ses maîtres, & tout le monde fut heureux.

Cependant ils avaient encore des traverses à essuyer. Leur bonheur réveilla l'envie, & ses traits empoisonnés vinrent les percer au milieu de leur félicité. Deux jours après les mariages de Miss Blett & du Chevalier Welly,

ils se promenaient tous deux, le matin, dans une avenue d'arbres qui conduisait à la maison Presbytériale, lorsqu'un Connétable, bien escorté, se présenta à eux & leur signifia l'ordre du Roi qu'il avait pour les arrêter. — Grand Dieu! Qu'avons nous donc fait, s'écrie la tremblante Charlotte!... — Marchez toujours! Vous le saurez!... On les enlève soudain, sans leur permettre d'avertir leur famille, & une chaise de poste les conduit jusqu'à Dublin, où ils sont enfermés dans une obscure prison!....

Que l'on juge de l'inquiétude de leurs amis, en ne les voyant pas revenir!... On s'informe: on apprend, par des témoins de l'enlèvement, qu'ils sont arrêtés par ordre du Roi & conduits dans les cachots de Dublin. O douleur! O cruelle incertitude!... Mylord Welly & le Comte se rendent soudain dans cette Capitale d'Irlande; ils vont trouver les Juges, ils leur demandent ce qu'ont fait les malheureuses victimes que l'on a ravies à leur famille. — Ils sont coupable de *Bigamie*, leur répondon d'une voix sèche. — De Bigamie? Et comment? — Monsieur d'Oresty? Prenez garde, vous-même?... Avez-vous oublié que Miss Charlotte Blett

Windzel a épousé à San-Verrado, Don Lescar, le Gouverneur de cette île? — Ah Ciel! — Eh bien, vous ne vous en souveniez plus, n'est-ce pas?... Ah ah! La Justice ne pardonne pas les fautes de mémoire!

Le lecteur doit reconnaître ici la méchanceté de Sir Harton. Cet homme lâche & perfide avoit abusé de la confiance de la pauvre Charlotte pour la perdre. Il avait laissé consommer son mariage avec le Chevalier Welly, puis il l'avait ensuite dénoncée devant les Tribunaux, comme *Bigame*.

Le Comte d'oresty, appellant d'abus de cette accusation, fit agir les plus célèbres Avocats. Il y eut des mémoires faits des deux côtés, & pendant tout ce tems Charlotte & son époux gémissaient dans l'horreur des cachots.

Ce procès fameux fixa les yeux de toute l'Irlande. En effet la cause était difficile à juger. Plaidons la un peu avec nos lecteurs & nous verrons que décider la question, n'était pas une chose très-facile.

L'un disait: Miss Charlotte Windzel a épousé à San-Verrado le Gouverneur Don Lescar. La bénédiction nuptiale leur a été donnée par un Père Dominicain, elle a prononcé le oui

fatal, ſon époux exiſte encore, enfermé dans les priſons de Madrid ; elle a convolé en ſecondes noces, ce dernier hymen a été conſommé : donc elle eſt coupable.

Il eſt vrai, diſait l'autre, que Charlotte a prononcé le fatal oui ; mais elle y était forcée ; les circonſtances. . . . — Les circonſtances !... Rien ne peut forcer à ſe joûer d'une cérémonie auſſi ſacrée, auſſi reſpectable que celle du mariage. Faire ſervir la Religion à ſon intérêt, c'eſt ſe rendre coupable de ſacrilège. — De toutes façons ce mariage doit être caſſé. — Eh pourquoi ? — Pourquoi ? Charlotte eſt proteſtante & Don Leſcar eſt catholique romain. Le Père Dominicain que les a mariés eſt, au moins, un ignorant. Différences de Religion, cauſe de nullité. — Il fallait donc caſſer ce premier hymen, avant d'en former un autre, &c. &c. &c.

C'est ainſi que les Avocats ſe diſputaient de part & d'autre, & jamais cette cauſe n'eût été jugée ſi l'on n'eût appris que Don Leſcar était mort dans ſa priſon, depuis deux mois, cela levait toutes les difficultés. Cependant le mariage des deux jeunes gens n'en était pas moins illégal. Ils avaient célé le premier : point de papiers, point d'extrait mortuaire

de fourni ; le Miniſtre Sompton pouvait être à ſon tour inquiété. Adélina, pour éviter toutes pourſuites, courut ſe jetter aux pieds du Roi, avec Mylord Welly & le vieux d'Oreſty. Le Monarque releva ſon ancien Ambaſſadeur français & ſa fille. Il écouta de nouveau le récit de leurs malheurs, &, touché de leurs larmes, il fit élargir les deux infortunés qui vinrent à ſes genoux lui rendre graces de leur détention.

Cependant il avait des reproches à faire à Mylord & au Chevalier Corplev. La Cour d'Eſpagne lui avait adreſſé des plaintes ſur la conduite de ces deux Anglais à San-Verrado. Elle ajoutait que ce n'était point à eux à porter le fer & la flamme dans le ſein de leurs compatriotes quelque vicieux qu'ils puiſſent être, & finiſſait par demander à S. M. B. qu'il lui livrât les deux coupables pour en tirer raiſon. Le Monarque Anglais, ne voulant point ſacrifier deux amis auſſi généreux, écrivit qu'il ſaurait les punir lui même ; en conſéquence il fut forcé de les exiler, malgré lui, de ſes Etats ; mais il ſut leur rendre leur exil ſi agréable qu'ils oublièrent aiſément le ſéjour qu'ils quittaient. Il demanda donc à Mylord, ſi, aidé de quelques géographes habiles, il pourrait re-

connaître l'île inconnue où il avait élevé les deux enfans. — Oui, Sire, répondit celui-ci. C'eſt une des Antilles, près des Lucayes, & ſelon toute apparence, à l'Eſt de la Jamaïque. — Eh bien, mon ami, fondons-y une Colonie: je t'en fais le Gouverneur, & ton fils après toi.

Mylord Welly remercia humblement Sa Majeſté Britannique, &, en moins de trois mois, tout fut prêt pour ſon départ.

Les voilà donc encore une fois embarqués!.... Que de voyages multipliés!.... Mais, cette fois-ci, ils partent pour ne jamais revenir à Londres.

Mylord & Mylady Welly, le Comte, le Chevalier d'Orefty, Adélina, Charlotte, ſon époux, Roſelle, ſon épouſe, Corpley, les deux Caïciens, Clare, Jerwik, & le bon Miniſtre Sompton, s'embarquent à Portsmouth avec environ ſix cent perſonnes, tant hommes que femmes, qui les ſuivent de bon gré dans leur nouveau Gouvernement. Ils avaient déjà cherché vainement le long des côtes Anglaiſes, cette île chérie où ils avaient autrefois vécu ſeuls, lorſqu'un matin, Charlotte & Roſelle crurent appercevoir de loin une pointe de rocher dont la forme leur était con-

nue. Ils approchent : c'eſt elle ; voilà les reſtes de la forêt incendiée : voilà même le rivage où ils ont fabriqué leur chère pirogue, le voilà !.... Quelle joie ; quelle triſteſſe éprouvent à la fois Mylord & ſes deux élèves !... Ils débarquent ; ils s'enfoncent : ils revoyent avec un ſerrement de cœur ces lieux charmants, jadis leur azile !... tout eſt viſité : la place de leur cabane, la caverne où était tombé mort l'infortuné Derly, la grotte où ils avaient trouvé Jerwik..... Jerwik qui, vieux & infirme, les avait ſuivis & voulait finir ſes jours avec eux !.. Il ne faut pas demander s'ils traverſent le petit bois de *Baxands*, s'ils ſont au pied du monument que leurs propres mains ont élevé à Derly. Ils pleurent encore, ils gémiſſent, ſoupirent & quittent à regret ce lieu funèbre.

CEPENDANT, par un haſard ſingulier, quelques Caraïbes venaient, ſuivant leur coutume, de deſcendre dans l'île pour y faire leur repas groſſier & chaſſer dans les bois. A la vue des Européens, ils s'embarquent à la hâte dans leurs pirogues. Mais on en arrête pluſieurs, Mylord les queſtionne. Il apprend d'eux que depuis des ſiècles, ils avaient coutume de deſcendre, tous

les trois ou quatre ans, dans cette île déserte, qu'ils y séjournaient souvent cinq à six jours & que, pendant ce tems ils s'amusaient à chasser, à planter du maïs & d'autres graines dans l'espoir de les retrouver multipliées à leur prochain voyage. Cet usage singulier dissipa tous les doutes de Jerwik & de Mylord. En effet ils avaient été surpris lors de leur arrivée, de trouver des plaines entières ensemencées & même des légumes & des fruits qui ne viennent que par la culture. Mylord ne s'étonna plus que les enfans ayent pu trouver leur subsistance dans ce lieu désert, & que lui même y ait trouvé des productions rares qui ne croissent jamais dans un endroit entierement inhabité.

Bientot, on défriche, on remue, on déchire les terres; des monuments s'élèvent, une ville paraît, des fortifications, un port même sortent des mains de ces nouveaux Colons &, en moins de quatre ans, ils ont des abris, des champs ensemencés, en un mot, toutes les commodités de la vie. Mylord, nommé Gouverneur, partage toute son autorité avec son ami le Chevalier Corpley; le Comte d'Oresty les aide de ses conseils & de son expérience. Tous trois forment un code de loix qu'ils dictent

à leurs Sujets. La ſageſſe, la prudence & l'humanité les guident dans leurs opérations. Chacun les admire, chacun les aime, & le bonheur que l'on goûte ſous leur ſage adminiſtration, parvenant juſqu'à Londres, ils voyent leur Colonie s'augmenter tous les jours & devenir de plus en plus floriſſante. Mylord donna à ſon île le nom de *l'Ile des Jumeaux*, en mémoire de l'abandon des deux enfans & de la protection viſible du Ciel qui les avait tirés de ce lieu déſert.

Tous nos Héros rencontrèrent enfin le bonheur & la paix dans ce ſéjour champêtre. Charlotte & Roſelle donnèrent le jour à des enfans dignes d'eux, & les élevèrent avec les principes de la plus ſaine morale. Adélina & ſon époux parvinrent à la plus heureuſe vieilleſſe. Mylord & le Chevalier Corpley gouvernèrent longtems avec toute la douceur qui faiſait la baſe de leur caractère. Le Miniſtre Sompton maintint la Religion dans la Colonie. Les deux Caiciens & la bonne Clare ſervirent leurs maîtres avec le même zèle & la même affection : enfin tous ces illuſtres infortunés réunis, goûtèrent enſemble, le reſte de leurs jours, cette félicité &

cette quiétude de l'ame qui ſont toujours les fruits de la vertu.

Pour le vieux Comte d'Orcſiy & le fidèle Jerwik, ils moururent quelques années après leur arrivée dans l'île. Ils étaient extrêmement âgés : ils expirèrent, ſans regretter la vie, dans les bras de leurs amis, qui, pour conſerver la mémoire des ſervices qu'ils en avaient reçus, firent élever à la place du tombeau de Derly, un ſuperbe monument, où ils furent enfermés enſemble, à côté de cet ancien martyr de l'amitié.

Fanfan-Roſelle fit lui-même ces quatre vers qui furent gravés ſur une pierre au pied du Mauſolée.

Ci gîſſent trois amis, à l'ombre des cyprès....;
Ils ont guidé notre jeuneſſe,
Et nous laiſſent, pour la vieilleſſe,
Leurs conſeils, leur exemple, hélas!.... & des regrets!

FIN.

# TABLE
## DES CHAPITRES
*Contenus dans cette première Partie.*

## SOMMAIRE.

ABANDON ET EDUCATION DES ENFANS DANS L'ISLE INCONNUE.

## CHAPITRE PREMIER.

*INTRODUCTION*, *Naufrage*, *Deſcription de l'iſle inconnue*, pag. 1.
CHAP. II. *La Momie*, *l'Hécatombe*, *la Baleine.* 16
CHAP. III. *Le Souper*, *la Cabane*, *l'Inauguration.* 29
CHAP. IV. *Premiers regrets*, *premières craintes*, *premiers beſoins.* 44
CHAP. V. *Plan de vie*, *l'Alligator*, *lee ſept Planètes.* page 59.
CHAP. VI. *Le Climat*, *l'Irruption*, *la Grotte.* 76
CHAP. VII. *La Voix ſouteraine*, *l'Inconnu*, *l'Eſclavage.* 94.
CHAP. VIII. *Les Garaibes*, *le Cacique*, *grand effroi.* 108.

Fin de la Table des Chapitres de la première Partie.

# TABLE
## DES CHAPITRES
*Contenus dans cette seconde Partie.*

## SOMMAIRE.

AVANTURES DE MYLORD WELLY, ET DÉPART DES ENFANS, DE L'ISLE INCONNUE.

## CHAPITRE PREMIER.

*L'INCENDIE, la Pyrogue, la Chasse aux Perroquets.* pag. 1.
CHAP. II. Avantures de Mylord Welly, premiere Soirée. *Le Cachot.* 14
CHAP. III. Seconde Soirée. *l'Enfant nouveau-né. Le Caveau.* 28
CHAP. IV. Troisieme Soirée. *Le Moribond. Le Déjeûner.* 47
CHAP. V. Quatrieme Soirée. *La belle-mere, la Lettre.* 65
CHAP. VI. Cinquieme Soirée. *Naufrage. Les Nègres de la côte d'Or.* 84
CHAP. VII. Sixieme Soirée. *Scene nocturne. Le bon Oncle.* 102
CHAP. VIII. Septieme & derniere Soirée. *Préparatifs. Nouvel Abandon.* 120

Fin de la Table.

# TABLE
## DES CHAPITRES
*Contenus dans cette troisième Partie.*

## SOMMAIRE.

*CE QUI ARRIVA A LOLOTTE ET FANFAN, APRÈS LEUR SORTIE DE L'ÎLE INCONNUE.*

## CHAPITRE PREMIER.

*Nouvelles douleurs; l'Embarquement; la Colonie Batavienne*, pag. 1.
CHAP. II. *La Mère infortunée; la Vengeance; la Promenade.* 17
CHAP. III. *Le petit Vieillard; Mœurs de la Colonie Batavienne; le Rendez-vous.* 32
CHAP. IV. *La Séparation; les Cachots; la Belle Captive.* 47
CHAP. V. *Le Revenant; les Palissades; l'Evasion.* pag. 62
CHAP. VI. *Filoli & Mioco, anecdote Cayenne.* 78
CHAP. VII. *L'Hymen; la Trahison; l'Abordage.* 97
CHAP. VIII. *Les Reconnoissances; le Fond-de-cale; la Flotte.* 114

Fin de la Table de la troisième Partie.

# TABLE
## DES CHAPITRES
*Contenus dans cette quatrième Partie.*

## SOMMAIRE.
RETOUR DE LOLOTTE ET FANFAN, A LONDRES.

## CHAPITRE PREMIER.

*LES Nouvelliſtes ; la Romance ; l'Enlèvement.* pag. 1.
CHAP. II. *Boſton ; l'Aſſaſſin ; les Surpriſes.* 24
CHAP. III. *L'Hermitage ; le Solitaire ; le Miniſtre Sompton.* 47
CHAP. IV. *La belle Indigente ; le Grabat ; les deux Jumeaux.* 63
CHAP. V. *Détails néceſſaires ; le Cauchemar ; le Faux ami.* pag. 82
CHAP. VI. *Les doubles Clefs ; Charle's-Town.* 102
CHAP. VII. *Les Mariages ; la Nouvelle Colonie ; Concluſion.* 124

FIN.